R G B WH GR BL
Grey Scale #13
C M Y K
Part Code ST1316
DANES-PICTA.COM
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19

Colour Chart #13
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Inches
Centimetres
DANES-PICTA.COM

GALERIE
MILITAIRE.

GALERIE MILITAIRE,

OU

NOTICES HISTORIQUES

SUR

LES GÉNÉRAUX EN CHEF, GÉNÉRAUX DE DIVISION, etc.; VICE-AMIRAUX, CONTRE-AMIRAUX, etc.,

Qui ont commandé les Armées françaises depuis le commencement de la révolution jusqu'à l'an XIII.

OUVRAGE ORNÉ DE PORTRAITS.

PAR F. BABIÉ ET L. BEAUMONT.

..... Éternisons notre France chérie ;
Disons aux temps futurs quels étaient nos Héros.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre français, n° 51.

AN XIII.

92(chronique) : 355(328.32) : 940

4445/2

GALERIE MILITAIRE.

DELABORDE (1).

Parmi les guerriers qui ont glorieusement combattu pour la patrie, on distingue le général Delaborde, le chef de cette *colonne infernale*, non moins célèbre dans les campagnes des Pyrénées, que ne le fut depuis la *colonne de granit* dans les plaines de Marengo. L'histoire qui écrira la guerre de la révolution, puisera dans sa vie militaire plusieurs de ces traits énergiques qui peignent un grand caractère de bravoure et d'audace. Elle le représentera décidant la victoire sous les murs de Toulon assiégée; emportant, à l'armée des Pyrénées occidentales, les fameuses redoutes du Commissari; franchissant la montagne des Quatre-Couronnes, devenue pour nos soldats de nouveaux Thermopyles, et contribuant enfin sur le Rhin aux derniers succès de cette guerre, après avoir lié son nom à nos premiers triomphes.

(1) Suivant l'ordre alphabétique que nous avons adopté, cette notice devrait se trouver à la lettre D; elle y sera rétablie dans la prochaine édition.

Delaborde est né à Dijon, département de la Côte-d'Or, le 21 décembre 1764. Après avoir fait ses études au collége de cette ville, il se sentit du goût pour l'état militaire, et entra au service au mois de mars 1783.

Il se trouvait, à l'époque de la révolution, sous-officier dans le ci-devant cinquante-cinquième régiment d'infanterie, et fut nommé successivement lieutenant, adjudant-major, et lieutenant-colonel. Ce fut en cette qualité qu'il commanda le deuxième bataillon de la Côte-d'Or, si renommé par la valeur des braves qui le composaient, et à la tête desquels il obtint des succès par-tout où ce bataillon eut à combattre. Il fut ensuite élevé au grade d'adjudant-général, et bientôt après à celui de général de brigade; il fut assez heureux pour rendre des services dans ces divers grades.

Delaborde, nommé général de division le 22 vendémiaire an 2, se distingua au siége de Toulon. Ce fut lui qui s'empara de la redoute anglaise dominant les forts de l'Aiguillette et de Balaguier, défendue par plus de trois mille hommes, vingt pièces de canon et plusieurs mortiers. Toutes les ressources de l'art avaient été épuisées pour rendre cette redoute imprenable; cependant elle ne put tenir contre la valeur des troupes aux ordres du général Delaborde. Attaquée à cinq heures du matin, à six heures le pavillon de la République y flottait; et les Anglais, effrayés d'un succès qui leur enlevait le boulevard à l'abri duquel ils se croyaient invincibles, abandonnèrent pendant la nuit les forts du Malbosquet et du Pomet; la redoute et le fort Pharon furent également évacués.

Le général Delaborde, après avoir contribué à la prise de Toulon, partit avec sa division pour l'armée des Pyrénées occidentales. Ce fut là qu'elle mérita le nom de *colonne infernale*, par la rapidité de ses marches et de ses succès, par sa bravoure et l'effroi qu'elle porta toujours dans les rangs ennemis. L'enlèvement des redoutes du Commissari fut le premier exploit par lequel elle préluda aux autres victoires de la campagne.

Les redoutes et les retranchemens de la montagne du Commissari étaient peut-être un des ouvrages les mieux faits et les plus forts qui existassent alors. Une montagne escarpée et extrêmement élevée, ayant presque jusqu'à sa base des retranchemens qui se défendaient mutuellement; sur la sommité, deux redoutes terribles, au milieu desquelles s'élevait un cavalier frisé, entouré de six rangs de puits profonds et remplis de pieux; le pourtour d'un très-large fossé garni de chevaux de frise et de planches hérissées de clous, sept pièces de canon, deux obusiers et huit cents hommes: ainsi se présentaient ces redoutes inexpugnables pour tous autres que pour des Français, et devant lesquelles vingt mille hommes devaient trouver une défaite certaine et la mort.

Tous ces obstacles agglomérés ne servent qu'à exciter l'ardeur des troupes et à leur préparer une victoire plus glorieuse. Cette terrible montagne est cernée de toutes parts; les soldats, dont chacun est un héros, montent au pas de charge; ils enlèvent successivement tous les retranchemens, et après trois heures et demie de combat, ils pénètrent dans la première redoute

pas un des Espagnols qui la défendent ne s'échappe, ils sont tous tués ou faits prisonniers; toutes les autres redoutes ont bientôt le même sort; l'ennemi, dont l'épouvante est au comble, abandonne de lui-même son fameux fort de Sainte-Barbe, et bientôt Fontarabie est bombardée par le vainqueur.

L'audace de cette entreprise nous dispense de faire ici l'éloge de l'intelligence, du sang-froid et du courage que le général Delaborde déploya dans cette circonstance. Nous aurons d'ailleurs assez d'occasions de faire cette remarque dans les autres époques de sa carrière militaire.

Après la victoire du Commissari, les divisions réunies de Delaborde et de Moncey se mirent en marche pour tourner Saint-Martial, Irun, etc. en passant par la montagne des Quatre-Couronnes. La division de droite de l'armée devait de son côté passer à gué la Bidassoa. Le but de ce plan était d'attaquer sur différens points tous les retranchemens de l'ennemi, de s'assurer par-là un succès plus prompt, plus certain; de mettre les Espagnols entre deux feux, de leur couper la retraite et de les empêcher d'enlever leur artillerie.

Le 13 messidor an 2, au matin, les colonnes s'ébranlent et arrivent à la vue de la montagne des Quatre-Couronnes. Un temps affreux ne leur permet pas de mettre, ce jour-là, leur projet à exécution. Le combat est remis au lendemain; les soldats marchent toute la nuit, et, après des difficultés infinies, arrivent au pied de la montagne.

Deux chemins accessibles conduisent à son sommet, ceux d'Irun et d'Oyarson; mais celui

que les Français furent obligés de suivre, était impraticable ; la nature semblait s'être plu à rassembler là tous les obstacles. Les soldats, pour la gravir, sont obligés de passer l'un après l'autre, de se pousser, de se soutenir mutuellement, de s'accrocher avec les pieds et les mains, et de se tenir suspendus au-dessus de précipices affreux et profonds.

Avec cent hommes, des pierres et du courage, l'ennemi les faisait tous périr ; et jamais le défilé qu'ont immortalisé Léonidas et ses trois cents Spartiates, n'offrit des difficultés pareilles à celles que les troupes, harassées de fatigue, surmontèrent avec ardeur, avec gaîté, et avec le seul sentiment du desir d'arriver à l'ennemi.

Les Espagnols, étonnés de tant d'audace, ne songent pas même à faire résistance ; la tête achève de leur tourner ; ils abandonnent avec précipitation tous leurs retranchemens, dont ils font sauter une partie, et fuient de toutes parts, laissant au pouvoir des Français leur artillerie, leurs munitions et leurs magasins.

L'ennemi vaincu, consterné, se retirait du côté d'Ernain ; il est poursuivi avec vigueur ; les colonnes réunies à Oyarson se portent sur Fontarabie ; la ville est sommée de se rendre, et cette place forte qui, sous Louis XIV, arrêta long-temps le maréchal de Berwick, et lui coûta un grand nombre de vieux soldats, tombe en quelques heures devant l'attitude fière des jeunes enfans de la liberté. Le gouverneur, effrayé de l'audace des assiégeans et du bombardement qui avait déja détruit une grande partie de la ville, se rend prisonnier de guerre avec toute sa garnison, composée de sept à huit cents hommes.

Le 15 thermidor suivant, le général Delaborde partit à la tête de sa division pour s'emparer de la position avantageuse d'Ernain. Cette position, redoutable par sa nature, était de la plus grande importance pour l'une et l'autre armée. Placée à l'enfourchure des chemins de Madrid et de Saint-Sébastien, elle rendait absolument maîtresse des deux chemins celle qui l'occupait. Cette circonstance faisait juger que l'ennemi ferait tous ses efforts pour conserver ce poste, et qu'il opposerait une vigoureuse résistance.

En approchant d'Ernain, les Français découvrirent devant eux l'armée ennemie rangée en bataille, et les hauteurs garnies de troupes. Ce spectacle enflamme ces braves que les redoutes du Commissari avaient rendu désormais invincibles; ils se disposent au combat: mais à peine la cavalerie française s'est-elle déployée, à peine l'artillerie légère de l'avant-garde a-t-elle fait gronder la foudre, que l'Espagnol, se rappelant ses défaites passées, abandonne, sans combattre, le champ de bataille, ses positions, et disparaît.

Saint-Sébastien fut de suite occupé par les troupes françaises.

Au commencement de l'an 3, le général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales ayant conçu le projet de forcer l'ennemi à quitter ses lignes, de s'emparer de ses redoutes et de son artillerie, de détruire les fonderies d'Orbaycette et d'Egny, de semer le désordre dans son armée, et de lui couper enfin la communication directe avec Pampelune, l'ordre fut donné aux divisions de l'armée de se mettre en marche.

Les colonnes viennent de cinquante lieues

à la ronde former autour de l'ennemi un cercle d'où il ne pouvait plus échapper un seul homme ; si, dans un pays de montagnes, à des distances aussi considérables sur le territoire ennemi, on avait pu calculer avec précision les marches, et prévoir les obstacles sans cesse renaissans que l'aveugle hasard se plaît souvent à faire naître.

Les Espagnols, instruits de ce mouvement, profitèrent d'un brouillard épais, dans la nuit du 26 au 27 vendémiaire, pour faire leur retraite sur Sangonefa ; ils passèrent entre les colonnes qui venaient de Tardet, et la *colonne infernale* venant par Hans, et dont partie fut obligée de s'arrêter quelques instans pour combattre l'ennemi qui avait des forces sur ce point. La colonne ayant été égarée dans les bois par le peu de connaissance des guides, ne put arriver que le 27 au matin à Burguet, où elle devait arriver le 26. Sans ce retard, l'armée espagnole eût infailliblement été écrasée : on en peut juger par le succès qu'obtint notre avant-garde. Elle soutint un combat opiniâtre avec l'ennemi, fort de sept mille hommes, qui presque tous demeurèrent sur la place ou furent faits prisonniers.

Les expressions manquent pour louer la constance, l'impassibilité, la discipline et la sobriété de cette colonne, qui marcha quarante-trois heures sur quarante-huit pour arriver à sa destination, et l'aurait atteinte, sans la maladresse des guides et l'inclémence du temps.

Les Pyrénées étaient enfin devenues une trop faible barrière pour les Espagnols, et l'armée ennemie ne trouvait plus, après tant de défaites, sa sécurité que dans la paix. Elle fut signée, et

le vainqueur alla cueillir d'autres lauriers, et combattre de nouveaux ennemis.

Le général Delaborde eût ordre de se rendre, avec sa division, dans la Vendée ; mais le genre de cette guerre ne convenait point à un guerrier accoutumé à vaincre les soldats étrangers ; Delaborde eût vu s'émousser son courage, s'il eût été forcé de combattre contre des Français ; et cette *colonne infernale*, qui marchait sous ses ordres, n'en devait porter le nom que sur le territoire des ennemis de la République : l'ordre qui lui avait été donné de se rendre dans la Vendée fut rapporté, et un poste plus digne de sa valeur lui fut confié à l'armée de Rhin et Moselle, où sa réputation l'avait précédé.

Le 26 messidor an 4, la division Delaborde passa le Rhin vers Huningue, Kempt et le Vieux-Brisach, pendant qu'un autre corps de l'armée expulsait entièrement les Autrichiens de la vallée de la Kinche. Il pénétra jusqu'à Bregentz, dont il chassa l'ennemi, qui abandonna vingt-huit pièces de canon et des magasins immenses. Il poursuivit ensuite les Autrichiens, qui se retirèrent sur Feldkirch. Il leur livra divers combats, à Kempten, Neselvangen, etc., et les força de se retirer dans les gorges du Tyrol.

Après la suspension d'armes occasionnée par le congrès de Rastadt, le général Delaborde fit partie de l'armée de Mayence ; et telle était, à cette armée, sa réputation de désintéressement et de probité, qu'outre les motifs de l'ancienneté de ses services, tous les suffrages se réunirent pour le faire nommer président du conseil de guerre, qui fut institué en l'an 7, pour juger

plusieurs officiers-généraux accusés d'exactions, d'abus de pouvoir ou de fautes contre la discipline.

Le général Delaborde prit ensuite le commandement des troupes en avant de Kehl.

Au commencement de l'an 8, il fut appelé à la tête d'une division de l'armée du Rhin, et commanda dans le pays situé depuis Ogghersheim, vis-à-vis de Manheim, jusqu'à Germesheim.

Le 25 brumaire, le général en chef Lecourbe ayant fait attaquer l'ennemi sur toute la ligne, entre Philisbourg et le Necker, la première division de l'armée, conduite par le général Delaborde, se porta sur Neulasheim, où elle attaqua les Autrichiens et les culbuta sur Vaghausel, après leur avoir enlevé mille prisonniers qui faisaient partie de la garnison de Philisbourg, et cinq pièces de canon.

La brigade de gauche de cette même division se dirigea par Kizloch zur Weisenthal, chassant toujours l'ennemi devant elle jusqu'à Graben. Ce mouvement, exécuté avec un parfait ensemble, opéra le nouveau blocus de Philisbourg.

Nous ne rappellerons pas ici les différentes affaires de cette campagne, où le général Delaborde se montra toujours dévoué à la gloire nationale, mais où il ne put ajouter à sa réputation et à la gloire de ses premiers succès. Nous terminerons ici l'historique abrégé de ses services militaires, en rappelant à son honneur un de ces traits de générosité qui s'allièrent toujours chez lui à la véritable bravoure.

Pendant que Philisbourg était étroitement bloqué par sa division, le rhingrave de Salm,

qui commandait dans la place, était dangereusement malade. Le général Delaborde, instruit de son état, s'empressa de lui envoyer un habile médecin de Bruchsal, et lui fit passer un tonneau du meilleur vin qu'il put se procurer. Le rhingrave n'eut pas le temps d'en témoigner sa reconnaissance; il expira presque subitement d'une maladie d'apoplexie, dont il avait déja essuyé quelques attaques peu de jours auparavant.

On a vu dans cette notice, le courage, le dévouement à la patrie, unis à l'amour de la liberté, fonder la réputation militaire du général Delaborde; d'autres vertus distinguent sa vie civile, et lui ont mérité l'estime de ses concitoyens, et la confiance du Gouvernement

Le général Delaborde est aujourd'hui commandant supérieur de la treizième division militaire, composée des départemens d'Ile et Vilaine, du Morbihan, du Finistère et des Côtes-du-Nord.

LACROSSE.

JEAN-RAIMOND LACROSSE est né à Meilhan, près Bazas, département de la Gironde, le 7 septembre 1761.

Il était garde-marine en 1779, enseigne de vaisseau en 1782, et lieutenant en 1786.

En 1792 il fut chargé, par le ministre Monge, de faire rentrer sous l'obéissance des lois républicaines, la Martinique et la Guadeloupe. Pour cette expédition on ne lui confia d'autre vaisseau que la frégate *la Félicité*, de 12 canons; mais son courage, son zèle, et sa conduite ferme et patriotique, rendirent à la république, sans effusion de sang, ni combats, une propriété intéressante au commerce de la métropole. Un vaisseau anglais et trois frégates l'empêchèrent d'aborder à la Guadeloupe; mais, ayant appris que le drapeau tricolor flottait à Sainte-Lucie, il résolut de s'y rendre, et y réussit, malgré les tentatives de l'ennemi. Il parvint à la Martinique, rétablit l'ordre, battit les Anglais sur terre et sur mer, et leur ôta cette prépondérance qu'ils prétendaient avoir obtenue sur les Iles du Vent.

De retour de sa mission, au lieu des récompenses qu'il avait droit d'attendre, il fut dénoncé, destitué et mis en état d'arrestation par ordre des agens de Robespierre. Dans la séance de la Convention du 26 nivose an 3, à cette époque où la justice nationale recouvrait ses droits, les représentans du peuple, Bréard et

Marec, parlèrent à la tribune en faveur de Lacrosse, arbitrairement destitué.

Par un décret de la Convention, Lacrosse fut mis en liberté et réintégré dans ses fonctions.

En l'an 4, il fut chef de division.

Le premier vendémiaire an 5, il fut nommé contre-amiral.

En l'an 6, il obtint le commandement d'une division en rade de Brest.

Il fut ensuite nommé commissaire de marine pour l'organisation de l'armement relatif à la descente en Angleterre.

En l'an 7, il fut porté sur la liste des candidats au directoire.

Dans le cours de la même année il était à Cadix. Indigné de voir dans ce port espagnol, une foule d'officiers de la marine française émigrés, il demanda leur renvoi par l'ambassadeur de la république à Madrid, et l'obtint.

En l'an 9, il fut chargé du commandement d'une division, et nommé capitaine-général de la Guadeloupe.

Il partit de Lorient, et après une heureuse traversée pendant laquelle les vaisseaux qu'il commandait s'emparèrent de plusieurs navires anglais, il arriva à la Guadeloupe, et prit toutes les mesures que dictaient la prudence, l'amour de la paix et le desir de faire aimer et respecter le gouvernement.

Au mois de fructidor, il fit punir quelques malveillans, et instruisit le ministre de la marine des motifs qui l'avaient porté à user de rigueur contre les hommes mal-intentionnés et liés d'intérêt avec les ennemis de la république.

Le 27 pluviose an 10, il annonça officiel-

lement au gouvernement consulaire l'occupation par les Français de Marie-Galande ; c'était au moment qu'un prétendu gouvernement provisoire venait de s'établir à la Guadeloupe, et que le contre-amiral Lacrosse était dénoncé : on fut bientôt instruit et informé qu'une insurrection des noirs avait eu lieu dans cette île ; qu'ils avaient assassiné leurs officiers, et s'étaient emparés du fort de la grande anse. Lacrosse fit proclamer la loi martiale, et arborer le drapeau rouge sur tous les forts. Il fallut cependant que le contre-amiral cédât à la force, et qu'il se retirât à Marie-Galande ; mais bientôt le général Richepanse arriva à la Guadeloupe, avec des forces imposantes, s'empara de l'île, soumit les nègres, et rétablit le général Lacrosse dans son poste de capitaine-général, avec toute la pompe nécessaire pour réparer l'outrage qui avait été fait par une poignée de brigands à l'agent du gouvernement ; les coupables arrêtés furent traduits devant les tribunaux.

Le 24 fructidor an 10, il annonça au ministre de la marine et des colonies la mort du général Richepanse (*Voy. Richepanse*). Lacrosse, en qualité de capitaine-général de la colonie, fut élu chef de l'armée. Il fit rendre les derniers honneurs au guerrier dont il était le successeur, et prononça lui-même son éloge funèbre.

LAFAYETTE.

Dans un ouvrage particulièrement consacré à la gloire des héros français, on ne peut, sans une coupable affectation, ensevelir dans l'oubli un des premiers soldats de la liberté, qui fut un instant l'idole des Parisiens, toujours l'ami de Wasingthon et des hommes libres de la Pensylvanie; que de vils flatteurs appelaient le *héros des deux mondes*, que de lâches calomniateurs voulurent faire passer pour un traître, pour un conspirateur; qui semblait devoir maîtriser le mouvement révolutionnaire de 1789, et que son imprévoyance, ou plutôt la fatalité des circonstances, jeta dans les cachots de l'Autriche, lorsqu'il fuyait les échafauds de l'anarchie.

Gilbert Mottié de Lafayette, né au château de Chavagnac, à deux lieues de Brioude, ci-devant Auvergne, à présent département de la Haute-Loire, appartenait à une des plus anciennes familles de l'Auvergne. Le maréchal de Lafayette avait rendu son nom célèbre dans les fastes militaires; une madame Lafayette, sa parente, avait mérité d'être placée parmi les muses françaises. Mottié Lafayette avait dû en partie son avancement à la protection que lui accorda Marie-Antoinette, reine de France, dont il avait été un de ses pages, et à qui il devait les premiers grades dans la carrière militaire.

Né avec l'amour de la liberté, imbu des

LAFAYETTE.

principes de la philosophie théorique des écrivains du dix-huitième siècle, il soupirait avec ces philosophes après une réforme provoquée par la vieillesse de la monarchie, la faiblesse du monarque, les dilapidations de la cour, le despotisme insolent des ministres, le mécontentement de toutes les classes des citoyens, particulièrement la pénurie du trésor public et l'égoïsme produit par l'insouciance, le vil intérêt et l'indifférence en matière de morale et de religion. Poussé par l'enthousiasme des idées philosophiques, Lafayette embrassa avec ardeur la cause des Américains, révoltés contre la tyrannie anglaise. Il rapporta de ces contrées une imagination exaltée, le desir de marcher sur les traces des Wasingthon et des Francklin, qu'il avait tant admirés. Lorsque le terrible 14 juillet eut sonné la première heure de la révolution française, il essaya de faire tourner au bonheur de son pays, le mouvement populaire dirigé par des hommes bien plus adroits que lui, ennemis de l'autel et du trône, et avides du pouvoir.

Membre de l'assemblée constituante, il se déclara un des apôtres de la liberté, et la défendit à la tribune avec le même zèle qu'il fit paraître dans la seconde assemblée des notables. On se souvient encore aujourd'hui avec intérêt, que dans le bureau de Monsieur, frère du roi, il eut le courage de demander le premier la convocation des états-généraux du royaume.

Le 18 juillet 1789, il fut nommé commandant de la garde nationale parisienne. Un instant il fut l'idole de la capitale : la brillante

garde nationale de Paris avait mis toute sa confiance dans ce guerrier législateur, qu'elle regardait comme le fils aîné de la liberté, et l'élève de Wasingthon. Lafayette, il est vrai, fut toujours attaché au parti constitutionnel et aux principes de la liberté civile reconnue par l'assemblée constituante. Il n'usa du pouvoir qui lui fut confié, que pour faire le bien, et de sa popularité, que pour sauver les victimes que les factions sacrifiaient à leur ambition, à leur haine. Il n'usa point de son crédit auprès du peuple; et ses ennemis (car il en avait beaucoup dans le parti royaliste, dans la faction d'Orléans, et particulièrement parmi les jacobins), ne peuvent lui faire des reproches sur les époques de la révolution qui précédèrent les journées des 5 et 6 octobre.

Quelques prétendus observateurs ont vu Lafayette comme chef du mouvement qui entraîna à Versailles la vile populace de Paris. Il serait difficile d'offrir une preuve satisfaisante de cette observation; il est même certain aujourd'hui que ce général fut forcé par les circonstances, et qu'il accourut à Versailles avec les bataillons parisiens, pour s'opposer aux tentatives des scélérats, et sauver un crime au peuple égaré.

Depuis l'arrivée du roi à Paris, le commandant de la garde nationale, chargé de répondre de la famille royale, fut souvent obligé d'user de rigueur envers elle, et de traiter impitoyablement quelques petits factieux sans moyens, qui rendirent plus déplorable encore le sort du monarque en voulant le servir. On parlera toujours avec pitié de ces chevaliers du

poignard, officieux inutiles et dangereux, qui, dirigés par la vanité et par un zèle outré, se firent ignominieusement chasser du château des Tuileries par les grenadiers de ce Lafayette, qu'ils détestaient.

Il est un voile jeté sur l'affaire de Favras, qui servit un instant à la calomnie pour accuser Lafayette, tandis qu'il est aujourd'hui prouvé que ce fanatique gentilhomme, impuissant conspirateur, ne fut que la victime de la faiblesse et de la peur de ceux qui l'avaient employé.

Lafayette courut de grands dangers le jour que l'évasion de Louis XVI et de sa famille fut connue. Il paraît que c'est à cette époque que ce général désabusé, et voyant, mais trop tard, que les jacobins ne voulaient pas même d'un roi constitutionnel, plaignit Louis XVI, prétendit le tirer d'esclavage, et le faire jouir de ce pouvoir, de cette considération, de ces respects qui doivent accompagner les rois. Il s'unit aux Feuillans, qui se disaient les constitutionnels par excellence, comme les jacobins se disaient par excellence les amis de la liberté. Il eut enfin la consolation de voir la constitution acceptée par le peuple et le roi. Mais ce bonheur fut de courte durée.

L'assemblée constituante avait cédé la place à la première législature, tout semblait présager que le règne des lois touchait à sa fin. Les partisans de la constitution étaient calomniés et accusés; les patriotes de 89 oubliés ou méprisés; la majorité constitutionnelle de l'assemblée législative avilie; le roi, toujours incertain, toujours faible, toujours dirigé par des êtres nuls,

méchans, adroits ou perfides; le gouvernement n'était que machiavélique, faux, inepte, maladroit, maîtrisé par les événemens, et composé d'hommes pusillanimes, ou vendus aux factions. La guerre avait été déclarée à l'Autriche; l'honneur national, le vrai mérite et les vertus civiles et militaires se plaçaient dans les camps: la gloire appelait les braves, les talens se montraient, la victoire était encore indécise; il fallait, pour faire triompher la France, la liberté, un grand mouvement, ou plutôt un grand homme. Avant de donner aux Français ce héros si desiré, la France devait être long-temps la proie de l'anarchie; et du sein du chaos, des alarmes et de la mort, devaient naître la vie du corps politique, la gloire nationale, et le bonheur public.

Lafayette commande nos armées, et il temporise avec les ennemis extérieurs, comme il temporisa avec ceux de l'intérieur. Plusieurs combats ont été livrés, et nos soldats ont inutilement versé leur sang pour la patrie. Un instant nos armées ont attaqué, le succès a quelquefois couronné leur audace; mais des causes secrètes et particulières, l'indiscipline, l'esprit de révolte, la méfiance, et les intrigues des factieux, ont fait abandonner le système défensif. Déja l'Autrichien s'est emparé d'Orchies; l'armée semble se désorganiser. Lafayette est accusé d'incivisme et d'imprévoyance par l'adroit Dumourier, qui joue le rôle de patriote. Les jacobins triomphent, les feuillans perdent de leur énergie, le peuple murmure, et l'œuvre de l'assemblée constituante est en péril.....

Un instant, entouré de l'armée parisienne Lafayette a cru faire peur aux jacobins; mais il n'a su que menacer en vain. Le club de Paris n'a vu dans sans manière d'agir que faiblesse et indécision. Rien ne parlait en sa faveur; son front n'était point orné des lauriers de la victoire; sa renommée avait vieilli, *son patriotisme n'était point à la hauteur de celui des hommes du 20 juin.* Il fallait un homme fort, un grand caractère, le génie des héros, un capitaine illustre pour sauver la patrie; et Lafayette n'offrait plus aux Parisiens étonnés, à la France attristée, qu'un général abandonné de ses soldats, et, pour ainsi dire, perdu dans l'opinion publique. Lafayette a quitté Paris, et son départ a l'air d'une fuite. Il est rendu à son armée; on le poursuit: la vengeance de la société-mère irritée oppose à ses proclamations des armes bien puissantes, la séduction, les promesses, les menaces, l'or, les mots magiques à l'ordre du jour.

Le 10 août, les constitutionnels ont perdu le titre de patriotes, et l'espoir de soutenir l'édifice philosophique qu'ils avaient élevé. Les jacobins ont triomphé, et les vrais amis de la patrie ne savent encore s'ils doivent se réjouir ou trembler.

D'Orléans et sa faction, la société-mère, et la municipalité de Paris, ont juré la perte du général, qui quitta son armée pour les braver; qui osa dénoncer les auteurs de la journée du 20 juin, et qui était venu à la barre de l'assemblée pour demander vengeance au nom des lois, de la constitution, du monarque et des cinquante mille hommes qu'il commandait.

Lafayette connaît le pouvoir et la haine implacable de ses ennemis. Dans la France et chez l'étranger, ils demandent leur victime. Son choix est fait; il voit l'échafaud qui lui est préparé, s'il se livre entre les mains de l'assemblée provisoire des représentans du peuple. Il apprend que des commissaires sont chargés de le faire arrêter; que la commune de Paris a fait briser par la main du bourreau le coin de la médaille frappée en son honneur, et qu'il est, en tous lieux, offert comme l'ennemi de sa patrie. Il quitte son armée, fuit avec son état-major, et le 20 août 1792 il est arrêté à Namur, avec les officiers de sa suite, parmi lesquels on remarquait MM. Alexandre Lameth et de Laummois, Gouvion jeune, son aide-de-camp, Bureaux de Pusy, capitaine de dragons, et Latour-Maubourg.

Quoi! ce perfide et ce traître, l'ame du cabinet autrichien, comme l'avaient prétendu la Gironde et ceux qui furent quelque temps après les chefs de la Montagne, n'a pu trouver un asile à la cour des rois? C'est qu'on le punit de son amour pour la liberté. Le cabinet de Saint-James, qui n'a point oublié la journée de Yorck-Town, pour prix de ses subsides, demande à l'Autriche que Lafayette soit traité comme un criminel d'état, et dicte l'arrêt qui le condamne à une prison perpétuelle. La cour de Vienne a aussi ses propres injures à venger: ce n'est pas le général constitutionnel, ni le législateur qui proposa le premier la déclaration des droits de l'homme qu'elle prétend punir; c'est celui qu'elle regarde comme le geôlier de Louis XVI, l'ennemi de Marie-Antoinette.

Cette arrestation étonne l'Europe. M. de Lafayette avait espéré que les ennemis qu'il avait hors du territoire français auraient respecté le malheur et son caractère; la vengeance et la haine lui fermèrent tous les cœurs. En vain il a protesté contre son arrestation, motivée sur ce qu'il fut député à l'assemblée constituante; il est traduit au château de Luxembourg, et de là dans les prisons de Magdebourg.

Objet d'horreur pour les uns, de pitié pour les autres, le nom de Lafayette n'est plus prononcé dans sa patrie. Il est porté sur la liste des proscrits: malheur à celui qui oserait parler en sa faveur, et s'apitoyer même sur son sort!

Quatre années d'une horrible captivité se sont écoulées, et tout-à-coup la voix de l'amitié se fait entendre; elle se couvre de l'égide des lois protectrices; elle s'adresse à la France, à l'Europe, au monde entier; elle fait connaître le noble dévouement de l'amour conjugal et de la piété filiale. Madame de Lafayette et ses deux filles sont dans les cachots d'Olmutz; elles ont obtenu la permission de consoler un époux, un père. Sous les voûtes ténébreuses d'un cachot malsain et fétide, languit le général Lafayette. De cruels traitemens, de pesantes chaînes et des peines morales, ont fait naître une fièvre lente et qui fait craindre pour ses jours. Objet des plus tendres soins, il est rendu à la santé. Mais un nouveau supplice s'apprête pour lui. Son épouse, dont le sang est altéré par de longs et cruels malheurs, condamnée à s'abreuver avec les prisonniers d'une eau corrompue, privée de l'usage de ses deux pieds enflés et ou-

verts en divers endroits, offrait un spectacle déchirant pour une ame sensible; et cependant jamais un murmure ne lui était échappé; elle s'exprimait toujours avec une douceur admirable sur ce qui la concernait. M. de Lafayette, qui devait à sa présence des consolations et des espérances sans lesquelles il n'aurait pu vivre, se reprochait de n'avoir point exigé qu'elle se fût éloignée. Ses deux filles partageaient sa douleur : « *ce sont des anges* », disait un ami, témoin des maux que partageait cette famille infortunée.

L'homme qui avait associé son nom aux grandes époques de la révolution de 89, ne pouvait être toujours regardé comme un traître. Déja la pureté de ses principes, son amour pour la patrie et son noble courage dans l'adversité, ont frappé un des prisonniers français, qui, comme lui, languit dans les cachots d'Olmutz. Ce prisonnier, c'est Drouet, celui qui, sur le chemin de Varennes, arrêta le roi fugitif, et qui fut livré par Dumourier aux ennemis de la France. Drouet est libre; il est à Paris, et le récit des infortunes de Lafayette qu'il a partagées, produit dans l'ame de ceux qui gouvernent la république, l'idée de proposer que la France fasse de la liberté de ce guerrier, et de tous les détenus dans les prisons de l'empereur pour faits relatifs à la révolution de 1789, un des articles du traité de paix.

Au congrès des Etats-Unis d'Amérique, (M. Hurper) fit une motion en faveur de Lafayette; mais elle fut rejetée par la question préalable : triste effet de l'influence anglaise, qui poursuivait l'infortuné prisonnier en Amé-

rique comme en Europe. Mais la voix des peuples, cette expression immortelle de la conscience du genre humain, s'élevait en sa faveur. Tout ce qu'il y avait alors dans les deux mondes d'esprits éclairés, de cœurs reconnaissans, d'amis de la raison et de la liberté, redemandaient un Français qui appartenait aux hommes libres de tous les pays, une famille respectable dont les malheurs devaient finir, toutes ces illustres victimes des discordes civiles, que les victoires des soldats français rendaient à la liberté, à la patrie.

Les prisonniers d'Olmutz sont libres, et cette nouvelle est annoncée à la tribune du conseil des cinq-cents par un ami de Lafayette, par le législateur Vaublanc. On discutait avec chaleur dans ce conseil sur le mode de célébrer à la fois les fêtes du 14 juillet et du 9 thermidor. « En appuyant, disait Vaublanc, la proposition de commencer le 14 juillet par un acte législatif, qu'il me soit permis de satisfaire au besoin de mon cœur, en me félicitant devant vous de ce qu'enfin les victoires du général Bonaparte, sa modération et l'intervention du directoire, ont rendu à la liberté trois Français, qui ont dû leur esclavage à leur amour pour elle. Ces trois Français se sont élevés à la tête des amis de la liberté, dès les premiers jours de la révolution. Ils ont constamment été fidèles à la cause qu'ils avaient si puissamment secondée, jusqu'au moment où des circonstances extraordinaires ont contraint à se diviser les plus sincères amis de la patrie. Le récit de ces événemens appartient à l'histoire : la postérité les jugera; mais ce qui appartient à mon cœur,

c'est le sentiment que j'éprouve ; c'est de rappeler, je le répète, aux amis de la révolution, que, séparés par les événemens, mais enfin réunis sous la bannière de la constitution de l'an 3, rien ne doit aujourd'hui altérer cette union ; c'est de confondre dans un seul sentiment l'époque où toute tyrannie fut détruite en France, et celle où trois amis de la liberté sont délivrés de leurs fers. »

Ce discours de Vaublanc fut vivement applaudi ; les malheurs de Lafayette et de ses compagnons d'infortune avaient cessé, les ames sensibles étaient satisfaites.

Le 26 juillet 1797, M. Lafayette, avant de quitter Olmutz, déclara qu'il ne pouvait contracter d'engagement incompatible avec les droits que son pays pouvait exercer sur lui ; mais, cela excepté, il promit qu'il ne mettrait jamais le pied sur aucun territoire sujet à la domination de S. M. le roi de Bohême et de Hongrie. Il profita de cette déclaration, qui lui était demandée, pour se plaindre à l'empereur du traitement cruel qu'il avait éprouvé à Olmutz.

Le 4 octobre de la même année, Lafayette, sa famille, Bureau de Pusy et Latour Maubourg arrivèrent à Hambourg, où ils furent accueillis par les magistrats, les habitans, les Français domiciliés dans la ville. Le consul des États-Unis d'Amérique, M. William, vint au-devant d'eux, et les complimenta à la tête des officiers de tous les bâtimens qui étaient dans le port. Le 24 brumaire, ils écrivirent la lettre suivante au général Bonaparte :

« Les prisonniers d'Olmutz, heureux de

devoir leur délivrance à la bienveillance de leur patrie et à vos invincibles armes, avaient joui dans leur captivité de la pensée que leur liberté et leur vie étaient attachées aux triomphes de la république et à votre gloire personnelle : ils jouissent aujourd'hui de l'hommage qu'ils aiment à rendre à leur libérateur. »

M. de Lafayette, entouré de ses amis, près d'une épouse adorée et de ses deux filles qu'il aime, ne soupirait qu'après la solitude : il se retira dans un château qu'il avait acquis près de Kiel, et qu'il quitta un instant pour venir à Hambourg, faire, conformément aux lois françaises, le mariage d'une de ses filles avec le jeune Charles Maubourg, fils du général Latour-Maubourg.

C'est au sein de cette retraite solitaire, que Lafayette avait choisie, qu'il formait des vœux pour le bonheur de sa patrie, pour le bonheur du monde. La Providence, pour réparer les malheurs de la France, a ramené des plages africaines celui qu'elle favorise, l'immortel Bonaparte. Le gouvernement consulaire est établi, et il en est nommé le chef. Les infortunes de Lafayette et des ex-constituans proscrits lui sont connues, il veut y mettre un terme : il rend à la patrie des enfans qu'elle réclame, et aux amans de la liberté les amis qu'ils regrettent.....

LAGRANGE.

LAGRANGE, né à Lectoure, département du Gers, en 1763, fit ses premières études à l'université de Toulouse, dans cette école célèbre qui a donné à la France plusieurs jurisconsultes éclairés. Lagrange avait des connaissances, des talens; il embrassa avec ardeur la carrière du barreau. Cet état convenait à son ame fière, indépendante, et faisait l'éloge de son noble dévouement : car, on est forcé de l'avouer, il faut, pour être dans le sanctuaire des lois le défenseur des opprimés, de la veuve, de l'orphelin, peut-être autant de ce courage qui porte le guerrier à braver la mort sur un champ de bataille. Mais si la profession d'avocat a ses périls, elle a ses jours de triomphe, et, comme les guerriers, les organes des lois peuvent bien mériter de la patrie.

Lagrange aurait peut-être égalé nos plus célèbres orateurs, si, à des talens naturels, il eût joint ce que donnent la maturité de l'âge et les lumières de l'expérience; mais la révolution qui frayait une route nouvelle au talent, au courage, appelait Lagrange à des fonctions plus brillantes et plus utiles à la chose publique. La guerre était déclarée à l'Autriche, et nos bataillons s'avançaient sur les frontières. Lagrange se présenta, et fut élu capitaine dans le deuxième bataillon du Gers, qui fut envoyé aux Pyrénées orientales. Ses services et son

courage lui firent obtenir le grade de chef de bataillon ; celui d'adjudant-général lui fut accordé sur le champ de bataille, en enlevant, à la tête de grenadiers qu'il commandait, les redoutes du Boulon et de Villelongue. Mais en prairial an 2, ayant été réformé par le travail du comité de salut public, qui ne jugeait des hommes que d'après l'intérêt des factions, dont ils étaient ou les chefs ou les ennemis, il se retira dans ses foyers, où il avait, dans le principe de la révolution, exercé avec distinction des fonctions administratives.

La trompette guerrière ayant appelé sur les rives du Nil, les héros destinés à seconder les projets de Bonaparte, pour la gloire du nom français et la liberté des mers, le général Lannes, qui connaissait les talens du général Lagrange, l'engagea à reprendre du service, et le présenta au général en chef. Il fut nommé général de brigade, en récompense de sa conduite distinguée dans les différens combats qui furent livrés par l'armée d'Orient, aux attérages d'Aboukir, à la bataille des Pyramides, aux combats livrés près du Caire.

L'expédition de Syrie ayant été résolue, le commandement de l'avant-garde de la division Regnier lui fut confié ; elle était composée du deuxième bataillon de la quinzième, d'un bataillon de la soixante-quinzième et de deux pièces de canon. Le 21 pluviose an 6, il se porta sur les montagnes de sable qui dominent El-Arisch, et contribua à la prise de cette place, qui fut enlevée à la baïonnette.

Dans la nuit du 26 au 27, il commandait l'avant-garde des troupes qui enlevèrent le camp des Mamelouks.

Il rendit des services signalés pendant le siége d'Acre, et lorsque l'armée revint au Caire.

Le 22 thermidor, au retour de l'expédition de Syrie, le général de brigade Lagrange fut chargé de conduire la colonne mobile qui sortit du Caire, marcha vers Sababié, où elle surprit le camp des Mameloucks, qui n'eurent que le temps de fuir en abandonnant leurs chevaux, leurs bagages et leurs chameaux. Osman bey fut tué avec plusieurs Kiachefs et Mameloucks.

A la bataille d'Héliopolis, il enleva, à la tête de sa brigade, le camp retranché des janissaires, prit plusieurs drapeaux et seize pièces de canon; il mérita les éloges du général en chef, et fut chargé de porter au Caire la nouvelle de la victoire remportée par les Français : il secourut la garnison contre l'insurrection de cette ville populeuse.

A la fin de fructidor an 8, le général Damas, chef de l'état-major de l'armée d'Orient, ayant cessé ses fonctions, le général Lagrange fut nommé à sa place. Le général en chef Menou disait de lui, dans une de ses lettres à Bonaparte : « Nous avons, pour chef de l'état-major, fait choix de Lagrange, dont vous connaissez le courage, le zèle, l'activité, et l'attachement inviolable à la chose publique. »

Lagrange, dans cette place importante, fit preuve de talens militaires et administratifs.

Lorsque l'armée anglaise, sous les ordres de Sir Albercombie, eut débarqué sur les plages d'Aboukir, et que l'armée du grand-visir se fut avancée à quelques lieues du Caire,

Menou y avait laissé Lagrange pour seconder le général Béliard.

Il fut chargé de couvrir Rhamanié, et commandait alors en qualité de général de division. Il fit en ce lieu la plus belle défense, fit repentir les Turcs de leur témérité, et combattit toute la journée; mais, fatigué plutôt que vaincu, il fut obligé de se retirer au Caire, où les Français, cernés par des ennemis nombreux, et manquant de subsistances, furent obligés de capituler.

Lors de l'évacuation de l'Égypte, il fut ramené à Toulon par les Anglais, sur le vaisseau le *Brukel*.

Quelque temps après, il fut chargé du commandement de la quatorzième division militaire (Caen).

Le 7 floréal an 10, il a été nommé un des inspecteurs-généraux de la gendarmerie.....

LAHARPE.

Le général Emmanuel-François LAHARPE, qui s'est particulièrement distingué dans la guerre de la révolution, n'était point né au sein de cette patrie qu'il a si vaillamment défendue ; la république française n'était que sa mère adoptive ; et c'est à la petite ville de Roll, en Suisse, qu'est dû l'honneur de lui avoir donné le jour, le 27 septembre 1754. Les principes d'une éducation mâle et républicaine furent ceux de sa jeunesse, et l'art militaire l'objet de ses principales études. Il entra au service comme capitaine des troupes Bernoises, au service de Hollande, le 12 mai 1773, et fit la campagne de Bohême en qualité d'aide-de-camp du prince royal de Prusse, en 1778.

En 1791, lorsque les Vaudois réclamèrent contre la tyrannie des gouvernemens aristocratiques de Berne et de Fribourg, Laharpe se fit remarquer de ses concitoyens par son courage et son énergie ; mais leurs réclamations ayant été sans succès, il fut proscrit. Ce fut alors qu'il vint offrir ses services à la France. Le 31 octobre 1791, il donna sa démission de sa compagnie bernoise, et passa le même jour lieutenant-colonel au quatrième bataillon de Seine-et-Oise. Il fit la campagne de 1792 à l'armée du centre, et ses premiers pas dans la guerre de la révolution furent marqués par un de ces

traits qui annoncent de la résolution et une ame formée pour les grandes entreprises.

Il commandait au château de Rodemack (frontières du Nord), qui se trouvait, par sa position isolée et la faiblesse de sa garnison, hors d'état de faire une longue résistance. Il assemble les officiers, et leur peint la situation critique où ils se trouvent. « Mais quoi ! leur » dit-il avec chaleur, balancerons-nous sur le » parti que nous avons à prendre ? Fuirons-» nous comme des lâches, ou nous faudra-t-il » recevoir d'indignes fers ? Défenseurs libres » de la patrie, nous porterions des chaînes !... » Non, la liberté ou la mort !..... »

Après cette énergique harangue, Laharpe leur propose : 1° d'employer tous les moyens de résistance en cas d'attaque.

2° Lorsque la résistance deviendra impossible, de faire sauter une partie du château, et de passer à travers l'ennemi, baïonnette et sabre à la main, pour se retirer sur Thionville. 3° Si toute retraite devient impossible, il reste une ressource à de braves gens qui ne doivent être pris vivans dans aucun cas; c'est de laisser entrer l'ennemi, et de faire sauter le tout à la fois.

Le corps des officiers soussignés, après avoir examiné les trois articles ci-dessus, les a adoptés unanimement, préférant tous de périr quand il n'y aura plus de ressource, plutôt que de se rendre.

Maly, adjudant; *Peynier*, *Brune*, *Blancard*, *Housset*, sous-lieutenans; *Duvivier*, *Frère*, *Dumont*, lieutenans; *Camus*, *Rennes*, *Bouillet*, capitaines; *Mathis*, *Laharpe*, lieutenans-colonels.

Cette délibération porte un caractère d'héroïsme sublime, et les exemples n'en sont pas communs dans l'histoire.

Laharpe passa ensuite au commandement des ville et château de Bitche, à l'époque où les habitans des villages de Hanau, Deux-Ponts et Nassau étaient dans la plus grande fermentation, causée par le voisinage des troupes françaises.

En l'an 2, il fut destiné à faire partie de l'armée d'Italie; il s'y distingua en qualité de général de brigade, principalement dans les différentes affaires qui eurent lieu pendant les jours complémentaires de l'an 2, à l'attaque du poste de Saint-Jacques, situé sur la partie de l'Apennin qui sépare les forteresses de Savone et de Finale, des vallées de la Bormida, occupées par l'ennemi, et fortifiées par un double retranchement; à celle du château de Cossaria, qui fut emporté avec une rare bravoure, et au combat de la Roquette du Cairo, où l'ennemi fut repoussé sur tous les points.

L'année suivante, le 6 messidor, les Autrichiens, formés sur trois colonnes, attaquèrent, pendant sept heures, les avant-postes de Vado et de Tersanno; l'affaire fut des plus vives: le général Laharpe, commandant l'avant-garde de l'aile droite aux ordres de Masséna, y déploya beaucoup de sang-froid, de valeur et d'activité.

Il contribua aux succès qui signalèrent l'ouverture de la campagne de l'an 4, par le général en chef Bonaparte. Son nom se rattache aux victoires de Montenotte, de Millésimo; et ce fut d'après la mention que Bonaparte fit de ses

talens et de sa bravoure, que le directoire exécutif lui écrivit la lettre suivante :

« Citoyen général,

» Vous avez accoutumé depuis long-temps les » amis de la république à vous entendre nommer, lorsque l'armée d'Italie remporte quelques avantages. Votre patriotisme et vos talens garantissent au directoire et à la France » entière, que vous partagerez encore la gloire » et les succès qui sont réservés à la brave division qui vous obéit, pendant le cours de la » campagne actuelle. »

Cette espérance malheureusement ne put être remplie ; une espèce de fatalité enleva le brave Laharpe au milieu de sa glorieuse carrière ; il périt le 18 floréal, au combat de Fombio. Le général en chef lui avait ordonné de se rendre à Cordogno, et d'y surveiller avec beaucoup d'attention le chemin de Casal, par où il supposait que Beaulieu pourrait, en se retirant de Pavie, se joindre à une division ennemie qui venait d'être battue. Beaulieu se trouvait en effet à Casal ; dans la nuit du 18 au 19 floréal, une de ses reconnaissances, forte de deux à trois cents hommes, soit qu'elle se fût égarée, ou qu'elle eût été poussée à dessein, tomba sur le chemin de Cordogno, assez près de nos avant-postes. Laharpe en étant instruit par la nouvelle répandue au camp, monte aussitôt à cheval et dirige sa course vers l'avancée où l'on prétendait que l'ennemi se présentait ; quelques coups de fusil tirés au hasard et dans l'obscurité, commencent le combat, et malheureusement la première balle l'atteint et le renverse roide mort.

« La République, disait Bonaparte dans son » rapport, perd en lui un homme qui lui était » très-attaché; l'armée un de ses meilleurs gé- » néraux, et tous les soldats un camarade aussi » intrépide que sévère pour la discipline..... » Je recommande au directoire le fils de ce » général, pour avoir une place de lieutenant » de cavalerie. »

Le brave Laharpe emporta, en mourant, les regrets et l'estime de tous ceux qui l'avaient connu; le général Brune, qui avait fait avec lui ses premiers pas dans le chemin de l'honneur, se trouvant en Suisse dans le cours de l'an 6, alla rendre visite à la veuve de son ancien compagnon d'armes, et lui exprima les regrets de toute l'armée et l'horreur qu'avaient inspirée à tous les républicains les persécutions exercées contre elle par les agens de l'olygarchie. Le général Brune ne borna pas sa visite à de stériles complimens; il proposa à la veuve du brave Laharpe de prendre son fils pour son aide-de-camp. Ce jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, donnait de grandes espérances.

LAMARCHE.

Parmi les guerriers qui combattirent les premiers pour la liberté française, on compte le général Lamarche. Ce titre seul lui donnerait des droits à la reconnaissance nationale et à l'attention de l'histoire, si d'ailleurs il ne les avait acquis par ses longs services, par ses mœurs toujours irréprochables, par son dévouement aux intérêts et à la gloire de sa patrie.

Joseph-Drouot Lamarche est né à Wiche, département des Vosges, le 14 juillet 1733. A l'âge de dix-huit ans, il entra dans la carrière militaire, et le 4 janvier 1751, il prit du service comme dragon dans le régiment de Frise. Son zèle et son courage contribuèrent seuls à son avancement; en 1758, il fut reçu bas-officier, lieutenant en second dans Campfort, dragons, le 1er janvier 1760; lieutenant en pied à ce même régiment, le 14 mars 1761; capitaine en second, le 13 septembre de la même année; capitaine commandant dans les volontaires étrangers de Wurmser, le 1er février 1762; capitaine commandant dans la légion de Conflans, le 6 novembre 1771; capitaine commandant dans le régiment du colonel-général des hussards, le 9 septembre 1783; major du régiment de Conflans, hussards, le 15 février 1784; lieutenant-colonel du régiment du colonel-général des hussards, le 1er mars même année; colonel dudit régiment, le 25 juillet 1791; maré-

chal-de-camp, le 10 octobre 1792 ; général de division, le 8 mars 1793 ; et nommé par lettre général en chef d'armée, le 11 avril 1793 ; suspendu arbitrairement au camp de César par les représentans du peuple, le 30 juillet suivant ; et réintégré en sa qualité de général de division comme chef de la neuvième demi-brigade de vétérans en activité, par un arrêté du premier consul du 7 thermidor an 8.

Telle est la carrière militaire qu'a parcourue le général Lamarche, qui compte 59 ans passés de services, dont sept ans pour sept campagnes, et plusieurs blessures honorables. Dans la campagne de 1760, le 19 septembre, il reçut un coup de sabre à la main droite dans une affaire avec le corps de Scheider ; et le 30 août 1762, il fut blessé auprès de Manheim, d'un coup de feu à travers la poitrine, qui lui cassa deux côtes et lui offensa les poumons.

La guerre de la révolution lui offrit d'autres dangers à courir, et de nouveaux services à rendre à son pays. En 1792, le général Valence ayant été nommé par le pouvoir exécutif pour commander l'armée des Ardennes, le général Lamarche eut le commandement de l'avant-garde. Le 10 octobre, il reçut l'ordre de partir dans la nuit du quartier-général de Gremilly, avec le quatrième régiment de hussards, le quatrième bataillon de grenadiers commandé par Deville, et deux escadrons de cavalerie, pour poursuivre l'arrière-garde des Prussiens.

Les troupes se mettent en marche, et après avoir traversé des fossés dans lesquels le soldat entrait dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture, elles atteignent le village de Mau-

gienne, que l'ennemi évacue à leur approche.

Arrivées sur Pillon, elles trouvent les Prussiens, qui semblent vouloir opposer quelque résistance ; mais, après quelques coups de canon, ils sont contraints d'abandonner ce village.

Le général Lamarche continue de poursuivre l'ennemi, qui bientôt est chassé du château de Latour, du bois et du village de Chenois et de Saint-Marc. Ce dernier poste se défendit surtout avec opiniâtreté ; mais il fut emporté par un coup d'audace. Lamarche fut vaillamment secondé dans cette occasion par de jeunes soldats dont la bravoure eût pu servir d'exemple aux vieux militaires les mieux aguerris.

Ce général, profitant habilement de l'enthousiasme des troupes, attaque aussitôt Virton, défendu par l'artillerie de l'ennemi : mais l'impétuosité française et l'activité de nos canonniers le font chanceler ; plusieurs bataillons l'attaquent en flanc, le forcent à la retraite, et complètent ainsi le succès de cette journée.

Les troupes continuent leur marche sur Givet, Bouvines, et repoussent l'ennemi au-delà du village de Rouillon. Le lendemain, ce poste est occupé de nouveau par les Autrichiens. Le chef de bataillon Deville marche pour les en chasser ; il les atteint, les poursuit l'espace d'une demi-lieue ; mais, entraîné par son courage, il est frappé dans l'action d'un coup mortel. — *Tu m'as bien fait attendre*, disait ce brave officier, après avoir reçu le coup fatal ; *je meurs pour ma patrie*, ... *je suis content*....

Ses grenadiers l'emportent et regagnent la route de Saint-Gérard dans le plus grand silence.

Chacun d'eux perdait en lui un père, un frère, un ami. Deville survécut encore quelques jours en répétant ces dernières paroles : *Ma patrie ! Mon père !*

Le 17 novembre, l'avant-garde se porte sur Namur ; après avoir reconnu le terrain et disposé son artillerie, le général fait battre en brèche la porte Saint-Nicolas : elle est bientôt assez grande pour espérer de pouvoir prendre la ville d'assaut ; mais les assiégés ne l'attendent pas, et se rendent dans la même journée.

Après plusieurs combats, l'ennemi fut expulsé des bois d'Asches et d'Osses, et du village de Viviers-l'Agneau ; le général Lamarche fut parfaitement secondé dans ces différentes affaires, par le courage du citoyen Ney, son aide-de-camp (1). L'avant-garde passa ensuite la rivière d'Ourthe, et le général Lamarche établit son quartier-général à Verviers.

Nous allons le voir maintenant chargé d'une expédition plus difficile, et dans laquelle il aura occasion de rendre des services plus importans. Le maréchal de camp Dampierre, alors à Aix-la-Chapelle, lui dépêcha, le premier mars, un courrier pour l'inviter, au nom du général Lanoue, attaqué par des forces supérieures, à se porter à Henry-la-Chapelle pour protéger sa retraite : cette opération fut exécutée avec autant de promptitude que d'intelligence.

Le général Lamarche, destiné à faire l'arrière-garde de l'armée qui se retirait d'Aix-la-Chapelle, eut à soutenir plusieurs combats dif-

(1) Aujourd'hui général de division.

ficiles, notamment à Baptiste, où son fils se distingua à la tête du quatrième de hussards, et au village de Tongres, où, par ses bonnes dispositions et sa fermeté, il réussit à ouvrir à l'armée un passage qui est entre Liége et Saint-Tron.

Dans la journée du 15, il fut vivement attaqué par des forces supérieures, et forcé d'abandonner Tirlemont; mais il effectua sa retraite en bon ordre. Sur les hauteurs de Cumptich, il eut à soutenir un nouveau choc de l'ennemi. Sa bonne contenance et la valeur du soldat ne lui permirent pas de gagner un pouce de terrain; le général Lamarche rendit de très-grands services dans ce combat; et le général Dumourier, dans le rapport qu'il adressa à la Convention, assura que son courage et son habileté avaient infiniment contribué au salut de l'armée.

L'ordre avait été donné de marcher en avant; le 16, Tirlemont fut attaqué et repris, et les Français se portèrent sur la Nèthe.

Le 17, Lamarche repoussa de l'autre côté de la Nèthe, les ennemis qui étaient dans les environs de l'abbaye de Nerelissen.

Le 19, il reçut l'ordre de passer la Nèthe; il l'exécuta avec célérité, chassa les ennemis qui étaient en avant de Nervinde et s'en empara, ainsi que des hauteurs; mais la gauche de l'armée n'ayant pas eu le succès desiré, les ennemis jetèrent la majeure partie de leurs forces sur Nervinde, qu'il fut forcé d'abandonner.

Le 19, il reçut l'ordre de Dumourier, de faire l'arrière-garde de l'armée et de protéger sa retraite.

Après la bataille de Nervinde, l'armée fran-

çaise s'était retirée derrière Louvain ; le général Lamarche reçut l'ordre de se porter en avant de cette ville, pour protéger de nouveau la retraite. Il y soutint le choc de la plus grande partie de l'armée ennemie, et se vit contraint de se replier sur la Montagne-de-Fer.

Les fatigues de cette campagne et ces combats continuels avaient considérablement altéré sa santé; il demanda et obtint la permission de se retirer à Douai pour s'y faire traiter d'une fluxion de poitrine. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, que Dumourier abandonna son armée. A cette nouvelle, il monte à cheval, quoique malade encore, et se transporte à Bouchain, où il se joint aux généraux Dampierre, Diettmann et Desbrulys, qui faisaient tous leurs efforts pour rassembler les débris de l'armée, et lui rendre le courage que la trahison et les revers lui avaient fait perdre. Lamarche reçut, à Bouchain, l'ordre du Conseil Exécutif, de prendre le commandement de l'armée des Ardennes; et Dampierre fut chargé de celui de l'armée du Nord.

Le 14 avril, les deux généraux marchent sur Valenciennes avec tout ce qu'ils ont pu rassembler de troupes, dans la résolution d'aller attaquer le camp de Famars. L'entreprise était hardie; elle fut couronnée par le succès. Avant de passer chez l'ennemi, Dumourier avait fait courir le bruit, on ne sait trop pour quel motif, que le général Lamarche avait émigré. Lorsque les troupes avec lesquelles il avait toujours combattu, le revirent à leur tête dans cette journée, leur joie fut extrême, et sa présence sembla ranimer leur ardeur. Ce fut le général

Lamarche qui rallia les débris de l'armée, qui avait la plus grande confiance dans son patriotisme.

Cependant l'armée du Nord, affaiblie, découragée, luttait avec peine contre un ennemi nombreux, et qui recevait chaque jour de puissans renforts. Dampierre ayant trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille, le commandement provisoire de l'armée fut confié au général Lamarche. Les circonstances lui faisaient une loi d'accepter; mais ce général se défiant de ses lumières, et sa santé étant toujours chancelante, il demanda aux représentans du peuple auprès de l'armée, de lui donner promptement un successeur. Le général Custine fut nommé, mais une maladie l'empêcha de se rendre à cette armée, aussitôt qu'il en avait reçu l'ordre.

Sur ces entrefaites, les Français attaqués sur tous leurs postes des frontières, depuis Orchies jusqu'à Bavay, furent forcés de se replier. La gauche seule, aux ordres du général Colaud, soutint à Hanon les efforts de l'ennemi, et, par sa vigoureuse résistance, assura le salut de l'armée (1).

Pendant que notre gauche se défendait sur ce point avec le plus grand courage, les redoutes du camp de Famars avaient été enlevées, et notre cavalerie repoussée par la cavalerie ennemie, beaucoup plus nombreuse. Un bataillon de volontaires, destiné à la soutenir, se défendait avec peine dans un gué situé derrière les redoutes. Lamarche s'en aperçoit; il part suivi seulement de son fils, alors son aide-de-camp, et de l'intrépide Ney, par-

(1) Voyez la notice de ce général.

vient à rallier ce bataillon et à repousser l'ennemi au-delà du gué. Dans la mêlée, Lamarche courut les plus grands dangers; deux Anglais sur-tout s'attachèrent à lui à cause de son uniforme; mais ils furent tués tous deux, l'un par un hussard d'ordonnance avec le général, et l'autre par un officier du vingt-deuxième régiment de cavalerie.

La droite et la gauche de l'armée se trouvant forcées, par l'abandon du poste d'Orchies effectué par le général de brigade Ransonnet, le général Lamarche n'eut plus d'autre parti à prendre que d'effectuer sa retraite sur Bouchain, et bientôt après sur le camp de César, entre les deux rivières de l'Escaut et de la Cense. Ce fut encore le général Colaud qui fit l'arrière-garde et qui rendit de nouveaux services à Arleux, où l'ennemi ne put jamais l'entamer.

L'armée autrichienne était forte alors de plus de 80,000 combattans, et l'armée française en comptait à peine 30,000, y compris environ 5,500 de cavalerie et les garnisons de Valenciennes, Douai, le Quesnoy et Cambrai; sa position était des plus critiques. Le général Lamarche expédia par-tout des ordres pour faire marcher des renforts; il enjoignit au général Champmorin de rassembler à la hâte, dans les environs d'Aire, toutes les troupes qu'il pourrait tirer des camps de la Madeleine, de Cassel et des garnisons voisines, pour se porter de là sur Ostende. Le général Kilmaine reçut également l'ordre de se rendre à Sédan, d'y rassembler tout ce qu'il pourrait de troupes et de les conduire au corps d'armée. Mais ces ordres ne furent pas exécutés; le général Champmorin éprouva des entraves; le brave Kilmaine, con-

trarié par les généraux, et sur-tout les représentans du peuple en mission dans les départemens, vit paralyser ses efforts et son zèle.

Ce fut dans ces circonstances que Custine vint prendre le commandement de l'armée. Le 30 juillet 1793, Lamarche, pour prix de son dévouement et de ses services, fut suspendu, avec ordre de s'éloigner de vingt lieues des frontières et des armées. Il eût été difficile au comité de salut public de justifier les motifs d'un ordre aussi injuste, et qui flétrissait la réputation d'un brave militaire; mais il avait intérêt d'égarer l'opinion sur la cause de nos revers, qui étaient alors son propre ouvrage.

Le général Lamarche se retira à Épinal. Sous le directoire exécutif, il sollicita vainement de l'emploi, et demanda qu'on lui rendît justice; ce gouvernement ne daigna point se ressouvenir des services qu'il avait rendus à la liberté, et le laissa languir dans l'obscurité, jusqu'à ce que le premier consul, Bonaparte, le nomma, en l'an 8, au commandement de la neuvième demi-brigade de vétérans en activité.

Tel est l'abrégé des services militaires du général Lamarche. Victime de l'injustice pendant les dernières années de la révolution, on peut dire à sa gloire que jamais l'autorité dont il fut revêtu, ne fut la cause ou le prétexte d'aucun acte arbitraire. Justement considéré pour ses longs services et son expérience, ce général mérite encore d'être distingué par cette loyauté qui le caractérise, et ce désintéressement inaltérable qui, dans tous les temps, lui ont concilié l'estime de ses frères d'armes et de ses concitoyens. . . . . .

LAMARLIÈRE.

Ce général ne compte plus dans les rangs des défenseurs de la république ; mais son nom rappellera toujours d'honorables souvenirs. Homme probe, citoyen vertueux, militaire instruit et avide de renommée, tel s'est montré Lamarlière aux premières époques de la révolution ; et ses titres à l'estime publique sont devenus plus puissans encore par l'intérêt qu'inspirent ses malheurs et le triste sort qui l'enleva à la patrie.

Antoine-Nicolas Lamarlière était né le 3 décembre 1745, à Crépy (département de la Marne). Après avoir étudié dans les colléges de Meaux et de Paris, il fut fait lieutenant au vingt-neuvième régiment d'infanterie, ci-devant Dauphin, dans le mois de décembre 1761, et successivement sous-aide-major et aide-major dans le même régiment. Il fit la campagne de 1762, en Allemagne, se trouva à plusieurs combats, et fut blessé au bombardement de Ham. Il passa en Corse, avec son régiment, et y fit la campagne de 1769. En mars 1778, il fut nommé major au régiment provincial de Grenoble, puis adjoint à la lieutenance du roi, chargé du commandement des ville et citadelle de Montpellier.

A l'époque de la révolution, Lamarlière était colonel du cinquante-neuvième régiment d'infanterie ; il le quitta pour passer également colonel dans le quatorzième régiment. Le besoin

de former et de discipliner les nombreux bataillons qui se portaient sur les frontières de tous les points de la France, fit jeter les yeux sur les officiers les plus recommandables par leurs connaissances militaires; Lamarlière fut de ce nombre, et ses efforts furent suivis des plus heureux résultats; il communiquait son énergie aux jeunes guerriers qui accouraient sous ses drapeaux; et ce fut sur sa proposition que lorsque la ville de Lille était menacée par les Autrichiens, celle d'Amiens fournit en très-peu de jours quatre à cinq cents hommes qui se mirent en marche le 6 octobre.

Au commencement du bombardement de Lille, Lamarlière y porta neuf bataillons, avec lesquels il resta dans cette ville, et partagea le commandement avec le général Ruault.

Il fut nommé maréchal-de-camp le 21 août 1792, et commanda l'avant-garde de l'armée du Nord, depuis le mois d'octobre de cette année jusqu'au 10 mars de l'année suivante. Toutes les occasions qu'il eut de se mesurer avec l'ennemi, furent aussi pour lui celles d'acquérir de la gloire, et de déployer de grands talens militaires. Sa prudence et son activité peu communes éclatèrent sur tout dans l'expédition hardie de la Gueldre Prussienne. Cette expédition fut terminée en cinq jours; Lamarlière partit de Straelest le 16 décembre 1792: il tint d'abord ses cantonnemens rapprochés, afin de pouvoir ménager ses forces; mais, apprenant que l'ennemi n'était qu'à Wesel, il se déploya le lendemain sur plusieurs points, dans les trois pays de la Gueldre Prussienne, de la principauté de Mœurs et du duché de Clèves.

Il reçut des députations de toutes les villes, même de plusieurs situées au-delà du Rhin, et leva par-tout des contributions. Les troupes qui marchaient sous ses ordres, observèrent la plus exacte discipline, et leur bonne conduite leur mérita la confiance des habitans. Le 20 décembre, elles rentrèrent dans les murs de Ruremonde.

Le général Lamarlière continua de prendre part aux succès de l'armée du Nord. Le 1er février 1793, à la tête du corps qu'il commandait, il attaqua les Autrichiens postés entre Wassemberg et Birgelen, les battit complètement, les mit en déroute, et leur fit plusieurs prisonniers.

Ayant quitté Ruremonde quelques jours après pour aller se réunir à Louvain, avec les troupes du général Miranda, Lamarlière eut à vaincre les plus grands obstacles; entouré d'ennemis, il sut, par son sang-froid et son intrépidité, se frayer un chemin avec un petit nombre de soldats.

Il remplit ensuite les fonctions de chef de l'état-major des armées du Nord et des Ardennes, et fut élevé au grade de général de division le 5 avril 1793. Le défaut d'instruction et de discipline des troupes, rendait alors ces premières fonctions extrêmement importantes; le zèle de ce général semblait s'accroître par les obstacles; l'organisation des troupes fut le principal objet de sa sollicitude, et elles furent bientôt en état de se mesurer avec l'ennemi.

On le vit à l'affaire du 24 mai 1793, décider la victoire par ses bonnes dispositions. Les troupes hollandaises campées à Menin, s'étaient avancées à Bousbeck, Boucy et Turcoing :

Lamarlière dirigea une attaque combinée sur ces trois points ; après une vive résistance, l'ennemi céda de toutes parts à la valeur française ; les trois postes furent enlevés, et il perdit en outre cinq cents hommes tués, trois cents prisonniers, dont vingt-huit officiers, trois pièces de canon et des munitions. Le reste s'échappa en se jetant derrière Menin. Un étendard enlevé dans le combat, fut présenté à la Convention et suspendu aux voûtes de la salle des séances, comme un gage du courage et de la fidélité de la division Lamarlière.

Après avoir remporté de nouveaux avantages dans la guerre de postes, ce général fut envoyé à Lille, en qualité de commandant de la ville et des troupes campées et cantonnées sous ses murs. La défection de Dumourier, qui semblait avoir ôté aux troupes leur première énergie, ne fit que montrer dans un plus grand jour l'activité et le caractère entreprenant du général Lamarlière ; il s'occupa de la réorganisation de l'armée, et adressa à cet effet aux représentans du peuple, une lettre dans laquelle il disait :

« Croyez que pour reformer l'armée et donner aux officiers l'instruction qui leur manque, il faut promptement prononcer l'amalgame ; toute ma division y est préparée, et j'ai formé mes brigades de manière à la terminer promptement. Vous avez observé que dans mes opérations, je mêlais mes troupes de ligne avec les volontaires, et que la confiance de ceux-ci pour les premières, dans un jour d'affaire, leur inspirait un sentiment d'émulation dont les résultats ont toujours été heureux. »

Sous les murs de Ruremonde, se formait le camp de la Magdelaine, où se réunissaient les nombreux bataillons fournis par la réquisition; le bon ordre, la subordination et la bonne tenue de ce camp, valurent au général Lamarlière les plus grands éloges de la part du général en chef Custine, dont il avait su mériter la confiance. Sa vaillance personnelle et son attachement pour le soldat, le faisaient également aimer de la division qu'il commandait. Juste envers tout le monde, il avait sur-tout le talent de distinguer le mérite et de le récompenser : c'est ainsi qu'il sut remarquer l'application et les heureuses dispositions du jeune Dupont (aujourd'hui général de division), dont il faisait beaucoup de cas; et celles du colonel Batave Dumonceau, qui s'est fait une réputation dans le cours de cette guerre. Il écrivait dans une de ses lettres aux représentans du peuple près l'armée :

« Je vous recommande l'excellent officier, le citoyen Dumonceau, colonel du premier bataillon belge. C'est un général de brigade, que je serai très-aise d'attacher à ma division : je lui confierai mes avant-postes. »

Sous le commandement et par les sages dispositions du général Lamarlière, les soldats retrouvèrent leur courage, et remportèrent plusieurs avantages dans des affaires de postes, et notamment à celle de Pont-à-Marque, le 17 juillet, où l'ennemi fut repoussé.

Le temps était alors arrivé où les succès militaires n'étaient plus que des titres à la proscription; la tyrannie allait chercher des victimes jusque dans l'armée; déjà Custine avait

succombé; la confiance que ce général avait accordée à Lamarlière, suffit pour lui faire éprouver le même sort. Dans une des séances de la Convention, Robespierre accusa ce général d'avoir voulu livrer Lille aux Autrichiens, et prit l'engagement de mettre à découvert sa trahison. Le 31 juillet 1793, un membre du comité de salut public fit un rapport, duquel il résultait que des inimitiés avaient éclaté à Lille, entre Lavalette, Dufresse et Calendini, officiers, et le général Lamarlière. Il déclara, qu'à la vérité on reprochait à Lavalette, de tenir des propos crapuleux et de vivre dans la débauche, mais que de plus graves inculpations pesaient sur Lamarlière; qu'une lettre communiquée au comité, par le ministre des affaires étrangères, écrite par un émigré à une femme logée sur la place de la Comédie française, à Paris, portait que cet émigré était entré à Lille, par la permission de Lamarlière; qu'il espérait y retourner et acquérir des lumières importantes. *Vous pensez bien*, ajouta le rapporteur, *que la lettre est sans signature; mais elle présente tous les caractères d'authenticité que l'on peut desirer. Et voilà les chefs qui se plaignent d'insubordination et de désobéisance, comme si désobéir à leurs ordres, n'était pas demeurer fidèle à la république!*

Après avoir établi que comme ami intime de Custine, Lamarlière était complice du vaste plan de conspiration tendant à livrer, ainsi qu'avait fait Dumourier, les places fortes et l'armée à l'ennemi, l'organe du comité proposa de le traduire au tribunal révolutionnaire.

L'infortuné Lamarlière ne trouvant personne qui osât prendre sa défense, et démontrer l'atrocité d'une accusation aussi mal motivée, se vit conduit devant l'affreux tribunal, et entendit avec fermeté la sentence qui le condamnait à mort.

Son cœur était pur et sans reproches; son dernier vœu fut pour sa patrie. Le 6 brumaire an 2 vit périr sur l'échafaud un des plus généreux défenseurs de la république et de la liberté.

LAMARTILLIÈRE.

Le général LAMARTILLIÈRE est né en 1732. Tous les instans de sa longue carrière ont été consacrés à la défense de la patrie. Il entra au service en 1757, comme sous-lieutenant d'artillerie : ce fut en cette qualité, et en celle de lieutenant, qu'il fit la guerre de sept ans. Employé depuis à la Guadeloupe, il y servit d'une manière distinguée.

La guerre ne lui offrant plus les mêmes ressources, il profita de la paix pour perfectionner ses connaissances dans les principes de son art. Ses travaux sur les fonderies, et ses différens mémoires sur la science de l'artillerie, sont dans les mains de tous les officiers de ce corps célèbre ; et long-temps avant la révolution, le général Lamartillière était compté comme un des plus savans et des meilleurs officiers du corps de l'artillerie, que le grand Frédéric reconnaissait pour le corps le plus instruit et le mieux organisé de l'Europe.

Au moment de la révolution, il était colonel d'artillerie : toutes les intrigues dans lesquelles on voulut le faire entrer, furent sans succès ; attaché à son pays par sentiment, il l'était encore par ses principes et ses lumières. Il a fait toutes les campagnes de la liberté, il a contribué au succès des actions les plus utiles.

Chargé du commandement en chef de l'artillerie à l'armée des Pyrénées-Orientales, il con-

serva Perpignan, dirigea la vigoureuse défense de Bellegarde, fit les siéges de la citadelle de Rose et du fort de la Trinité, et fut blessé du même coup qui enleva Dugommier à la vie, à l'attaque de Peyrstorts et du village de Lupia. Il fut fait général de division, le 12 germinal de l'an 3.

L'armée de Rhin-et-Moselle, celles d'Allemagne, de Mayence et du Danube, attesteront également les services rendus par ce général jusqu'à l'époque où il partit pour Gênes. Il y développa successivement toutes les ressources de son génie. Le bon ordre qu'il établit dans l'immense artillerie de cette place où tout était à créer, et son activité presqu'incroyable, lui méritèrent l'estime et les suffrages des officiers et des soldats. Toute l'armée remarqua avec quel zèle et quel devouement vraiment respectables, le général Lamartillière, malgré son grand âge, suffit pendant le long et pénible blocus de Gênes, à tous les détails de son commandement. Il avait, à la vérité, le bonheur d'être secondé par le général de division Sugny; mais cette circonstance même ne l'empêcha pas de se porter en tout temps, et de nuit comme de jour, partout où sa présence pouvait être utile. Dans les attaques générales, ou pendant les heures de bombardement, il se tenait aux batteries du Levant, et Sugny à celles du Ponent.

Enfin, tant qu'il y a eu des ennemis à combattre, le général Lamartillière est resté aux armées, et n'a fait à Paris que de très-courtes apparitions.

A la paix, il remplit les fonctions de membre du comité central d'artillerie, inspecteur-

général de cette arme, jusqu'au 25 frimaire an 10, que le premier Consul le proposa pour candidat au Sénat-Conservateur, en adressant à cette autorité un message conçu en ces termes honorables :

« Sénateurs,

« Je vous présente le citoyen Lamartillière, « général de division d'artillerie, qui, quoique « déja dans un âge avancé, a commandé cons- « tamment pendant toute la guerre de la liberté, « l'artillerie aux différentes armées ; il n'a voulu « se donner aucun repos, tant qu'il y a eu des « ennemis à combattre. »

Dans la séance du 14 nivose an 10, le général Lamartillière a été admis par le Sénat au nombre de ses membres.....

LANDREMONT.

Ami de Beauharnais et de Custine', général en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle, vainqueur des coalisés dans ces temps orageux où l'indiscipline avait multiplié nos défaites ; en un mot, un des premiers soldats de la révolution : tels furent les titres du général Landremont à la reconnaissance nationale, et qui rendent encore aujourd'hui sa mémoire chère aux amis de la république.

A l'ouverture de la campagne, après le 10 août, il servit à l'armée du Rhin sous les ordres du général Custine, en qualité de général de brigade. A l'affaire du 17 mai 1793, il commandait l'avant-garde, qui, d'après le rapport du général en chef, fit au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer. En cette circonstance, le général Landremont se conduisit avec intelligence et la plus haute valeur ; il replia tous les postes ennemis, tint ferme pendant tout le combat, contint les bataillons prussiens, et les empêcha de déboucher dans les forêts de Guermesheim. L'artillerie eut un effet prodigieux sur les troupes qui se présentèrent pour forcer deux positions. Le onzième régiment de dragons chargea avec le plus grand succès un régiment d'hussards autrichiens, qui fit une grande perte. Le général en chef Custine demanda pour Landremont le grade de général de division, qu'il avait mérité par sa bonne conduite, son intel-

ligence et sa bravoure. Le gouvernement s'empressa de faire droit à sa demande.

Beauharnais a pris le commandement de l'armée, et Landremont général de division, toujours à l'avant-garde, se distingue aux affaires qui ont lieu à Rhinzebach et à Francweiller. Le 22 juillet, il repousse les ennemis qui étaient en force sur les hauteurs de Sainte-Anne. Le 12 août, il culbute les avant-postes prussiens près de Billickeim, et les chasse successivement de Rhozbach et d'Inflingen.

Beauharnais ayant donné sa démission, Landremont, un des plus anciens officiers de l'armée, fut chargé du commandement de nos bataillons rassemblés sur les bords du Rhin et de la Moselle. C'était à l'époque où les ennemis du bien public étaient parvenus, par la plus insigne des trahisons, à livrer à l'ennemi le camp retranché de Noth-weiller. Cette malheureuse affaire avait eu lieu le 18 septembre; mais quelques jours après, Landremont a rassemblé nos bataillons épars, il a tout disposé pour une attaque. Il se met en marche, fond sur l'ennemi, le repousse, s'empare du camp, bat l'Autrichien dans la forêt de Berville, et le force de se retirer avec précipitation.

A Paris, la nouvelle des revers essuyés par l'armée de Rhin-et-Moselle a précédé celle de la victoire, et tout s'agite autour de la Convention pour placer Landremont au rang des traîtres et des généraux proscrits: on l'accuse d'être l'ami de Custine; on lui fait un crime d'être né dans la caste autrefois privilégiée. Le 24 septembre, le ministre de la guerre, Bouchotte, destitua Landremont; et le comité de salut pu-

blic annonça cette nouvelle à la Convention nationale. Quelques voix s'élevèrent en sa faveur. Duroy, qui avait été commissaire à l'armée de Rhin-et-Moselle, fit l'apologie de Landremont, et l'offrit comme un brave guerrier, digne de la confiance des soldats qu'il commandait, ayant rendu de grands services, et manifesté toujours des sentimens patriotiques et républicains. Mais la prévention et la haine l'emportèrent, et Landremont destitué, fut, le 27 vendémiaire an 2, arrêté, conduit à Paris, et enfermé à l'Abbaye.

Mis en liberté après le 9 thermidor, Aubry lui donna de l'emploi. C'est alors que la fureur de ses ennemis prit un nouveau degré d'accroissement. On se plaignit du choix d'Aubry, et on lui reprocha de remplacer par des ex-nobles les généraux patriotes destitués. Les réclamations empêchèrent que Landremont n'obtînt le commandement de quelque division dans les armées actives ; mais il fut chargé du gouvernement militaire des départemens du Nord et du Pas-de-Calais. C'est en cette qualité qu'il écrivit du quartier-général de Dunkerque, le 18 fructidor an 3, pour annoncer à la Convention que les départemens confiés à ses soins avaient accepté l'acte constitutionnel.

LASNE.

LANNES.

PARMI les braves, on doit placer au premier rang ce guerrier que nos contrées méridionales ont vu naître, et qui fit ses premières armes dans le deuxième bataillon du Gers, qui a donné à la République des défenseurs illustres, tels que Banel (1), Lagrange, etc. La ville de Lectoure, département du Gers, est sa patrie. Il était jeune encore lorsque la trompette guerrière retentit de la cime des Pyrénées aux rives du Rhin, et des bords de l'Océan aux glacières des Alpes : elle appelait au combat les fils aînés de la liberté. Lannes brûlait d'amour pour la patrie ; il était passionné pour cette liberté fille des cieux, qui fait les héros et les sages ; et bientôt le bataillon du Gers se félicita de le compter au nombre des guerriers qui allèrent cueillir des lauriers immortels, et repousser ces phalanges nombreuses qui descendaient des montagnes, et se répandaient à l'orient des Pyrénées.

(1) Les généraux qui, dans la guerre de la révolution, commandèrent nos phalanges républicaines, sont si nombreux, que nos annales n'ont point été assez volumineuses pour conserver le récit de leurs belles actions. On veut savoir quel est ce Banel qui se distingua à l'armée d'Italie sous Bonaparte, et l'histoire se tait ; mais elle dit que ce général fut tué à la bataille de Millésimo ; que ses talens l'avaient rendu recommandable, et qu'il était digne des regrets de toute l'armée.

Lannes partit pour l'armée avec le titre de sergent-major; et c'est ainsi qu'il fit l'apprentissage du métier de la guerre, dans les rangs des soldats de la patrie. Mais ses talens et son courage l'eurent bientôt fait remarquer : il fut appelé au commandement dont il était digne, obtint successivement tous les grades, jusqu'à celui de chef de brigade, et se fit connaître par des succès à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Réformé par le travail d'Aubry, il semblait pour toujours condamné au repos; mais le héros de l'Italie a fait un appel aux braves. Lannes accourt, et part comme un volontaire. Le général Banel accueille ce jeune officier, dont il connaît la bravoure; il le présente à Bonaparte. Le général en chef de l'armée d'Italie sait bientôt apprécier les talens de ce brave volontaire qui cherche la gloire et les combats. Il l'emploie dans son grade de chef de brigade auprès du général Banel, son camarade et son ami.

La campagne est ouverte, et dans plusieurs combats Lannes s'est fait remarquer, particulièrement à Millésimo, où sa bonne conduite le fit nommer chef de brigade de la vingt-neuvième, dont le chef avait été tué pendant le combat.

A la bataille de Bassano, il enleva deux drapeaux.

Le 28 germinal an 4, six mille ennemis venant de Sassello surprirent les Français, fatigués du combat de la veille, et retirés sur les hauteurs de Dego; ils s'emparèrent des premières positions. Aussitôt le général en chef rassemble nos bataillons, fait attaquer l'ennemi,

qui, malgré sa résistance, est obligé de céder, et de laisser sur la place six cents des siens tués ou blessés, et un grand nombre de prisonniers. Ce fut dans cette affaire que le général de brigade Causse reçut le coup mortel, après avoir donné des preuves de la bravoure la plus signalée.

Lannes, qui venait d'être nommé adjudant-général, se distingua au combat de Dego, par la bravoure et le sang-froid avec lesquels il rallia nos colonnes, un instant repoussées.

Le 18 floréal, il passa le premier le Pô, à la tête d'un bataillon de grenadiers, qui formait une partie de l'avant-garde. Il attaqua, avec autant d'intelligence que de valeur, sept ou huit mille ennemis retranchés au village de Fombio, soutenus par deux mille cavaliers, et protégés par vingt pièces de canon. Il les mit en fuite, les poursuivit jusqu'à l'Adda, après leur avoir tué trois cents hommes, fait cent cinquante prisonniers, et enlevé trois cents chevaux et beaucoup de bagages.

A la bataille de Lodi, Lannes se précipita à la tête des colonnes avec nos plus braves généraux, et contribua à la victoire, si longtemps disputée.

L'armée d'Italie a surmonté tous les obstacles : elle s'avance victorieuse, malgré tous les efforts de l'Autriche, les ennemis que lui suscitent l'or de l'Angleterre et les intrigues de quelques petits souverains. Les habitans de Pavie ont pris les armes, et veulent s'opposer à la marche des Français. Lannes est un des officiers employés par Bonaparte pour soumettre les rebelles. Il fallait agir avec promptitude

et punir leur audace. Arrivé à Binasco, Lannes, qui commandait l'avant-garde, aperçoit un rassemblement de huit cents hommes en avant du village; il les attaque, les met en déroute, brûle ce village, et le 7 floréal au matin la ville de Pavie est prise d'assaut. Les rebelles sont punis, et le calme est rétabli. Quelques jours après, Lannes fut fait général de brigade.

Le siége de Mantoue se commence, et nos guerriers ont déja resserré la garnison dans la place. Le 16 prairial, il se porte, avec six cents grenadiers de la division Dallemagne, sur le faubourg de Saint-Georges, qui est enlevé à la baïonnette, et s'empare de la tête du pont de Mantoue.

Le 2 vendémiaire an 5, au combat de Governolo, Lannes avait été blessé. Il le fut de nouveau, au combat livré devant Arcole. Le lendemain, 2 brumaire, Lannes souffrant de sa blessure, était étendu dans son lit. Mais il apprend que le péril est grand, que le combat est terrible, que Bonaparte se porte lui-même à la tête de la colonne. Aussitôt il se jette à bas de son lit, monte à cheval, et se précipite au milieu des balles et de la mitraille; il y reçoit, à la tête du pont d'Arcole, un coup qui l'étend sans connaissance...

Il est guéri de ses blessures, et marche, avec sa brigade, punir la cour de Rome, qui sert la coalition. Il se porte sur Imola, à la tête de la division Victor, et pénètre dans cette ville, après avoir enlevé les retranchemens défendus par quatre mille soldats de l'Etat de l'Eglise. Les Français entrent le lendemain, 16 pluviose, à Faenza et Forli.

Pie VI ayant fait la paix, le général Lannes fut envoyé à Rome, et reçut du souverain pontife un accueil distingué.

Le 18 frimaire an 6, le général Lannes fut chargé, par le directoire exécutif, du commandement de quatre départemens, la Drôme, l'Isère, l'Ardèche et le Gard. Il obéissait aux ordres du Gouvernement, et suivait la route de Toulouse, lorsque, entre la Palud et Pierre-Latte, sa voiture fut arrêtée par huit brigands, qui le couchèrent en joue et lui demandèrent la bourse. Celui qui n'avait jamais tremblé devant les ennemis, ne recula pas devant ces lâches brigands. Il était accompagné de trois officiers. Ils saisissent spontanément leurs fusils, font feu sur les voleurs, les font prisonniers et les livrent à la gendarmerie.

Bonaparte, après avoir cueilli en Europe tous les lauriers que dispense la victoire, fut appelé à en cueillir de nouveaux sur les bords du Nil. Déja tous les préparatifs sont faits, tous les bataillons réunis, et tous les chefs désignés. Lannes est de ce nombre.

Il se rendit utile à l'armée française à Malte, au débarquement à Alexandrie, et dans les divers combats qu'il fallut livrer contre les Mamelucks, avant d'entrer au Caire. Une partie de sa division fut employée à la poursuite d'Ibrahim-Bey.

Il était de l'expédition de Syrie; il se distingua au siége de Saint-Jean-d'Acre, et protégea le retour des Français en Egypte, par sa vigilance et ses bonnes dispositions à l'avant-garde.

Le 21 floréal an 5, il fut nommé général de division.

Les Turcs ayant rassemblé des forces imposantes, avaient débarqué à Aboukir. Bonaparte quitte le Caire, marche pour s'opposer à leurs desseins. Le 26 thermidor, le général Lannes reçut l'ordre de passer le Nil dans la nuit, et de se rendre à Rahmanié. Il obéit aux ordres de son général, assista au combat qui fut livré en avant d'Aboukir, et seconda les opérations, qui, le 17 thermidor, mirent encore une fois le fort du même nom au pouvoir des Français. A la bataille d'Aboukir, sa division formait la droite. Dès que les opérations d'attaque eurent été faites, cette division eut ordre de se porter sur la montagne de sable, à gauche de la première ligne de l'ennemi, où il avait deux mille hommes et six pièces de canon. Le corps sur lequel marchait la division Lannes, voyant la droite de la première ligne reployée, et la cavalerie qui tournait sa position, se livra à une terreur panique : il prit la fuite et se précipita dans la mer. De six mille hommes, pas un seul n'échappa, et presque tous furent noyés.

On attaque Aboukir; le général Lannes l'investit. Bonaparte avait fait avancer les bataillons de la vingt-troisième légère, et ceux de la soixante-neuvième, par la gauche de l'ennemi. Le général Lannes, qui était à leur tête, saisit le moment où l'ennemi était imprudemment sorti de ses retranchemens; il fait attaquer la redoute de vive force par sa gauche. La vingt-troisième et la soixante-neuvième sautent dans le fossé, et sont bientôt sur le parapet et dans la redoute. Aboukir est au pouvoir des Français. Lannes, à cette attaque, fut blessé à la jambe. Il avait quitté l'Egypte, et dans le mois de bru-

maire an 8 il était à Paris ; ses blessures l'obligeaient encore de marcher avec des béquilles. Le 18 brumaire il commandait aux Tuileries.

Le 23 il part de Paris, et va commander, avec des pouvoirs très-étendus, les neuvième et dixième divisions militaires. Il est à Toulouse, et dans cette ville, que les factions tour-à-tour ont voulu agiter, il porte des paroles de paix. « Avant le 18 brumaire, disait-il dans sa proclamation, nos maux étaient parvenus à un tel excès, qu'on ne pouvait y ajouter que par la dissolution du corps social.... Aujourd'hui tout est changé ; le génie et la probité sont chargés du gouvernement provisoire de la République..... Plus de réaction.... Malheur à celui qui voudrait venger ses querelles, en feignant de venger celles de la France! Ne vous y trompez pas, citoyens, le 18 brumaire n'est point une journée de parti ; il est fait pour la République..... »

De retour à Paris, le général Lannes fut chargé de présenter les trente-deux drapeaux pris par l'armée d'Orient, et qui furent déposés dans le temple des Invalides : « Voici, disait-il dans le discours qu'il prononça, tous les drapeaux de l'armée ottomane détruite à Aboukir. L'armée d'Egypte, après avoir traversé des déserts brûlans, triomphé de la faim et de la soif, se trouve devant un ennemi fier du nombre de ses soldats, de ses premiers succès, et qui croit trouver une proie facile dans des troupes exténuées par la fatigue et les combats. Ignore-t-il que le soldat français est plus grand parce qu'il sait souffrir que parce qu'il sait vaincre ; que son courage s'irrite et

s'accroît par le danger ? Trois mille hommes, vous le savez, fondent sur dix-huit mille Turcs, les enfoncent, les renversent, les serrent entre leurs rangs et la mer. La terreur de nos baïonnettes est telle, que les Musulmans, forcés de choisir leur mort, se précipitent dans les abîmes de la Méditerranée. . . . .

Le 26 germinal an 8, le général Lannes fut nommé, par arrêté du Gouvernement, commandant et inspecteur de la garde des Consuls.

Il fut aussi un des guerriers choisis pour commander une partie des soldats qui composèrent cette armée, devenue plus formidable par le courage que par le nombre, à qui le sort réservait les plus beaux lauriers. Il était à Lausanne, le 23 floréal, et prit le commandement de l'avant-garde, que Bonaparte venait de passer en revue.

Il se met en marche, rencontre l'ennemi à Châtillon, près d'Aoste; le village est enlevé à la baïonnette; le même jour il parvient sur les hauteurs qui avoisinent le château de Bard. Le 3 prairial, il escalade la citadelle d'Yvrée, prend la ville de ce nom, s'empare de dix canons, poursuit l'ennemi qui fuit vers Turin, et qui lui abandonne quatre cents prisonniers.

Le 6 prairial, sur les bords de la Chiusella, en suivant la route de Turin, sa division se couvre de gloire; le centre s'élance sur le pont, deux bataillons se jettent dans la rivière, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. L'ennemi ne peut résister à tant d'impétuosité; les deux lignes qu'il oppose sont forcées, et leur unique salut est dans une fuite précipitée.

Le 10, le général Lannes et sa division ont franchi la Darée-Baltée, et se sont portés sur Crescentino et Vercelli.

Chargé du commandement de l'avant-garde, il harangue les soldats, et les invite à observer la plus exacte discipline. « Soldats, leur dit-il, nous marchons pour cueillir de nouveaux lauriers. Je renverrai sur les derrières de l'armée le camarade indigne qui se souillera d'une atteinte aux propriétés ; il expiera, dans la nullité et le mépris, le crime d'avoir compromis le nom français, qui fut confié si grand à votre courage. »

Il disait aux Piémontais : « Bonaparte marche à la tête des Français ; ses vertus, son courage, l'élévation de son caractère, tout, quand l'Europe le contemple, vous atteste qu'il ne forme que des projets dignes de gloire, et vous garantit ses bienfaits. »

Le 13, il se porte à Pavie, où il devance l'ennemi, entre dans la ville, et s'empare d'une artillerie nombreuse, de huit cents fusils, et de beaucoup de munitions.

Le 17, à quatre heures du matin, il engage une canonnade sur plusieurs points des rives du Pô, afin d'y attirer les forces de l'ennemi. Pendant ce temps il passe le fleuve au village de Belgioso, et va occuper la célèbre position de la Stradella. La seule communication qui restait à l'ennemi se trouve interceptée ; mais les généraux autrichiens ont senti de quelle importance est la position de la Stradella. Ils ont pris différens postes, et attaqué le général Lannes avec la plus grande impétuosité. La vingt-huitième demi-brigade leur résiste, déconcerte

s'accroît par le danger ? Trois mille hommes, vous le savez, fondent sur dix-huit mille Turcs, les enfoncent, les renversent, les serrent entre leurs rangs et la mer. La terreur de nos baïonnettes est telle, que les Musulmans, forcés de choisir leur mort, se précipitent dans les abîmes de la Méditerranée.....

Le 26 germinal an 8, le général Lannes fut nommé, par arrêté du Gouvernement, commandant et inspecteur de la garde des Consuls.

Il fut aussi un des guerriers choisis pour commander une partie des soldats qui composèrent cette armée, devenue plus formidable par le courage que par le nombre, à qui le sort réservait les plus beaux lauriers. Il était à Lausanne, le 23 floréal, et prit le commandement de l'avant-garde, que Bonaparte venait de passer en revue.

Il se met en marche, rencontre l'ennemi à Châtillon, près d'Aoste; le village est enlevé à la baïonnette; le même jour il parvient sur les hauteurs qui avoisinent le château de Bard. Le 3 prairial, il escalade la citadelle d'Yvrée, prend la ville de ce nom, s'empare de dix canons, poursuit l'ennemi qui fuit vers Turin, et qui lui abandonne quatre cents prisonniers.

Le 6 prairial, sur les bords de la Chiusella, en suivant la route de Turin, sa division se couvre de gloire; le centre s'élance sur le pont, deux bataillons se jettent dans la rivière, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. L'ennemi ne peut résister à tant d'impétuosité; les deux lignes qu'il oppose sont forcées, et leur unique salut est dans une fuite précipitée.

leur audace, fait des prisonniers, prend du canon, et force l'ennemi à se retirer sur Plaisance.

A la bataille de Casteggio, l'avant-garde de sa division rencontre l'ennemi à Sainte-Giuletta, et le repousse jusqu'à Rivetta. C'est là que s'engage un combat sanglant. La baïonnette en avant, tous les corps réunis de la division chargent à la fois; les Autrichiens sont enfoncés, mis en fuite, et poursuivis jusqu'à Voghera.

A la bataille de Marengo, le général Lannes remplit les devoirs de capitaine et de soldat. Il était à la tête des grenadiers de la garde des Consuls, et, avec la division Watrin, il eut à combattre une grande partie des forces ennemies. Lorsque la division Boudet marcha contre la troisième ligne des Autrichiens, le général Lannes aida cette marche de tous ses moyens, et contribua à la déroute de l'ennemi. Berthier disait dans son rapport : « A la bataille de Marengo, le général Lannes a montré le calme d'un vieux général. »

Le 16 messidor an 8, les consuls de la République voulant donner une preuve toute particulière de leur satisfaction au général Lannes, pour la bravoure et l'intelligence qu'il avait déployées dans cette journée, lui décernèrent un sabre sur lequel étaient inscrits ces mots : *Bataille de Marengo, commandée en personne par le premier Consul. Donné par le gouvernement de la République, au général Lannes.*

De retour à Paris, ce général fut envoyé en ambassade près la cour de Portugal.....

LANUSSE.

Que la gratitude du peuple français soit éternelle comme ta gloire, brave armée d'Orient! Tous les soldats qui formaient tes bataillons ont bien mérité de la patrie. Sa reconnaissance a posé sur le front des vainqueurs des Mamelucks une couronne immortelle. La nation française conservera toujours le souvenir des héros que le destin lui ravit, le jour même où, par un noble dévouement, ils soutenaient, sur des rives lointaines, l'honneur national. Parmi ces illustres victimes, on se souvient avec intérêt de ce jeune Lanusse, soldat intrépide, excellent officier, que l'armée d'Orient opposait avec succès aux satellites armés de l'Afrique et de l'Asie, et qu'elle offrait aux soldats, comme le modèle des vertus civiques et militaires.

LANUSSE naquit à Habas, département des Landes, en 1762. Son père, qu'il perdit dans l'âge le plus tendre, avait laissé sous la tutelle d'une mère respectable, cinq enfans, deux garçons (1) et trois filles. Elle veilla elle-

(1) François Lanusse, mort général de division, et Pierre-Robert Lanusse, aujourd'hui chef d'escadron, aide-de-camp du général en chef Murat, gouverneur de Paris.

Pierre-Robert Lanusse a fait les campagnes de 1793, à l'armée des Pyrénées-Occidentales; celles des années 4 et 5 à l'armée d'Italie; celles des années 6, 7, 8 et 9 à l'armée d'Orient. Il était aide-de-camp

même à leur éducation, et leur inspira toutes les vertus qui pouvaient les faire estimer dans le monde.

François Lanusse, dès sa jeunesse, s'occupa du commerce. Il acquit les connaissances nécessaires à cette profession. Dans les villes de Bordeaux et de Limoges, les deux maisons de commerce où il fut accueilli, n'eurent qu'à se louer de son zèle, de son exactitude, de sa probité.

Déja la révolution venait d'ouvrir à la jeunesse une nouvelle carrière, et les dangers de la patrie menacée appelaient au champ d'honneur tous les braves qui, par leurs talens et leur dévouement, se croyaient faits pour la sauver. La garde nationale venait d'être organisée à Limoges; et un bataillon de volontaires se formait pour s'opposer aux progrès des Vendéens qui menaçaient les rives de la Loire. Lanusse fut nommé un des capitaine de ce corps, qui se distingua et rendit les plus signalés services.

Ce bataillon ayant été rappelé, Lanusse se trouvait à Limoges lorsque de nouveaux renforts furent envoyés à nos armées; il fut chargé de former le nouveau bataillon de la Haute-Vienne, et de le conduire à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il fit cette campagne avec dis-

---

du général Lanusse, son frère, et combattit auprès de lui en Italie et en Egypte. Sur les bords du Nil, il eut deux chevaux tués sous lui, et reçut une balle au genou. La manière honorable dont il a servi, lui a mérité dans tous les temps l'estime et l'amitié de ses supérieurs et de ses camarades.

tinction, et donna des preuves de talent dans toutes les affaires où il fut employé. Lorsque la paix eut été signée avec l'Espagne, Lanusse, avec le corps qu'il commandait, fut envoyé à l'armée des Alpes.

Il était adjudant-général à l'époque où Bonaparte vint prendre le commandement de l'armée d'Italie.

Dans presque toutes les affaires qui couvrirent de gloire les soldats et les officiers, Lanusse se fit remarquer d'une manière toute particulière.

Le 26 germinal an 5, à l'affaire de Dégo, il rallia la huitième demi-brigade d'infanterie légère, et se précipita à sa tête sur la gauche de l'attaque. Un instant les troupes chancelèrent; mais il les décida par son intrépidité. Pendant le combat, ce brave officier eut une épaulette emportée par une balle. Bonaparte annonça, dans son rapport, que, depuis l'ouverture de la campagne, Lanusse s'était distingué par son activité, son zèle et ses connaissances; il demanda pour lui le grade de général de brigade, vacant par la mort du général Causse.

Le 19 floréal, à Fombio, Lanusse attaqua l'ennemi sur la chaussée, et contribua beaucoup à la victoire.

Après le traité de Campo-Formio, l'expédition d'Egypte ayant été résolue, Bonaparte appela auprès de lui le général Lanusse.

Il seconda toutes les opérations de l'armée lorsqu'elle opéra sa descente au voisinage d'Alexandrie, et qu'elle s'avança, victorieuse des Mamelucks, sur la ville du Caire.

Lorsque la conquête des Français fut assurée, et que toutes les parties de l'Égypte étaient confiées aux soins des généraux de l'armée d'Orient, Lanusse reçut de Bonaparte l'ordre de partir avec cinq cents hommes et un aviso, et de se rendre à Alkem pour investir cette ville, dont les coupables habitans avaient assassiné l'aide-de-camp Julien, et les Français qui naviguaient sur le Nil. Lanusse exécuta ces ordres, s'empara de la ville, et fit punir les coupables.

Il fut ensuite chargé, de concert avec le général Murat, de châtier les Arabes de Darné qui occupaient le village de Dondé, et qui, environnés de tous côtés par l'inondation, se croyaient inexpugnables, et infestaient le Nil par leurs pirateries et leurs brigandages. Attaqués par les Français, ces Arabes furent dispersés après une légère fusillade. Les soldats les suivirent pendant trois lieues, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Leurs chameaux et leurs troupeaux furent la proie du vainqueur.

Quelque temps après, des Arabes soulevés par les instigations et les promesses de quelques fanatiques, ayant osé prendre les armes, Lanusse marche sur les rebelles, qui prirent la fuite après une faible résistance.

Il seconda les généraux Kléber et Menou dans tous les combats qui furent livrés pour la défense du pays envahi par les armées turques; et à la bataille d'Héliopolis, il combattit aux premiers rangs.

Dans le mois de thermidor an 8, par les dispositions qu'il ordonna, il s'empara d'un vaisseau de ligne turc de quatre-vingt-quatre piè-

ces de canon, échoué devant Aboukir. Ce vaisseau portait Méhammed-Bey, directeur-général des arsenaux de Constantinople et second-amiral de la flotte ottomane, et cinq cents hommes d'équipage qui furent faits prisonniers.

Lanusse était malade au Caire, lorsqu'on apprit que l'escadre anglaise paraissait sur la côte et menaçait d'un débarquement. Il oublie que sa maladie est grave, qu'il a besoin de repos; il monte à cheval et joint la division.

Les Anglais s'étaient emparés d'Aboukir, et le peu de troupes qui restaient disponibles venaient de se joindre aux divisions Lanusse et Friant. Dans ce combat livré en avant d'Aboukir, les Français disputèrent la victoire; mais, accablés par le nombre, ils durent chercher une autre position pour attendre des renforts que menait avec lui le général en chef.

On sait quel fut le résultat de cette fatale journée où les Français firent payer bien cher aux Anglais les avantages qu'ils obtinrent. (*Voyez* FRIANT). Le général Lanusse fit tout ce qui dépendait de lui pour fixer la victoire; emporté par son courage, il se précipita sur les ennemis, et les força de rétrogader; mais ce mouvement exécuté avec trop d'ardeur ne produisit pas tout l'effet desiré. Le général Lanusse fut grièvement blessé, et mourut quelque temps après, à Alexandrie, des suites de ses blessures.

L'armée d'Orient fut profondément affligée de la perte qu'elle venait de faire : des honneurs funèbres furent rendus à ce généreux guerrier, à qui les chefs et les soldats avaient accordé toute leur estime, et que Bonaparte regardait

comme de la famille (manière de s'exprimer, employée par le premier Consul, lorsqu'il parle de quelques guerriers qui ont fait sous ses ordres les campagnes d'Italie et d'Egypte). Le général Lanusse fut enterré à Alexandrie.

LAPOYPE.

Lapoype, l'un des plus anciens généraux de division, est né à Grenoble, d'une ancienne famille du ci-devant Dauphiné. Il se voua de bonne heure à la carrière des armes, et s'occupa d'acquérir les connaissances qui pouvaient la lui faire parcourir avec distinction.

Avant la révolution, il était officier aux Gardes-Françaises. En 1792, il fut fait colonel du dixième régiment, et peu de temps après, maréchal de camp.

Il partit en cette qualité, de Versailles, à la tête de six cents gendarmes et de quelques cavaliers de Rambouillet, pour aller réprimer à Chartres, des mouvemens séditieux qui éclatèrent dans cette ville, et qui avaient pour prétexte la cherté des vivres.

A son retour de Chartres, il se rendit à Nice, où il servit sous les ordres de Biron, général en chef de l'armée d'Italie.

Le 15 mai 1793, il fut élevé au grade de général de division.

Lapoype fut un des généraux qui firent le siége de Toulon. Il commandait la division de l'Est, et avait sous lui les généraux Victor et Leclerc, le premier comme chef de brigade, le second comme son aide-de-camp.

Au commencement de l'an 5, il fut disgracié; et le 21 fructidor de la même année, remis en activité pour être employé à l'armée de la Moselle.

En l'an 7, le général Lapoype passa à l'ar-

mée d'Italie, alors commandée par le général Brune. Ce fut lui qui succéda au général Ménard, dans le commandement du Piémont, lorsque ce général partit pour aller en Suisse. (*Voyez la notice du général* MÉNARD).

Dans le mois de brumaire de la même année, il remplaça le général Dessoles dans le commandement des troupes françaises cantonnées dans la Ligurie. Les efforts qu'il fit pour entretenir la bonne intelligence entre les Français et le Gouvernement génois, lui méritèrent des éloges particuliers de la part du directoire exécutif.

Il commandait en l'an 8, un corps de troupes qui se porta sur les monts Liguriens, pénétra jusqu'à Bobbio, où l'ennemi avait formé un dépôt de farines et de grains, et s'en empara. Après cette expédition, il seconda les projets ultérieurs du général en chef, et soutint plusieurs combats difficiles dans les montagnes de la Ligurie.

La campagne suivante, il se réunit avec sa division à l'armée de réserve. Il fut chargé de défendre le Pô, pour empêcher l'ennemi de le passer à Casal et à Valence. Après la bataille de Marengo, il fut chargé du blocus de Mantoue.

En l'an 10, le général Lapoype commandait la douzième division militaire; il avait son quartier général à Nantes. C'est de cette ville qu'il s'embarqua pour Saint-Domingue. Le général Rochambeau l'envoya au môle Saint-Nicolas, qu'il occupa pendant deux mois; de là il revint au Cap, où il resta jusqu'à la capitulation. Le général Lapoype l'évacua un ces derniers. . . . . .

LAROCHE.

ANTOINE LAROCHE-DUBOUSCAT est né à Condom, département du Gers, en 1759. Dès son enfance il eut du goût pour les armes; ses inclinations guerrières se fortifièrent avec l'âge, et décidé à embrasser cette carrière, il ne négligea rien pour s'instruire des devoirs de l'état militaire; il lut les auteurs, étudia les lois, et apprit à servir sous de bons officiers. Le desir d'acquérir de la gloire, l'espoir d'un avancement plus rapide, en passant dans l'Inde, l'avantage d'y faire la guerre contre les ennemis de sa patrie et pour les alliés des Français, furent les motifs qui déterminèrent le jeune Laroche à prendre de l'emploi dans la légion de Luxembourg, en 1781. Il s'embarqua, à la tête d'une superbe compagnie de grenadiers, sur la frégate l'*Apollon*, pour le Cap de Bonne-Espérance. Cette frégate, qui avait obtenu du chef d'escadre la permission de voyager seule à cause de la célérité de sa marche et de l'épidémie qu'elle avait à son bord, fut attaquée par deux corsaires anglais avant de passer la ligne : le bâtiment était encombré; le capitaine, tous les officiers, l'équipage et le détachement étaient malades; Laroche et quelques grenadiers sont seuls en état de combattre; ils déblaient le vaisseau, disposent les batteries et soutiennent un feu qui dura sept heures : la frégate fut sauvée et conduite au Cap, où elle

précéda de vingt-deux jours le reste de l'escadre.

La légion de Luxembourg dont Laroche faisait partie, fut destinée à défendre le Cap avec d'autres troupes françaises; et il en fut nommé capitaine-aide-major. La manière dont il remplit ces fonctions et les peines qu'il se donna pour former ce nouveau corps, lui valurent du maréchal-de-camp Camvrai, qui commandait au Cap, des éloges flatteurs, et bientôt après, la place de major.

Après avoir séjourné dix mois dans cette colonie, et plusieurs détachemens partis d'Europe étant arrivés pour compléter la légion de Luxembourg, elle reçut l'ordre de s'embarquer pour Ceylan. Cette légion servit très-bien en Afrique et dans l'Inde, et défendit avec bravoure les postes qui lui furent confiés; elle empêcha les Anglais de se rendre maîtres de Ceylan, et força les rois de Candie et de Travancour à ne rien entreprendre contre les Hollandais.

Laroche remplissait scrupuleusement ses devoirs militaires, et il était loin de s'attendre à trouver dans ce dévouement même l'origine des persécutions qu'il éprouva par la suite. Le gouverneur de Ceylan, Van de Graaff, vain et despote, voulut que la légion de Luxembourg, qui était dans les possessions hollandaises ce que les Suisses étaient en France avant la révolution, mît de côté sa capitulation pour prendre un nouveau régime; il voulut casser des officiers pour en substituer de son choix; assimiler les troupes françaises pour la paye aux troupes hollandaises, en un mot, les soumettre

à ses volontés et à ses caprices. Mais les dépositaires du traité passé entre les Hollandais et le prince de Luxembourg, du consentement du roi et du ministre Vergennes, ne pouvaient, sans se rendre coupables, en permettre la violation; ils devaient conserver pur et inaltérable le dépôt qui leur était confié. Le lieutenant-colonel R..... n'eut pas la même délicatesse que les autres chefs; on l'avait flatté, on lui avait promis le commandement du corps, et son ambition le porta à se rendre le faux dénonciateur de ses camarades.

Le 12 septembre 1785 fut le jour choisi pour consommer un changement médité depuis deux mois. On invita le colonel de la légion à se rendre au gouvernement avec ses trois officiers supérieurs, afin de lui donner une réponse satisfaisante à toutes les demandes qu'il avait faites par écrit pour les besoins de sa troupe. Le colonel se rendit à cette invitation. A l'heure indiquée, un major hollandais, choisi pour présider la plus odieuse scène, vint au-devant de lui, et le conduisit dans un salon, où l'on avait fait toutes les dispositions nécessaires à l'entretien qui devait avoir lieu. Mais cet entretien n'était que le prétexte dont on s'était servi pour attirer dans ce lieu les quatre officiers. Tout-à-coup les portes s'ouvrent, le bruit des armes et de la marche des troupes se fait entendre; on voit entrer des hommes armés de sabres et de pistolets qui crient: *Rendez vos armes, ou vous êtes morts!* La résistance était inutile, il fallut céder à la force; mais Laroche ne put se décider à le faire sans avoir interpellé ces sbirres avec énergie. Enfin arrêté

avec ses deux camarades (1), il se vit privé de sa liberté, de ses effets, et traduit, après un an de captivité la plus dure, à Batavia, pour y être de nouveau jeté dans les cachots, et peut-être sacrifié aux plus odieuses machinations.

Le tribunal de justice de Batavia, qui est souverain, devait les juger définitivement; il n'était point disposé à trouver innocens des hommes qu'on lui avait peints sous les couleurs les plus noires et comme de grands criminels; aussi les fit-il traduire à la Tour, qui sert de prison d'état, et y jeter dans des cachots horribles, à la suite d'une traversée de mille huit cents lieues, la plus pénible et la plus douloureuse.

On sait que Batavia est le tombeau des Européens, et que les fameux navigateurs Cook et Bougainville y perdirent plus de monde dans les relâches qu'ils y firent, que dans les trois années que durèrent leurs voyages. La santé du colonel commandant et celle du colonel en second y succombèrent. Le premier demanda et obtint la permission d'écrire au gouverneur-général; sa lettre fut courte et énergique; elle portait le caractère d'un homme innocent, que les persécutions affaiblissent, mais que le malheur n'a pas encore abattu. Il mit dans le plus grand jour les projets perfides et la conduite odieuse du gouverneur de Ceylan. Le gouver-

(1) Le lieutenant-colonel n'eut que l'apparence des arrêts; il reçut un moment après, de la main du gouverneur, l'épée qu'on lui avait enlevée, et la pomme d'or qu'on lui avait promise.

neur de Batavia, attendri par cette lettre, ordonna que les prisonniers fussent traités avec plus de douceur, et que l'on s'occupât sans relâche de cette affaire.

Le rapport qui fut fait, démontra l'illégalité des procédures, leur absurdité, leur incohérence ; et ce fut sur ce rapport et sur des pièces qui devaient servir à la condamnation des accusés, qu'un tribunal, prévenu depuis longtemps, prononça unanimement leur innocence, après vingt-six mois des plus exactes et des plus scrupuleuses recherches.

Le séjour de l'Inde ne pouvait plus être supportable à des hommes qui y avaient été si maltraités et si outragés ; leurs regards étaient depuis long-temps tournés vers leur patrie ; ils s'embarquèrent avec un congé du gouverneur-général, et après neuf mois d'une navigation pénible ils abordèrent sur les côtes de France, en 1788. Laroche, à son arrivée à Paris, s'occupa de réclamer auprès du gouvernement de Hollande, ses appointemens et ses biens qui avaient été saisis à Ceylan, et qui se montaient à vingt-quatre mille neuf cent cinquante-huit florins ; il fit même un voyage en Hollande, pour tâcher d'obtenir la justice qui lui était due ; mais la chambre des Dix-sept, séante à Amsterdam, ayant déclaré que cette affaire n'était pas de sa compétence et qu'elle devait être portée aux tribunaux ordinaires, il revint à Paris, fatigué de tant de souffrances et de persécutions.

La disposition des esprits annonçait alors une révolution en France ; déjà l'opinion publique demandait qu'une assemblée nationale

succédât aux états-généraux ; le refus de la noblesse et du clergé, de se réunir au tiers, accéléra cette révolution. Laroche ne devait point y être passif; ses principes, ses opinions et ses persécutions la lui rendaient chère et précieuse; il devait se déclarer son partisan ; il le fut, et le 14 juillet 1789 le vit dans les rangs des vainqueurs de la Bastille.

La légion de Luxembourg, à laquelle il tenait toujours comme major, fut licenciée et arriva à Lorient à la fin de juillet 1790. Ce licenciement permit à Laroche de servir plus efficacement la cause qu'il avait embrassée; et le desir de faire triompher la liberté électrisa son courage et son zèle.

Dans les derniers jours de 1789, il fut appelé par ses concitoyens à des fonctions civiles qu'il exerça avec honneur; mais ses longs services dans la ligne lui donnant droit à une place dans un des états-majors des armées, il la sollicita quelque temps, et après avoir rempli les fonctions d'agent supérieur pour l'exécution de la loi du 25 février, il fut nommé lieutenant-colonel du quatrième bataillon des Landes, à l'unanimité des suffrages.

Laroche connaissait les peines qu'il en coûte pour former un corps avec des officiers et sous-officiers qui ne sont pas instruits; il en avait déja fait l'expérience, mais l'amour de la patrie et de la liberté, supérieur à toutes les considérations, à tous les calculs, l'emporta; il fut le joindre à la citadelle de Bayonne, où il venait de se rassembler.

Pendant son séjour dans cette ville, il ne s'occupa pas seulement d'instruire et discipli-

ner son bataillon, mais de tout ce qui pouvait contribuer à la défense de ce boulevard important; il soumit à cet effet quelques observations au comité de salut public, qui fut loin de les mépriser, et les accueillit même avec intérêt.

On était au mois de juillet 1793; l'armée ennemie était sur notre territoire, et la nôtre n'était pas encore en état de la combattre; elle avait pour chef provisoire le général Labourdonnaye, qui faisait tout pour l'organiser, mais qui ne pouvait encore débarrasser de l'ennemi le sol de la liberté. C'est à cette époque que Laroche fut nommé adjudant-général chef de brigade, et chargé de se rendre à Pau pour y prendre le commandement du dépôt de quatre mille recrues qu'on y avait établi; et comme ces hommes ne connaissaient ni frein ni discipline, et se livraient à des excès qu'il était utile de réprimer, son ordre portait qu'il les ferait partir de suite pour les divers cadres de l'armée. Cette opération ne fut ni longue ni difficile; mais il en eut d'autres à remplir, bien plus délicates.

La faiblesse de l'armée des Pyrénées occidentales la forçait à une défensive rigoureuse; et cette défensive, loin d'être inexpugnable, laissait aux Espagnols les moyens de nous attaquer avec succès sur certains points: ils pouvaient, par exemple, pénétrer par les vallées d'Aspe et d'Ossau, jusqu'à Pau, et par celles de Gaverny et d'Azun, jusqu'à Tarbes; c'était ce que craignait le général Delbecq, qui commandait alors l'armée. Laroche partit en con-

séquence pour Gaverny (1), où il fit toutes les dispositions nécessaires en cas d'attaque. Il parcourut de même toutes les autres gorges, et les mit en état de défense; le général Delbecq loua l'activité et le zèle qu'il avait déployés dans cette occasion.

Cependant, aux beaux jours de la révolution avaient succédé des jours sinistres; la soif du pouvoir, le desir de la vengeance, enfantaient dans l'intérieur de la république le trouble et le désordre. C'était sur-tout dans les départemens du Midi que les passions s'agitaient avec le plus de violence, parce que les têtes y sont naturellement plus exaltées. Par-tout on déclamait contre la faction des royalistes, contre celle des girondins, des fédéralistes; les tribunes des sociétés populaires ne retentissaient que de plaintes et de blasphêmes contre elles, et vouaient leurs partisans à l'exécration et à l'anéantissement. Le département des Hautes-Pyrénées et celui du Gers étaient calmes et tranquilles, mais ceux de la Gironde et des Basses-Pyrénées ne l'étaient pas. La ville de Pau fermentait toujours, et celle de Bayonne était, disait-on, en contre-révolution. Le comité de salut public jugea nécessaire, dans ces circons-

(1) Gaverny est situé à l'extrémité de la vallée de ce nom, et qui fait partie de celle de Barèges. C'est là que les Pyrénées semblent avoir acquis leur plus grande élévation, puisqu'elle est de 1728 toises au-dessus de la surface de la mer. Les montagnes de Gaverny, qui sont de l'aspect le plus rude et le plus sauvage, laissent entre elles plusieurs passages appelés *ports*, et dont le plus praticable est celui de Gaverny.

tances, de mettre la ville et la citadelle de Bayonne en état de siége; un congrès fut convoqué à Agen, et on organisa une armée à la Réole, pour marcher sur Bordeaux. Laroche ne se croyait pas destiné à jouer un rôle dans ces événemens; il avait voulu rester au poste qu'il occupait à l'armée; mais les ordres des représentans en mission, portèrent qu'il se rendrait à Bayonne pour en prendre le commandement. Son installation eut lieu le 12 septembre 1793.

Le début de Laroche dans ses nouvelles fonctions, fut celui d'un homme qui ne desire que l'union et la bonne intelligence; toute sa conduite envers les autorités civiles comme envers les habitans, fut aussi sage que prudente; et si quelques citoyens se virent privés de leur liberté, si les sections furent détruites, les comités militaire et de surveillance renversés, le club *épuré*, la municipalité renouvelée, ce fut l'ouvrage des députés conventionnels. L'autorité du commandant de la place ne frappa que des militaires pour cause d'indiscipline; et dans plusieurs circonstances même, on vit Laroche plaider la cause de quelques citoyens arrêtés arbitrairement, et briser leurs fers. L'homme qui avait été naguère si cruellement opprimé, qui avait puisé dans ses malheurs un amour ardent pour la liberté, ne pouvait pas devenir oppresseur à son tour.

Laroche fut ensuite nommé général de brigade, chef de l'état-major de l'armée des Pyrénées occidentales. L'étendue et l'importance de sa nouvelle place lui imposaient de grandes obligations à remplir. Les besoins de l'armée

étaient alors des plus pressans en tout genre, et la discipline y était sans vigueur. Laroche s'occupa sans relâche de son organisation. Il rassembla tous les élémens qui devaient concourir à l'existence d'une bonne armée, et rattacha à un centre commun toutes les parties d'un tout extrêmement dérangé. On pourrait citer ici, pour l'ordre qui régnait dans les bureaux de l'état-major, ces paroles de Robespierre : *L'armée des Pyrénées occidentales est le bijou de nos armées;* ce qui ne l'empêcha pas cependant de l'épurer à sa manière quelque temps après. Les idées d'un tyran ne sont pas de longue durée.

Tout entier à ses fonctions, le général Laroche travaillait le jour et la nuit, et cette activité lui faisait rechercher avec ardeur tous les moyens de servir utilement la patrie. Ce fut lui qui adressa aux départemens environnans, une proclamation énergique pour les inviter à lever promptement des bataillons : « Armez-les, disait-il, de fusils de chasse, si vous manquez de fusils de calibre; si vous manquez de fusils de chasse, armez-les de piques; dans des mains libres et courageuses, toutes les armes deviennent terribles. » Ces bataillons furent levés avec une étonnante rapidité. Les départemens de la Haute-Garonne, du Tarn, du Gers, du Lot, de la Dordogne, des Landes, des Hautes et Basses-Pyrénées, se signalèrent à l'envi par le zèle qu'ils mirent à envoyer des troupes.

L'armée reçut alors une organisation nouvelle, et fut formée en demi-brigades : cet ordre de guerre étant le meilleur pour établir

une discipline vigoureuse, l'ordre dans la comptabilité, et l'instruction dans toutes les parties du service. Le système de défense fut aussi changé ; on prit une nouvelle position sur la droite de la Croix-des-Bouquets, à laquelle on donna le nom des *Sans-Culottes ;* on établit un camp de seconde ligne à Didart ; il devait être à la fois un camp d'instruction pour les bataillons de la réquisition, et soutenir en même temps la position de Saint-Pé et de Saint-Jean-de-Luz, sans qu'on fût obligé, en cas d'attaque, de dégarnir l'un pour renforcer l'autre. Enfin, rien ne fut oublié pour donner à cette armée l'ame et l'esprit dont elle avait besoin pour marcher aux plus grands succès.

On n'attend pas sans doute d'une simple notice, qu'elle retrace toutes les affaires qui eurent lieu sur cette frontière entre les Français et les Espagnols ; nous nous bornerons à rappeler la part que le général Laroche eut à leurs succès.

Le 15 frimaire de l'an 2 il fut tenu un conseil de guerre chez les représentans près l'armée ; on y appela tous ceux qui, par leurs places, devaient s'y trouver. Le général Laroche y produisit un plan d'attaque qui tendait à l'envahissement de Bastan, et à l'occupation de Bera, d'Irun et de Fontarabie. Ce plan fut envoyé au comité de salut public, qui le trouva hardi et ingénieux ; mais Bouchotte, qui n'aimait pas l'armée des Pyrénées-Occidentales, trouva le moyen d'en arrêter l'exécution, en faisant signer au comité un arrêté qui ordonnait le départ de dix mille hommes de ses meilleures troupes, pour l'armée de l'Ouest.

Après de nouveaux efforts pour renforcer l'armée par de nouvelles troupes, on parvint encore à la rendre respectable. Le 17 pluviose, les Espagnols, qui comptaient sur sa faiblesse, l'attaquèrent avec 15,000 hommes marchant sur cinq colonnes, soutenues de quinze bouches à feu. L'attaque fut des plus vives, et la défense des plus vigoureuses; mais après six heures de combat, le pas de charge se fit entendre, et fut le signal de leur fuite; ils se retirèrent précipitamment sous le feu de leurs batteries. Dans cette journée, 5000 combattans au plus triomphèrent du nombre, des combinaisons et de l'acharnement de nos ennemis.

Et c'est après tant de travaux les plus glorieux, après une conduite toujours imperturbable dans le sentier de l'honneur, que le ministre Bouchotte, organe de Robespierre, ne craignit pas de proscrire un guerrier qui avait si bien servi son pays; le général Laroche et dix-huit autres officiers-généraux reçurent l'ordre de se retirer dans leurs communes, pour y vivre sous la surveillance des autorités constituées.

Laroche, destitué, était déja sur la liste des victimes que devait immoler le tribunal révolutionnaire; mais le 9 thermidor, en l'arrachant au sort qui le menaçait, le rendit aussi à ses fonctions et à la patrie, qu'il brûlait de servir encore. Il reçut l'ordre de se rendre de nouveau à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

A son arrivée à Bayonne, le général Laroche reçut du peuple de cette ville les marques les plus vives de son affection; il n'eut pas besoin de lui rappeler les services qu'il lui avait ren-

dus : le peuple n'oublie jamais ses amis ; il ne hait que ses ennemis. L'accueil qu'il reçut de ses frères d'armes fut également flatteur pour son cœur ; le général en chef Moncey, qui l'estimait particulièrement, le revit avec plaisir, et lui confia toujours des postes importans.

Placé d'abord à Saint-Sébastien et au passage, il fit toutes les dispositions pour la défense de cette place.

Dans le mouvement qui eut lieu le 24 vendémiaire, il fut chargé du commandement de l'aile droite de l'armée. L'ennemi se porta sur cette aile pour tenter une diversion utile à ses projets ; mais les mesures prises par le général Laroche la rendirent sans succès. Il partit ensuite pour l'expédition de Bergara, dont le résultat lui mérita de la Convention Nationale le témoignage d'avoir bien mérité de la patrie. Cette brillante affaire valut à la République plusieurs fonderies, quatre drapeaux, deux canons, cinq mille fusils, trois caisses militaires remplies d'argent, trente-trois caissons d'argenterie, une quantité prodigieuse de munitions, la prise du quartier-général ennemi et celle de l'habit du général Rubi, commandant à Bergara, et qui devint la casaque d'un tambour. Ce général n'eut que le temps de passer la Dera à la nage ; l'ennemi eut trois cents hommes tués, et perdit quatre cents prisonniers.

Après cette expédition, et l'armée étant rentrée dans ses premières lignes, le général en chef Moncey crut devoir établir une division depuis la mer jusqu'à Tolosa, tant pour forcer l'ennemi à séparer ses forces, que pour assurer

davantage ses quartiers d'hiver, et le système qu'il avait adopté. Laroche eut ordre de partir de suite pour le commander et l'organiser. La discipline qui régna constamment parmi ses troupes, et le zèle avec lequel il fit respecter scrupuleusement les personnes, les propriétés et la religion, furent tels, que les habitans du pays occupé par sa division consignèrent dans des actes authentiques l'expression de leur vive reconnaissance.

Cependant une sorte de fatalité semblait s'attacher au général Laroche, et le sort venait toujours l'accabler au moment même où il donnait à la république les gages les plus certains de son dévouement. C'est ainsi qu'après avoir recueilli des habitans d'Aspeitia et d'Ascoitia les témoignages les plus éclatans de sa conduite humaine et généreuse, il se vit tout-à-coup suspendu de ses fonctions, par arrêté des représentans près l'armée, Meillan et Chaudron-Rousseau, en date du 24 prairial an 3, avec ordre de se retirer à l'instant dans sa commune, sans passer par Bayonne; et cet arrêté était pris au moment où le général Laroche était porté dans le travail du comité de salut public pour général de division, avec une note très-honorable.

Tous les efforts du général Laroche pour connaître les motifs de cette injurieuse suspension, furent sans effet, et ce ne fut que quelques mois après que le directoire exécutif, ayant succédé au comité de salut public, le réintégra dans ses fonctions, et l'appela à faire partie de l'armée de Rhin-et-Moselle pendant la campagne de l'an 4.

Parmi les combats où il eut occasion de se signaler, on ne doit pas omettre l'attaque de la montagne de Knubis, où il mérita les éloges particuliers du général en chef. Le 14 prairial, il s'était porté sur Openau et Knubis, à la tête de la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère, et d'un détachement du deuxième régiment de chasseurs à cheval. La gorge de Renchen, qu'il avait à parcourir, était inondée de tirailleurs ennemis et de paysans armés qu'il eut bientôt dispersés. Il trouva les Autrichiens en force sur la montagne de Knubis, la plus élevée des Montagnes-Noires; et, quoique sans artillerie (les chemins ne lui avaient pas permis d'en avoir), et les obstacles que le terrain lui opposait, il ne balança pas à les attaquer, et les chassa de la montagne, après une vive résistance.

L'ennemi battu sur ce point, il restait encore à enlever une redoute très-forte qu'il avait construite sur la sommité du Knubis, avec un réduit casematé, entouré de fossés. La bravoure et l'impétuosité françaises pouvaient seules franchir un tel obstacle. Le général Laroche se met lui-même à la tête des troupes, se jette le premier dans les fossés de la redoute, et malgré le feu terrible de ceux qui la défendent, et les grenades dont ils inondent le fossé, il parvient à l'escalader et à s'en rendre maître.

La perte de l'ennemi, commandé par le prince de Wirtemberg en personne, fut considérable; le champ de bataille était couvert de ses morts; on lui fit environ quatre cents prisonniers, dont dix officiers; il perdit en outre deux pièces de canon et deux drapeaux.

Le combat de Freudenstadt, qui eut lieu le 16 messidor suivant, ne fut pas moins glorieux pour le général Laroche. Cette affaire fut extrêmement vive ; l'armée autrichienne avait reçu des renforts qui semblaient avoir relevé ses espérances. De notre côté, les armes des soldats se trouvaient, d'après les pluies continuelles, dans un très mauvais état, et ne pouvaient faire feu ; mais les chefs étaient habitués à compter sur leur courage, et leur confiance ne fut point trompée. L'armée de Rhin-et-Moselle marchait alors sur Rastadt et Freudenstadt : le général Laroche, chargé d'attaquer cette dernière position, l'enleva à la baïonnette, malgré la plus vigoureuse résistance. Il fut à ce combat le premier soldat de sa demi-brigade ; blessé dans l'action d'un coup de feu, il parut ne songer à sa blessure, que lorsque la défaite de l'ennemi et l'abandon du champ de bataille l'eurent rendu certain de son triomphe.

Après les victoires de Rastadt et de Freudenstadt, les Autrichiens s'étaient retirés dans une belle position en avant d'Ettingen ; le lieutenant-général Saint-Cyr, qui commandait le centre de l'armée française, manœuvra pour déborder la gauche de l'ennemi, et attaquer toutes ses positions aux sources de l'Alb. Le général Laroche, qui n'avait pas voulu quitter son poste malgré sa blessure, marche lui-même à la tête de l'avant-garde de la division, qui devait se porter à travers les montagnes sur l'Ens, traverser cette rivière, et de là se porter sur Widbad. En arrivant auprès de ce village, Laroche rencontre l'avant-garde d'un gros corps de Saxons qui venait renforcer le prince Charles,

et se disposait à prendre position le long de l'Ens : l'attaquer et le culbuter furent l'affaire d'un moment ; il laissa quelques prisonniers, et se hâta d'effectuer sa retraite sur Pfortzheim.

L'ennemi paraissait vouloir tenir à Pfortzheim : Laroche fut chargé de le tourner par sa gauche, et de faire une pointe sur Bobling et Sundelfingen. Il attira sur lui, par l'effet de ce mouvement, une grande partie de la cavalerie ennemie, commandée par le prince de Lichestein. Les combats qu'il eut à soutenir contre elle, particulièrement à Calv et à Veil, honoreront toujours la vingt-unième légère, la trente-unième de ligne, le deuxième régiment de chasseurs à cheval, et le neuvième de hussards, ainsi que la compagnie d'artillerie légère, commandée par le capitaine Legras.

Le 3 thermidor, les troupes qui formaient le centre de l'armée ayant été réunies, attaquèrent l'avant-garde ennemie, et après un combat très-vif, la forcèrent à nous laisser maîtres de toute la rive gauche du Necker. Le général Laroche se distingua de nouveau dans cette journée. Chargé de l'attaque d'Elsingen, il y trouva les Autrichiens en grand nombre et déterminés à se défendre ; mais leur résistance aussi vive qu'opiniâtre, ne fit qu'ajouter à la gloire du triomphe : ils furent vivement repoussés, et perdirent, de leur propre aveu, huit cents hommes, tant tués que blessés, sur ce seul point. Ce combat fut des plus opiniâtres ; il dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir ; l'ennemi avait dix-huit mille hommes commandés par les généraux Hotzé, Schelembourg et Ressey, et une artil-

lerie formidable : trois fois le général Laroche chargea lui-même à la baïonnette, et combattit constamment à la tête des colonnes.

Il eut encore occasion de faire preuve de talens et de courage dans les combats du 22 et du 23 thermidor, et à la bataille de Dunkenkingen, qui eut lieu le 24. Les troupes qu'il commandait à ces différentes affaires étaient la vingt-unième légère, la trente-unième de ligne, le deuxième régiment de chasseurs à cheval, le deuxième de cavalerie, et la compagnie d'artillerie légère conduite par le capitaine Legras.

Le centre de l'armée, dont le général Laroche faisait partie, passa le Lech le 3 fructidor. La rive opposée était défendue par de l'infanterie et de l'artillerie ; Laroche passe la rivière à deux gués différens, à droite et à gauche de Lech-Hausen : à peine arrivé sur l'autre rive, il marche droit à ce village, l'enlève, y prend cinq pièces de canon, chasse l'ennemi d'un hameau voisin du pont du Lech, s'occupe sur-le-champ de sa reconstruction pour y faire passer l'artillerie, force le défilé du pont que les Autrichiens essayent en vain de défendre, et, vainqueur sur tous les points, médite aussitôt l'attaque de Friedberg.

Les services continus que le général Laroche avait rendus pendant cette campagne, lui valurent un témoignage honorable de la satisfaction du Directoire-Exécutif, qui lui écrivit la lettre suivante :

Le Directoire-Exécutif au général Laroche.

« Le général en chef, en faisant connaître » au Directoire les officiers qui se sont distin- » gués dans les importantes opérations de l'ar-

» mée de Rhin-et-Moselle, vous a désigné
» comme un de ceux qui ont concouru puis-
» samment à en assurer le succès, et particu-
» lièrement à l'affaire de Knubis; le Direc-
» toire vous en témoigne sa satisfaction. »

Après cette campagne, le général Laroche, souffrant des suites d'une blessure acquise à l'armée, et qui exigeait la douche et les eaux minérales de Barèges, demanda un congé au gouvernement pour s'y rendre; et c'est à ces eaux salutaires qu'il dut sa guérison.

De retour à Paris, il manifesta le desir d'être employé à l'armée d'Angleterre. Ce desir fut satisfait. Enfin, après la trève de Rastadt, il fut nommé général de division, par arrêté du 12 thermidor an 7, et employé en cette qualité à l'armée d'Observation. Le corps qu'il commandait s'étendait jusqu'à Offembourg et sur le Knubis. Laroche fut en outre investi du commandement de la cinquième division militaire, dont le quartier-général était à Strasbourg. Il déploya dans ces fonctions les talens qui constituent l'officier instruit et éclairé; organisa le premier bataillon auxiliaire du département du Bas-Rhin, et fit par-tout régner l'ordre, la discipline et le respect pour les lois.

Le général Laroche commandait depuis près de six mois la sixième division militaire, qui se trouvait comprise dans l'armée du Rhin, lorsque, vers la fin de thermidor an 7, le général Muller, commandant provisoirement en chef cette même armée, arriva à Strasbourg, pour y faire les dispositions d'un mouvement qu'il avait ordre d'entreprendre, pour attirer sur lui une partie des forces ennemies qui mar-

chaient sur l'Helvétie. Muller qui avait connu le général Laroche à l'armée des Pyrénées-Occidentales (1), lui fit part de l'opération qu'il projetait, et lui demanda quelques renseignemens par écrit sur les Montagnes-Noires. Laroche s'en occupa, et joignit à son mémoire quelques idées raisonnées sur les différentes manières dont on pouvait faire une diversion avantageuse et utile à l'armée d'Helvétie.

Le général Muller, décidé à faire son mouvement par Manheim, organisa de suite le corps d'armée qui devait agir, et le dirigea sur Manheim, où il fut rendu le 7 fructidor. Le 9, il occupait Freidelberg, Wisloch et Rheinhausen, et le 10, Sinzheim, Underwisheim et Bruschal. L'intention du général Muller était de se porter sur l'Ens; mais le 12, il reçut par un courrier extraordinaire, l'ordre de bombarder Philisbourg. Cet ordre le força de faire faire un mouvement à l'armée, à l'effet de concentrer ses forces pour couvrir le bombardement qui allait être entrepris. La division de gauche, aux ordres du général Laroche, occupa Heidelberg et Nekergemund, et le général réunit bientôt à cette division, celle de droite, pendant une courte maladie du général Leval qui la commandait.

Le général Laroche fut donc chargé de commencer le bombardement avec vingt-quatre bouches à feu, placées sur la rive gauche du Rhin. Le feu de cette artillerie produisit l'embrasement de plusieurs maisons, et la ville

(1) Laroche y avait exercé, sous lui, les fonctions de chef de l'état-major-général.

toute entière fut menacée d'être incendiée. Le général Laroche devait aussi s'emparer de trois ouvrages avancés de Philisbourg ; mais de nouveaux ordres lui prescrivirent d'abandonner ce projet, et de se borner à resserrer le blocus le plus qu'il lui serait possible. Le 24, le général Leval étant rétabli, reprit le commandement de sa division, et Laroche retourna à Heidelberg, pour reprendre également celui de la division de gauche.

La diversion que le général Muller venait de faire pour attirer sur lui une partie des forces ennemies qui étaient en Helvétie, fut plus efficace qu'on ne l'avait espéré ; car le prince Charles s'étant hâté de quitter Zurich, se mit en mouvement avec quarante-cinq mille hommes d'élite et ses meilleurs généraux. Le but du général Muller était rempli ; et comme, d'ailleurs, il n'avait pas les forces nécessaires pour entreprendre le siége de Philisbourg, il ordonna la levée du blocus et la retraite sur Manheim. Le 27 fructidor, toutes les divisions repassèrent le Rhin ; celle de gauche reçut l'ordre de rester à Manheim et Neckereau.

Cette place entièrement ouverte et presque démolie, n'était point à l'abri d'un coup de main ; le général Laroche chargé de la défendre, vit avec peine le mauvais état dans lequel se trouvaient les ouvrages de Neckereau et de Manheim, et il en avertit le général en chef ; mais en ayant reçu l'ordre de la défendre jusqu'à ce que des forces supérieures le contraignissent de l'évacuer, son devoir était d'obéir, et il ne s'occupa plus que de son objet. Il fit toutes les dispositions que la prudence exigeait,

donna les ordres les plus précis aux officiers chargés de défendre les différens postes, et reconnut lui-même le terrain.

Le deuxième jour complémentaire, à quatre heures du matin, l'ennemi se présenta fort de trente mille hommes; les ordres du général en chef portaient, que le général Laroche occuperait le village de Neckereau avec deux bataillons et une demi-compagnie d'artillerie légère. C'est ce village que l'ennemi attaqua avec dix bataillons de grenadiers hongrois et douze pièces d'artillerie. Le général de brigade Vandermaasen, qui avait le commandement, le défendit avec habileté et courage : à neuf heures l'ennemi n'en était pas encore maître; mais il fallut que ce général cédât enfin à la supériorité étonnante des forces qui lui étaient opposées, et qu'il se retirât par la digue du Rhin vers l'ouvrage à corne, soutenu par trois compagnies de grenadiers que le général Laroche avait fait marcher.

D'un autre côté, l'ennemi qui occupait la belle position de Stingelhof à Sekenheim, fit à ce dernier endroit, où il établit un pont sur le Necker, ses dispositions pour arriver sur le prétendu camp de Manheim, qui ne renfermait aucun ouvrage fermé ou palissadé, et pour enlever aussi de vive force une espèce de redoute ébauchée qui seule défendait l'entrée de la ville. Les attaques faites avec des troupes de toutes armes extrêmement nombreuses, contre des détachemens isolés, devaient avoir du succès; cependant, le général Laroche ayant reçu l'ordre de n'évacuer Manheim qu'après avoir fait la plus vigoureuse résitance, il crut qu'il était

de son devoir et de son honneur de tenir ferme et de n'abandonner le terrain qu'à l'extrémité. Le général Ney vint pour le soutenir; mais un bataillon qu'il fit venir, arriva trop tard; le général Vandermaasen, qui s'était si bien défendu dans l'anse de Neckereau, et qui était sur la digue pour empêcher l'ennemi de sortir du bois et de battre le pont, se fiant trop sur sa bravoure et sur sa confiance dans les troupes qu'il commandait, négligea d'effectuer sa retraite comme il lui avait été ordonné, et se vit coupé avec les six compagnies de grenadiers qu'il avait sous ses ordres.

Il fallut alors abandonner Manheim, où bientôt l'ennemi pénétra. Les munitions et l'artillerie furent évacuées, la retraite se fit en bon ordre, et le pont, qu'on ne put replier parce qu'il était attaché avec des chaînes, fut entièrement détruit. Toutes les armes se distinguèrent dans cette occasion; l'adjudant-général Montroux eut deux chevaux tués sous lui; le citoyen Prevôt, aide-de-camp du général Laroche, fut blessé après avoir conduit différentes charges avec la plus grande bravoure. L'archiduc Charles, l'archiduc Ferdinand, le feld-maréchal Spork, les princes Lambesc, Schwarzemberg, Reuss, etc. furent les généraux ennemis que les troupes eurent à combattre dans cette journée.

Les habitans de Manheim se conduisirent avec une générosité digne d'éloges. Ils recueillirent les blessés français, et leur prodiguèrent tous les secours dont ils avaient besoin.

Lorsque l'armée fut réorganisée, le général Laroche fut appelé à la tête d'une des trois

divisions d'infanterie, et chargé de repousser les Mayençais, qui étaient en avant de Cassel. Il s'acquitta parfaitement de cette mission. Il commanda ensuite à Dusseldorf et dans le duché de Berg; quelque temps après, il fut chargé du commandement et de l'organisation des quatre nouveaux départemens de la rive gauche du Rhin, et du commandement du pays conquis depuis le Necker jusqu'à la Ahar.

Pendant la guerre, le général Laroche avait donné des preuves fréquentes de courage et de dévouement à la gloire nationale; à la paix, il fut appelé à rendre à la patrie de nouveaux services. Un arrêté du premier Consul le nomma au commandement de la quatorzième division militaire, composée des départemens de la Manche, du Calvados et de l'Orne. Dans ces contrées où des souvenirs douloureux, de longs malheurs et l'esprit de parti avaient fait de nombreux ennemis à la République, le général Laroche, par sa fermeté, sa sagesse et ses talens, sait faire aimer les lois et le gouvernement, protéger les propriétés, et se concilier l'estime de ses concitoyens. . . . . .

LATOUCHE-TRÉVILLE.

Louis-René-Magdeleine LEVASSOR-LATOUCHE-TRÉVILLE, né à Rochefort le 3 juin 1745, fut destiné dès l'enfance à parcourir la carrière des marins. A l'âge de treize ans, il était garde-marine, et obtint ce titre le 1er janvier 1758. En 1768, il avait déja fait plusieurs campagnes, et le 20 septembre il fut nommé enseigne de vaisseau; capitaine de brûlots le 28 septembre 1772; lieutenant de vaisseau le 10 mai 1777, et capitaine le 20 juin 1781.

Par une singularité remarquable, il fut appelé par les circonstances au service de terre. En 1765, il obtint le brevet de capitaine de cavalerie, et servit en cette qualité dans un régiment français. Mais en 1777, rappelé au service de mer, ses connaissances et ses services le firent nommer tour-à-tour directeur du port de Rochefort; en 1783, directeur des ports et arsenaux; inspecteur-général des canonniers auxiliaires de marine en 1788.

En 1789, il était chancelier du duc d'Orléans, et fut nommé député à l'assemblée constituante par le bailliage de Montargis.

Dans les premiers mois de 1792, il envoya son serment civique au ministre de la marine.

Le 1er juillet de la même année il fut nommé contre-amiral. C'est à cette époque que des outrages furent consignés dans une note officielle adressée par la cour de Naples à la Porte-

Ottomane, contre le citoyen Semonville, ministre plénipotentiaire de la République Française. L'assemblée nationale ordonna au ministre de la marine de venger l'honneur français. Pour une mission aussi importante, le ministre fit choix de Latouche-Tréville. Ce marin arbore son pavillon de contre-amiral sur le *Languedoc*, prend dix vaisseaux de ligne de l'escadre de Toulon, plusieurs frégates, et malgré la saison des ouragans, et les dangers d'une navigation entreprise dans le mois le plus redouté des marins, et dans un golfe dangereux, il va directement à Naples. Le 16 décembre 1792, à midi, malgré un vent défavorable, et par une belle manœuvre, il entre dans ce port. L'escadre française, dans le plus bel ordre, déploie aux yeux des Napolitains étonnés, le spectacle à la fois le plus imposant et le plus formidable. Les ennemis du nom français sont glacés d'effroi; ils n'osent plus se fier aux quatre cents canons dont la rade est hérissée, et tous les préparatifs qui ont été faits leur paraissent inutiles.

Le roi veut parlementer, il offre de recevoir six vaisseaux de ligne dans la rade; Latouche-Tréville signifie qu'il ne peut diviser son escadre, et va placer ses vaisseaux en face du palais du roi. La terreur est à Naples, la cour est épouvantée: le conseil du roi délibère; Latouche-Tréville expédie sur un canot un simple grenadier, le citoyen Belleville, et lui ordonne de remettre une lettre au monarque, et d'accorder une heure pour la réponse.

Belleville parvient au rivage, et la foule l'environne. Il remet la lettre dont il est porteur. Elle était ainsi conçue :

« Roi de Naples, je viens au nom de la République Française demander réparation de l'insulte faite à ma nation par votre ministre, dans une note signée Acton, par laquelle Semonville, ambassadeur près la Porte-Ottomane, est outragé de la manière la plus atroce. Je demande à votre majesté qu'elle avoue ou désavoue cette note, où se manifeste la mauvaise foi la plus insigne. Si, comme je n'en doute pas, elle désavoue cet acte de perfidie, je lui demande de le manifester, et de faire connaître, dans une heure, l'aveu ou le désaveu d'un procédé qu'un peuple libre et républicain ne pouvait supporter, en envoyant une ambassade auprès de ma République, et rappelant de Constantinople celui qui a servi pour l'outrager. Si votre majesté se refusait à cet acte de justice, je suis chargé de lui déclarer la guerre, qui peut répandre les plus grands malheurs sur la ville de Naples. Je ne dois pas dissimuler à votre majesté, que si elle me force à recourir à la voie des armes, je ne suspendrai la destruction et la mort qu'après avoir fait de Naples un monceau de cendres. »

Cette menace effraya le roi et les ministres. Tous les habitans de Naples étaient dans les rues et sur le port; la consternation et l'effroi se peignaient sur tous les visages; les avis étaient partagés, et le peuple tantôt voulait opposer de la résistance, et tantôt laissait entrevoir qu'il était de toute justice de satisfaire une grande nation offensée.

La cour était en proie aux alarmes; le ministre Acton voulait temporiser. Observez, lui dit le citoyen Belleville, que mon général ne

m'a donné qu'une heure. Au bout d'une demi-heure de conférence entre le roi et la reine, le ministre retourna près le citoyen Belleville, et lui porta une réponse dans laquelle on proposait une médiation. L'envoyé français ne voulut accepter cette réponse que comme un projet. Il la porta au contre-amiral la Touche-Tréville, qui rejeta cette médiation, en disant que la nation française ne pouvait attendre la paix que de son courage et de ses forces.

Il fallut céder. Un instant après on remit la lettre suivante au citoyen Belleville. Elle était écrite en italien et signée Acton :

« Le roi des Deux-Siciles m'a chargé de répondre à votre lettre, monsieur le commandant, que S. M. désavoue formellement les démarches faites à la Porte par son ministre : elle déclare n'avoir donné aucun ordre à ce sujet. Elle avait déja improuvé cette conduite, lorsqu'elle l'eut reconnue par les papiers publics, en ordonnant que le sieur Guillaume Ludoff, son ministre à la Porte, fût dispensé de s'occuper de ses affaires royales. Comme S. M. avait décidé d'envoyer un autre ministre à Constantinople, elle accepte volontiers votre proposition, et elle va donnner ordre à son ministre à Londres, d'aller remplacer M. de Ludoff. S. M. desire que la république française trouve dans cette conduite de sa part, une preuve de l'intelligence et de l'harmonie qu'elle veut toujours entretenir avec elle. »

Cette lettre parut satisfaire Latouche-Tréville, qui, ayant rempli les ordres du pouvoir exécutif provisoire de France, se disposait à lever l'ancre. Le roi fit engager les officiers de

l'escadre à descendre à terre, et leur témoigna le desir qu'il aurait de les voir. Le contre-amiral et les officiers refusèrent de descendre, quoique les équipages manquassent de beaucoup de choses.

Un vent défavorable s'opposait à l'entrée des vaisseaux dans le port, et ce fut à la bonne manœuvre de nos marins, qui surent vaincre tous les obstacles, que l'on dut attribuer les succès de Latouche-Tréville, qui sortit victorieux du mouillage de Naples, après avoir écrit ses dépêches à bord du *Languedoc*. Il eut d'abord les vents favorables; mais une tempête affreuse s'étant élevée tout-à-coup, tous les vaisseaux qui étaient alors réunis, furent obligés de se séparer. Le *Languedoc*, frappé par un coup de vent, perdit son mât de misaine, et le lendemain, son grand mât et le mât d'artimon. Bientôt le vaisseau fait eau de toute part; indécis s'il entrera dans le port de Naples, ou s'il ira en Sardaigne chercher des secours auprès de l'escadre commandée par Truguet, Latouche-Tréville dut céder à la nécessité, et aux vents impétueux qui avaient passé au sud-est. La tempête devint affreuse. A quatre heures du matin, le *Languedoc* était près de l'île de Caprée. Les Napolitains accueillirent avec intérêt Latouche-Tréville et son équipage, et leur donnèrent tous les secours qu'exigeait la cruelle position dans laquelle ils se trouvaient.

La France était alors agitée par la tourmente révolutionnaire, et les officiers de terre et de mer étaient tour-à-tour mis en activité et destitués. Latouche-Tréville fut condamné

à l'inaction. Six ans s'écoulèrent, et le gouvernement parut avoir totalement oublié ce contre-amiral, qui avait rendu des services à la patrie.

Dans un moment d'indignation, Latouche-Tréville fit publier, en vendémiaire an 8, la lettre suivante :

« Latouche-Tréville, ancien contre-amiral, âgé de cinquante-quatre ans, marin depuis quarante-deux ans, resté sans activité depuis l'expédition de Naples qu'il commandait en 1792 et 1793, ayant depuis sollicité en vain d'être utile à l'armée navale, offre ses services aux armateurs qui auraient le projet de former l'hiver un armement en course. »

Ce vœu de Latouche-Tréville ne fut pas rempli; mais lorsque l'expédition de Saint-Domingue eut été résolue, le gouvernement consulaire lui confia un commandement. Il partit en l'an 10, avec le général Leclerc, et seconda les opérations qui eurent lieu dans ces contrées lointaines, ravagées par la guerre civile. . . . . .

LECLAIRE.

THÉODORE-FRANÇOIS-JOSEPH LECLAIRE est né à Termonde en Brabant, sous le drapeau français, le 18 octobre 1752. Enfant du corps au régiment d'Anhalt, les armes furent ses premiers jeux, et ses inclinations se fortifièrent avec l'âge. Le 17 juillet 1764, il fut fait sous-lieutenant à ce régiment, et lieutenant en premier le 16 octobre 1768. Il fit, en cette qualité, les campagnes de Corse en 1768, 1769 et 1770.

Il parcourut avec rapidité tous les grades auxquels il pouvait atteindre. Le 8 juillet 1776, il fut fait lieutenant des grenadiers à la nouvelle formation, puis capitaine en second le 4 juillet 1778; premier capitaine en second à la nouvelle formation, le premier septembre 1784, et major au régiment de Bouillon, le 5 novembre 1786. Il obtint la décoration militaire le 7 janvier 1787.

La révolution lui permit d'aspirer à des grades plus élevés, et l'habitude de la discipline et son instruction le firent passer successivement lieutenant-colonel au régiment de Bouillon, le premier janvier 1791; colonel audit régiment le 12 janvier 1792; général de brigade le 8 avril 1793; enfin, général de division.

Leclaire combattit avec son régiment dans les premières affaires avec les Prussiens. Il commandait une division à Virton, ainsi qu'au combat de la Croix-aux-Bois; il n'était alors

que chef de bataillon. Il se trouva à la retraite du camp de Grandpré, à l'affaire du 20 septembre; au camp de la Lune, et fut ensuite employé à l'avant-garde pendant la retraite des Prussiens. Il commanda une division à la bataille de Jemmape, ainsi qu'à l'affaire devant Liége, quoiqu'il ne fût que chef de brigade.

Peu de temps après, le général Miranda, commandant l'armée par intérim, l'envoya à Termonde pour rassembler l'armée destinée à l'expédition de la Hollande. Pendant cette expédition, Leclaire commanda l'aile gauche de l'armée; il rejoignit son régiment au camp de Maulde, à son retour de la Hollande, dont il avait ramené les troupes abandonnées. Partout il donna des preuves de véritables talens militaires, qui le firent estimer de ses chefs, et lui méritèrent le grade de général de brigade.

C'est en cette qualité qu'il fut employé pendant quelque temps au commandement en second de Valenciennes; il le quitta pour se rendre à Bouchain, d'après les ordres du général en chef Dampierre, qui l'appela à la tête d'une division de l'armée. Il se trouva à l'affaire du premier mai, en avant de Valenciennes; il fut chargé de soutenir et commander la retraite de la droite, repoussée de Curgis et de Sanbtin. A l'affaire du 8 du même mois, où le général Dampierre fut mis hors de combat, et où le général Kilmaine prit le commandement en chef, il fut encore chargé de protéger la retraite.

Il se trouva à l'affaire du 23 mai; le général

en chef Lamarche le chargea de rallier la cavalerie; mais abandonné par elle, et enveloppé par la cavalerie anglaise, il fut assez heureux pour se faire jour, quoiqu'étant tombé de cheval pendant l'action. Le général en chef lui confia ensuite le soin de faire les dispositions nécessaires pour effectuer la retraite de l'armée sur Bouchain.

Le 7 août de la même année, lorsque l'armée quitta la position du camp de César, près de Cambrai, il reçut l'ordre de tenir ferme avec sa brigade, et de désarmer les redoutes des pièces de 16. En se retirant, il fut vivement harcelé par l'ennemi; mais par l'effet de ses sages dispositions, il réussit à rejoindre l'armée, le 9, au camp de Bintche et Vaast, sans avoir perdu une seule pièce de canon.

Il était à l'attaque de Warmouth, le 13 août 1793, et le 23 du même mois il commanda l'attaque du village et du château d'Elvisbecque. Cinq jours après, il jeta sa brigade dans Dunkerque, et prit le commandement de la deuxième division de l'armée sur la Colline. Il commanda en chef le déblocus de Bergues, le 6 septembre; le 7, il prit à l'ennemi ses équipages, et lui fit beaucoup de prisonniers. Il attaqua, le 8, et emporta Hondscoote par la gauche, après avoir emporté les retranchemens sur la digue, pris deux pièces de canon, et fait beaucoup de prisonniers, dont trois cents sur le champ de bataille, et avant que le général Houchard n'eût pénétré par la droite.

Ce fut après ces différentes affaires, où il avait montré beaucoup de courage, que le général en chef Jourdan, dont il possédait la

confiance et l'estime, l'appela à Beaumont; il s'y trouva à l'attaque du 3 novembre, malgré le mauvais état de sa santé, et quoiqu'il eût le plus grand besoin de repos.

Nommé au commandement de la seizième division militaire, à Saint-Omer, le 23 ventose an 3, il en fut rappelé au bout d'un mois par le général en chef, qui le fit venir à Lille pour travailler avec lui et assister aux conseils de guerre où se combinèrent les opérations de la campagne de la Hollande. Après l'affaire de Menin, de Moucron, etc. le dépérissement total de sa santé détermina le général en chef à lui confier de nouveau le commandement de la seizième division. Il fut assez heureux pour s'y rendre utile, particulièrement lors des émeutes qui eurent lieu à l'occasion de la cherté des grains. Il sut les appaiser par sa sagesse et ses bonnes dispositions, et ramener la confiance parmi les troupes et les habitans, sans qu'une goutte de sang eût été répandue.

En l'an 4, le général Leclaire passa à l'armée de Rhin-et-Moselle, et fut nommé, le 25 nivose, au commandement de l'arrondissement de Colmar.

Un arrêté du directoire, du 5 nivose an 5, le nomma inspecteur-général de l'infanterie de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais le mauvais état de sa santé ne lui ayant pas permis d'accepter ces pénibles fonctions, il fut continué dans son commandement.

A la nouvelle organisation de l'état-major de l'armée de Rhin-et-Moselle, il fut mis à la disposition du ministre de la guerre, par arrêté du

13 ventose an 5, pour être employé au commandement d'une division territoriale. Le 21 vendémiaire an 9, il a été nommé, par le premier Consul, au commandement d'armes de la place de Lille; c'est dans ces fonctions que ce général manifeste aujourd'hui son attachement à la patrie et au gouvernement.....

LECLERC.

La vie du général LECLERC est une de celles qui présentent le plus d'intérêt; et les services qu'il a été appelé à rendre à son pays, le placent au rang des hommes dont la perte est une calamité pour l'état. On l'a vu marquer tous les pas de sa carrière par une foule de traits qui annonçaient une ame grande, généreuse et passionnée pour la gloire. Son nom n'est pas seulement lié au souvenir de nos succès militaires; et si, dans cette notice, nous parlons quelquefois des talens et du courage qu'il déploya sur le champ de bataille, l'alliance qu'il contracta avec la famille de Bonaparte, en lui imposant de grandes obligations, nous laisse aussi celle de rendre hommage aux nobles efforts qu'il a faits pour s'en rendre digne. En s'alliant à un héros, Leclerc sembla dès-lors ne respirer que pour des actions grandes et généreuses; et son ame, naturellement fière, s'éleva promptement à la hauteur de ses destinées.

Epoux tendre, excellent père, bon frère, bon parent et bon citoyen; les regrets qui l'ont suivi dans la tombe, accompagneront longtemps sa mémoire, et le même coup qui l'a enlevé à la patrie, l'a privée à la fois d'un guerrier utile et d'un ami de l'humanité.

Leclerc (Victoire-Emmanuel) est né à Pontoise, le 17 mars 1772, fils d'un négociant

LECLERC.

estimé, et jouissant d'une fortune honnête. Il entra dès l'âge le plus tendre dans l'un des colléges de l'université de Paris; il y fit des études distinguées, et sut s'y attirer l'estime de ses maîtres et se concilier l'amitié de ses camarades. De retour à la maison paternelle, il entra presque immédiatement après son cours d'études, en qualité de lieutenant, dans le deuxième bataillon de Seine-et-Oise, formé à Versailles. Au bout d'un an de service dans ce corps, il fut choisi par le général Lapoype pour remplir auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp, et nommé en même temps sous-lieutenant au douzième régiment de cavalerie. Il passa à cette époque, avec son général, à l'armée d'Italie, commandée alors par le général Biron.

Les Anglais s'étaient emparés de Toulon par la plus infâme des trahisons; le général Lapoype fut désigné pour faire partie de l'armée destinée à assiéger cette ville; Leclerc le suivit en qualité de capitaine adjoint à son état-major; ce général eut, dans ces circonstances, occasion d'apprécier ses heureuses dispositions, son activité et sa discrétion, puisqu'il lui confia, à dix-neuf ans, les fonctions de chef de l'état-major de l'aile gauche qu'il commandait.

A l'attaque qui précéda la prise de cette place, le général Leclerc, alors simple capitaine, quoique chef de l'état-major, fut chargé de la conduite d'une colonne dirigée vers le fort Pharon; il montra une bravoure et un sang-froid qui lui valurent sur le champ de bataille, la nomination au grade d'adjudant-général chef de bataillon.

Peu après la redition de Toulon, il reçut des ordres pour aller remplir les fonctions de son nouveau grade à l'armée des Ardennes; il se trouva aux affaires de Fleurus, de Charleroy, et ne parut dans cette armée qu'assez de temps pour contribuer à ses succès et laisser des regrets à ses camarades.

Envoyé à l'armée des Alpes, c'est sur le Mont-Cénis, où il commanda l'avant-garde pendant six mois de la saison la plus rigoureuse, qu'il montra une constance à toute épreuve. Il gravissait avec une ardeur infatigable les endroits les plus escarpés des Alpes, pour y visiter les postes qui y étaient établis. Combien de fois, dans ces climats glacés, les compagnons de ses fatigues et de ses dangers, n'éprouvèrent-ils pas la tendresse de son amitié, et la chaleur de son cœur! combien de fois n'épuisa-t-il pas pas ses dernières et personnelles ressources pour soulager leurs besoins!

Après une année de la vie la plus active et la plus occupée à l'armée des Alpes, l'adjudant-général Leclerc alla prendre le commandement de la place de Marseille, à l'âge de vingt-deux ans, et dans les temps les plus difficiles de la révolution. Il montra dans cette place la prudence la plus consommée, et sut se concilier l'admiration et l'estime des deux partis, au moment de leur plus grande exaspération.

Six mois après, il reçut ses lettres de services pour l'armée d'Italie, où il fut employé quelque temps à l'avant-garde. Appelé par le général Bonaparte pour remplir auprès de lui les fonctions d'adjudant-général, il conserva cette qualité jusqu'au traité de Léoben.

Parmi les affaires où il se signala dans cette armée, nous citerons le combat de Lonado, où la cinquième demi-brigade marcha sous ses ordres, et le passage du Larisio, qui eut lieu le 19 fructidor an 4.

A ce passage, Leclerc, suivi seulement de trois chasseurs; et le citoyen Desaix, chef de brigade des Allobroges, accompagné de douze carabiniers ou grenadiers, parvinrent à tourner l'ennemi qui faisait sa retraite sur Trente, et s'embusquèrent une demi-lieue en avant. La cavalerie ennemie se sauvant au galop, se trouva tout-à-coup arrêtée. Leclerc, en combattant, fut légèrement blessé de quelques coups de sabre; mais les douze carabiniers et les trois chasseurs croisèrent leurs baïonnettes et formèrent un rempart inexpugnable. La nuit était déjà obscure; cent hussards ennemis et trois à quatre cents hommes d'infanterie mirent bas les armes et furent faits prisonniers.

Ses blessures n'étaient pas encore guéries qu'il volait à de nouveaux dangers. Il commandait à l'affaire de Saint-Georges, avec Marmont, alors aide-de-camp de Bonaparte, le huitième bataillon de grenadiers, qui, placé à l'avant-garde, fit des prodiges de valeur.

Au passage de la Piave, en l'an 5, pendant que la division du général Serrurier passait cette rivière vis-à-vis du village de Vidor, Leclerc, à la tête de la vingt-unième d'infanterie légère, culbuta le corps ennemi qui voulait s'opposer au passage, et se porta rapidement à Saint-Salvador. Les Autrichiens craignant d'être coupés, évacuèrent leur camp de la Campana.

La bravoure et la bonne conduite de Leclerc avaient plu à Bonaparte, qui le distingua parmi les officiers de son état-major, et lui donna plusieurs fois des marques de confiance (1). Ce fut lui qu'il choisit pour porter au directoire exécutif, après le traité de Léoben, plusieurs projets d'arrangement qui avaient été envoyés à Vienne, et sur lesquels les plénipotentiaires avaient besoin d'instruction.

Lorsque les Français allèrent cueillir en Egypte de nouveaux lauriers, Bonaparte le laissa général de brigade, chef de l'état-major de l'armée d'Italie. Il remplit quelque temps ces utiles fonctions, et passa ensuite à l'armée du Rhin, en qualité de général de division.

Le génie de la République avait, à cette époque, ramené en France le héros qui devait la retirer de l'abîme où elle était près de s'engloutir. Le général Leclerc, autant par les liens qui l'attachaient à Bonaparte, que par amour pour son pays, s'était placé des premiers parmi les guerriers qui le secondèrent dans l'heureuse journée du 18 brumaire.

La campagne de l'an 8 s'ouvrit par le passage du Rhin à Bâle. Le général Leclerc guidait la seconde division, et marchait en seconde ligne du corps qui livra, le 9 floréal, un combat assez vif pour forcer le passage de l'Alb, où l'ennemi s'était fortement retranché.

Le 17 du même mois, un combat sanglant

(1) Son dévouement et son enthousiasme pour Bonaparte étaient sans bornes. Il disait souvent que *jamais il ne s'était couché sans l'avoir admiré encore plus que la veille.*

fut livré entre Pfulendorf et Biberach. Le général Leclerc fut un des généraux de l'aile commandée par le lieutenant-général Lecourbe, qui soutinrent les efforts de toute l'armée ennemie.

Nous ne nous arrêterons pas à citer les différentes affaires de cette campagne, où le général Leclerc donna des preuves de talens et de bravoure. Le temps est venu où il va jouer un plus grand rôle. Le gouvernement a résolu de porter des coups indirects, mais sensibles, à l'Angleterre. Une armée se rassemble sur les frontières d'Espagne, et le commandement en est confié au général Leclerc. Le courage, la confiance et les bonnes dispositions des troupes, tout promet que la victoire ne leur sera pas infidèle; mais Leclerc sait par l'expérience que la discipline, non moins que la valeur, assure les triomphes militaires; et les premiers mots qu'il adresse à l'armée, sont pour l'engager à ménager les coutumes et les habitudes d'un peuple ami (l'Espagne), avec lequel elle allait combattre les seuls alliés qui restassent à l'Angleterre sur le Continent.

« Songez, disait-il aux troupes, que la bravoure et la bonne conduite devant l'ennemi, « ne sont que la moitié des devoirs de chaque « soldat, et que les soins que vous mettrez à « vous concilier l'estime et l'amitié des peu- « ples au milieu desquels vous allez vous « trouver, ne contribueront pas moins que « votre courage, aux succès de la campagne. »

L'armée s'ébranle avec la certitude de vaincre; mais à la nouvelle de l'approche des Français, le gouvernement Portugais sent le danger

qui le menace ; des négociations sont entamées, et leur résultat est tel que peuvent l'exiger l'intérêt et l'honneur de la République.

Toujours actif, toujours infatigable, Leclerc ne quitte le commandement de l'armée de Portugal, que pour se voir appelé à une mission plus délicate et plus importante.

Depuis long temps l'une de nos plus opulentes colonies semblait ne plus exister pour la République ; la flamme y avait dévoré des richesses accumulées par l'industrie de plus d'un siècle, et Saint-Domingue se débattait dans les convulsions du despotisme et de l'anarchie.

Quelle main puissante arrêtera la dissolution totale de cette colonie autrefois si florissante et si chère à la métropole ? Qui tentera de la rattacher à la commune patrie par les nœuds de l'intérêt et de la confiance? Ce nouveau bienfait est réservé à celui qui avait tiré l'ordre du sein même du chaos, et fait naître l'harmonie, de l'opposition des habitudes anciennes et des institutions nouvelles. Il cherche dans sa prudence quel est le sage auquel il remettra l'accomplissement de ses desseins régénérateurs. Le général Leclerc obtient son choix, et déja les liens qui le retiennent sont brisés ; il se dérobe aux regrets de l'amitié, aux pleurs de sa famille, aux douceurs du repos. La difficulté de l'entreprise, la nouveauté des circonstances, la grandeur des dangers, rien ne l'arrête. Il arrive après une navigation pénible ; ce libérateur apportait la paix, et il trouve la guerre. Mais qui résisterait à la valeur impétueuse des légions françaises ? Il renverse avec elles tous les obstacles, marche de victoire en victoire,

emporte les retranchemens les plus inaccessibles : les rebelles se troublent et se divisent ; sa persévérance courageuse dans les plans qu'il a formés, déjoue les ruses de la mauvaise foi, la fermeté de son administration rend l'espérance aux gens de bien, et le désespoir passe chez les ennemis.

En cinq jours de campagne, l'armée avait dispersé les principaux rassemblemens des noirs; elle s'était emparée d'une grande partie de leurs bagages et de leur artillerie. Toussaint-Louverture, astucieux et perfide, feignit de se repentir, et obtint son pardon du général Leclerc. Mais pendant que la chaleur excessive du climat et une maladie épidémique forçaient les Français à prendre du repos, l'ambitieux Toussaint profite de ces fâcheuses circonstances pour conspirer de nouveau, et tenter de soulever les cultivateurs ; il croit le moment favorable pour essayer de reprendre son ancienne influence dans la colonie : le général Leclerc déjoue ses affreux projets, en le faisant arrêter, et en l'envoyant en France à la disposition du gouvernement.

Cependant la situation de la colonie devenait chaque jour plus difficile ; elle exigeait de la part du capitaine-général les plus grands talens militaires et politiques. D'un côté, les noirs, réfugiés dans des mornes inaccessibles, harcelaient les troupes françaises accablées par l'excès de la chaleur et l'épidémie la plus terrible que l'on se souvînt d'avoir jamais vue. De l'autre, il fallait tout sacrifier au salut du soldat, relever le commerce presque anéanti, rendre des bras à la culture, réédifier presque

toute une ville, et ramener dans le port les bâtimens de commerce, que les troubles, la guerre et les maladies en avaient éloignés.

Leclerc a vu tous les dangers; il en a mesuré toute l'étendue, et ne désespère pas de sauver cette précieuse colonie; il s'occupe sans relâche de son organisation, s'étudie à vaincre tous les obstacles. Les trames de Toussaint-Louverture avaient été déjouées; l'espérance commençait à renaître dans le cœur des infortunés colons; déja l'étonnante activité du capitaine-général semblait leur annoncer la fin de leurs maux; ils touchaient au port. Le désarmement des nègres, opération essentielle, et base première de toute tranquillité, se poursuivait avec autant d'actitivé que de succès: quelques insurrections éclatèrent encore sur divers points; elles furent promptement réprimées par la mort des chefs. Mais les troupes continuant à souffrir de l'excessive chaleur, il devint bientôt impossible de faire aucun mouvement; les mornes les moins élevés présentaient aux troupes des obstacles en proportion de l'incommodité de la température; le nombre des brigands s'accrut; les hôpitaux se remplirent de malades; chaque jour l'épidémie étendit ses ravages, et l'insurrection se propagea sur plusieurs points. Les troupes, quittant leurs quartiers de rafraîchissemens, se portèrent par-tout, et luttèrent avec courage; les quartiers furent reconquis, et une partie des brigands punie et désarmée.

Dans les derniers jours de vendémiaire, le général en chef voyant la saison un peu rafraîchie, et impatient de réprimer une troupe de

ces Africains qui avaient pris position devant le Cap, dans la plaine du Nord, ordonna au général Brunet de se replier sur lui, résolu de dissiper les brigands; mais le sort en avait décidé autrement.

Le terme d'une vie glorieuse était marqué dans les immuables décrets de la Providence; cette maladie cruelle, qui moissonne ceux que le fer a épargnés, frappe le capitaine-général. C'est ici l'écueil des ames ordinaires, mais la véritable grandeur perce les ombres qui l'enveloppent. Etendu sur son lit de mort, il n'éprouve ni le saisissement de la crainte, ni les agitations de l'impatience. La mort s'avance lentement, et déploie sur lui toute son horreur. Supérieur à l'orgueil qui la brave, il l'observe, l'attend et lui sourit.

C'est sur-tout dans ce moment terrible que Leclerc se montre vraiment philosophe; il a connu tout ce que les grandeurs et la puissance ont de charmes, et il y renonce sans le moindre effort. Incapable de prononcer les derniers adieux de la tendresse, il se détermine au plus grand des sacrifices; il éloigne de ses yeux une femme chérie, dont les larmes coulent sur son cœur, et son enfant qu'il embrasse pour la dernière fois. Quelle séparation! qu'elle est déchirante! Il n'a plus que quelques heures à donner à son pays, et il recueille, pour le servir encore, ce qui lui reste de vie. Le salut de la colonie, la soumission des rebelles, la santé des braves qui l'ont suivi sous un ciel destructeur; voilà ce qui occupe son ame véritablement française. Rien n'échappe à sa vigilance, lorsque l'existence commence à lui échapper à

lui-même. Son corps éprouve déja les froides atteintes de la mort, et son cœur est tout entier aux objets de son amour et de son zèle.

Ainsi succombe, le 10 brumaire an 10, sous les coups d'une maladie inflexible, le capitaine-général Leclerc.

En apprenant sa mort, le premier consul prit le deuil, et le porta pendant dix jours. Les grandes villes de la République honorèrent sa mémoire par des cérémonies funèbres, et dans tous les lieux que son cercueil traversa pour être conduit à Paris, comme à Toulouse, à Lyon, à Orléans, etc., les ministres de la religion, rendus à leurs pieuses fonctions, célébrèrent en son honneur des services solennels, et plusieurs évêques prononcèrent son oraison funèbre.

LE COURBE.

LECOURBE.

Une des cités qui avoisinent les montagnes du Jura, s'enorgueillit d'avoir donné le jour à Claude-Jacques LECOURBE, né en 1762, un des grands capitaines que la France opposa, avec tant de succès, aux ennemis de la révolution. Son père, ancien officier d'infanterie, forma son ame pour la gloire. Le jeune Lecourbe n'avait point encore achevé le cours de ses études, à Lons-le-Saulnier, lorsqu'il s'engagea dans le régiment d'Aquitaine. Il fit pendant huit ans, en qualité de soldat, l'apprentissage du noble métier de la guerre.

L'heure de la liberté a sonné pour la France opprimée; et lorsque tout s'agite autour de Lecourbe pour conserver des droits conquis sur la tyrannie, il se jette avec transport dans cette carrière, qu'on ne peut parcourir avec honneur sans être doué d'un coup d'œil juste, d'une ame intrépide, sans savoir mépriser la mort, et sans être passionné pour la gloire. Commandant de la garde nationale de sa commune, il fut député à la fédération. Déja il avait été nommé sous-lieutenant au quatre-vingt-treizième régiment, en qualité de citoyen actif, lorsque le bataillon du Jura ayant été organisé, il en fut nommé le chef, et envoyé à l'armée du Rhin. Il se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu à Spire, à Worms, à Mayence. Il fut ensuite envoyé à l'armée du Nord, et son

bataillon fut incorporé dans cette demi-brigade à jamais immortelle par son courage et ses beaux faits d'armes : on l'appelait la brigade infernale. Lecourbe la commandait, et c'est à elle que l'armée française dut ses premiers succès. Au déblocus de Maubeuge, la brigade, dont il faisait partie, eut ordre d'attaquer la position de Watignies, à l'extrême gauche de la division Duquesnoy. On sait que la ligne autrichienne était formidable ; son artillerie foudroyait tout ce qui se présentait. On combattait depuis trente-six heures. Deux fois les Français avaient été rejetés dans le ravin. Lecourbe a rallié quelques braves ; un fusil à la main, il marche sur les pièces ennemies. Son adjudant, Gauthier, depuis son aide de-camp, aujourd'hui colonel du trente-septième régiment d'infanterie, trouve une caisse, s'en saisit, et bat la charge. On s'élance, la baïonnette en avant ; Lecourbe saute le premier dans les retranchemens autrichiens, dont il se rend maître. Le service qu'il rendit dans cette journée fut si utile à l'armée, que les commissaires du gouvernement le félicitèrent sur le champ de bataille où il avait triomphé.

Au combat de Hondscoote, il fit observer au général Jourdan qu'on pouvait couper deux escadrons hanovriens. Ce général lui ordonna d'exécuter ce qu'il avait proposé ; et les deux escadrons furent détruits ou faits prisonniers.

Quelque temps après, il fut envoyé à la Vendée avec une colonne de la division infernale de l'armée du Nord. Ayant été dénoncé, pour quelques propos, au député Duquesnoy, celui-ci donna des ordres pour le faire arrêter,

Après avoir été détenu à Arras et à Nantes, il parut devant la commission militaire, fut pleinement justifié, et confondit ses calomniateurs. Le député Duquesnoy, pour réparer son erreur, le fit nommer général de brigade à l'armée de la Moselle, en prairial an 2.

Lecourbe se trouva à la bataille de Fleurus avec sa demi-brigade; il soutint, à la droite, pendant sept heures et demie, l'attaque de dix-huit mille hommes commandés par Beaulieu. Le lendemain, il attaqua Sombref, d'où l'ennemi fut chassé, et marcha sur Namur, qu'il fit canonner, et qui capitula. Il entra dans le pays de Liége, et se porta sur Huy, où il fut chargé de garder les différens débouchés qui y aboutissent.

A la bataille de Spirimont-sur-l'Ourthe, Lecourbe s'empara du village de Wailhes, des hauteurs qui le dominent, força le passage de la Roër, arriva sur le Rhin, resta aux environs de Nimègue pendant la conquête de la Hollande, et fut envoyé au blocus de Luxembourg, où il demeura jusqu'à la capitulation de cette forteresse.

Il passa ensuite au corps d'armée de Mayence, et suivit le mouvement rétrograde de cette armée, à l'époque où Clairfayt força nos lignes. Il arrêta les ennemis pendant dix heures avec sa seule brigade, qui fut enfin enveloppée, parce que l'ordre de se retirer ne put lui parvenir; mais, par une manœuvre hardie, il ne tarda pas à se faire jour à travers les Autrichiens, et au moment qu'on le croyait prisonnier, il rejoignit l'armée française, n'ayant perdu que très-peu de monde.

A l'ouverture de la campagne de l'an 4, il fit partie de l'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par Moreau. A la tête de l'avant-garde du centre, il marcha contre les ennemis, retranchés dans le Brisgaw. Il fut chargé d'attaquer de front le camp de Bihel, près Offembourg, se distingua aux batailles de Rastadt, d'Ettingen, au passage du Lech, à la défense de Kehl, et dans les différentes sorties qu'effectuèrent les Français.

A la sortie du 2 frimaire, il se précipita dans les lignes des ennemis, les mit en déroute, et prit ou encloua douze pièces de canon.

Le 12 nivose, un instant les troupes républicaines ont plié dans l'attaque faite par les Autrichiens sur l'île d'Erlen-Rhin. Lecourbe accourt sur les lieux, se place au pont volant, où le désordre était extrême, coupe avec son sabre le câble du pont, le fait mettre au large; puis, se tournant vers les soldats: « Il faut, leur dit-il, vous battre ou vous noyer: voilà le Rhin, et voilà l'ennemi. » Au même instant il saisit un drapeau, s'élance, avec les braves qui le suivent, et force l'ennemi d'abandonner l'artillerie dont il s'était emparé.

Quelque temps après, les Français, dirigés par Lecourbe, s'emparèrent du fort retranché du Rhin, en avant de Manheim.

En l'an 6, Lecourbe fut un des généraux de brigade de l'armée de Mayence, commandée par Joubert, et ensuite de celle d'Angleterre.

Le 17 pluviose an 7, il fut nommé général de division, et envoyé à l'armée d'Helvétie, commandée par Masséna. A l'ouverture de la campagne, la division qu'il guide, en exécutant

le mouvement qui lui est ordonné, rencontre l'ennemi le 25 ventose, l'attaque, lui prend deux pièces de canon, fait treize cent soixante prisonniers, poursuit les Autrichiens, et prend position à Funster-Munster. « On ne peut, disait le général Masséna, donner assez d'éloges à la conduite du général Lecourbe, et aux troupes qu'il commande; elles n'ont été rebutées ni par la longueur du chemin, ni par la rigueur du froid, ni par l'énorme quantité de neige. Nos soldats ont puisé dans les obstacles une nouvelle force. »

La division aux ordres de Lecourbe pénètre dans l'Engadine, s'avance vers le Tyrol, et venge la défaite du général Mainoni, dont les soldats avaient été entourés et faits prisonniers avec lui. Laudon n'eut point à se glorifier d'un succès momentané, et qui lui coûta, dans les combats qui lui furent livrés par Lecourbe, plus de quatre mille de ses soldats tués ou prisonniers.

Le corps commandé par le vainqueur de Laudon a joint l'armée d'Italie, et le 6 germinal il a pénétré sur Nanders, où il a fait trois mille prisonniers, et pris sept pièces de canon.

Le 28 germinal, Masséna avait confié à Lecourbe le commandement de toute la division de droite. Il battit l'ennemi au pont Saint-Martin, à Sainte-Marie, où il culbuta quinze cents ennemis, s'empara de la ville, fit un grand nombre de prisonniers, remonta l'Inn, et se porta aussitôt sur Bellinzona.

Dans le mois de floréal, il marche sur les insurgés de quelques petits cantons, qu'il soumet

par la vivacité de ses attaques et la promptitude de ses opérations.

De retour avec ses troupes à Bellinzona, il marche sur Uri, et le 10 prairial il attaque Schwitz. Les Autrichiens étaient parvenus à jeter des troupes jusqu'à l'entrée de la gorge qui part de Glaris, et débouche sur Schwitz. Là, ils prirent position, et prétendirent recommencer le combat avec avantage; mais Lecourbe se porta sur ce point avec des troupes fraîches.

Le 11 il attaqua, et fut si parfaitement secondé par la valeur des soldats, qu'il repoussa l'ennemi jusqu'au point d'où il était parti, lui fit treize cents prisonniers, parmi lesquels six officiers, et s'empara de deux pièces de canon. Ce fut à la suite de ce combat que Lecourbe fut chargé d'empêcher le général Bellegarde de pénétrer dans le pays des Grisons. A cet effet il prit position à Lucerne, où il établit son quartier-général. Ayant obtenu quelques compagnies d'artillerie, il repoussa une colonne ennemie commandée par le prince de Rohan, enleva une batterie de six pièces de canon placée sur les hauteurs de Brunnen, et fit plier une autre colonne autrichienne, qui vint l'attaquer à Baden.

Ce fut sur-tout en vendémiaire an 8, que les talens et le courage de Lecourbe secondèrent Masséna dans cette brillante campagne, où les Austro-Russes furent vaincus au milieu des montagnes de la Suisse. Déja la ville de Zurich n'est plus au pouvoir des Autrichiens; Masséna a maîtrisé la victoire, et Lecourbe, son lieutenant, est opposé à Suwarow. Il a reçu douze mille hommes de renfort, et feint

de s'avancer sur la Valteline et le Milanais, que Suwarow veut conserver comme sa plus belle conquête. A la tête de vingt mille hommes, le général russe a quitté le Piémont, et traîne après lui ses soldats, qu'il a l'art de rendre plus terribles encore que ne les fit la nature. Il franchit le Saint-Gothard d'un pas accéléré, et sur ce mont d'une éternelle glace, il fait entendre le cri de guerre, et semble appeler au combat les fiers enfans des Gaules. Comme les hôtes furieux des déserts, qui se précipitent sur les victimes qu'ils veulent déchirer, et dont ils prétendent faire leur proie, il s'élance sur des groupes isolés de républicains qui se replient; mais cette victoire est le piége tendu à l'imprudent Suwarow. En descendant dans la plaine, il n'a point trouvé les Austro-Russes qu'il venait joindre, et que Masséna vient de détruire; mais il trouve Lecourbe et Masséna. L'enfant chéri de la victoire, et son lieutenant, s'avancent, acceptent le combat; et bientôt, malgré la plus terrible défense, le courage des Français et les talens de leurs chefs ont triomphé. Suwarow et les Russes sont obligés de s'avouer vaincus : au lieu de la victoire qu'ils attendaient, ils ont trouvé des fers ou la mort. Les champs Helvétiques sont couverts des débris de leurs bataillons. La patrie de Guillaume Tell tressaillit d'allégresse : l'hymne de la liberté retentit aux lieux où fut placé son berceau, et les enfans de la grande Nation ont retrouvé leur fortune, leurs guerriers, leur force, leur gloire, et même leur gaîté (1).

(1) On connaît ce quatrain, qui fut fait lorsque

Après le 18 brumaire, les deux armées du Rhin sont réunies sous le commandement de Moreau. Lecourbe, lieutenant-général, est à Zurich, et par sa fermeté il fait rentrer dans le devoir un bataillon insurgé, qui avait osé tourner ses baïonnettes contre son général. Lecourbe arrêta leur furie par ces mots : « Vous êtes des soldats, et non des assassins; je ne saurais vous craindre. »

Il fit à ses troupes une proclamation dans laquelle il les invitait à observer la plus exacte discipline. « Soldats, disait-il, du bon ordre et de la discipline dépend la victoire. Les braves trouveront en moi un père, un ami; les lâches et les pillards seront livrés à la sévérité des lois. Nous avons une belle carrière de gloire à parcourir : elle sera complète avec la discipline. Je ne vous recommande point le courage; il est inné chez le peuple français... »

La campagne est ouverte, et le 12 floréal an 8, Lecourbe passe le Rhin entre Schaffouse et Stein. Ce passage s'opéra avec une rapidité inconcevable. Dans l'espace d'une heure et demie un pont fut jeté sur le fleuve, et trois heures s'étaient à peine écoulées que vingt-quatre mille hommes d'infanterie, trois mille hommes de cavalerie, quarante bouches à feu, des pontons, des équipages et des munitions avaient passé sur la rive droite. L'ennemi,

---

Lecourbe arrêta Suwarow au bas du Gothard :

Par trop d'emportement, sujet à se méprendre,
Suwarow vers Paris prenait son chemin droit;
Mais, battu près Glaris, chacun, dans cet endroit,
Lui dit : C'était Lecourbe, ami, qu'il fallait prendre.

rencontré à Bussingen, fut battu avec perte; et la forteresse d'Hohentveil, regardée jusqu'alors comme imprenable, armée de quatre-vingts pièces de bronze, se rendit par capitulation, effrayée de la sommation de Lecourbe, qui finissait par ces mots : « Il faut, sous huit minutes, que le fort soit rendu, sans quoi je le fais escalader, et ne ferai aucun prisonnier. »

De Hohentveil, Lecourbe se rend à Stockach, trouve l'ennemi, l'attaque, et le met en déroute; il contribue à la victoire d'Engen et à celle de Biberach.

Cependant une maladie grave semble vouloir priver Lecourbe des lauriers qui lui sont destinés. Telle a été la rapidité de sa marche, et son activité à poursuivre l'ennemi, qu'il est resté à cheval vingt heures sans prendre aucune nourriture. Sa situation est cruelle, et une rétention d'urine, dont il est affligé, a des suites si funestes, que l'on craint pour ses jours. Mais les soins de l'amitié, les talens de son médecin, et la bonne constitution de Lecourbe, ont opéré une guérison aussi prompte qu'inattendue. Lorsqu'il ressentit les premières atteintes de sa maladie, il venait de forcer les bois de Grambach, était entré à Memmingen, s'était emparé de Mindelheim, avait traversé le Lech, et contribué, par ses excellentes manœuvres, au succès de la bataille de Moërskirch.

Il était convalescent et rejoignait sa division, lorsqu'il rencontra six cents manteaux rouges, qu'il fit prisonniers avec sa seule escorte.

Ce fut alors qu'il fit justice de quelques four-

nisseurs infidèles, en les livrant à une commission militaire, qui usa contre eux de toute la rigueur des lois.

Le 21 floréal, il prit position sur Kauffringen, où l'ennemi n'osa l'attendre. Quelques jours après, il s'empara d'un des ponts sur le Danube, et de tout le pays depuis Dillingen jusqu'à Donawerth. Les villages de Gremsheim et de Blindhem furent enlevés par quatre-vingts soldats qui passèrent le fleuve à la nage, nus, n'ayant que leurs fusils et leurs gibernes. L'ennemi fut obligé de battre en retraite. A Hochstett, une victoire éclatante à laquelle contribua la division Lecourbe, vengea la France de la journée malheureuse de 1704. Le 8 messidor, au combat sanglant de Neubourg, il forma de sa division trois colonnes d'attaque sur la gauche d'Unter-Hausen, où l'ennemi fut battu et culbuté en trois endroits (1). Jamais on ne vit un combat plus acharné. Les colonnes françaises marchèrent sans tirer un coup de fusil, malgré huit pièces d'artillerie qui vomissaient la mort. La quarante-sixième et la quatorzième légère furent long-temps pêle-mêle avec la cavalerie ennemie, et continuè-

(1) C'est à peu près à cette époque que l'on doit placer une anecdote attribuée au général Lecourbe, et qui a fourni au théâtre du Vaudeville le sujet d'une jolie bluette. On a prétendu que Lecourbe s'étant déguisé en meûnier pour faire une reconnaissance, et se trouvant surpris par une patrouille allemande, mit sa prévoyance en défaut en indiquant comme général français, et de bonne prise, le meûnier dont il avait pris les habits, et qu'il avait affublé des siens.

rent de se battre avec rage sans s'ébranler un instant : la mêlée fut horrible. L'ennemi ayant été forcé de retirer ses pièces, le combat n'en dura pas moins. Dans l'obscurité, on n'entendait plus un coup de feu, mais seulement le cliquetis des armes, et les cris des combattans. Ce fut dans cette mêlée que succombèrent le chef de brigade Forti, cruellement sabré par la cavalerie autrichienne, et le premier grenadier de France, qui fut frappé d'un coup de lance au cœur. L'aide-de-camp du général Lecourbe, le cit. Noiset, eut un cheval tué sous lui, à côté de son général.

Le 16 messidor, Lecourbe et sa division furent détachés avec dix-huit bataillons sur Brégentz et Feldkirch. L'aile droite du corps qu'il commandait s'empara de cette dernière place, après avoir forcé Fuessen et Renti. Dans cette journée, un autre aide-de-camp du général Lecourbe, le cit. Foulon, fut blessé légèrement.

Le général autrichien Kray, ayant fait les propositions pour un armistice, elles furent acceptées par Moreau.

Le général Lecourbe avait un moment quitté l'armée; il fut de retour le 27 fructidor.

Au mois de frimaire an 9, les hostilités ont recommencé, et Moreau a pris l'offensive. Déja Lecourbe avec sa division s'est emparé de Rozenheim, et s'est chargé de couvrir l'Inn et de défendre les débouchés du Tyrol. La bataille de Hohenlinden est gagnée par les Français. Lecourbe avec l'aile droite qu'il commande, passe l'Inn à Neuparen, où il a fait jeter un pont sous le feu de trente pièces de

canon, et force l'ennemi d'abandonner les bords de la rivière. Le pont fut achevé dans l'espace de quatre heures. A dix heures du matin, une grande partie des troupes était sur la rive droite. Lecourbe se mit à la poursuite des Autrichiens, qui ne firent aucune résistance qu'à la position de Stephen-Kirch, où ils furent battus.

Les Français se portèrent sur Secbruck à la tête du Chiemsec. Le 21 frimaire, Lecourbe culbuta une avant-garde en avant de la Saal, qu'il passa malgré l'ennemi, et s'empara du village de Wael, où il soutint avec la plus grande vigueur une attaque longue et opiniâtre. Le 29, sa division entière se dirigea sur Guninden, pour longer les montagnes et passer les rivières plus près de leur source. Elle gagna Ginauden, traversa l'Alben, reçut l'ordre de tomber sur Kruns-Munster; surprit l'ennemi, dans sa marche de flanc sur Steyer, et au passage de la Salza, contribua au succès des brillantes opérations de l'armée.

La paix est conquise; un armistice est signé, et les deux peuples sont unis par un traité solennel.

Lecourbe a quitté l'armée, et Bonaparte l'a nommé inspecteur-général d'infanterie en Helvétie, lieux témoins de ses plus beaux triomphes. C'est dans ces fonctions qu'il offre à tous ceux qui parcourent la carrière des braves, un modèle accompli dans l'art militaire, un de ces guerriers que chérit la Victoire, et dont le coup d'œil juste et rapide, la sage prévoyance, l'inconcevable activité, la noble persévérance, font le destin des batailles. En effet,

Lecourbe, pour multiplier ses beaux faits d'armes, semblait, au jour du combat, commander la victoire à des soldats pleins de confiance, et ordonner les fautes d'un ennemi déja vaincu, parce qu'il était persuadé qu'il avait à combattre le talent et la fortune. La gloire de Lecourbe est fondée sur une foule d'actes héroïques, de marches savantes, de combats multipliés, exécutés avec l'audace du soldat et le génie du capitaine. Plein d'ardeur et de feu, sa valeur est au-dessus de tous les éloges, et l'on peut dire de lui, avec vérité, qu'*il est nommé brave aujourd'hui par les braves eux-mêmes*. Toujours au premier rang, toujours au milieu du feu où le danger était le plus grand, il savait, par son courage, ravir la victoire. C'est comme par miracle qu'il a échappé à de grands dangers que nous nous plaisons à rappeler ici.

Il a eu plusieurs chevaux tués sous lui.

A Hondscoote, un boulet amorti vint lui briser son sabre sur la cuisse. A Fleurus, il reçut deux balles dans ses habits, eut le talon de sa botte emporté, et son étrier brisé par une troisième. A Biberach, lors de la retraite de Moreau, une balle le frappa sur la poitrine; mais le baudrier amortit le coup. A Kehl, un obus lui enleva la corne de son chapeau, au moment où, un drapeau à la main, il repoussait les ennemis de l'île d'Erlen-Rhin. A Schultz, en Engadin, une balle lui perça le bras, sans fracturer l'os. Enfin, au passage de l'Inn, un boulet de canon lui emporta le pan de son habit, et le renversa

de son cheval, sans lui faire aucun mal. Le Rhin, le Danube et l'Helvétie, théâtres de ses exploits, conserveront à jamais les monumens de la gloire de Lecourbe.....

.....

LEFEBVRE.

LEFEBVRE.

François-Joseph LEFEBVRE est né à Ruffach, département du Haut-Rhin, le 25 octobre 1755. Il entra, en 1773, dans les Gardes-Françaises, et y parvint au grade de premier sergent. Un préjugé absurde allait le retenir dans cet emploi, lorsque la révolution ouvrit au génie et au courage le chemin de la gloire. Lefebvre s'élança dans la carrière où son goût pour les armes et ses talens militaires lui promettaient des succès; et bientôt il laissa derrière lui ceux que jusqu'alors il avait eu pour chefs.

Nous passerons sous silence plusieurs affaires des premières campagnes où il se trouva, pour ne faire mention que de celles où il contribua plus efficacement à la victoire, lorsqu'il fut parvenu au grade de général de division. Ce fut après le combat de Lambach et la bataille de Giesberg, que ce grade lui fut conféré, en récompense du courage et des talens qu'il y avait déployés, à la tête de deux divisions.

Il fut ensuite chargé du commandement des quatre divisions qui firent le siége du fort Vauban. Bientôt après, il entra dans le Palatinat, à la tête de dix-sept bataillons, et bloqua la tête du pont de Manheim, sur la rive gauche du Rhin.

Sa division fut victorieuse sous ses ordres à Apach, le 5 germinal an 2; il combattit à Sainte-Croix, près Arlon, et aux deux batailles

de ce nom; il gagna le combat de Nudelange, se trouva à la rencontre de Versaine, au combat de Dinant, et à la première bataille de Fleurus, qui eut lieu le 21 prairial an 2.

Le 8 messidor suivant se donna la seconde et mémorable bataille de ce nom; le général Lefebvre y commandait l'avant-garde de l'armée française. L'action s'engagea à trois heures du matin, et dura neuf heures consécutives; les troupes aux ordres du général Lefebvre, qui se montaient à neuf ou dix mille hommes bien déterminés, restèrent pendant cinq heures immobiles comme un rempart. Elles se battirent long-temps à la portée du pistolet, et soutinrent avec la plus grande bravoure le choc de la cavalerie et de l'infanterie ennemies. Trois fois, dans cette journée, l'armée française fut contraite, par le feu d'une nombreuse artillerie, de se replier sur ses retranchemens; et trois fois elle s'élança, par un mouvement spontané, au-devant de la mitraille qui la foudroyait. D'un bout à l'autre de la ligne, on entendait ces paroles dignes des Français: *Point de retraite, aujourd'hui, point de retraite.* Le général Lefebvre reprit Herpigny, dont l'ennemi s'était emparé; enfin, après des prodiges de valeur, les Autrichiens furent enfoncés de toutes parts, et mis dans une déroute complète.

Le succès de cette journée fut dû, en grande partie, aux talens et au courage de ce général; il eut dans l'action un cheval tué sous lui. La Convention Nationale rendit, dans cette circonstance, un décret portant que les généraux et l'armée avaient bien mérité de la patrie.

La même année, sa division combattit seule à Marmont, et se trouva aux combats de Nivelles, de Florival et de Frimont.

La campagne de l'an 3 ne fut pas moins féconde en traits de cette valeur et de cette intrépidité qui ont rendu célèbre l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Lefebvre commandait une aile de cette armée, à la bataille de la Roër, près de Linnich; il se trouva, quelque temps après, à l'affaire de Welp, et sa division combattit seule à Ept et à Ochtrup.

Au milieu de ces combats et du tumulte des camps, le général Lefebvre n'oublia pas qu'il combattait pour la liberté de son pays. Également ennemi de ceux qui tentaient de l'envahir par la force des armes, et des ambitieux qui voulaient établir sur ses ruines leur sanglante domination, il leur opposa cette franchise militaire, et ce dévouement à la République, qui l'ont distingué à toutes les époques. L'insurrection qui éclata à Paris dans les premiers jours de prairial, lui offrit l'occasion de manifester ses sentimens; il s'exprima, dans une lettre qu'il écrivit à la Convention, au sujet de ces événemens, comme un guerrier qu'aucune faction n'avait jamais vu sous ses bannières.

Les dangers de la République étant encore une fois passés dans l'intérieur, les armées purent marcher à de nouvelles victoires. Le 20 fructidor au matin, l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Kléber, passa le Rhin sur trois points. Lefebvre, chargé de l'attaque de gauche, fut le premier qui franchit le fleuve, au passage d'Eiclkamp; il

força Spick, le passage d'Augersbach, et se porta sur Angerminde, après avoir chassé l'ennemi de Horkum. Ce mouvement, qui avait pour but de tourner l'excellente position des Autrichiens, campés au nombre de vingt mille hommes, entre Witlard et Horkum, eut un succès complet.

Les généraux Grenier et Championnet, commandant la droite et le centre, secondèrent cette attaque; l'ennemi fut obligé de faire sa retraite, en laissant sur le champ de bataille sept pièces de canon et plusieurs caissons.

Après le passage du Rhin, l'armée de Sambre-et-Meuse continua sa marche en remontant le cours du fleuve; elle dépassa la Sieg, et se porta sur la Lahn. La vivacité avec laquelle les Français s'attachaient à la poursuite de l'ennemi, donna lieu à quelques engagemens entre son arrière-garde et les troupes aux ordres du général Lefebvre. Tel fut le combat d'Hénef, où le général Lefebvre donna seul avec sa division. Après une fusillade assez vive, ce poste fut emporté, et l'ennemi se retira sur la hauteur d'Anelshorn, où il attendit de pied ferme une nouvelle attaque.

Déja l'ordre est donné; une des redoutes des Autrichiens fait plusieurs décharges à mitraille; mais la cavalerie française tourne cette redoute, sabre tout ce qu'elle trouve de cavaliers et de canonniers sur son passage, s'empare de la redoute, et force l'ennemi à une prompte retraite.

Au commencement de l'an 4, le général en chef Jourdan partagea en deux corps l'armée, qui se trouva sur la droite du Rhin. Son projet

était de donner de l'inquiétude à l'ennemi, en se montrant sur plusieurs points à la fois. A cet effet, un corps de trente mille hommes, divisé en trois colonnes, se porta sur la Sieg. La division du général Lefebvre faisait partie de ce corps, et se mesura seule avec l'ennemi aux combats de la Nidda et d'Oberdiffembach.

Déja cette division s'était avancée au-delà de la rivière de la Sieg, et paraissait destinée à se porter jusque sur la Lahn, afin d'opérer une diversion avantageuse à l'armée du général Pichegru ; mais un gros corps de troupes autrichiennes qui s'avançait pour l'attaquer, et plus encore le manque absolu de vivres dans un pays épuisé et entièrement ruiné, déterminèrent le général Lefebvre à se replier, et à prendre une excellente position derrière la Sieg. C'est là qu'il tint en échec la colonne ennemie du général Boroz.

Après ces diverses opérations, les troupes prirent leurs quartiers d'hiver ; la division du général Lefebvre descendit sur Cologne.

Dans le mois de prairial de cette année, l'ennemi ayant rompu l'armistice, les hostilités recommencèrent. Le 12, l'armée se mit en marche sur deux colonnes ; l'avant-garde aux ordres de Lefebvre avait ordre de forcer le passage de l'Acher, en avant de Troisdorff, d'enlever Siegberg, et de remonter ensuite la rive droite de la Sieg, pour prendre une position vers Happenschoss. Les positions de l'ennemi étaient fortement retranchées. Vers les neuf heures du matin, les deux divisions Lefebvre et Colaud commencèrent l'attaque avec impétuosité, forcèrent le passage, et chassè-

rent par-tout les Autrichiens de leurs retranchemens. Une partie de l'avant-garde du général Lefebvre chargea les ennemis jusqu'aux portes de Siegberg ; s'empara immédiatement de la ville et du pont sur la Sieg, quoique défendus par une nombreuse artillerie.

Le lendemain, ce général passe la Sieg au-dessus de Blankemberg. Ni les fatigues de ces marches pénibles, ni les difficultés des chemins, n'étonnent les troupes qui sont sous ses ordres ; elles parviennent sur les hauteurs derrière Ukerath, que l'ennemi abandonne pour se retirer sur Altenkirchen.

Le nom d'Altenkirchen est célèbre dans l'histoire de cette campagne. A ce combat, les armes françaises acquirent un nouveau lustre ; les généraux, comme les soldats, y soutinrent la brillante réputation de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Lefebvre, chargé d'attaquer cette redoutable position, culbuta d'abord tous les avant-postes ennemis ; et dès qu'il eut débouché sur les hauteurs opposées à celle d'Altenkirchen, une canonnade des plus vives s'engagea de part et d'autre. Le général Lefebvre, à qui la position de l'ennemi était parfaitement connue pour y avoir combattu l'année précédente, partagea aussitôt sa troupe en trois colonnes, et resta en personne à celle du centre.

Les deux colonnes de droite et de gauche avaient ordre de déborder les ailes de l'ennemi, et de les tourner. La colonne du centre devait attaquer de front. Toutes ces dispositions s'exécutèrent avec le plus grand ensemble. Par-tout le terrible pas de charge se fait entendre ; par-tout on voit gravir les colonnes sur des hauteurs

presque inabordables ; par-tout on voit déployer la plus grande audace et la plus grande intrépidité. L'ennemi oppose à cette attaque une vigoureuse résistance ; mais enfin la baïonnette triomphe ; des charges de cavalerie, exécutées à propos, achèvent la défaite de l'ennemi, qui bientôt est mis en pleine déroute.

Ce combat ne dura que deux heures, mais il fut d'autant plus sanglant pour l'ennemi, et glorieux pour les vainqueurs.

Cependant les Autrichiens avaient rappelé, de la rive gauche du Rhin sur la rive droite, la presque totalité de leurs forces. L'archiduc Charles, après avoir augmenté son armée de quelques troupes du corps de Wurmser, se porta sur la Lahn avec des forces considérables, de manière que lorsque Jourdan voulut faire passer son avant-garde du côté de Wetzlar, le général Lefebvre, qui la commandait, se vit tout-à-coup attaqué par une armée nombreuse. Quoiqu'il n'eût avec lui que cinq bataillons et cinq escadrons, ce général ne crut pas devoir se retirer sans combattre, et il s'engagea une affaire des plus vives. Les Français firent des prodiges de valeur, et soutinrent long-temps, sans perdre un pouce de terrain, l'effort de toute l'armée ennemie.

C'eût été compromettre le salut de l'armée, que de la laisser plus long-temps dans cette position ; aussi le général Jourdan donna-t-il l'ordre de la retraite.

Le général Lefebvre continua de se montrer avec avantage dans les combats qui terminèrent la campagne de l'an 4. On le vit successivement à la bataille de Kaldeich, où il donna

seul avec sa division; à celle de Friedberg; au combat de Bamberg, et à la bataille de Sulzbach, où l'attendait une victoire non moins brillante que celle d'Altenkirchen.

Le combat de la Sulzbach commença le 30 thermidor au matin, et l'on se battait encore à sept heures du soir. La bravoure de ceux qui défendaient cette position, fut égale à celle des assaillans. Déja les Français étaient victorieux sur le flanc droit de l'ennemi; mais la gauche présentait les plus grands obstacles. Plusieurs fois les grenadiers tentèrent de grimper par l'endroit inaccessible du rocher, qui les mettait à l'abri du feu: leurs tentatives furent inutiles; ils roulèrent en bas avec les pierres qu'ils détachaient sous leurs pieds. Le général Lefebvre arrive sur les hauteurs à gauche; l'ennemi les défend avec opiniâtreté; la nuit survient, et son obscurité augmente l'horreur du combat; enfin, après des efforts réitérés, les hauteurs sont emportées; une partie des ennemis est taillée en pièces, l'autre faite prisonnière, et les Français campent sur le lieu même de leur victoire.

L'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Hoche, ouvrit la campagne de l'an 5 par le passage du Rhin, à Neuwied. En vain l'ennemi demandait un armistice, semblable à celui qui venait d'être conclu en Italie; Hoche exigeait préalablement l'évacuation de la Lahn, et la cession d'Ehrenbreistein. On ne put s'accorder; et les hostilités commencèrent le 29 germinal.

Les Autrichiens étaient fortement retranchés en arrière de la petite rivière de Sayn, leur

droite à Hettersdorff, et leur gauche à Bendorff. Pendant que les redoutes de la droite de l'ennemi étaient vigoureusement attaquées, les généraux Lefebvre et Lemoine emportaient à la baïonnette le village et les redoutes de Bendorff. La cavalerie acheva de décider le succès, et l'on fit 4000 prisonniers.

Le général Lefebvre reparut sur le théâtre de ses premiers triomphes. Après avoir franchi la Nidda, défendue par la cavalerie autrichienne, il se porta sur Francfort. Les chasseurs allaient y pénétrer pêle-mêle avec l'ennemi, lorsque la nouvelle de la signature de l'armistice enchaîna leur ardeur ; Lefebvre donna des ordres pour suspendre le combat, jusqu'au retour d'un officier qu'il dépêcha sur-le-champ au général Hoche.

C'est à cette époque que le directoire exécutif lui écrivit la lettre suivante :

« L'armée de Sambre-et-Meuse a reparu, « citoyen général, sur la rive droite du Rhin, « aussi formidable par sa discipline que par « son courage ; et c'est pour le directoire exé- « cutif un nouveau motif de satisfaction, en « vous félicitant de la mémorable victoire de » Neuwied, et des succès que l'avant-garde a « obtenus depuis sous vos ordres. Si, comme « nous l'espérons, la paix, dont les préliminaires sont signés, se conclut immédiate- « ment, la rapidité de vos progrès chez l'en- « nemi y aura sans doute beaucoup contribué, « et la reconnaissance de la République pour « vos services en deviendra plus vive. »

Les hostilités avaient cessé ; la paix se négociait à Rastadt, et l'armée jouissait enfin du

repos, après tant de fatigues ; mais ses chefs veillaient à ce qu'elle ne s'affaiblît point dans une molle oisiveté. C'est ainsi que dans les fêtes publiques, les jeux même des soldats tendaient à rappeler quelques-unes des batailles de cette guerre.

Après la mort du général Hoche, Lefebvre, comme le plus ancien général divisionnaire, prit provisoirement le commandement de l'armée. A cette époque, les négociations de Rastadt permettaient au directoire de faire une guerre plus active à l'Angleterre. Il fut question d'envahir l'électorat d'Hanovre, et Lefebvre fut désigné pour commander cette expédition ; mais diverses causes politiques firent renoncer à cette entreprise. Enfin, le congrès de Rastadt touchait à son terme ; et dans le cours du mois de nivose an 7, les armées eurent ordre de se préparer à reprendre les hostilités.

Le 30 ventose, l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan, se mit en mouvement, et emporta, dans un premier combat, les positions de l'ennemi.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Autrichiens profitèrent d'un brouillard épais, et du rapport d'un sergent, qui avait déserté le matin, et avait donné le mot d'ordre, pour se glisser en force entre le général Lefebvre et le général Saint-Cyr. Alors il attaqua sur plusieurs points, et particulièrement à Rostrach, où se trouvait l'avant-garde. Ce corps de troupes, composé de huit mille hommes seulement, se battit pendant cinq heures contre trente-six mille Autrichiens. La vingt-cinquième demi-

brigade d'infanterie légère, les soixante-septième et cinquante troisième de ligne; les chasseurs du premier régiment; les hussards des quatrième et cinquième; les sapeurs et l'artillerie, se couvrirent de gloire. Le général Lefebvre, en leur donnant l'exemple, fut blessé d'un coup de feu au bras.

Cette blessure l'obligea de se rendre à Huningue; il y reçut une armure complète du directoire exécutif, comme un témoignage de la gratitude nationale pour la bravoure et les talens qu'il avait montrés à l'armée du Danube.

Ici se termine la notice des actions militaires de ce général, mais non celle des services qu'il a rendus à la République. Une nouvelle carrière va s'ouvrir devant lui : si ses blessures ne lui permettent plus de s'illustrer à la tête des armées, le courage et la fermeté qu'il saura déployer contre les factions de l'intérieur, lui donneront de nouveaux droits à l'estime publique.

A l'époque où le général Lefebvre revint en France, à peine guéri de sa blessure, le directoire et les conseils étaient divisés, et l'inquiétude agitait tous les esprits. Les mêmes hommes qui, en 1793, avaient bouleversé la France, rappelaient, par leurs vœux et leurs discours, le retour de cette funeste époque; l'antre des Jacobins s'était rouvert sous le nom d'*assemblée politique des frères et amis*; l'ombre de Marat et de Robespierre y était chaque jour invoquée, et il était question de rappeler la Convention.

Plusieurs membres du directoire favorisaient ouvertement le nouveau club, mais ils ne tar-

dèrent pas à s'apercevoir que les ultra-révolutionnaires les poussaient au-delà du but qu'ils s'étaient proposé, et se hâtèrent d'arrêter les progrès de leurs sectaires. Ce fut dans ces circonstances que le commandement de la dix-septième division militaire (Paris) fut confié au général Lefebvre.

La fermeté de ce général, et son dévouement à la liberté, semblèrent promettre que le règne des factieux touchait à son terme; les espérances redoublèrent, lorsque l'on apprit que le premier usage qu'il avait fait de son autorité, avait été pour faire fermer la réunion des Jacobins dans la rue du Bacq.

Cependant toute la sollicitude du général Lefebvre ne pouvait s'étendre au-delà des bornes de son commandement. Paris était tranquille; mais la constitution si souvent violée, la République mal gouvernée, faisaient éprouver à tous les Français le besoin d'un meilleur ordre de choses. On desirait un gouvernement capable de recueillir les débris de l'édifice politique, ou d'en fortifier les bases ébranlées; mais on ne savait ni comment, ni par qui pouvait s'opérer ce changement, lorsque la fortune ramena Bonaparte en France.

La révolution de brumaire ayant été résolue, la promptitude avec laquelle elle s'exécuta, répondit au caractère énergique de celui qui présidait à cette entreprise. Bonaparte, environné de tous ses compagnons d'armes, eut aussi pour lui tous les amis de l'ordre et du bonheur de la patrie. Comme militaire, le général Lefebvre devait s'associer à sa gloire; comme ami de son pays, il s'empressa de

concourir avec lui à la journée du 18 brumaire.

Bonaparte appelé dans le sein du Conseil des Anciens, pour y entendre la lecture du décret qui le nommait général en chef de l'armée de l'intérieur, et transférait le Corps législatif à Saint-Cloud, parut à la barre accompagné du général Lefebvre, et prêta le serment de faire exécuter le décret.

A la nouvelle de cette séance tenue par le Conseil des Anciens, le Directoire s'était assemblé, et avait mandé le commandant de la dix-septième division militaire pour rendre compte de sa conduite et de ce qui se passait dans Paris; Lefebvre répondit, que d'après le décret, il n'avait plus de compte à rendre qu'à Bonaparte, qui venait d'être nommé son général.

Le lendemain 19 brumaire, de nombreux détachemens occupaient tous les postes à Saint-Cloud. Les soldats, sans chercher à connaître pour quelle cause ils marchaient, ne voyaient que leurs chefs; et les noms de ces guerriers, qui avaient tant de fois combattu pour la république et la liberté, justifiaient leur confiance. La séance du Conseil des Cinq-Cents s'ouvrit à une heure. Les premières délibérations annonçaient qu'elle serait extrêmement orageuse, lorsque Bonaparte entra dans la salle pour exposer au Conseil les moyens de sauver la patrie. C'est à l'histoire à peindre l'agitation qui se manifesta parmi les représentans à l'arrivée de Bonaparte; elle rappellera ce désordre et les cris de ceux qui proposaient de le mettre hors de la loi; elle présentera ce jeune héros, qui

avait survécu à tant de batailles, prêt à périr sous le poignard d'un obscur assassin; mais à côté de ce tableau, elle n'oubliera pas le généreux dévouement du guerrier qui, volant à son secours, lui fit un rempart de son corps, et le conserva pour accomplir les destinées de la France.

La nation entière déclara que dans cette journée, le général Lefebvre avait bien mérité de la patrie; et Bonaparte, par un arrêté particulier, le conserva au commandement de la dix-septième division militaire.

Ce n'était plus alors des factieux à surveiller, des mécontentemens à étouffer, et l'ordre à maintenir dans Paris, qui réclamaient l'énergique fermeté de ce général; des travaux plus nobles l'occupaient. La nouvelle constitution venait d'être proposée à l'acceptation des Français; les troupes réunies à Paris sous ses ordres, la reçurent avec enthousiasme; Lefebvre fut leur interprète auprès du Gouvernement.

Bonaparte ayant résolu de signaler les premières époques de son consulat par l'extinction de la guerre civile de la Vendée, ce général le seconda puissamment par les mesures qu'il prit pour soumettre et pacifier les départemens de l'Eure, de la Manche, du Calvados et de l'Orne.

Tel est l'exposé rapide des services rendus à l'Etat par le général Lefebvre. Si nous n'avons pas, dans cette notice, rappelé des traits particuliers qui peignent son caractère, ce n'est pas qu'ils manquent à sa gloire; les deux faits qu'on va lire prouveront qu'il sut allier la générosité à la bravoure.

Les Russes faits prisonniers en Hollande étaient envoyés à Alençon. A leur passage à Ruel, près Paris, Lefebvre alla les visiter. La fatigue dont ils étaient accablés, après une route aussi longue, la misère à laquelle il les vit réduits, le touchèrent; il se transporta sur-le-champ auprès du ministre de la guerre, et obtint que ces prisonniers resteraient à Ruel tout le temps qu'il jugerait convenable; il donna lui-même les ordres pour qu'il fût pourvu convenablement à tous leurs besoins.

Le second trait n'est pas moins honorable. Pendant qu'il commandait la dix-septième division militaire, il fut instruit qu'il existait dans la prison de l'Abbaye un cachot fétide et malsain, dans lequel le barbare geôlier s'était permis de renfermer par punition un prisonnier qui avait tenté de s'évader. Lefebvre, persuadé que l'humanité pouvait s'accorder avec la sévérité de la justice, ordonna sur-le-champ que ce cachot fût à jamais fermé.

Enfin, la tranquillité rendue aux départemens de l'Ouest, la paix conquise à Marengo et à Hohenlinden; l'esprit de faction remplacé dans l'intérieur par la confiance, permettaient au gouvernement d'acquitter envers ce général la dette de la patrie. Le 7 germinal an 8, les Consuls adressèrent au Sénat-Conservateur le message suivant :

« Sénateurs,

« Le premier Consul, en conformité de l'article 16 de la constitution, propose le général de division Lefebvre, pour candidat à la place vacante au Sénat-Conservateur. Le

« général de division Lefebvre s'est constamment trouvé à l'avant-garde pendant la « guerre de la liberté. Il commandait à Paris, « lors du 18 brumaire. Il a montré autant de « sagesse, autant d'attachement aux principes « sacrés de la liberté, qu'il avait montré de « courage et de talens militaires à Fleurus, au « passage du Rhin, à Wetzlar. Plusieurs fois « blessé dans les campagnes précédentes, il « l'a été si grièvement la campagne dernière, « qu'il ne peut plus faire la guerre active d'une « manière digne de lui. »

Signé BONAPARTE.

Le 11 germinal, Lefebvre a été admis au Sénat, où il jouit de l'estime de ses collègues et de la confiance du gouvernement : il y remplit aujourd'hui les fonctions honorables de Préteur. . . . . .

LEGRAND.

En parcourant aujourd'hui les noms de tant de guerriers que la victoire a rendus célèbres, on desire connaître par quels degrés ils se sont élevés au premier rang, quels talens ils ont déployés dans leur carrière militaire, quels services éminens ils ont rendus à la patrie; on aime à les suivre sur le champ de bataille, dans les camps, et on les en admire davantage s'ils ont mérité leur gloire et justifié leur réputation. C'est ainsi que se présente à nos regards le général auquel nous consacrons cette notice.

Claude-Juste-Alexandre LEGRAND est né au Plessier-sur-Saint-Just, département de l'Oise, le 23 février 1762. Il entra comme soldat au régiment Dauphin, infanterie, le 16 mars 1777; il fut fait caporal, le 3 février 1781, sergent, le 1^er^ janvier de l'année suivante, sergent-major, le 1^er^ juin 1786. Ce grade était pour Legrand, comme pour les soldats nés roturiers, le *nec plus ultrà* de son avancement militaire, lorsque la révolution renversa cette injuste barrière, et ouvrit un plus vaste champ à la valeur. Il fut nommé, en 1791, chef d'un bataillon de la Moselle. En 1792, il fut chargé par le gouvernement de l'inspection d'une partie des troupes de l'armée de la Moselle; et l'année suivante, élevé au grade de général de brigade, par brevet du 20 septembre, il conduisit à la Vendée une des colonnes de l'armée de Mayence. Dans l'une et l'autre mission, il mérita les éloges les plus flatteurs.

Legrand fit ensuite partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, et se trouva, entr'autres affaires, aux batailles d'Arlon, de Fleurus, de Juliers, etc. A cette dernière il justifia particulièrement la confiance qu'on lui avait accordée. Les ailes de l'armée ayant plié et en partie passé la Sambre, il se trouvait au centre avec quatre bataillons et une compagnie d'artillerie légère; il défendit avec courage le village d'Herpigny, trois fois attaqué dans cette journée par des forces supérieures, conserva ce poste important, fit éprouver une perte considérable à l'ennemi, donna le temps à l'armée française de reprendre l'offensive, et contribua par-là au gain de la bataille qui était resté incertain jusqu'à six heures du soir.

La campagne de l'an 3 fut remarquable par le passage du Rhin, effectué dans la nuit du 18 au 19 fructidor, par l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse. Ce passage eut lieu sur deux points différens; le général Legrand eut ordre d'effectuer le sien à Ham, au-dessus de Dusseldorf, avec une partie des grenadiers de la septième division. Le 19 au soir, il les conduit au lieu de l'embarquement; les bateaux ne peuvent se mettre en marche que sur les onze heures et demie: la lune levée depuis plus d'une heure laisse apercevoir ces mouvemens à l'ennemi; mais cette circonstance, loin d'inquiéter les soldats, ne sert qu'à redoubler leur courage et à éclairer leur triomphe.

A la vue de cette petite flotte, l'ennemi fait un feu terrible de la redoute devant laquelle elle s'avançait. Les grenadiers continuent leur route dans le plus grand silence; ni le feu de

la batterie qui tire à mitraille, ni celui de la mousqueterie, ne peuvent les retarder; ils approchent de l'autre rive. Le général Legrand, bouillant d'impatience, n'attend pas que les bateaux touchent le sol: il s'élance dans le fleuve en criant: *Camarades, suivez-moi!* Les soldats se montrent dignes de leur chef; ils se précipitent sur ses pas, battent la charge, et attaquent l'ennemi avec vigueur. Avec un seul bataillon de grenadiers, le général Legrand culbute deux mille hommes, campés en arrière de l'anse de Ham, s'empare d'une batterie de sept pièces de canon qui défendait le débouché de la Herf, se porte rapidement sur Dusseldorf, s'empare de vive force de la ville, et fait prisonnier le général-commandant avec sa garnison composée de quinze cents hommes, cavalerie et infanterie. Cette opération fut terminée en moins de sept heures.

Ainsi s'ouvrit la campagne de l'an 3 à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Legrand qui avait eu une si grande part au succès de ce passage du Rhin, mérita du général en chef une mention particulière. Jourdan disait dans son rapport: « La conduite du général Legrand et « son intrépidité sont au-dessus de tout éloge. »

Si l'on veut suivre ce général dans le cours de ses succès, on le verra donner de nouvelles preuves de talent et de courage à l'attaque des hauteurs de Poperg et de Leinsfeld, où l'ennemi fut repoussé jusqu'à Amberg, et qui facilita la prise de Cassel par le général Bonnaud. On le verra, en l'an 4, effectuer de vive force un second passage du Rhin, à Wissenthurn, vis-à-vis Neuwic, où, à la tête de douze com-

pagnies d'infanterie, il chassa l'ennemi de ses retranchemens, lui fit perdre beaucoup de monde, et le tint en échec autant de temps qu'il en fallut pour établir un pont sur le Rhin.

A la bataille de Vurtzbourg, sa brigade occupant une étendue de deux lieues, fut enveloppée par environ trois mille chevaux et neuf ou dix mille hommes d'infanterie : il sentit la nécessité de réunir sa troupe ; il y parvint en surmontant tous les obstacles, en opposant le courage et l'audace au nombre, se fit un passage, opéra sa retraite en combattant, ne cédant le terrain que pied à pied, et protégea celle de la cavalerie de l'armée qui était singulièrement compromise.

A celle de Liptingen, sa brigade, plusieurs fois attaquée par des forces supérieures en nombre, ne put être entamée ; elle repoussa toujours l'ennemi, et protégea la retraite d'une partie de l'armée. Dans cette journée, il eut deux chevaux blessés sous lui ; et de deux de ses frères qui servaient près de lui, l'un comme aide-camp, l'autre comme officier d'ordonnance, l'un fut tué et l'autre eut un cheval blessé.

En l'an 5, les Autrichiens au nombre de douze cents hommes effectuèrent un passage du Rhin à Neuhorff, sous la protection de la forteresse d'Ehrenbreistein. La troupe du général Legrand se trouvant, dans cette circonstance, dispersée depuis le confluent et la Lahn jusqu'à Neuwic, il réunit à la hâte deux compagnies de grenadiers et vingt-cinq dragons, avec lesquels il attaque impétueusement l'ennemi, lui fait quatre cents prisonniers, tue le reste ou le culbute dans le fleuve.

Les négociations de Rastadt suspendirent les hostilités pendant l'an 6. En l'an 7, le général Legrand, nommé général de division, par arrêté du premier floréal, vint prendre le commandement des troupes sur la rive droite du Rhin, et établit son quartier-général à Kork, en avant de Kehl. Une maladie qu'il essuya, le contraignit de le quitter momentanément pour se rendre à Strasbourg. Il commençait à peine à se rétablir, lorsque le général Masséna, jaloux de s'entourer d'officiers braves et distingués, l'appela auprès de lui en Helvétie; mais l'ennemi se renforçant chaque jour dans la vallée de la Kintzig, Legrand vint reprendre son premier poste sur la rive droite.

Le projet des Autrichiens avait été en effet de faire une diversion du côté de Strasbourg, pour obliger Masséna à détacher des troupes de la Suisse. Le 18 messidor, le général Legrand fut attaqué sur tout son front par des forces supérieures. L'ennemi déboucha par les vallées de la Kintzig et d'Erbach, se dirigeant sur Oberkirck, Offembourg et Attenheim. Nos avant-postes, attaqués inopinément pendant la nuit, sont obligés de céder au nombre; ils évacuent Offembourg, et rétrogradent jusque dans la forêt de Neumülh, à une petite lieue de Kehl.

Le général Legrand, ayant fait venir des troupes fraîches, marche le lendemain matin à l'ennemi, et le repousse de poste en poste jusqu'à Offembourg. Là, l'Autrichien essaye d'opposer quelque résistance; mais après un combat de quatre heures, il est forcé de céder à l'impétuosité française; et Legrand reprend par son courage, l'avantage que l'ennemi n'a-

vait dû qu'à la surprise et à la supériorité de ses forces.

Les Autrichiens tentèrent depuis quelques nouvelles attaques sur divers points occupés par sa division ; mais ils furent constamment repoussés. Leur cavalerie, forte de cinq mille chevaux, et supérieure en nombre à la cavalerie française, évita d'en venir aux mains ; celle-ci exécuta plusieurs charges vigoureuses, et remporta presque toujours l'avantage.

Lorsque l'armée du Rhin marcha une seconde fois sur le Lech, pour, de là, se rabattre sur le bas Danube, et couper les communications de l'ennnemi avec ses magagins de Donawerth et d'Ingolstadt, le général Legrand, commandant une division de l'aile gauche, passa le Danube à Lavingen, pour venir prendre position à la gauche de l'armée.

Le 26 floréal an 8, sa division eut à soutenir en avant d'Erbach, le premier choc de l'armée autrichienne : le général Kray avait réuni toutes ses forces auprès d'Ulm. Sur les deux heures du matin, plusieurs colonnes de cavalerie ennemie fondent au galop sur les grand'gardes de la division Legrand, et pénètrent en les culbutant, dans les deux villages de Papelaw et d'Erbach. Les troupes cependant résistaient avec avantage, lorsque le général Legrand apprit que l'ennemi, qui, débordant sa gauche, l'avait déja séparée de la division Souham, faisait filer une forte colonne dans la vallée de Papelaw. Il dut alors ordonner un mouvement de retraite, et, cédant le terrain pied à pied, il prit position, vers les neuf heures du matin, en arrière de Donawrieden et Reussingen.

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne ayant ensuite exécuté quelques manœuvres habiles pour joindre les divisions, bientôt les troupes réunies recommencent le combat sur tous les points. L'ennemi trouve par-tout une vigoureuse résistance ; la division Legrand, quoique placée dans des ravins et sur les lisières des bois, tire parti du terrain difficile qu'elle occupe, et soutient la gauche de sa cavalerie : sa droite était protégée par l'artillerie qui empêchait l'ennemi de déboucher de Teischeingen.

Tel était l'état du combat, lorsque le canon du lieutenant-général Saint-Cyr se fit entendre sur la rive doite du Danube. L'ennemi, craignant qu'on ne lui coupât sa retraite sur Ulm, prit le parti de se retirer. Les troupes, quoique épuisées par douze heures de combat, sentirent alors renaître leurs premières forces, et le poursuivirent avec beaucoup de vigueur. La division Legrand reprit, à neuf heures du soir, la position qu'elle avait été obligée de quitter le matin.

Le combat de Delmesingen, qui se donna le 2 prairial suivant, ne fut pas moins glorieux pour le général Legrand. Pendant que le corps de troupes qui, le premier, avait passé le Danube, attaquait Delmesingen, de nouvelles troupes traversaient le pont d'Erbach, et se formaient dans la plaine pour soutenir ce corps et celui qui s'était porté vers Achetetten. L'attaque commencée sur ce dernier point, avait déja fait reculer nos avant-postes ; mais la bonne contenance et la fermeté du général Legrand arrêtèrent l'ennemi ; ses deux aides-de-camp, Legrand et Laval, donnèrent dans

cette occasion des preuves éclatantes de bravoure; ils poursuivirent les Autrichiens, chacun à la tête d'une colonne, les chassèrent d'Ersingen, et les culbutèrent dans le Danube où un grand nombre d'entre eux se noya.

La campagne d'hiver, qui suivit et fut la dernière de cette guerre, offrit au général Legrand d'autres lauriers à cueillir. Il eut particulièrement la gloire d'attacher son nom à la célèbre victoire de Hohenlinden, qui décida la défaite totale de l'armée autrichienne et contribua à hâter le retour de la paix.

A cette bataille, sa division, forte d'à peu près quatre mille cinq cents hommes, avait la gauche de l'armée; elle occupait la plaine en avant d'Arogen, et par sa position appuyait la droite à Minbach; et sa gauche était dans la direction des bois d'Endorf.

Pendant que les divisions du centre étaient aux prises sur le front de Hohenlinden, le prince Ferdinand, à la tête d'un corps composé de dix-huit bataillons, de quatre régimens de cavalerie et de quinze pièces d'artillerie, ayant sous ses ordres le général Kelmayer, avait suivi la rive gauche de l'Izen, et à midi commençait à déboucher par Lendorf et Isen. Il avait dessein de tourner les bois d'Oprechling et d'Endorf, pour s'emparer de la redoute d'Erdingen et de Hohenlinden, afin d'ôter aux Français toute communication avec Munich, de les prendre à dos, et de rendre nuls les succès que le centre avait obtenus. Le général Legrand s'en aperçut; et voyant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, il donna le signal de l'attaque. Sa division fondit avec impétuo-

sité sur l'ennemi, le culbuta et fit un carnage horrible, au point que le terrain était jonché de cadavres. Trois mille prisonniers et quatre pièces de canon furent le fruit de cette victoire; le prince Ferdinand fut forcé d'abandonner son projet, de se retirer en désordre et précipitamment dans la vallée de Dorfen, où le lendemain il fut suivi par cette même division, qui lui fit environ quinze cents prisonniers.

Deux jours auparavant cette fameuse bataille de Hohenlinden, le géné al Legrand avait encore valeureusement combattu dans la vallée de Dorfen; il avait la gauche de l'armée, qui, en partie marchant sur Muldorf, fut attaquée et obligée de rétrograder : ses troupes étaient campées aux environs de Schwindeeck, couvrant la vallée de Dorfen. L'ennemi, après le succès qu'il avait obtenu, voulait empêcher les divisions du centre de se lier avec l'aile gauche, et se porta sur Schwindeec pour s'emparer des vallées de Dorfen et d'Isen. L'affaire s'engagea; mais la résistance fut opiniâtre; le terrain ne fut cédé que pied à pied et en combattant jusqu'à la nuit fermée, que le général Legrand prit position sur les hauteurs de Dorfen, d'où il communiqua avec la division aux ordres du général Ney par la vallée de l'Isen.

L'armée du Rhin poursuivait le cours de ses victoires; l' ile gauche ayant passé la Salza, partie à Lauffen, et partie à Burg-Hausen, gagna la route de Riea, bloqua Braunau, se porta sur Scharding, et entra à Wels, après une marche forcée. Le général Legrand, qui en faisait l'avant-garde, fit en route plus de douze cents prisonniers.

La paix, signée à Lunéville, vint borner le cours de tant de triomphes; la victoire n'avait plus de palmes à distribuer aux généreux défenseurs de la patrie, mais la reconnaissance nationale les attendait parmi leurs concitoyens. Le général Legrand vit inscrire son nom parmi ces guerriers qui ne connurent d'autre ambition que celle de la gloire, d'autre guide que l'honneur, et dont l'estime publique est à jamais le partage.

En l'an 9, le gouvernement le choisit pour commander le Piémont, aujourd'hui la vingt-septième division militaire. Il y remplaça le général Delmas, immédiatement après la révolte de la troupe qui eut lieu à cette époque. Legrand fit tout rentrer dans l'ordre, et parvint en moins de deux mois, par des mesures sages et vigoureuses, à purger le pays d'une multitude de brigands qui infestaient les routes, et les rendaient impraticables par les vols et les assassinats qu'ils y commettaient journellement.

Un nouvel arrêté du gouvernement, du 5 germinal an 11, l'appela aux fonctions d'inspecteur-général d'infanterie. La guerre qui se prépare contre l'Angleterre, en rappelant ses services passés, sera, sans doute, pour lui une occasion d'en rendre de nouveaux à la République. Il commande aujourd'hui la troisième division du camp de Saint-Omer, à laquelle il a été appelé par un arrêté du premier Consul du 13 fructidor an 12 . . . . . .

LEMOINE.

Le général LEMOINE est né à Saumur, département de Maine et Loire, le 23 novembre 1764. Son père, Maurice Lemoine, était salpétrier du roi; il possédait une fortune honnête et jouissait de beaucoup de considération parmi ses concitoyens. Maurice Lemoine eut sept enfans de sa première femme, et vingt-huit de sa seconde. En bon père il employa sa fortune à leur procurer de l'éducation; mais il n'en éleva que neuf, dont sept garçons. Six étaient au service avant la révolution. De ces six, trois seulement restèrent attachés au parti des armes; les trois autres se consacrèrent, à l'exemple de leur père, à la fabrication du salpêtre dans leur département. Les bonnes mœurs, la belle tenue et l'esprit militaire de cette famille, la faisaient distinguer dans le pays. Des trois Lemoine, défenseurs de la patrie, deux sont morts aux armées. Le premier dans la Vendée, en sauvant son général, reçut trois coups de feu, et emporta les regrets de tous ses camarades; le deuxième, après plusieurs actes de bravoure, fut tué au siége de Condé; le troisième, Lemoine (Louis), général de division, semble n'avoir été respecté par le sort, au milieu des hasards de la guerre, que pour venger la mort de ses frères en servant dignement la patrie.

Louis Lemoine entra au service dans le régi-

ment de Brie infanterie, le 13 mars 1783. Dix-huit mois après, il fut nommé sous-officier, et il devint en peu de temps un des bons instructeurs du régiment.

A l'époque de la révolution, où les officiers français émigrèrent, ils proposèrent à Lemoine de suivre leur exemple; mais celui-ci, jaloux de ne devoir son avancement qu'à lui-même, et non aux circonstances, sollicita et obtint l'autorisation de quitter le corps, et se rendit à Saumur, son pays natal, où toute la jeunesse, formée en bataillons de volontaires, le nomma son commandant. Il mit tant de zèle et d'activité à instruire ses jeunes concitoyens, que, deux mois après, ils pouvaient rivaliser avec les anciens corps, tant pour la tenue que pour l'instruction.

Lors du décret qui ordonnait la formation des bataillons dans chaque département, Lemoine fut nommé, par la jeunesse de Saumur, lieutenant-colonel du premier bataillon de Maine-et-Loire, le 15 septembre 1791. Ce corps, aussitôt sa formation, partit pour Nantes, et de là se rendit à Verdun, pour y faire partie de la garnison.

L'armée française ayant rétrogradé immédiatement après le départ du général Lafayette, commandant le camp sous Sedan, bientôt Longwy tomba au pouvoir des Prussiens, et Verdun fut cerné et assiégé. Cette place était dans le plus mauvais état; on avait négligé de l'approvisionner; le brave Beaurepaire, qui la commandait, n'était point secondé par les administrations: les habitans, après trois ou quatre jours de bombardement, demandèrent avec

opiniâtreté au conseil défensif, que l'on rendît la ville ; et les magasins militaires furent pillés par la populace. Lemoine s'opposa à la reddition, avec les généraux Marceau et Dufour, qui étaient, ainsi que lui, chefs de bataillon à cette époque.

Beaurepaire, toujours sans ressources, se soutint encore pendant quelques jours ; mais forcé de céder à tous les besoins, il préfera se brûler la cervelle, à la honte de se rendre. Un nommé Neyon, commandant d'un dépôt, comme le plus ancien, lui succéda, et rendit la place ; il reçut même les ennemis à bras ouverts, se para de la croix de Saint-Louis, et resta parmi eux. Dans ces conjectures critiques, Lemoine s'était renfermé dans la citadelle, résolu de se défendre. On lui envoya de part et d'autre des parlementaires pour qu'il se conformât aux articles de la capitulation ; mais n'en ayant aucune connaissance authentique, il persista à rester dans la citadelle, quoique privé d'approvisionnemens, et n'en sortit qu'aux conditions qu'on lui laisserait emmener, outre ses armes et bagages, deux pièces de quatre avec leurs caissons ; de plus, un fourgon, qui servit à transporter le corps du commandant Beaurepaire, dont il ne voulut pas laisser les restes inanimés entre les mains de l'ennemi. Lemoine, en sortant de Verdun, se dirigea vers Sainte-Menehould, où il rendit les derniers devoirs à son collègue, ancien et respectable militaire, qui avait servi pendant quarante ans dans les carabiniers, où il était parvenu au grade de capitaine.

Quelques jours après, Lemoine partit avec

son corps, par ordre du général Dillon, pour la division Miranda, qui était campée à Grandpré. Dans la nuit du 14 au 15 septembre 1792, l'ennemi ayant forcé cette division de lever le camp, elle se mit en marche pour prendre position à Verger-le-Moulin. A peine était-elle arrivée à sa destination, que la nouvelle que la cavalerie française avait été battue, fut apportée par quelques fuyards, et répandit l'alarme dans le camp. Lemoine alors harangua sa troupe, et se présentant au général Miranda : « Général, lui dit-il, on vous aban-« donne ; l'ennemi se montre, mais voilà cinq « cent quatorze hommes dont je vous réponds, « et qui périront plutôt que de reculer. » Le général Miranda applaudit à sa résolution, et lui ordonna de se porter avec son corps à la gorge où la cavalerie ennemie voulait pénétrer. Lemoine y arriva assez à temps, et au moyen de son infanterie, soutenue de deux pièces de quatre, il fit un feu terrible, et repoussa l'ennemi. La nuit arriva, et les corps qui avaient fui se rallièrent. Dumourier félicita publiquement Lemoine d'avoir coopéré d'une manière aussi efficace au salut de l'armée ; il fit même mettre à l'ordre ce trait d'audace et de courage.

Lemoine fut ensuite chargé de remplir les fonctions de major-général de la division Miranda, à l'affaire du 20 septembre, contre les Prussiens, au camp de la Lune : quoique le succès en soit dû presque tout entier à la colonne infernale, sous les ordres de Kellermann, cependant, à la tête d'un parti de troupes, il soutint plusieurs actions avec la gauche de l'ar-

mée ennemie, à laquelle il fit éprouver, dans sa retraite, des pertes considérables.

Les Prussiens traitent de la paix, et Dumourier se retire. L'armée française se dirige sur Valenciennes, et campe à Quiévrain. Après différens combats, qui précédèrent la bataille du 7 novembre, et tandis que les troupes marchaient sur Jemmape, le corps commandé par Lemoine avait été destiné pour la réserve. Cet officier, interprète des sentimens des soldats, demanda à faire partie des troupes combattantes : il obtint cet honneur, et entra le premier dans le village de Carignon, à la tête de sa troupe, au milieu des flammes, exposé à tout le feu de l'ennemi, et après avoir traversé la rivière de la Trouille, pour se porter entre Mons et la droite des Autrichiens. Il fut du nombre des chefs qui, sans consulter le péril, emportèrent les redoutes, et contribuèrent au gain de cette bataille mémorable.

Le lendemain, l'armée se dirigea vers Liége. Avant d'y entrer, elle eut à combattre l'ennemi à Rocoux. Lemoine se distingua de nouveau, en le chassant d'un bois où il s'était confiné, et en mettant à découvert, par cette manœuvre, la droite de l'armée ennemie.

La division Miranda fut ensuite chargée du siége de Maestricht. L'ennemi, dans deux sorties différentes, fut vigoureusement repoussé. Lemoine, à la tête de son corps, mérita des éloges pour la bravoure avec laquelle il défendit le point confié à sa surveillance.

Après la bataille de Nerwinde, où tous les chefs de corps montrèrent tant de courage, malgré le destin qui les fit succomber, une

partie du corps de Lemoine fut renfermée dans Valenciennes ; il conduisit l'autre partie à Péronne, où le général en chef l'envoya auprès du général de division, pour l'aider à se garantir des approches de quelques partis ennemis.

La garnison de Valenciennes ayant été obligée de capituler, après un siége long et pénible, elle reçut l'ordre de marcher sur Lyon, déclaré en état de révolte. Le corps de Lemoine reçut la même destination. Quelque répugnance qu'il eût à figurer dans cette guerre malheureuse, où des Français se battaient contre des Français, le devoir de Lemoine était d'obéir. Immédiatement après son arrivée, on lui confia le commandement des troupes chargées de garder la route qui conduit au faubourg de Vèze. Après s'être occupé de reconnaître les positions, il fit attaquer le poste de la Duchère, que défendaient les chasseurs de Précy, et fit en même temps une fausse attaque sur un point, avec deux pièces de 4 et un parti d'infanterie. L'ennemi s'y porta en force, et pendant l'action, Lemoine fit escalader sur un autre point, au moyen de cinquante échelles, un mur de quinze pieds par trois cents hommes, qui, après un long combat dans les jardins, chassèrent les rebelles, et procurèrent, par ce succès, la facilité de dominer le faubourg, jusqu'alors inaccessible.

Les succès continuels que les troupes assiégeantes obtenaient chaque jour sur les révoltés, les forcèrent de se concentrer dans l'intérieur de la ville. Le siége fut poussé avec vigueur, et bientôt le manque de subsistances les déter-

mina à demander une suspension d'armes, à l'effet, disaient-ils, de rédiger les articles de la reddition : ce qui leur fut accordé. Mais ils ne profitèrent de ce délai que pour se réunir et effectuer leur évasion pour la Suisse par le faubourg de Vèze. En effet, ils sortirent sur deux colonnes ; la première, aux ordres de Précy, longeait la Saône ; et la seconde, celle de Virieu, défilait le long des murs des jardins. La colonne de Précy, ne rencontrant aucun obstacle, se sauva ; mais celle de Virieu, forte de huit cents hommes d'infanterie et de cinquante cavaliers, avec une pièce de canon, fut attaquée et arrêtée par Lemoine, qui, à la tête de trois cents hommes, marcha à sa rencontre, et après une heure de combat dans les haies et les chemins coupés, la battit et la défit complètement. Ce fut en considération de ces services, et sur la recommandation des généraux et des représentans du peuple près l'armée, que Lemoine fut nommé général de brigade, le 3 nivose an 2.

Il fut envoyé en cette qualité à l'armée des Pyrénées-Orientales, sous les ordres du général Augereau, qui lui confia une brigade de quatre mille hommes, dans laquelle étaient compris tous les grenadiers de l'armée.

Les Français avaient pris l'offensive. Après le glorieux combat de Montesquiou, et l'enlèvement des hauteurs de Oms, le général Lemoine reçut l'ordre de passer le Tech, de se rendre à Montesquiou, et d'attaquer, le 15 floréal an 2, à la pointe du jour, toutes les redoutes des Trompettes, hautes et basses, ainsi que le camp ennemi, fort de huit mille hommes environ.

Cet ordre fut exécuté : après deux heures de combat, malgré les obus et la mitraille, ses grenadiers, à la tête desquels marchaient Lagrange et Noyès, parvinrent à se rendre maîtres des redoutes et de tout le camp ennemi. Les Espagnols, poursuivis vivement, perdirent, ce jour-là, un grand nombre d'hommes, et laissèrent près de Céret, à la disposition du vainqueur, cent pièces de canon et plus de deux cents voitures chargées de bagages.

Le général Pérignon, qui commandait le centre de l'armée, ordonna de marcher de suite sur Bellegarde. Lemoine fut chargé de couper à l'ennemi toute communication avec cette forteresse ; il s'établit en conséquence en avant de la Jonquière, et laissant devant lui un pont sous lequel coulait un petit ruisseau, il fit, dans la même journée, élever un épaulement pour mettre sa troupe à couvert, et jeta un cheval de frise sur ce pont : ce qui empêcha l'ennemi de porter des secours aux assiégés. Ces bonnes dispositions furent applaudies par les généraux Pérignon et Dugommier.

Réuni avec la division Augereau, sur les montagnes voisines de Saint-Laurent-de-la Mouga, le général Lemoine, aux fameuses batailles des 26 thermidor an 2, et 25 fructidor suivant, coopéra puissamment à la défaite complète des troupes ennemies, composées d'Espagnols et de Portugais.

Tandis qu'il contribuait ainsi à fixer la victoire sur ce point, le général Doppet, qui se trouvait à quinze lieues de là, sur la droite, éprouvait des revers dans la partie de Camprédon. Le général Lemoine fut détaché pour aller

à son secours. Il traverse les montagnes les plus escarpées, s'empare de la ville de Carru, détruit les magasins de l'ennemi, et répand l'alarme dans tout le pays. Ce mouvement rapide décide les Espagnols à rétrograder pour venir le combattre. Lemoine, dont la mission était remplie, reprit le chemin des montagnes pour rejoindre son camp; et le général Doppet eut la facilité de se rétablir dans ses anciennes positions.

Vaincu dans un grand nombre de combats, et réduit à l'impuissance de continuer la guerre, l'ennemi prit la résolution de traiter de la paix. Le général Lemoine reçut en conséquence une autre destination; le 25 prairial an 3, il partit pour se rendre à l'armée de l'Ouest.

A son arrivée à Rennes, il fut chargé, par le général Hoche, de l'embrigadement d'une partie de l'armée. La manière dont il s'acquitta de cette mission, lui mérita l'attention du général en chef, qui lui accorda bientôt toute son estime, et lui en donna une première preuve en l'envoyant à Lamballe, à la tête de deux mille grenadiers, destinés à s'opposer aux brigands qui infestaient les départemens du Nord. La présence des braves, commandés par le général Lemoine, eut tout l'effet que le général en chef pouvait desirer; et la tranquillité succéda, dans ce pays, à la destruction presque totale des rebelles.

Les Vendéens, à cette époque, menaçaient la ville de Nantes, où ils attendaient un débarquement d'émigrés; le général Lemoine reçut ordre de s'y rendre, et de prendre le commandement de la douzième division militaire. Le

débarquement s'opéra dans la presqu'île de Quiberon ; Lemoine se mit en marche avec deux mille hommes et six pièces d'artillerie, pour se rendre à Vannes, et y faire partie des troupes déja réunies sous les ordres du général Hoche.

L'escadre anglaise ayant débarqué douze mille émigrés, qui s'étaient déja emparés de la presqu'île et de la forteresse de Quiberon, et de la petite ville d'Auray, alors Vannes se trouvait d'autant plus menacé, que les campagnes des environs étaient soulevées, et entraînées par la masse des émigrés débarqués ; ce qui pouvait porter leurs forces à plus de vingt mille hommes.

Le général en chef Hoche et le général Lemoine marchent sur Auray, attaquent l'ennemi sur deux colonnes, et, après une affaire assez chaude, l'obligent à se retirer dans le fort de Quiberon.

Les troupes républicaines campèrent sur la Falaise en face de l'ennemi ; et, pendant l'absence du général en chef, qui s'était transporté momentanément à Vannes, le général Lemoine prit le commandement du camp.

Le 28 fructidor an 3, à la pointe du jour, les émigrés, enhardis par leur nombre, vinrent l'attaquer sur trois colonnes, soutenues par une réserve : l'affaire fut terrible, et, après trois heures de combat, le choc fut si violent, que les corps ne se battaient plus qu'à l'arme blanche. Le général Lemoine ordonna de manœuvrer sur les flancs de l'ennemi, qui concentra ses forces, sans qu'il lui fût possible de les déployer : alors ce ne fut plus qu'une masse

informe, qui reçut pendant plus d'une heure le feu de l'artillerie. Presque tous les chefs ayant été tués, la déroute devint complète. Plus de quinze cents hommes et cent sept officiers, parmi lesquels cinq chefs supérieurs, restèrent sur le champ de bataille. Les Français poursuivirent les fuyards, et seraient peut-être entrés sur-le-champ dans le fort de Quiberon, s'ils n'avaient été arrêtés par le feu des vaisseaux ennemis qui les avaient débarqués.

Le général en chef arriva le soir, et fit, au nom de la République, des remercîmens au général Lemoine, sur une action aussi belle et aussi décisive. Quelques jours après, l'ennemi, n'ayant plus de ses chefs que le colonel Sombreuil, fut attaqué par le général Hoche en personne, et perdit la forteresse, que l'on prit d'assaut; tous les émigrés et une partie des chouans furent pris dans la presqu'île. Dans la nuit qui suivit cette affaire, le général Lemoine fit désenclouer les pièces de canon de la presqu'île de Quiberon, et tirer sur l'escadre anglaise, qui prit le large et disparut.

Il ne restait plus qu'à détruire les bandes de Georges et de Guillemot, qui avaient profité de quelques bateaux pêcheurs pour se sauver dans le Morbihan. Lemoine se mit à leur poursuite, et les força de passer en Angleterre. Après avoir rétabli la tranquillité dans cette partie de la Vendée, il fut envoyé dans le département de la Manche, qu'il pacifia avec la même célérité.

Le Directoire, pour lui témoigner sa satisfaction de ses services, lui fit remettre, par le général en chef, une paire de pistolets de la

manufacture d'armes de Versailles, et l'éleva, le 11 nivose an 4, au grade de général de division. Il lui écrivit, à cette occasion, la lettre suivante :

Paris, 5 thermidor an 4.

« Les ennemis intérieurs de la République « ont souvent été vaincus par vous, citoyen « général, et la pacification des départemens « de l'Ouest de la France a été en partie amenée par la conduite que vous avez tenue. Continuez à mériter les éloges que vous doivent « les amis sincères de la République, et ceux « que le Directoire-Exécutif s'empresse de vous « donner. »

Le général Lemoine partit ensuite pour Brest, sous les ordres du général Hoche, qui lui confia le commandement de l'avant-garde de l'armée expéditionnaire d'Irlande. Après trente-cinq jours de navigation, battue par la tempête, et après être restée sept jours dans la baie de Bantry, l'escadre française n'ayant pu se réunir aux généraux en chef, le général Lemoine eut à regretter la non-réussite d'une expédition qui devait punir l'insolence des Anglais. De retour à Brest, il fut destiné pour l'armée de Sambre-et-Meuse, où il prit le commandement de la première division.

Le 29 germinal an 5, cette armée passa le Rhin, et détruisit à Neuwied, dans une seule bataille, toutes les troupes du général Kray, au nombre de quinze à vingt mille hommes. Lemoine poursuivit, avec le général Lefebvre, l'ennemi jusque sur le Mein. Détaché pour aller à la rencontre d'un corps de huit mille

Autrichiens, il le joignit dans la plaine, le battit à plate couture, et le força de rentrer dans Mayence.

Quelque temps avant le 18 fructidor, il fut chargé par le général en chef Hoche, de diriger un parti de troupes considérable vers l'intérieur de la France. Mais arrivé à Mézières et Charleville, ce corps fut arrêté dans sa marche; Lemoine se rendit de suite auprès du Directoire. Ce fut lui qui, dans la nuit du 17 au 18 fructidor, fut chargé par le général Augereau de se porter sur le château des Tuileries, pour y faire arrêter Pichegru, et autres membres des deux conseils.

Peu de temps après cette journée, le gouvernement lui confia le commandement de la dix-septième division (Paris). On sait combien il mit de zèle et de dignité à remplir cette importante fonction. Lorsque le calme fut entièrement rétabli dans cette capitale, il partit pour Rouen, quartier-général de l'armée d'Angleterre, et bientôt reçut l'ordre de se rendre à Rome.

En l'an 7, lorsque les hostilités recommencèrent en Italie, et que les Napolitains firent, sans déclaration de guerre, l'invasion d'une partie du territoire romain, le général Lemoine fut envoyé à Terni, contre une colonne ennemie composée de six mille hommes d'infanterie, six cents chevaux et neuf pièces d'artillerie. Il n'avait, pour s'opposer à la marche de cette colonne, que la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade de bataille, sans artillerie ni cavalerie (les troupes qui devaient former sa division n'étant pas encore arrivées); cepen-

dant il fallait empêcher l'ennemi de s'établir sur la route de Spoletto à Narni ; de cette opération paraissait dépendre le salut de l'armée aux ordres de Championnet, qui avait été forcé d'abandonner Rome. Le général Lemoine, sans s'arrêter aux idées de détail, bravant tous les périls, et n'écoutant que son courage, fait marcher ses quinze cents hommes à la position qu'il avait reconnue ; il voit et laisse descendre l'ennemi de la montagne de la Cascade, où il avait passé la nuit, saisit le moment où la colonne, pressée dans un chemin creux, ne peut jeter ses tirailleurs sur les flancs, ni faire usage de son artillerie et de sa cavalerie, et fond sur elle avec sa troupe embusquée dès le matin. L'affaire fut des plus meurtrières ; le désordre se mit dans la colonne ennemie, et sa déroute fut complète. Son artillerie, consistant en neuf pièces de canon, deux cents voitures chargées de tentes et autres bagages, le général ennemi, trente-six officiers, et six cents prisonniers, restèrent au pouvoir du vainqueur. Le nombre des morts et des blessés fut très-considérable. Cette affaire effraya l'ennemi, battu sur tous les points, et bientôt après les Français rentrèrent dans Rome. Les consuls romains vinrent en personne embrasser le général Lemoine, et le complimenter de les avoir sauvés.

Le Directoire-Exécutif, en faisant connaître cette belle action à toute la France, décerna au général Lemoine une armure complète de la manufacture nationale de Versailles, en témoignage de satisfaction du service éclatant qu'il venait de rendre à la patrie.

L'armée française avait repris l'offensive. Le

général Lemoine se dirigea sur les Abbruzzes, alla attaquer la place et la forteresse d'Aquila, s'en empara par un coup de vive force, et marcha le lendemain contre l'ennemi, retranché à Popoli. Après une affaire qui dura toute la journée, il s'empara de cette place, fit beaucoup de prisonniers, et prit à l'ennemi quatre pièces de 4. Ce combat coûta la vie au brave général Point, qui mourut vivement regretté.

Aussitôt que Lemoine eut des nouvelles de la division Duhesme, il se dirigea vers Capoue, dissipa dans sa marche quelques rassemblemens de paysans, et opéra sa jonction avec l'armée, déjà en possession de cette ville.

Bientôt après, le général en chef Mack fut fait prisonnier; le roi de Naples se sauva en Sicile, et les troupes françaises entrèrent triomphantes dans la ville de Naples. Le général Lemoine partit alors pour la grande armée, qui avait déjà éprouvé un échec sur l'Adige. On lui confia le commandement de la deuxième ligne établie sur l'Adda; il eut à repousser différens partis de troupes que l'ennemi jetait du côté de Pizzighitone.

Dans la retraite que le général en chef ordonna, il fut chargé d'aller occuper Plaisance, de faire couper le pont sur le Pô, et de se rendre à Tortone, qu'il approvisionna, et où il laissa une garnison respectable. Il conduisit le reste de sa troupe à Alexandrie, et se réunit à l'armée. Après deux affaires qui furent sans résultat, tant avec les Russes qu'avec les Autrichiens, les Français rétrogradèrent vers la rivière de Gênes.

Quelque temps après, Joubert vint prendre

le commandement en chef, et se porta sur Novi. Le général Lemoine eut à combattre une forte colonne dans les gorges de Dégo. Le 28 thermidor an 7 se livra la sanglante bataille de Novi. On se battit toute la journée : à quatre heures du soir, les généraux de l'aile gauche, Pérignon, Grouchy et Lemoine, avaient déja fait perdre dix mille hommes à l'ennemi; mais la droite de l'armée française ayant été forcée de céder au nombre, ils eurent la douleur de voir s'échapper en un moment tout le succès de la journée. Les généraux Pérignon et Grouchy furent faits prisonniers; le général Lemoine, qui restait seul général de division de l'aile gauche, s'occupa d'en sauver les soldats, qui tombaient de fatigue et de besoin, et leur fit prendre des positions telles, que l'ennemi ne pût pénétrer dans la vallée de Savone et de Finale.

Sur ces entrefaites arriva Championnet avec des troupes fraîches, et les Français reprirent l'offensive. Le général Lemoine chassa les ennemis de la vallée du Tanaro, les battit complètement à Carra, s'empara de plusieurs postes importans et de la place de Mondovi, après une affaire qui eut lieu sous les murs de cette place, et qui coûta à l'ennemi six cents prisonniers et douze officiers.

Cependant l'armée fut encore une fois obligée de rétrograder vers la rivière de Gênes, où, en proie à toutes les privations, elle lutta longtemps contre la famine et les besoins de toute espèce. Le général Lemoine montra beaucoup de constance et d'énergie pour encourager les soldats à rester fidèles à leurs postes, et il ne

les quitta que quand leur position fut devenue meilleure. De là, il passa à l'armée que commandait Bonaparte, et qui, dirigée par le mont Saint-Bernard, alla se couvrir à Marengo d'une gloire immortelle.

Telle est la notice de la vie militaire du général Lemoine pendant la révolution. On voit qu'il a fait sans interruption toutes les campagnes de cette guerre; mais ce que nous devons ajouter, c'est qu'il les a faites avec désintéressement, qu'il a reçu plusieurs blessures dans les combats, et que les généraux Dugommier, Hoche, Joubert, Championnet, Pérignon, Lefebvre, etc., avec lesquels il a combattu, se sont empressés, dans plusieurs circonstances, de donner des éloges à son courage et à ses talens militaires.....

.....

LESPINASSE.

AUGUSTIN LESPINASSE, né à Preuilly-sur-Loire, département de la Nièvre, le 16 octobre 1737, entra dans la compagnie des Mousquetaires noirs en 1760. Il fit les campagnes de 1761 et 1762 de la guerre de sept ans, comme cornette dans les Carabiniers, et aide-de-camp de M. de Poyanne, qui commandait ce corps.

La paix faite, les Carabiniers éprouvèrent une réduction. Lespinasse, se trouvant un des derniers cornettes, fut compris dans la réforme. Son goût pour l'artillerie s'était depuis longtemps manifesté. De retour à Paris vers la fin de 1762, il obtint l'agrément de se présenter aux examens auxquels sont assujettis ceux qui se destinent à entrer dans ce corps. Il y fut reçu élève le 19 février 1763, et lieutenant le 8 septembre suivant.

Les différentes études qui font partie de l'instruction de l'officier d'artillerie, et particulièrement celles qui sont du ressort des mathématiques, eurent tant d'attraits pour lui, et il y eut de si brillans succès, qu'en 1767, M. le duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, l'invita à composer, pour les écoles de l'artillerie, un *Traité sur la théorie et la pratique de la Trigonométrie, et sur celles du Nivellement.*

Lespinasse fut élevé au grade de capitaine, le 24 mars 1769, ayant à peine cinq ans et

demi de commission d'officier, à compter de sa sortie de l'école des élèves.

Cet avancement prématuré dans un corps où les grades ne s'étaient donnés, depuis sa création, qu'à l'ancienneté, et où l'on s'honorait d'être capitaine, et même lieutenant, avec des cheveux blancs, ne fut pas vu de bon œil de tous les officiers de cette arme. Il était alors en Corse, faisant partie de l'expédition projetée contre cette île; il s'y trouva avec beaucoup d'officiers d'artillerie, ses anciens, auxquels son avancement portait préjudice. La guerre suspend tous démêlés entre militaires. C'est là qu'il fait beau voir les Français oublier leurs querelles, et ne chercher à se surpasser qu'en courage et en talens. Qui pourrait peindre ici la noble émulation des officiers d'artillerie, du génie et des autres armes, employés à cette belle expédition, guidés par le maréchal Devaux, qui répara en si peu de temps les fautes de ses prédécesseurs?

Lespinasse s'occupa en Corse, sous les ordres de M. de Beauvoir, qui y commandait l'artillerie, des constructions qui pouvaient le plus convenir à cette arme, dans un pays où il fallait tantôt hisser le canon sur les sommets des montagnes par des manœuvres nouvelles, tantôt le traîner péniblement sur des rochers ou lui faire franchir des précipices, brellé sur des poutrelles, ou logé dans l'épaisseur des troncs d'arbres creusés exprès ou excavés par le temps, comme on l'a fait depuis avec tant de succès en Italie, tantôt enfin le porter à bras d'hommes dans des chemins étroits, sinueux et impratiqués depuis l'origine du monde

Mais M. Devaux eut bientôt conquis la Corse.

Dans l'oisiveté de la paix, la jalousie parmi les militaires n'est plus remplacée par la soif des combats et l'amour de la gloire, passions qui absorbent toutes les autres; alors l'envie se réveille, et tourmente jusqu'à l'homme de mérite qui croit qu'on l'a oublié, ou qu'un autre a été trop favorisé, trop récompensé. Lespinasse rentré en France, se trouva, dans son régiment, entouré de ses rivaux. Il eut à combattre la bravoure même; mais le hasard des armes lui fut favorable, et son sang-froid et sa prudence désarmèrent ceux qui s'étaient offensés d'un avancement qu'il n'avait pas sollicité, mais qu'il devait soutenir dès qu'on le lui disputait.

La manière dont Lespinasse se tira des affaires que son avancement précoce lui avait suscitées, lui gagna tous les cœurs. Empêchant les chefs de son corps et le ministre d'interposer leur autorité pour le soutenir, et ne voulant devoir qu'à lui-même et à ses procédés envers ses camarades, le retour de leur amitié, il la conquit une seconde fois. Il éprouva même de plusieurs des officiers du régiment dans lequel il avait débuté, et particulièrement de l'aîné des trois frères Bonnard, des traits de désintéressement et d'élévation d'ame qui ne se trouvent que dans ces défis commandés par un prétendu point d'honneur, et toujours désavoués par la philosophie.

M. d'Ainvilliers, qui commandait l'artillerie à Strasbourg, où se passèrent ces scènes honorables pour les deux partis, dit à Lespinasse

en l'embrassant : « Si, dans ma jeunesse, j'a-
« vais eu une pareille affaire, je voudrais m'en
« être tiré avec autant de sagesse. »

Ce dénouement fut doublement heureux pour Lespinasse, car ce fut dès ce moment qu'il fut le plus employé dans son corps, surtout par M. de Gribeauval, dont il était le disciple, et que la France a trop tôt perdu. Ce général, sur la fin de sa vie, l'appelait tous les ans auprès de lui pour le travail des arsenaux, et particulièrement pour celui des manufactures d'armes, cet officier ayant été successivement employé dans celles de Charleville et de Maubeuge comme inspecteur en second, et dans celle de Saint-Etienne comme inspecteur en chef.

Lespinasse, avant d'être chargé de la direction de ce dernier établissement, avait contribué avec M. de Montbelliard, officier supérieur d'artillerie, d'un mérite très-distingué, à donner à l'infanterie française le fusil du modèle de 1777, dont les étrangers reconnaissent la supériorité sur les leurs.

Cet inspecteur porta les ouvrages de la manufacture confiée à ses soins, au plus haut degré de perfection : ce qui, à la vérité, ne pouvait lui être difficile, succédant à MM. Dagout et Danzel, dont les noms sont impérissables à Saint-Etienne, comme les moyens qu'ils y ont laissé d'accélérer la fabrication des armes, et d'y joindre la solidité à la beauté.

Lespinasse reçut le brevet de major le 25 mai 1788. Il fut chargé en 1790, par le ministre de la guerre (Latour-Dupin), de visiter les bords de la Loire pour y choisir un em-

placement propre à un établissement central d'artillerie, qui devait être composé d'un arsenal de construction, d'une fonderie de canons, d'une manufacture d'armes, et d'une école d'instruction. Il donna la préférence à la Charité, ville du département de la Nièvre, dont les environs offrent toutes les ressources à desirer pour les travaux de l'artillerie. On ne donna point de suite à ce projet par des raisons qu'il serait trop long de rappeler ici ; et cet arsenal central manque toujours à nos armées, et particulièrement à celles qui bordent notre frontière maritime.

Lespinasse revint à la manufacture d'armes de Saint-Etienne, dont il fallait augmenter la fabrication pour armer nos bataillons qui tous les jours se multipliaient. Il y reçut le brevet de lieutenant-colonel le premier janvier 1791. Mais le feu de la guerre de la liberté s'allumait de toutes parts. Honteux du repos dont il jouissait, tandis que ses camarades se couvraient de gloire au champ d'honneur, Lespinasse demanda au comité de salut public de le décharger du soin que tant d'autres pouvaient prendre à sa place, de faire fabriquer des armes, et sollicita de l'emploi dans celle de nos armées où il plairait au gouvernement de mettre son zèle à l'épreuve.

On l'envoya, sur la fin de 1792, à l'armée du Rhin, commandée par le général Custine.

Lespinasse y fut d'abord chargé de commander en second l'artillerie sous les ordres du maréchal-de-camp Gromard. Mais bientôt l'ennemi passa le Rhin, menaçant de faire le siége de Mayence. Custine sortit de cette place

avec 25,000 hommes, pour aller repousser les Autrichiens ; il donna à Lespinasse le commandement de l'artillerie de cette armée, qui devenait celle du Rhin.

L'expédition du général Custine ne fut pas heureuse ; au lieu de faire repasser le Rhin à l'ennemi, il fut repoussé lui-même, forcé d'abandonner Binguen, Worms, Kreutznach, etc., de se replier sur Landau, et enfin d'aller occuper le camp du Coesberg, sur les hauteurs de Wissembourg.

On sait quelle a été la fin malheureuse du général Custine. Le général Beauharnais, qui donnait à la France de si hautes espérances, si on avait su l'apprécier, eut le commandement de l'armée du Rhin, qui bientôt quitta le camp de Coesberg, revenant sur Landau. Lespinasse reçut, au camp de Frekenfeld, le brevet de chef de brigade du deuxième régiment d'artillerie (le 26 mars 1793), avec ordre de passer à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

Il y arriva lorsque Villot venait d'en perdre le commandement, et d'être conduit à la citadelle de Bayonne. Cette armée fut confiée au sage et brave Muller (Léonard).

Bayonne était le quartier-général de l'armée, et le centre des travaux de l'artillerie ; mais son arsenal était étroit, resserré, sans ateliers, sans forges. Il fallait l'augmenter, ou plutôt en construire un autre. L'artillerie était commandée par le général divisionnaire Gimel, l'un des inspecteurs-généraux de cette arme, excellent officier, mais âgé et infirme. Lespinasse, commandant sous ses ordres, fut chargé

de donner le projet d'agrandissement dont le vieil arsenal pouvait être susceptible; de là l'arsenal actuel de Bayonne, que le chef de brigade Lespinasse, non moins instruit en architecture qu'en mathématiques, fit construire pendant la guerre.

Le général Gimel avait depuis long-temps demandé au comité de salut public à se réduire aux fonctions d'inspecteur-général d'artillerie, et à remettre le commandement de cette arme à son second. Cette demande lui fut accordée vers la fin de frimaire an 2.

Suivons maintenant le colonel Lespinasse, non comme occupé à construire un arsenal, ou à en organiser les travaux, mais comme commandant l'arme brillante et terrible qui a si souvent décidé du sort des batailles.

Le général Muller l'invita à visiter avec lui, et plusieurs autres généraux, les postes avancés de l'armée. Lespinasse contribua à fixer leur attention sur la nécessité de se rendre maître de la position hardie qui se trouvait entre Orogne et la Croix-des-Bouquets, seul moyen de contenir l'ennemi au-delà de la Bidassoa, et de couvrir Bayonne. Ce poste important fut le lendemain occupé par un camp de trois mille hommes, seuls disponibles, à cause du petit nombre de demi-brigades, la plupart incomplètes, dont l'armée était composée.

Ce camp, appuyant sa droite à la mer, sa gauche aux Pyrénées, et présentant un front de plus d'une lieue et demie d'étendue, ne pouvait être défendu avec aussi peu de troupes qu'autant qu'on le fortifierait. Lespinasse en fut chargé.

Ce poste important, ou avant-garde de l'armée, faisait partie de la division du général Frégeville, qui en confia le commandement au colonel Lespinasse.

L'Espagnol, furieux d'avoir laissé prendre aux Français une position aussi avantageuse, venait tous les jours la leur disputer, et tous les jours en était repoussé avec perte. C'était au milieu de ces attaques journalières, dont l'issue était toujours funeste à nos ennemis, que Lespinasse fortifiait le camp qu'il avait proposé d'occuper, tenant, s'il est permis de le dire, l'épée d'une main, et de l'autre la pelle ou la pioche.

Sa fortification fut bientôt achevée. Elle était composée de trois redoutes liées entre elles par des lignes et des batteries intermédiaires.

En avant de ces trois redoutes, et particulièrement de celle de la Liberté, qui occupait la gauche, étaient des redans ou simples épaulemens, en retraite les uns des autres, formant une défense par échelons.

Il fallait tous ces ouvrages pour soutenir cette position, avec peu de monde, contre une armée nombreuse, et préparer en arrière les moyens d'attaque qu'on devait incessamment diriger contre elle.

Entre le camp et la rivière de la Bidassoa était la montagne dite de Louis XIV. Les Espagnols la fortifièrent, et y établirent des batteries de mortiers et de pièces à longue portée, pour inquiéter les Français.

Le 1er pluviose an 2, le général Frégeville transmit, à cinq heures du soir, au colonel Lespinasse, l'ordre du général d'armée, d'aller

dans la nuit détruire les retranchemens que les Espagnols avaient fait construire sur cette montagne.

Ces ouvrages furent entièrement rasés, malgré le feu terrible des batteries que les Espagnols avaient, pour ainsi dire, entassées sur le bord opposé de la Bidassoa; et à quatre heures du matin on eût vainement cherché les traces de ces retranchemens.

Il serait difficile de peindre le courage et le sang-froid des vieux soldats et des jeunes volontaires, qui, à peine échappés des bras de leurs mères pour voler à la défense de la patrie, démolirent tranquillement, et en se jouant, les retranchemens ennemis, malgré la chute des globes enflammés qui tombaient et éclataient autour d'eux.

Lespinasse se plaçait, pendant ce travail, sur les points les plus élevés des ouvrages espagnols, pour encourager les Français, et les contenir par sa présence.

Les destructeurs des ouvrages espagnols, que l'on complimentait sur l'intrépidité calme qu'ils avaient montrée dans cette circonstance, répondirent que leur colonel leur avait commandé l'immobilité par la sienne.

Le 17 pluviose, les Espagnols attaquèrent le camp que commandait Lespinasse, avec l'élite de leurs troupes, dirigées par le général Carro. Lespinasse, avec des forces très-inférieures, mais de bons retranchemens, et une artillerie bien servie, remporta sur eux une victoire complète et des plus importantes de la guerre.

Le général Frégeville, arrivant lorsque le canon de la redoute de la Liberté foudroyait

les Espagnols, et emportait des rangs entiers de leurs régimens, ne voulut pas prendre le commandement que Lespinasse venait lui remettre. « Tu en as si bien usé! dit Frégeville; « achève ton ouvrage, et que la France te « doive cette belle journée toute entière. » Discours sublime! Ici l'on ne saurait dire lequel était le plus grand, de celui qui voulait remettre le commandement au moment de la victoire, ou de celui qui refusait de le reprendre.

Le projet de Carro était de tourner les Français par leur gauche; et s'il eût réussi, il détruisait leur camp, brûlait Orogone, s'emparait de Saint-Jean-de-Luz, et menaçait Bayonne.

Les forces des Espagnols étaient de plus de dix-sept mille hommes, et celles des Français de cinq mille au plus, y compris deux mille hommes en arrière, destinés à secourir le camp au besoin, ou à se porter à l'entrée des gorges des Pyrénées, par lesquelles l'ennemi pouvait inquiéter les Français.

On se rappelle la disposition des ouvrages, en retraite les uns des autres, qui défendaient les approches du camp. C'est ici que l'avantage d'un système de défense par échelons, lorsqu'on a un grand terrain à garder avec peu de troupes, se manifeste sensiblement.

Attaqué sur tous les points à la fois par des forces infiniment supérieures, le colonel Lespinasse, au lieu de renforcer ses premières lignes, les abandonna à elles-mêmes, les laissant se replier naturellement, par la raison que les faibles détachemens qu'il aurait pu envoyer à leur secours, auraient été culbutés par

la masse attaquante, et qu'alors il aurait couru le risque de voir tout ce qui était hors de ses retranchemens taillé en pièces, ou mis en fuite, sans pouvoir se rallier ; ce qui eût réduit ses défenses à un très-petit nombre d'hommes, et entièrement détruit son corps de bataille.

Tout s'est replié comme il l'avait prévu, mais d'un retranchement à l'autre, et avec tout l'ordre qu'auraient pu y mettre des troupes habituées à la guerre de postes, et qui savent attirer l'ennemi où il doit échouer.

Ce fut sur-tout à la redoute de la Liberté que les Espagnols furent vigoureusement combattus. Fiers d'avoir forcé les avant-gardes du camp à se replier dans cet ouvrage, ils allaient l'attaquer comme on vole à la victoire. Cette redoute, défendue en certains endroits par quelques pièces de canon, dont le colonel Lespinasse avait donné le commandement au capitaine Léglise ; en d'autres, par les troupes qui s'y étaient réfugiées, et celles qui avaient eu le temps d'y filer pendant que le terrain en avant se disputait pied à pied, était devenue un foyer de défense que la flamme environnait, et contre lequel venaient se briser tous les efforts des ennemis. Chaque décharge à mitraille, vomissant au loin le fer et la mort, rompait et dispersait des bataillons entiers, et jonchait la terre de cadavres et de débris d'armes : spectacle effrayant et terrible pour les spectateurs étonnés, et pour Carro lui-même, qui voyait de la Croix-des-Bouquets la fuite précipitée de ses soldats !

Mais ce qui acheva la déroute des Espagnols, ce fut le mouvement subit des Français, qui,

cessant tout-à-coup leur feu, sautèrent de leurs retranchemens, et poursuivirent leurs ennemis, la baionnette aux reins, les chargeant à la course.

Le colonel Lespinasse avait établi le noyau de la défense générale sur le plateau en avant de la redoute du centre, et s'y était porté lui-même avec deux pièces de 12, deux de 4, deux obusiers de six pouces, et sept cents hommes, qui étaient tout ce qu'il avait pu tirer des bataillons du camp.

Dans la chaleur du combat, un boulet ennemi emporta un jeune soldat d'un détachement de cavalerie, que le colonel Lespinasse avait placé à portée de fondre sur l'ennemi au moment de la déroute. L'officier qui commandait ce détachement, faisant un mouvement pour changer de position, Lespinasse lui cria: « N'y » suis-je pas, moi et ces braves canonniers? » Tous gardèrent leurs postes, et le feu de l'artillerie devint plus terrible.

Ce fut à ce moment qu'un cri de *vive la République* se fit entendre de la gauche à la droite du camp, et que les Espagnols se débandèrent. Le feu dura depuis sept heures du matin jusqu'au soir, quoique la victoire se fût décidée vers les onze heures en faveur des Français.

Si nous sommes entrés ici dans tous ces détails sur cette affaire, qui fit un si grand honneur à l'artillerie et à son chef, c'est que ces détails nous ont fourni l'occasion de développer un système de défense pour un petit nombre, que les militaires seront bien aises de connaître.

Pour prix de la victoire qu'il venait de remporter, le colonel Lespinasse fut proclamé général de brigade sur le champ de bataille par les représentans du peuple. Le brevet qu'ils lui en firent expédier le 30 du même mois, contient ces mots honorables :

« Les représentans du peuple, etc.....,

« Considérant que ce n'est pas seulement « dans la partie de l'artillerie que le citoyen « Lespinasse s'est rendu recommandable, mais « qu'il a déployé, dans toutes les occasions, des « connaissances rares dans la tactique mili- « taire, sur-tout dans la belle journée du 17 « pluviose, où, chargé en chef de la défense « du camp des Sans-Culottes, il a donné ses « ordres avec tant de justesse, qu'on lui doit « le succès de cette mémorable affaire. Arrê- « tent : Que le chef de brigade Lespinasse est « nommé général de brigade, etc. »

Les généraux Muller et Frégeville lui adressèrent, le 19, les lettres les plus flatteuses.

Mais, ô bizarrerie du sort des militaires dans ces temps difficiles ! le même jour (17 pluviose) où Lespinasse fut proclamé général sur le champ de bataille, et couronné de lauriers des mains de la patrie reconnaissante, il fut suspendu de ses fonctions par le comité de salut public, qui ignorait ce qui se passait à l'armée. Il se retira dans ses foyers. Il était dangereux alors de revenir dans son pays au milieu d'une campagne. Lespinasse présenta à ses concitoyens sa commission de général, gagnée au champ d'honneur, et sa suspension de même date. Ils réclamèrent pour lui la justice du comité de salut public, et sollicitèrent eux-mêmes sa réintégration.

Un mois s'était à peine écoulé depuis son retour de l'armée, que sa suspension fut levée, et qu'il fut nommé général de division, avec ordre de retourner en cette qualité à l'armée, où il avait donné tant de preuves de ses talens militaires et de son dévouement à la patrie.

Le général Lespinasse vola à son poste. Avant de quitter l'armée, il avait commencé les préparatifs du bombardement de Fontarabie; il les acheva à son arrivée.

Ce fut dans ces circonstances que l'armée des Pyrénées-Occidentales, recevant les renforts qu'elle attendait depuis si long-temps, fit sa première irruption en Espagne. Le 6 thermidor an 2, le général Muller attaqua l'ennemi sur tous les points de la gauche à la droite, et donna en même temps l'ordre au général Lespinasse de commencer le bombardement de Fontarabie. Nos batteries, armées de mortiers *à la Gomer*, et placées sur les hauteurs un peu en-deçà d'Andaye, étaient à plus de mille toises du corps de la place, l'artillerie n'ayant pu s'en approcher davantage, à cause de la mer, qui formait dans cet endroit une anse considérable entre la ville assiégée et le camp des Français.

Pendant que l'armée de Muller emportait les redoutes des Espagnols, et entre autres celles du Commissari, le général Lespinasse fut chargé de s'emparer de Bera (le général Muller l'employait souvent hors de son arme, lui faisant faire le double service de commander les troupes et l'artillerie). On trouva dans Bera des magasins immenses en blé, farine, riz et autres approvisionnemens de tous genres.

Mais ces avantages de l'armée des Pyrénées-Occidentales, n'étaient que le prélude de bien plus grandes victoires.

Le 14 du même mois (thermidor an 2), l'armée passa la Bidassoa, qui la séparait du territoire de l'Espagne : le général Lespinasse balaya du feu de son artillerie le bord opposé ; mais bientôt le canon n'eut plus rien à faire, les troupes commandées par le brave Frégeville étaient de l'autre côté : la baïonnette fit le reste.

Les Espagnols prirent l'épouvante, abandonnant leurs batteries, jetant leurs armes pour fuir, et incendiant une partie de leurs magasins. Par les soins et l'activité du général Lespinasse, on les empêcha de les faire sauter tous; il sauva entre autres tout le parc d'Yron, plein des plus riches effets de l'artillerie espagnole, et de munitions de guerre sans prix pour une armée qui était séparée de la France par les landes de Bordeaux, et qui avait toutes les peines du monde à s'approvisionner.

La ville de Fontarabie se trouvant cernée par le passage de la Bidassoa, fut sommée d'ouvrir ses portes. Le gouverneur demanda vingt-quatre heures; on ne lui en accorda que deux. La garnison, composée de mille hommes, sortit avec les honneurs de la guerre, mais prisonnière.

Le bombardement n'avait duré que huit jours, du 6 au 14 thermidor; mais il avait été si vif, et l'artillerie française si bien servie, qu'il n'existait dans la place aucun édifice public, aucune maison particulière, qui ne fussent endommagés. Plusieurs même ne présentaient que des ruines.

Tandis que Fontarabie se rendait, le général Moncey menaçait les villes de Saint-Sébastien et du Port-du-Passage; il allait attaquer la première, et le général Lespinasse y faisait conduire du canon et des mortiers, lorsque toutes deux capitulèrent.

Ces villes prises, Tolosa fut emporté par Frégeville. L'artillerie s'y distingua, et en courage et en tactique; son chef en la manœuvrant sur des terrains toujours difficiles, l'organisant, même dans le feu des affaires, pour les divisions d'armée avec lesquelles elle agissait, comme ces divisions devaient aussi être organisées pour elle.

Ce fut particulièrement à la belle journée du 17 pluviose, dont nous venons de parler, au passage de la Bidassoa et aux attaques de Tolosa et de l'Ecombery, qu'il donna les premiers exemples de cette organisation de l'artillerie, à laquelle il mit la dernière main à l'armée d'Italie, auprès du grand Bonaparte.

Le général Muller, dans le cours des conquêtes que nous venons de décrire, ayant fait ce qu'il y avait de plus difficile pour la conquête de l'Espagne, se démit du commandement de l'armée, à cause de sa mauvaise santé. Il fut remplacé par le général Moncey.

Nous devons à ce dernier la seconde irruption que l'armée des Pyrénées-Occidentales fit en Espagne, le 26 vendémiaire an 3, par le Blanc-Pignon, Orbaycette, Eguy, Roncevaux; expédition dans laquelle l'artillerie soutint sa réputation, et entre autres affaires particulièrement à la prise d'Altobiscar, où le général Lespinasse dirigea lui-même l'emplacement des batteries.

Des neiges subites dont la terre demeura long-temps couverte, arrêtèrent les progrès de l'armée. Elle garda ses positions pour être au printemps en état d'entreprendre le siége de Pampelune, les Espagnols nous en ayant fourni les moyens par la prodigieuse quantité de canons qu'ils nous avaient abandonnés.

Mais la plupart de ces pièces de la plus belle artillerie du monde et des mêmes calibres que les nôtres, étaient pour ainsi dire sans affûts, les Espagnols les ayant laissé périr sur place et tomber de vétusté.

Quel travail pour l'artillerie ! Le général Lespinasse l'avait prévu en fondant l'arsenal de Bayonne, dont il avait dirigé l'exécution, donnant les plans aux architectes, non dans le loisir du cabinet, mais en suivant les mouvemens d'une armée continuellement agissante, et souvent des avant-postes.

Ce n'était pas assez d'avoir procuré un arsenal à l'armée. Il fallait aussi lui donner des ouvriers. Le général Lespinasse en tira trois cents de l'arsenal de Bordeaux.

Les bois, les fers, les charbons manquaient aussi à Bayonne. Il en fit charger des navires à Saint-Sébastien, au Port-du-Passage, à Bordeaux, et en tira de tous les lieux qui pouvaient en fournir.

Tant de soins produisirent l'effet qu'en attendait le général Lespinasse. Avant la révolution, il n'existait en France que deux équipages de siége ; un à Douai, et l'autre à Strasbourg, et il avait fallu plusieurs années et les secours des arsenaux voisins pour les compléter. En moins de dix mois, depuis l'arrivée du gé-

néral Lespinasse à l'armée des Pyrénées-Occidentales, jusqu'à l'époque où pouvait se faire le siége de Pampelune, Bayonne vit sortir de son arsenal un équipage de cent vingt pièces de gros calibre, pourvues de tous les approvisionnemens nécessaires à des trains d'artillerie aussi considérables, et auxquels il n'y avait que des chevaux à atteler.

Le général Lespinasse devait faire le siége de Pampelune avec le général Marescot, commandant l'arme du génie; mais les Espagnols arrêtèrent la foudre dans les mains des Français en leur demandant la paix.

Le général Lespinasse n'avait pas seulement mis sur pied un équipage de siége en très-peu de temps, mais aussi un de campagne pour une armée présumée de soixante bataillons.

Tandis qu'il secondait ainsi les vues du général Moncey et contribuait aux succès de l'armée, une nouvelle organisation de l'artillerie se faisait à Paris. Il n'y fut pas compris. On lui annonça même, qu'il était admis à demander sa retraite; il répondit qu'il remettrait le commandement au général qui se présenterait pour le remplacer, et qu'il servirait même avec plaisir sous ses ordres le temps nécessaire pour le mettre au fait de la situation de l'artillerie de l'armée, donnant à la jeunesse militaire le grand exemple d'obéir après avoir commandé.

Le général Lespinasse ne fut point remplacé; il continua ses fonctions jusqu'à la paix; et, après tant de travaux, content d'avoir mis l'artillerie, dont le commandement lui avait été confié, sur un pied formidable dans la guerre, et imposant dans la paix, il revint en France sans emploi.

Arrivé à Paris, il demanda au ministre de la guerre (Pétiet) à rentrer dans son corps, n'ayant pas mérité d'en être éliminé. Il ne pouvait y être réintegré, suivant la loi, que dans le grade de chef de brigade, qui était celui que lui attribuait le rang parmi les officiers supérieurs de son corps : mais le Directoire-Exécutif voulant récompenser les services importans qu'il avait rendus, le nomma, le 14 floréal an 4, général de brigade dans l'arme de l'artillerie, et l'envoya en cette qualité à l'armée d'Italie, alors commandée par le général Bonaparte. C'était lui donner une belle occasion de reconquérir, sous un aussi grand maître, le grade de général de division qu'on lui avait enlevé à Paris, tandis qu'il défendait nos frontières.

Le général Lespinasse arriva à l'armée d'Italie au moment où le siége de la citadelle de Milan était résolu : le général Bonaparte lui donna le commandement de l'artillerie de ce siége.

La citadelle de Milan, forte par des ouvrages bien défilés et rasans, par une double enceinte et des magasins à l'abri de la bombe, était défendue par cent cinquante-trois bouches à feu ; sa garnison était de deux mille huit cents hommes ; elle avait deux cents milliers de poudre et soixante mille boulets.

Les Français n'avaient que vingt-six pièces de gros calibre et huit mortiers. Plusieurs de ces bouches à feu étaient en mauvais état. L'armée attaquante n'était que de quatre mille hommes.

Notre artillerie étant très-inférieure en nom-

bre à celle de nos ennemis, chaque jour nos batteries étaient rasées jusqu'à la genouillère, les embrasures comblées, le coffre traversé de boulets, et n'offrant pour ainsi dire qu'un amas de décombres. Chaque nuit ces mêmes batteries étaient relevées par nos canonniers, et au point du jour notre feu recommençait avec plus de vivacité qu'auparavant.

Le général Lespinasse avait disposé quelques-unes de ses batteries pour battre de plein fouet, mais le plus grand nombre pour battre à ricochet, prenant les batteries ennemies en rouages pour les démonter. C'est, dans tous les cas, le moyen le plus prompt d'éteindre les feux d'une place, et celui sur-tout que l'on doit employer lorsqu'on a une artillerie inférieure à celle de l'ennemi.

Ce genre d'attaque eut un succès complet, et le 10 messidor an 4, à deux heures du matin, après onze jours seulement de tranchée ouverte, y compris trois jours d'attaque, le gouverneur demanda à capituler.

Un pareil succès avec d'aussi faibles moyens, fait autant d'honneur que les plus grands siéges. Ici ce n'est pas, à proprement parler, l'attaque de vive force qui a réussi, mais uniquement l'art.

La citadelle de Milan prise, le général Bonaparte ordonna le siége de Mantoue. Cette seconde place allait tomber au pouvoir des Français, lorsque les Autrichiens, profitant des renforts considérables qu'ils venaient de recevoir, attaquèrent, le 11 thermidor, l'armée d'Italie avec la presque totalité de leurs forces.

Le général Bonaparte, au lieu de perdre du

temps à diriger des attaques partielles contre un ennemi par-tout supérieur en nombre, ou de lui livrer une bataille, qui n'aurait eu pour objet que de couvrir Mantoue, conçut le projet hardi de lever le siége pour rassembler son armée, et revenir sur l'ennemi avec l'impétuosité de la foudre. Ici se présente une suite de victoires remportées par le général Bonaparte, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour les décrire.

Nous rappellerons seulement la bataille du 18 thermidor, qui fit tant d'honneur à l'armée d'Italie et à son artillerie.

Le général Bonaparte fit mettre en position douze pièces d'artillerie à pied à la gauche de l'armée, sur les hauteurs en avant de Castiglione, et vingt pièces d'artillerie légère dans la plaine, à la droite de son front de bataille. Le général Lespinasse alluma le feu de cette artillerie avec le chef de brigade Marmont, qu'il rencontrait, disait-il, par-tout où il y avait de la gloire et du danger à partager.

La victoire fut complète, et coûta aux Autrichiens deux mille hommes tant tués que prisonniers, et une partie de leur artillerie.

L'armée française passa l'Adige à Polo, poursuivit l'ennemi au-delà de Trente, et dans les gorges du Tyrol, pays montueux et hérissé de rochers, de bois et de ravins. Qui pourrait dire, dans ces courtes notices, combien de généraux, d'officiers et de simples soldats se sont signalés dans cette poursuite, ou plutôt dans cette chasse si vigoureusement donnée à un ennemi nombreux, qui avait toujours l'avantage des positions, et qu'il fallait débusquer de ses retran-

chemens à la pointe de l'épée, ou en brisant à coups de canon les rochers derrière lesquels il cherchait vainement à se défendre ? Le général Bonaparte, en nommant ces braves militaires dans ses rapports au Directoire-Exécutif, dit du général Lespinasse, après le combat de Serravale et la bataille de Roveredo : « Je suis aussi « très-content du général Lespinasse ; il est un « des généraux d'artillerie que je connaisse qui « aime le plus à se trouver à l'avant-garde. »

Wurmser est chassé du Tyrol, et réfugié dans Mantoue.

Le 28 thermidor commença l'attaque de Saint-Georges. Dans la chaleur du combat, un corps nombreux de hullans Autrichiens fondant sur notre infanterie, et la mettant en déroute, le général Lespinasse ordonna au chef de bataillon d'artillerie (Carrère) de placer sur la chaussée que suivaient nos troupes en retraite, deux pièces de 12 pour arrêter l'ennemi. Lasseron, lieutenant de la dix-neuvième compagnie du quatrième régiment d'artillerie à pied, commandant ces deux pièces, laissa venir les hullans à bonne portée, et fit faire sur eux une décharge à mitraille qui couvrit la chaussée d'hommes et de chevaux. Nos troupes se rallièrent. L'ennemi fut chargé à la baïonnette, et mis en fuite.

Le lendemain 29, la colonne commandée par le général Masséna marcha de nouveau sur Saint-Georges. Le général Lespinasse, qui avait contribué avec l'adjudant-général Leclerc, et l'aide-de-camp du général en chef, Marmont, à conduire la tête de cette colonne, fit avancer les deux pièces de 12, qui la veille avaient si

bien servi, et les mit en position au moment où les cuirassiers de l'empereur se disposaient à charger les Français : l'ennemi fut culbuté, et la colonne de Masséna victorieuse.

Lespinasse fit mettre en avant de la porte de Saint-Georges les deux mêmes pièces, et se servit de celles qu'il venait de faire abandonner à l'ennemi pour achever de le chasser de Saint-Georges.

Mantoue fut de nouveau cernée par les troupes françaises. Les généraux Chasseloup, commandant l'arme du génie, et Lespinasse celle de l'artillerie, reconnurent les environs de cette place, et se concertèrent pour en faire le blocus par des ouvrages et des batteries qui pussent, sinon empêcher toutes les sorties de l'ennemi, du moins les lui rendre funestes.

La position de Mantoue, entourée de lacs qui en défendaient au loin les approches, la rendant susceptible d'une longue résistance, les Autrichiens profitèrent de cet avantage pour ramasser les débris de l'armée de Wurmser, et se renforcer des troupes de nouvelle levée qu'ils recevaient tous les jours.

Alors l'armée française, moins nombreuse, concentra ses forces sur la ligne de l'Adige, abandonnant pour le moment Trente, Roveredo, Bassano, Vicence.

Le combat de Saint-Michel, du 12 brumaire, et ceux de Caldero, des 10, 13, 15, 17, 21 et 22, furent tous à l'avantage des Français, quoiqu'au résultat les deux partis gardassent leurs positions. Tous les terrains ne sont pas propres à l'artillerie. Si, dans ces différens combats, celle de l'armée d'Italie ne put se déployer

comme dans les plaines de Castiglione, elle y manœuvra avec tant de courage et d'adresse, qu'elle fit taire celle de l'ennemi, étonné des positions hardies que son chef lui faisait prendre. L'expérience fait tout à la guerre. Le général Lespinasse avait pour principe, que dans toute arme le succès dépend de la connaissance qu'on a du terrain sur lequel on combat. Aussi chaque jour suivait-il le général en chef dans ses reconnaissances aux avant-postes, pour y choisir les positions que l'artillerie pouvait être dans le cas de prendre le lendemain.

Mais quittons les bords de la Brenta, que les Français ont fait repasser aux Autrichiens, et portons-nous sur un champ de bataille plus célèbre, à Arcole, position forte par les marais et les canaux qui l'entourent, et dont les troupes du général Alvinzy viennent de s'emparer.

Le général Bonaparte passa l'Adige à Ronco. La bataille d'Arcole dura trois jours, du 24 au 27 brumaire. Toutes les troupes qui y combattirent méritèrent les plus grands éloges. Bonaparte, dans sa lettre du 29 au Directoire-Exécutif, consignant à la postérité les belles actions de ces différens corps, dit en parlant de l'artillerie : *L'artillerie s'est comblée de gloire.* Lespinasse fit inscrire ces paroles sur les drapeaux du corps qu'il était si glorieux de commander.

Cette arme ne se démentit point dans les affaires qui suivirent celle d'Arcole, et sur-tout aux célèbres journées de Rivoli.

La même artillerie vola à la Favorite. Bonaparte donnait des ailes à son armée. Elle acheva

d'écraser les restes de celle des Autrichiens dans cette dernière journée.

Mantoue ouvrit ses portes. Wurmser capitula le 14 pluviose. Le général Lespinasse fut un des généraux qui signèrent cette fameuse capitulation.

Le général Bonaparte avait demandé pour lui le grade de général de division. Il en renouvela la demande en cette occasion.

Ainsi le général Lespinasse reconquit, à l'armée d'Italie, le grade qu'il avait gagné sur les champs de bataille à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

Le ministre de la guerre, en envoyant au général Lespinasse son brevet de général de division, lui marquait : « Il est difficile de l'ob-« tenir avec plus de distinction, puisque c'est « la seconde fois que vous le méritez par vos « services militaires. »

La cour de Vienne s'aigrissait de ses pertes; elle rassembla encore une nouvelle armée, et en donna le commandement au prince Charles.

Ici s'ouvre un nouveau champ de gloire pour Bonaparte, et les braves généraux qui le suivent à la victoire.

Le 22 pluviose, le général Bonaparte passa la Piave, et le 26, le Tagliamento.

L'histoire ne présente point d'exemple d'armée traversant une rivière rapide en ordre de bataille. Tel fut le spectacle imposant qu'offrit celle des Français passant le Tagliamento sous le feu terrible de l'artillerie ennemie ; s'avançant dans le torrent sans rompre sa ligne, malgré l'impétuosité des eaux, et n'éprouvant de ralentissement en quelques parties, que par les

îles et les bancs de sable que rencontraient certains corps, mais rétablissant son front dès que l'obstacle était franchi.

Ce qu'il serait sur-tout impossible de rendre, ce que les témoins de ce beau passage ne pourraient peindre, c'est le déploiement de cette invincible armée sur le bord opposé, l'infanterie marchant dans un silence menaçant, le canon tonnant sur ses ailes, et tout fuyant devant elle. Le général Lespinasse commandait l'artillerie de droite, le général Dommartin celle de la gauche. Jamais canonnade ne fut plus vive ni plus foudroyante.

Le prince Charles fit quelque résistance à la tête de sa cavalerie; mais, battu par-tout, il prit la fuite, et, à la faveur de la nuit, il échappa, lui et son armée, à Bonaparte.

Les Français, au-delà du Tagliamento, poursuivent l'ennemi, et par-tout l'artillerie soutient sa gloire.

L'armée du prince Charles est dissipée, ou plutôt détruite. L'empereur demande, le 19 germinal, une suspension d'armes de dix jours, et dans l'intervalle on convient des préliminaires de la paix; de là le traité de Campo-Formio.

Bonaparte revient en France, et organise l'armée destinée à descendre en Angleterre.

Rome appelle la foudre sur elle par l'assassinat du brave Duphot. Le général Berthier reçoit ordre d'aller punir cette ville coupable. Lespinasse commande l'artillerie de cette expédition.

Les préparatifs contre l'Angleterre se continuaient avec la plus grande célérité. Le géné-

ral Bonaparte rappela en France le général Lespinasse pour commander en chef l'artillerie de l'expédition projetée contre les ennemis du commerce et du bonheur de tous les peuples. L'armée qui devait agir contre eux embrassait toutes les côtes depuis Flessingue jusqu'à Bayonne. Le général Lespinasse avait pour seconds les généraux de brigade Dommartin à la droite, et Sorbier à la gauche.

Arrivé à Paris, le général Lespinasse fut présenté par le général Bonaparte au Directoire-Exécutif, et en fut accueilli comme les généraux qui avaient contribué aux victoires des armées de la République.

Le ministre de la guerre (Schérer) ajouta aux fonctions du général Lespinasse celle de l'inspection de toutes les côtes de l'armée d'Angleterre, le 12 prairial an 6.

On avait tenté des descentes en Irlande, qui n'avaient pas réussi. On projeta une expédition plus considérable, qui devait être commandée par le général divisionnaire Kilmaine. Le général Lespinasse demanda le commandement de l'artillerie de cette expédition. Le Directoire-Exécutif le lui accorda le 3 brumaire an 7. Mais on apprit bientôt le peu de succès de l'expédition du général Hardy. Celle du général Kilmaine fut contremandée.

Le général Lespinasse reprit le commandement de l'artillerie de l'armée d'Angleterre. Il commanda un moment cette armée par intérim, en l'absence du général Michaud, et en attendant le général Hédouville, qui devait la commander en chef. Ce dernier, à son arrivée, voulut que le général Lespinasse gardât le com-

mandement de la première division de l'armée, en même temps que le commandement général de l'artillerie, et le chargea en outre de le seconder dans les négociations de paix avec les insurgés des départemens de l'Ouest, tandis qu'il la négociait lui-même avec ceux de la Loire.

Nous terminerons ces notes sur les services militaires du général Lespinasse, par observer qu'il a eu l'avantage très-rare dans l'artillerie, de l'avoir commandée en chef dans quatre armées, successivement et sans interruption; à celle du Rhin, à celle des Pyrénées-Occidentales, à celle d'Italie, et à celle d'Angleterre; il était à cette dernière armée lorsque le Sénat l'appela dans son sein.

Peu de mois après son admission parmi les pères de la patrie, il publia l'Essai que nous lui devons sur l'organisation de l'arme de l'artillerie (1). Il en avait conçu les premières idées à l'armée du Rhin, en avait fait les premières applications à celle des Pyrénées-Occidentales, et enfin, y avait mis la dernière main à l'armée d'Italie auprès du général Bonaparte, organisant, disait-il, cette arme non comme elle devrait l'être pour vaincre, mais comme elle avait vaincu avec le grand homme dont il avait étudié et suivi les principes. Cet Essai, que les écoles ont adopté, que les journaux du temps se sont empressés d'analyser et de louer, a obtenu le suffrage de tous les savans de l'Europe, ainsi

(1) Essai sur l'organisation de l'arme de l'artillerie, in-8o. Prix, 2 fr. Chez Magimel, libraire, quai des Augustins.

que son Traité sur la théorie et la pratique du Nivellement, dont on va publier la seconde édition. Le général Lespinasse vient d'annoncer cette publication, en faisant imprimer et distribuer une savante Introduction, qui annonce les améliorations qu'il a faites à son ouvrage. Dans des temps de calme et de bonheur, le général Lespinasse a quitté le crayon et le compas, pour saisir la lyre et chanter les douceurs de la paix. Sa muse docile marche sur les traces du favori de Mécènes, et prend pour guide le chantre des héros, le divin Pindare.

Dans son premier chant, le général Lespinasse avait eu pour objet la paix continentale; dans le second, il a célébré la paix maritime.

Le héros de la France a saisi son tonnerre, les forfaits d'Albion vont être punis, et le monde vengé. Mais la douce paix arrête le bras prêt à frapper..... Qu'ils sont nobles, dans la bouche d'un guerrier, les vers que nous allons citer!

« Le plus beau triomphe est un crime,
« Si du monde il fait le malheur:
« L'effort de la vertu sublime,
« Est de l'emporter en grandeur. »

Dans ces deux odes, le général Lespinasse s'est montré poète. On y remarque de belles strophes, de grandes idées, de la chaleur et du mouvement.

Parmi les écrits auxquels ce général a donné le jour, on doit citer encore avec quelque inté-

rêt son *Rapport fait au Sénat-Conservateur, au nom de la commission administrative, sur les moyens de régulariser et d'embellir le jardin du Luxembourg*, dans lequel il s'est montré géomètre, architecte, et le digne émule de le Nôtre dans l'art d'embellir les jardins...

.....

LEVAL.

Jean-François LEVAL est né à Paris, le 17 avril 1761. Dans le mois de décembre 1779, il entra comme soldat au régiment de Poitou, et fit, avec ce régiment, les campagnes d'Amérique en 1781, 1782 et 1783. De retour en France, il fut nommé, en septembre 1792, capitaine au premier bataillon de Paris, destiné pour la défense des frontières.

La guerre de la révolution lui fournit de nombreuses occasions de se distinguer; aussi est-il à remarquer que chacun des grades qu'il a obtenus, a été le prix de sa bonne conduite dans les différentes affaires où il s'est trouvé.

A la bataille de Valmy, le 20 septembre, il mérite le grade de lieutenant-colonel du premier bataillon des grenadiers.

Il se distingue à celle de Nerwinde, à la tête du quatre-vingt-dix-neuvième régiment d'infanterie, dont il était colonel. Au déblocus de Maubeuge, il sert son pays avec le grade de général de brigade, et il y montre son dévouement ordinaire.

Leval s'est trouvé à toutes les batailles et combats livrés sous les ordres du général Dumourier, et notamment à Jemmappes, à Tirlemont, à Liége, à Nerwinde, etc.

Il fit partie de l'armée de la Moselle, et prit part à toutes les affaires qu'elle eut à soutenir sous le commandement du général Hoche.

L'armée de Sambre-et-Meuse, commandée

par le général Jourdan, le vit aussi au nombre des guerriers qui partagèrent ses dangers et sa gloire; il fut employé dans cette armée comme général d'avant-garde pendant cinq ans, sous les ordres immédiats du général Lefebvre.

Ses nombreux faits d'armes à l'armée de Sambre-et-Meuse et à celle du Danube, où il fit la campagne sous les ordres de Jourdan, et à l'avant-garde commandée par le général de division Vandamme, lui valurent, en l'an 7, le grade de général de division, qui lui fut accordé par arrêté du 12 thermidor.

Lors du siége de Philisbourg, sous les ordres du général en chef Muller, le général Leval commanda une des trois divisions qui furent dirigées sur ce point, et fut spécialement chargé du bombardement et du blocus de cette place.

La division du général Leval se fit remarquer par sa bonne discipline et les services qu'elle rendit dans les dernières campagnes de l'armée du Rhin, sous les ordres de Moreau; enfin, ce général n'a point cessé d'être employé à l'armée active, et de lier son nom à une foule de combats glorieux, depuis le commencement de la guerre de la révolution, jusqu'à la paix générale, époque à laquelle le gouvernement lui a confié le commandement de la cinquième division militaire, composée des départemens des Haut et Bas-Rhin, quartier-général à Strasbourg..... .....

LINOIS.

Du sein de la marine marchande étaient sortis les Miniac, les Duquesne, les Jean-Bart, les Duguay-Trouin; c'est encore la marine marchande qui, de nos jours, nous a donné Linois.

Charles-Alexandre-Léon-Durand LINOIS a reçu le jour le 27 janvier 1761, dans une de nos villes maritimes les plus illustres. La cité de Brest est fière de cet avantage.

Sur les vaisseaux de la marine marchande, le jeune Linois a pris les leçons de l'expérience; il a parcouru le vaste Océan, et acquis, à l'école des tempêtes, les connaissances du marin.

Sous la monarchie, il a fait avec gloire les premières campagnes, et obtenu le grade de capitaine. A l'époque de la révolution, il fut fait prisonnier par le *Raisonnable*, lorsqu'il commandait l'*Atalante*, de dix-huit canons. Il fut encore pris, en 1795, par l'*Alexandre* et le *Tigre*, devant Lorient, à bord du *Formidable*. Etant resté en France sur parole, il devait être échangé avec sir Sidney Smith. Robespierre se refusa à l'échange, et engagea Linois à rester en France. Ce brave marin fut révolté de cette proposition; il s'embarqua pour l'Angleterre, et revint à Tavistock se constituer prisonnier.

Ses services, avant et pendant la révolution, l'ont fait nommer, le 5 pluviose an 8, chef de division. La même année, il venait d'obtenir

le brevet de contre-amiral, lorsqu'il fut chargé par le gouvernement de parcourir le Méditerranée avec sa division, composée du *Formidable* et de l'*Indomptable*, de quatre-vingts canons; du *Desaix*, de soixante-quatorze, et de la frégate *la Muiron*. Il venait de donner la chasse aux vaisseaux ennemis qui croisaient sur les côtes de Provence, lorsque tout-à-coup il se présenta devant Gibraltar, où venait de jeter l'ancre une escadre anglaise de sept vaisseaux de guerre. Le 15 messidor, le contre-amiral Linois va mouiller dans la baie d'Algésiras. Bien convaincu qu'il doit être attaqué le lendemain matin, il débarque, pendant la nuit, le général de brigade Deveaux, avec une partie des troupes, pour armer les batteries de la rade, établies dans le Sud sur l'île Verte, et au Nord sur la côte.

A sept heures et demie, la division anglaise, composée du *César*, *du Pompée*, du *Spencer* de quatre-vingt-quatre canons; de l'*Audacieux*, du *Vénérable* et de l'*Annibal* de soixante-quatorze; d'une frégate de quarante, et d'un lougre de seize, a passé le détroit, et doublé le cap de Canaro, tenant le vent qui soufflait de l'ouest au nord-ouest. Les vaisseaux ennemis s'avançaient en ligne, suivant les eaux du chef de file, qui se dirigeait sur le *Formidable*, vaisseau le plus au nord, ayant dans le sud, le *Desaix*, l'*Indomptable*, et la frégate la *Muiron*.

A sept heures un quart, la batterie de l'île Verte a tiré sur l'ennemi, et le feu a commencé. C'est à l'*Indomptable* que cet honneur est réservé; la manœuvre du chef de file en-

nemi annonçait l'intention de doubler la ligne française, et le contre-amiral Linois s'était aperçu qu'il était suivi de près par deux vaisseaux qui dirigeaient leurs coups sur le sien.

La brise ayant faibli et varié au N. E. et E. N. E., le signal fut donné de couper les câbles. Il calmait toujours; les manœuvres de l'*Indomptable* étaient déja très endommagées : de sorte que le mouvement d'abattre fut extrêmement long, et que ce vaisseau fut exposé à recevoir des bordées par la hanche.

Le *Desaix*, qui exécutait la même manœuvre, eut également à souffrir des enfilades des vaisseaux qui le canonnaient. Le vaisseau l'*Indomptable* toucha, et ne put présenter de suite le travers à l'ennemi. Sa position devint critique; mais son feu des deux bords ne fut point ralenti.

Sur les onze heures, le *Formidable* toucha le fond, en présentant le travers à peu près au large. Le chef de file de la ligne ennemie toucha aussi en avant de lui; mais ces deux vaisseaux, se présentant l'avant, ne purent se tirer que quelques pièces de chasse.

Deux vaisseaux anglais mouillèrent et s'embossèrent à petites distances des bâtimens français. La frégate la *Muiron* était exposée au feu de l'ennemi, auquel elle répondait avec vivacité. Son capitaine s'aperçut, à neuf heures, que la batterie de l'île Verte cessait son feu, et que des embarcations anglaises menaçaient de s'en emparer. Il détacha cent trente militaires passagers, sous le commandement d'un capitaine d'infanterie qui arriva à temps pour empêcher l'ennemi d'aborder. Un de ses canots

fut coulé, et l'autre pris. Le commandant du *Desaix* y avait aussi envoyé du monde; et cette batterie, renforcée par les Français, fut servie avec activité. Un vaisseau ennemi toucha sur les basses, vis-à-vis la batterie, dont il essuyait le feu, ainsi que celui du vaisseau l'*Indomptable;* son pavillon fut amené, mais des chaloupes le remorquèrent au large.

La batterie de Saint-Jacques avait ralenti son feu. Le général de brigade Deveaux s'y précipita avec des troupes qu'il fit demander au *Desaix;* alors il porta à l'ennemi des coups mieux dirigés. Sept chaloupes canonnières espagnoles prirent une part si active à l'action, que cinq d'entre elles furent coulées ou mises hors de combat.

Les vaisseaux ennemis ne purent résister au feu combiné des Français, sur terre et sur mer. Ceux qui étaient mouillés coupèrent leurs câbles, et le vaisseau échoué près du *Formidable*, essuyant le feu de la batterie de Saint-Jacques, et sur-tout celui du vaisseau le *Desaix*, qui, pendant toute l'action, s'était fait remarquer par son extrême vivacité, amena son pavillon à deux heures.

A deux heures et demie, le combat cessa; les Anglais étant arrivés sur Gibraltar, abandonnèrent l'*Annibal*. Ils eurent trois vaisseaux démâtés d'un ou de deux mâts de hune, et qui furent tous trois avariés dans leur voilure et leur mâture. Le vaisseau l'*Annibal* portait le second général de division ennemie. Aussitôt qu'il eut amené son pavillon, il s'embarqua dans une petite volle, sur laquelle le contre-amiral Linois fit tirer : on ne put atteindre un

si petit objet, fuyant très-vivement vers Gibraltar.

« Chacun a fait son devoir, disait Linois, dans son rapport au ministre de la marine; officiers, passagers, soldats, marins, tous ont montré la bravoure la plus réfléchie, et la plus exacte subordination. Les armées de terre et de mer, réunies dans cette action, ont rivalisé d'enthousiasme et de courage.....

« De trois commandans de vaisseaux, deux sont morts glorieusement sur les gaillards : le capitaine Lalonde, tué sur le *Formidable*, et le capitaine Moncousu, sur l'*Indomptable*. Le capitaine de frégate Tousset, qui prit le commandement à la place de Moncousu, fit la plus belle défense. Le commandant Pallière, qui montait le *Desaix*, se couvrit de gloire... »

L'ennemi, cruellement maltraité, s'était retiré en désordre : deux de ses vaisseaux dans le port de Gibraltar, les trois autres sur rade; mais un seul paraissait en état de prendre la mer (1).

Le 20 messidor, une division espagnole, aux ordres du lieutenant-général Morand, arriva de Cadix, et fit espérer à Linois que, protégés par nos fidèles alliés, nos vaisseaux pourraient se rendre dans un port, pour se réparer.....

La nouvelle de la victoire remportée à Algésiras, par l'armée française, excita dans toute la France le plus vif enthousiasme. On ne par-

(1) La perte des Anglais, dans la journée du 17, fut de 1500 hommes, tant tués que blessés; les Français eurent 180 hommes tués, 300 blessés, dont 13 sans espoir de guérison, et 40 très-grièvement.

lait que du courage de nos marins, et des talens de Linois. Quel triomphe pour notre marine! l'Anglais était humilié. L'éloquence et la peinture s'empressèrent de célébrer cette victoire éclatante, remportée par trois vaisseaux, qui, non-seulement s'étaient défendus, mais avaient vaincu un ennemi supérieur, et s'étaient emparés du vaisseau anglais l'*Annibal*.

Le 23 messidor, les vaisseaux français et espagnols quittèrent la baie d'Algésiras. Toute l'escadre anglaise s'était réunie : on sait le malheureux événement qui eut lieu pendant la nuit. Les Anglais attaquèrent les vaisseaux restés en arrière ; au milieu de l'obscurité, deux vaisseaux espagnols, se prenant pour ennemis, combattirent ensemble ; le *Réal Carlos* et l'*Ermenegilde*, ayant pris feu à leurs bords, sautèrent en l'air. Le *Formidable* fit la plus belle manœuvre ; ne voyant plus de signaux, il s'éloigna ; trois vaisseaux ennemis et une frégate le suivirent : il devait être pris ; mais, fiers encore des lauriers d'Algésiras, l'équipage et la garnison ont juré de s'engloutir plutôt dans les vagues, que d'amener le pavillon. La victoire sourit à cette intrépide résolution. Le vaisseau manœuvre ; le capitaine Troude ordonne de se diriger sur le *Pompée*, qui, à la seconde décharge, est démâté de ses trois mâts, et rasé comme un ponton. Deux vaisseaux restaient encore ; le *Formidable* fait feu de ses deux bords, les oblige à lâcher prise, et entre triomphant dans Cadix, où l'escadre française, commandée par Linois, venait de se rendre.

Le 9 thermidor an 9, le Premier Consul, à titre de récompense nationale, accorda un sabre

d'honneur au contre-amiral Linois, commandant de l'escadre qui avait triomphé à Algésiras.

En l'an 10, Linois fut employé à l'expédition de Saint-Domingue; il fut ensuite envoyé dans l'Inde. Il parcourt aujourd'hui les mers qui baignent l'Isle de France, fait respecter le pavillon national, et porte des coups sensibles au commerce anglais.....

LOISON.

JEAN-BAPTISTE-MAURICE LOISON est né à Damvilliers, département de la Meuse. Son père était conseiller au parlement de Metz. Rien ne fut négligé pour former son esprit et son cœur; et déjà le jeune Loison était près d'entrer dans le monde avec les avantages que procure une bonne éducation, lorsque la révolution, favorisant son goût pour les armes, le détermina à embrasser la carrière militaire.

L'appel fait en 1792, à la jeunesse française, le trouva un des premiers au poste de l'honneur; il partit comme simple volontaire dans le deuxième bataillon de son département, le premier août 1792; il obtint, au bout de trois mois, le grade de sous-lieutenant au quatre-vingt-quatorzième régiment, se fit remarquer dans plusieurs circonstances, et s'éleva, par sa bonne conduite et son courage, aux premiers grades militaires.

Loison était, en l'an 3, général de brigade; il se trouvait à Paris à cette époque où l'orage grondant autour de la Convention Nationale, la contraignit à se défendre contre ses ennemis. Le général Loison faisait, lors des troubles de vendémiaire, partie de l'armée de l'intérieur, et concourut à prévenir les nouveaux malheurs auxquels la République eût été en proie par l'effet d'une funeste réaction.

En l'an 7, le général Loison vit s'ouvrir devant lui une plus vaste carrière; il fit sous le

général Masséna la campagne d'Helvétie, et lia son nom à ses succès les plus remarquables. Sa brigade faisant partie de la division Lecourbe, se distingua à l'affaire du 10 prairial, où elle chassa les Autrichiens du Madaranerthal; et à celle du 14, où l'ennemi attaqué à Wasen, fut repoussé jusqu'au-delà de Gueschenen, avec perte de huit cents tués ou blessés et de quinze cents prisonniers. Le général Loison chargea plusieurs fois à la tête des troupes, et fut atteint d'une balle dans ce dernier combat.

Dans cette campagne difficile, la valeur du soldat ne fut pas toujours la vertu la plus nécessaire; exténué de fatigue et de besoins, entouré d'ennemis, obligé de bivouaquer au milieu des neiges et des précipices, la faim, l'horrible faim, exigeait de lui un autre genre de courage; et l'on ne saurait assez louer cet héroïsme qu'il montra dans ces circonstances difficiles. Le corps du général Loison se rendit sur-tout célèbre au milieu des rochers de la Suisse. Ce fut lui qui soutint, dans les crevasses des rochers du Gothard, plusieurs combats qui méritaient un plus vaste théâtre. Deux corps de troupes, également exténués par la faim, se battaient au fond de ces cavernes. A peine se tirait-il un coup de fusil; la baïonnette seule servait la fureur des combattans, et la petite rivière de Reuss, qui coule en grondant au pied de ces rochers, recevait les cadavres autrichiens que le Français vainqueur précipitait de leur sommet.

Jusque-là, le corps du général Loison n'avait jamais été battu; on le vit soutenir cette répu-

tation dans les affaires qui suivirent, et particulièrement dans celles des 11 et 12 thermidor, et des 27, 28 et 29 du même mois.

Le général Loison avait reçu l'ordre de se porter sur Wasen, dans la vallée d'Urseren, par le Gadmenthal. Après une marche longue et pénible par des chemins couverts de neige et de glace, il arriva, le 27 au soir, en face du fort de Mayenthal, qui couvre l'entrée de Reuss.

Cet ouvrage, un hexagone revêtu et réparé, présentait un obstacle insurmontable, et fermait entièrement la vallée, étant appuyé d'un côté aux torrens de Mayen au-dessous des précipices, et de l'autre à des rochers à pic; il était défendu par quatre cents hommes et deux pièces de canon.

Tel était l'obstacle que la colonne du général Loison avait à vaincre; il lui importait de pénétrer promptement dans la vallée pour opérer sa jonction avec la trente-huitième, et seconder ses attaques sur le Gothard.

La nuit et la fatigue des troupes le forcèrent de remettre au lendemain l'enlèvement de ce poste. Le 28 au matin, tous les soldats demandent à donner l'assaut; les grenadiers se présentent avec une intrépidité sans exemple; le seul sentier par lequel il fallait passer pour arriver au fort, ayant exposé pendant quelque temps les troupes au feu de l'artillerie de l'ennemi, elles éprouvèrent d'abord quelque perte; mais leur ardeur n'en fut point affaiblie, le fort fut emporté avec les deux pièces de canon, et l'on fit un grand nombre de prisonniers.

L'affaire de Mayenthal fut suivie des com-

bats de Gueschenen et du Pont-du-Diable, où il fallut déployer le même caractère d'audace et d'intrépidité. La division Lecourbe se portait à la rencontre de la brigade chargée d'attaquer Grimsel; les généraux Lecourbe et Loison, marchant à la tête des colonnes, rencontrèrent l'ennemi à Gueschenen, et le menèrent, tambour battant, jusqu'au Pont-du-Diable, où il avait tiré une ligne de retranchemens appuyés au torrent de la Reuss et à des rochers à pic, et défendus par des chevaux de frise. Les Autrichiens avaient dégradé le Pont-du-Diable, et y avaient fait une ouverture de trente pieds de large, sur quatre-vingts de profondeur dans la Reuss. Les Français, chargeant en colonne serrée, se disposaient à entrer pêle-mêle dans le trou d'Uri, et se rendre maîtres d'Urseren; mais l'étonnement des grenadiers fut extrême, lorsque ce précipice affreux s'offrit à leurs regards : le courage était inutile; il fallut renoncer à passer sur ce point.

Au combat d'Oberalp, le général Loison conduisit son attaque avec une bravoure et une intelligence qui contribuèrent à décider la victoire. Les succès postérieurs qu'obtint la division dont il faisait partie, près du mont Saint-Gothard et des frontières des Grisons, ajoutèrent à la gloire de cette campagne.

Lorsque l'armée se mit en mouvement pour aller à la rencontre de Suwarow, le général Loison reçut l'ordre de marcher sur le Linthal; il eut ensuite le commandement de la deuxième division qu'avait jusque-là commandée le général Lecourbe, et marcha pour reprendre le Gothard, et pousser un corps de troupes dans la vallée de Dissentis.

Le grade de général de division, qui lui fut conféré le 3 vendémiaire an 8, lui donnait plus de moyens de signaler ses talens militaires; il en donna de nouvelles preuves dans les combats qu'il eut à livrer pour chasser tout ce qui pouvait rester encore d'ennemis sur la rive gauche du Rhin, et dans les Grisons, le Voralberg et le Tyrol.

Lorsque l'armée du Danube fut réorganisée, au commencement de l'an 8, le général Loison fut chargé du commandement de la troisième division, qui bientôt fut destinée à faire partie de l'armée de réserve, et à combattre sous les yeux de Bonaparte.

Le passage du Saint-Bernard fut témoin de son courage; elle formait l'avant-garde qui cerna le château de Bard, et en tenta la première l'escalade. Le 12 prairial, la division du général Loison passa le Tésin, et se porta sur Milan. Le général, à la tête d'un camp volant, occupa Crema, Orsi-Novi, et se porta rapidement sur Brescia, où il livra combat au général ennemi Laudon, qui ne parvint à se sauver que par l'intrépidité de son escorte. Le général Loison entra à Brescia, où il se rendit maître d'un convoi de trente milliers de poudre, et contribua, autant qu'il était en son pouvoir, aux succès de cette courte mais brillante campagne.

Sa carrière n'était pas encore remplie; le passage de l'Adige effectué par l'armée d'Italie, alors sous les ordres du général Brune; les combats de Cerezola, de Pozzolo, de Parona, de Colognole, furent témoins de sa gloire: les services qu'il continua de rendre,

principalement au passage de la Brenta, où il ouvrit à l'armée le chemin à de nouvelles victoires, confirmèrent sa réputation militaire.

A la paix, le général Loison, dont les talens avaient été appréciés par le premier Consul, a été appelé au commandement de la vingt-cinquième division militaire. Il commande aujourd'hui une division du camp de Boulogne. . . . . .

LORGE.

PARMI les généraux qui ont payé leur dette à la patrie, on compte le général LORGE, dont la carrière est à la fois honorable et glorieuse. La république l'a vu dans les rangs de ses premiers défenseurs; et ce premier titre, uni aux services qu'il lui a rendus pendant la guerre de la révolution, lui donne de justes droits à l'estime et à la reconnaissance nationale.

Toujours au champ d'honneur, le général Lorge a cueilli des lauriers dont il ne peut que s'enorgueillir; et si les soldats qui ont combattu sous ses ordres n'ont qu'une voix pour louer sa bravoure, sa prudence, et ses talens militaires, on peut, sans flatterie, ajouter à cet éloge, celui de son désintéressement et de ses vertus modestes, qui rehaussent encore l'éclat de ses succès.

Nous allons le suivre dans le cours de sa carrière militaire, rappeler les différentes affaires où il s'est trouvé, la part de gloire qu'il s'est acquise dans les victoires de nos armées; et cette notice suffira pour marquer la place qu'il doit occuper parmi les généraux qui ont honoré les armes françaises.

JEAN-THOMAS-GUILLAUME LORGE est né à Caen, département du Calvados, le 25 novembre 1768.

Dragon, dans le septième régiment, le 19 novembre. . . . . 1785.

Sorti de ce corps le 13 octobre. . . 1791.

Volontaire, sous-lieutenant et capitaine au premier bataillon des Lombards, en . . . . . 1792.

Général de brigade le 25 septembre . . . . . 1793.

Général de division le 15 germinal. . . . . an 7.

Il servait, en l'an 2, à l'armée des Ardennes, en qualité de général de brigade, et favorisa par ses manœuvres et ses bonnes dispositions, l'expédition du général Jourdan sur Arlon.

Avec un corps de flanqueurs, il couvrit la marche de cette armée sur Philippeville et Bossu, où il attaqua et défit la gauche de l'ennemi. Il combattit à Naline et à Gerpine, couvrit les mouvemens du corps d'armée sur Thunn, et fit des prisonniers.

Il contribua au succès remporté le 7 prairial, par l'avant-garde des divisions de l'armée du Nord et des Ardennes, qui reprit Montigny, précédemment abandonné par nos troupes. Les hauteurs qui dominent ce village en rendaient l'accès difficile; le général Lorge, chargé d'attaquer la droite du camp de la Tombe, la repoussa, malgré une assez vive résistance; en vain l'ennemi fit pleuvoir sur son corps de troupes la mitraille et les obus, Lorge tint ferme, et se disposait à manœuvrer le lendemain pour envelopper l'ennemi de concert avec le général Hardy; mais ce corps ennemi ne jugea pas à propos de recevoir le combat, et effectua sa retraite.

Le 9, la brigade du général Lorge se porte sur Marcinelles, vis-à-vis Charleroy, s'en em-

pare, et resserre sur ce point le blocus et le siége de cette ville.

Dans la suite de cette campagne mémorable, qui donna en quelque façon une nouvelle vie aux guerriers français, et leur fit connaître le secret de leur force et de leur courage, Lorge, quoique sans communication avec le corps d'armée, quoique menacé d'être entouré de toutes parts, sentant l'importance de couvrir le Châtelet, qui était un des points de retraite de l'armée, combattit à Fleurus pendant dix-sept heures sur les points d'Anveloy et de Tamines, et ne voulut pas, malgré l'avis de la majorité, abandonner le poste que le général Marceau lui avait confié.

Ce général ayant fait une chute dans cette bataille, le général Lorge prit le commandement de sa division, et d'après les instructions du général en chef, balaya les deux rives de la Sambre et le pays situé entre cette rivière et la Meuse; fit les approches du château de Namur, fut chargé de le bloquer et de le resserrer vigoureusement, et contribua à sa reddition. Le général Marceau revint alors reprendre le commandement de sa division. Dans le courant de cette campagne, la brigade du général Lorge contribua encore de la manière la plus puissante et la plus directe aux succès des batailles de l'Ourthe et de la Roër, ainsi qu'à la prise de Coblentz.

Dans la campagne de l'an 3, Lorge passe le Rhin à Urdingen, avec sa brigade, sous les ordres du général Kléber, et se porte sur le Mein. L'armée ayant dû effectuer sa retraite par les montagnes de la Wéteravie, la brigade

de ce général qui se trouvait en position vis-à-vis d'Hœchst, au confluent de la Nidda, fut chargée de soutenir sur ce point un combat des plus violens, et de couvrir la retraite de la colonne qui se dirigeait par Kœnistein.

Dans la campagne de l'an 4, Lorge repassa une seconde fois le Rhin, sous les ordres du même général, força le passage de la Sieg, sur le point de Minden, emporta les retranchemens de l'ennemi, lui fit beaucoup de prisonniers, combattit à Altenkirchen sur la Lahn, à Ukeratz, et commanda constamment les avant et arrière-gardes du général Colaud, pendant cette belle marche de l'aile gauche de l'armée de Sambre et Meuse.

A la fin de cette même campagne, Lorge, demandé par Marceau au général Jourdan, fut prendre le commandement d'une brigade vis-à-Mayence, que bloquait le général Marceau, et dont il se disposait à faire le siége. Sa brigade soutint plusieurs combats à la hauteur de la Seltz, força autant de fois l'ennemi à rentrer honteusement dans Mayence, et lui fit, dans sa dernière sortie, quatre-vingts hussards de Kaiser prisonniers. Lorge combattit encore pendant l'hiver de cette campagne, sur la Naw, la Glann et l'Alzeins, et toujours avec avantage.

En l'an 5, le général Lorge passe à l'armée du Rhin, et sert sous les ordres du général Sainte-Suzanne.

En l'an 6, il reçoit l'ordre de se rendre en Helvétie. Quelque temps après son arrivée, il est envoyé dans le Valais, fortement insurgé. Après avoir employé inutilement tous les

moyens de persuasion, il pénètre avec 2400 hommes seulement sous les murs de Sion, livre combat aux Valaisans, les défait malgré la plus opiniâtre résistance, réduit ce pays qui avait résisté aux lieutenans de César, le ramène à des sentimens pacifiques, et couvre la marche de nos troupes en Italie par le Simplon et le St.-Bernard. Après la victoire, le général Lorge s'intéressa vivement aux vaincus, et eut le bonheur d'obtenir en leur faveur, une diminution considérable de la contribution nécessairement imposée sur eux.

Le général Lorge vit s'ouvrir, en l'an 7, une plus vaste carrière à ses talens militaires. Il combattit sous Masséna en Helvétie, et contribua puissamment aux victoires de cette campagne, dont le résultat sauva la république à cette époque, et la préserva d'une invasion ennemie.

Lorsque cette armée se mit en mouvement pour passer le Rhin, depuis Vetis jusqu'à Hag, une colonne commandée par le général Lorge, tenta le passage à Ragatz, au gué de Florck; la crue des eaux et la rapidité du courant ne permettant point de l'exécuter sur ce point, cette colonne fit un mouvement rétrograde sur Asmoos, et passa le fleuve sur un pont jeté vis-à-vis la gorge de Lucisteig, sans opposition de la part de l'ennemi qui, sans doute, croyait militaire d'y attirer les Français. Le général en chef se mit lui-même à la tête de la colonne, se porta sur Balzens, et dans le défilé du Lucisteig, qui, défendu avec fermeté, aurait été celui des Thermopyles. Là commença un combat des plus opiniâtres, et qui dura jusqu'à la

nuit : les Français n'avaient point d'artillerie ; l'ennemi, avec celle du fort, balayait toute la gorge et incommodait beaucoup les premiers. Les deux partis montrèrent la même audace et la même vigueur dans l'attaque comme dans la défense ; mais enfin l'avantage se déclara pour les Français ; le fort fut emporté à la baïonnette. Le commandant, tous les officiers et quatre cents hommes, restant des débris du corps qui le gardaient, furent faits prisonniers; l'artillerie et deux drapeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Un début aussi heureux fit remarquer le général Lorge par le général en chef, et le grade de général de division devint le prix des services qu'il avait rendus ; c'était en garantir de nouveaux à la république.

Le 12 floréal, l'ennemi attaqua les Grisons avec des forces supérieures ; mais les sages dispositions du général Lorge rendirent ses efforts inutiles ; il fut battu complètement. Dans ce combat, les compagnies helvétiques stationnées à la hauteur de Verdenberg, secondèrent avec zèle les diversions savantes que fit le général Suchet, commandant la brigade de droite de la division Lorge ; elles tinrent en échec et maltraitèrent un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie autrichienne, et luttèrent de courage avec les grenadiers de la trente-septième demi-brigade.

Dans le mois de messidor suivant, le général Lorge commanda les troupes réparties dans e Frickthal et sur les villes frontières.

Quelque temps après, sa division réunie à celle du général Soult, et pouvant être forte

d'environ douze cents hommes, prit différentes positions sur la rive gauche de la Limmath. Ces deux divisions s'étendaient de Baden à Richterswyl, embrassant les montagnes de l'Albis et les plaines de Zurich.

Les premiers jours de l'an 8 furent marqués par les succès les plus brillans; le 3 vendémiaire, le général Lorge, commandant la division d'avant-garde de l'armée, passe la Limmath à la tête des troupes, et enlève le camp de l'ennemi, qui est repoussé jusque sous les murs de Zurich. Douze cents Russes tués et deux mille prisonniers attestent sa victoire.

Le lendemain, à l'attaque de Zurich, le général Lorge eut l'ordre d'agir vigoureusement dans le bassin de cette ville, où l'ennemi tenait une position formidable, adossé au Zurich-Berg, sa gauche appuyée à la Limmath et sa droite à la Glatt.

Un nouveau succès couronne la valeur des troupes sous ses ordres. Il charge l'ennemi en personne à la tête de la cavalerie, l'enfonce sur tous les points et le culbute dans Zurich, qui se rend au pouvoir du vainqueur; quatre mille tués, autant et plus de blessés, deux mille prisonniers, vingt-neuf pièces d'artillerie, les caissons, les bagages, le trésor de l'armée ennemie, trois généraux russes pris dans le combat, six drapeaux, sont le résultat de cette sanglante journée.

Après la prise de Zurich, Korsakow rallia sur la rive droite du Rhin, à la hauteur de Schaffouse, les débris de son armée, et la renforça de dix à douze mille hommes de troupes fraîches qui n'avaient point encore donné, et la

plupart cavalerie. Instruit de la défaite de Suwarow, et voulant faire une diversion en sa faveur, il forme le projet de se porter sur la Thur, pour de là marcher sur Zurich; mais Masséna va à sa rencontre avec les divisions Lorge et Ménard. Il le trouve entre la Thur et le Rhin, lui livre combat et le jette au delà de ce dernier fleuve, en le forçant à couper les ponts de Constance et de Dissenhofen, dont nos troupes s'emparèrent pendant la nuit.

Ce combat, l'un des plus sanglans de cette pénible campagne, fut sur-tout remarquable par l'acharnement et la fureur des deux partis. L'artillerie légère, chargée et sabrée au milieu de la mêlée, ne cessa de manœuvrer, de se rallier de la droite à la gauche, protégée par le feu de l'infanterie, et de tirer à mitraille; partie de cette brave infanterie, après avoir accueilli la cavalerie russe par le feu le plus vif et le mieux soutenu, la recevait sur ses baïonnettes sans bouger d'une ligne, tandis qu'une autre partie, manœuvrant sur ses flancs, la chargeait avec une audace sans exemple. Le général Lorge, dans cette occasion, déploya autant de courage que de prudence et de sang-froid.

Lorsque l'armée du Danube fut réorganisée, quelque temps après, sous les ordres du général Moreau, il eut le commandement de la troisième division de l'aile droite de l'armée; cette division, forte de sept à huit mille hommes, s'étendait de Constance à Ellikon. Le quartier-général fut d'abord à Frauenfeld, ensuite à Winterthur.

Cette armée commença la campagne de l'an 8,

par plusieurs victoires signalées. A la bataille d'Engen, qui eut lieu le 13 floréal, le général Lorge ayant divisé son corps de troupes en deux colonnes, confia le commandement de la première au général Goulu, qui se dirigea vers Aach, en se rabattant sur Indelvangen, et devait, en tournant le château de Nellemberg, arriver en arrière de Stockach : il se mit lui-même à la tête de la seconde, se joignit au corps de réserve, et prit part aux combats qu'il eut à donner et à soutenir.

Pendant que l'aile droite de l'armée pénétrait dans Stockach, cette réserve, commandée immédiatement par le général en chef Moreau, abordait la majeure partie des forces autrichiennes, que le général Kray avait concentrées en avant d'Engen. Une division rencontra l'ennemi, qui était en marche en avant de Weterdingen : son avant-garde fut d'abord culbutée; il se reforma en arrière du village sur le plateau qui le domine ; il y plaça de l'artillerie et déploya plusieurs corps de cavalerie. Le général Lorge eut ordre de s'emparer avec rapidité de la hauteur de Mulhausen, qui dominait le plateau où l'ennemi s'était rangé en bataille, et menaçait son flanc gauche.

La fusillade commence; quelques pièces d'artillerie placées au-dessus de Weterdingen, répondent avec avantage à celles de l'ennemi, qui bientôt se retire dans la vaste plaine d'Engen, où il déploie quinze à seize mille hommes de cavalerie.

Vers les six heures du soir, les dragons de Latour, soutenus par d'autres corps, chargèrent une partie de la réserve avec impétuosité;

mais les succès qu'ils obtinrent d'abord furent précaires. Moreau ordonna au général Lorge de s'emparer du village d'Engen. Ce mouvement avait pour but de rappeler l'ennemi à sa gauche. Le général Bontemps s'y porte avec deux bataillons de la dixième légère, et la soixante-septième demi-brigade; les carabiniers s'avancent pour les soutenir.

Les troupes marchent en échelons avec le plus grand ordre, malgré le feu de cinq pièces de canon qui les prennent en écharpe, et le village est emporté.

Cependant l'ennemi fait avancer un renfort de grenadiers qui n'avaient point encore donné; il dirige sur le point d'attaque une douzaine de bouches à feu, fait mouvoir et donner sa cavalerie, et parvient à reprendre le village. Moreau s'avance alors avec quatre compagnies de la cinquante-troisième. Les troupes se rallient à sa voix et à celle du général Lorge; les avenues du village sont de nouveau emportées, et le combat est rétabli avec avantage du côté des Français. Le corps du général Lorge se signala dans cette journée, et perdit beaucoup d'officiers, tant tués que blessés.

Le lendemain de la bataille d'Engen, sa division rejoint, à Stockach, le général Lecourbe, qui reçoit l'ordre de marcher sur Moëskirch, et s'ébranle le 15 à quatre heures du matin.

D'après les dispositions convenues, la troisième division, commandée par le général Lorge, doit suivre la route de Stockach à Moëskirch, jusqu'à Grombach, et se porter, en sortant de ce village, sur la chaussée de Nenhau-

sen, pour étendre ses attaques sur le flanc droit de l'ennemi.

Pendant qu'un corps de troupes emporte la position en avant de Moëskirch, le général Lorge fait attaquer Endorff, village situé au pied du plateau, défendu par l'élite de l'armée autrichienne. Plusieurs fois ce village a été pris et repris.

L'ennemi portant toujours sur ce point de nouvelles forces, cherchait à déborder, avec huit bataillons de grenadiers, la gauche du général Lorge, lorsque le général Goulu s'avança à la tête de la dixième légère et de la trente-huitième de ligne. Ces braves demi-brigades firent leur mouvement avec tant de calme et d'audace, que, quoique mitraillées par huit pièces d'artillerie, elles emportèrent de nouveau le village, pénétrèrent dans le bois qui le protégeait, et coupèrent la ligne de l'ennemi.

Les Autrichiens firent de nouveaux efforts et parvinrent encore à nous rejeter d'Endorff; mais la soixante-septième arrivait; les deux autres corps se rallient, s'avancent une seconde fois avec encore plus d'impétuosité, culbutent les grenadiers hongrois qui défendent le bois, et chargent la cavalerie autrichienne qui, placée dans une petite plaine où elle pouvait manœuvrer, est mise dans une déroute complète.

Après la bataille de Moëskirch, au succès de laquelle le général Lorge avait si puissamment contribué, l'ennemi avait promptement repassé l'Iller, et en défendait le passage avec un corps considérable de son armée: le pont en avant d'Aitrach était rompu; mais, malgré ces

obstacles et les efforts qu'il fait pour se maintenir sur la rive droite, la seule division du général Lorge le culbute, et parvient sur le magnifique plateau qui se trouve entre l'Iller et Memmingen. Bientôt un nouveau combat s'engage : l'ennemi avait trente bouches à feu en batterie, et déployait dans la plaine une nombreuse cavalerie. Les Français n'avaient que deux régimens de cavalerie, mais ils se conduisirent avec tant de courage, et notamment la quatre-vingt-quatrième, que la position resta en leur pouvoir.

L'ennemi occupait encore Memmingen ; le lendemain, à la pointe du jour, l'attaque allait recommencer ; mais le général Lorge ne trouva qu'une faible avant-garde qu'il repoussa jusqu'à trois lieues de la ville sur la route d'Ulm.

Le 22 floréal, la division du général Lorge, réduite à moins de cinq mille hommes par les pertes qu'elle avait éprouvées, reçut l'ordre de passer en Italie.

Les difficultés qu'elle eut à vaincre au passage du Gothard, ne peuvent être comparées qu'à celles qu'éprouva l'armée de réserve commandée par le premier Consul, à celui du St.-Bernard. Après avoir descendu le Tésin, le général Lorge débouche sur Lugano par le Mont Cenero, passe le lac de cette ville avec des barques, se concentre sur Como, et débouche dans la belle Lombardie ; avec sa faible division, il est chargé, par le général Berthier, d'observer la citadelle de Milan, Pizzighitone, le château de Plaisance, les débouchés de la Valteline et de la Rocca d'Anso. Il se porte en personne à la tête de treize à quatorze cents hom-

mes, restes de sa division, sur le bas Oglio, tient en échec la garnison de Mantoue, forte de quatre à cinq mille hommes, et contribue par ses manœuvres heureuses et hardies, au succès de la mémorable bataille de Marengo.

A la paix, le général Lorge a été nommé au commandement de la vingt-sixième division militaire. Dans ce poste important, il sait par sa fermeté, autant que par sa sagesse, faire aimer les lois, respecter le nom français, et chérir le gouvernement.. . . . . .

. . . . . .

LUCKNER.

NICOLAS LUCKNER était né à Camp en Bavière, en 1723. Sa famille tenait un rang à la cour du duc, et jouissait de l'estime publique. Dès sa plus tendre jeunesse il se consacra au service militaire, et obtint bientôt les premiers grades dans un régiment bavarois, où il se fit remarquer par sa bonne conduite, son zèle et son amour pour la discipline. Avide de saisir toutes les occasions de se distinguer, et de mériter de l'avancement, les guerres d'Hanovre lui présentèrent un moyen de se faire un nom. On le vit alors à la tête des troupes légères, acquérir la réputation d'un habile partisan, et, par la rapidité de ses mouvemens, la variété de ses attaques, son habileté dans l'art de surprendre l'ennemi, de le harceler, et de contrarier ses opérations, servir la cause qu'il avait embrassée, et mériter l'estime des guerriers qui lui étaient opposés dans les combats.

Pendant quarante années il a servi avec distinction dans les troupes allemandes; il a obtenu le grade de général, et est regardé comme un officier habile, qui joint la théorie à la pratique, et sait diriger des corps nombreux. Plusieurs princes lui offrent des honneurs, des places, et de fortes pensions. Louis XV, par ses bienfaits, l'enlève à l'Allemagne, et lui confie un commandement. Bientôt le titre de maréchal de France lui est conféré.

LUCKNER.

Déja l'heure de la liberté a sonné pour la France.

A la tribune de l'assemblée nationale, on se félicite du choix que le ministère a fait de M. Luckner : on loue le zèle et l'infatigable activité de cet officier-général, qui était alors à Strasbourg, et commandait dans le département du Bas-Rhin.

Il est à la tête d'une des armées françaises. Quelques jours après, il est mandé par le roi, à Paris, et se présente à la barre de l'assemblée. Ce fut un spectacle intéressant, que de voir ce vieux guerrier, conduit par un jeune ministre, M. de Narbonne, offrir à la patrie, pour la plus belle des causes, le reste d'une carrière laborieuse. Ses cheveux blancs, son nom, ses services, inspiraient le respect. Luckner, dans son discours, supplia l'assemblée de recevoir l'hommage de sa gratitude et de son dévouement : « Elle a, dit-il, daigné concourir, par un décret, à l'honorable marque d'estime, d'attachement et de confiance que le roi a bien voulu m'accorder. Ma vie appartient à la patrie qui m'a adopté, et je ne connaîtrai de véritable gloire que celle que je pourrai acquérir, en m'associant au triomphe des Français, si leurs lois et leur liberté sont menacées.... »

M. Luckner parlait très-mal le français, et il était difficile de le comprendre; M. de Narbonne saisit cette occasion pour louer ce vieux guerrier. « M. Luckner, disait le ministre, a le cœur plus français que l'accent; il lui est plus facile de gagner une bataille, que de faire un discours. » M. Dumas, alors président de l'assemblée, répondit à Luckner, en l'assurant que

la nation française avait vu sans étonnement son généreux dévouement à la cause de la liberté..... Quel terme plus glorieux, ajoutait l'orateur, pouviez-vous mettre à vos travaux?...

Déja plusieurs combats ont été livrés, et l'indiscipline ou la trahison ont paralysé le courage de nos soldats et les talens de nos généraux. M. Luckner a formé son plan de campagne; il sait que le soldat français est impatient de la victoire; que sa valeur ne saurait être enchaînée; qu'il se plaît au milieu des périls, et qu'il aime mieux chercher l'ennemi que l'attendre. Il s'est déclaré pour le système offensif, et son but est de porter le théâtre de la guerre en pays ennemi, de livrer des combats, de fatiguer les coalisés, et de leur opposer l'impétuosité française, les baïonnettes de l'infanterie, les coups hardis de nos troupes légères, et l'ascendant de notre artillerie. Il aurait peut-être réussi dans des temps moins difficiles; mais l'armée, incertaine, tiraillée dans tous les sens, livrée à la méfiance, à l'insubordination, ne voyait dans ses généraux que des traîtres, des parjures; et quelque estime qu'elle eût pour le vieux Luckner, elle n'apercevait en lui qu'un officier de l'ancien régime, choisi par le roi ou par des ministres mal habiles, et maîtrisés par le club autrichien.

M. Luckner, attaché à la constitution et au roi, agissait avec franchise et loyauté. Son plan était sage, ses vues profondes, et son amour pour la chose publique lui faisait tout entreprendre avec confiance. Tantôt il encourageait les soldats, gourmandait les lâches,

louait les braves, et exaltait leurs belles actions. Dans ses rapports, il se plaignait des clubs, entretenus par les factions, pour désorganiser l'armée; des turbulens et des lâches, placés dans les rangs pour crier *sauve qui peut*. Sa correspondance avec les ministres prouvait l'attachement qu'il portait au soldat. Sa conduite envers le monarque, toujours si faible, et toujours si mal entouré, était celle de l'homme de bien, qui ne peut croire à la trahison. Il donnait au roi de sages conseils, et lui parlait avec franchise.

A toute autre époque Luckner aurait opéré le bien, et la victoire se fût placée sous ses drapeaux; mais l'anarchie lançait au milieu de nos bataillons les brandons de la discorde. Nulle opération n'était couronnée du succès; et tous les partis, s'accusant mutuellement, se contentaient d'indiquer le mal, laissant aux événemens le soin de venger le nom français, et de remédier aux maux de la patrie.

Ce n'est pas ici le lieu de s'occuper des tracasseries suscitées à M. Luckner, tantôt pour lui ôter les meilleures troupes, tantôt pour le dégoûter, et lui ôter la confiance des soldats qui composaient l'armée du Rhin.

Il est destiné à remplacer M. de Rochambeau, qui avait donné sa démission; et, pour obéir aux ordres du roi, il doit se rendre au poste nouveau qui lui est confié. Ce fut à peu près dans ce même temps que l'Autriche voulut enlever à la France ce brave guerrier: elle engagea le fils du maréchal, le jeune Luckner, à des démarches qui furent infructueuses auprès d'un père fidèle à ses sermens.

M. Luckner avait été chargé d'une double opération, dont l'importance avait été reconnue. La droite de son armée devait s'emparer des défilés de Porentruy, qui ouvraient à l'ennemi une entrée facile dans les départemens dégarnis de places fortes. Sa gauche devait former, sur la Sarre, un camp de huit mille hommes, commandés par le général Kellermann, pour tenir en échec Luxembourg, tourner sur cette ville les inquiétudes des Autrichiens, et les empêcher de se dégarnir de ce côté, pour aller renforcer les Pays-Bas. Luckner eut le bonheur de réussir, et remplit avec succès les desirs du ministère.

M. de Rochambeau quitta le commandement de l'armée du Nord. M. Luckner était à cette armée, le même jour où deux colonnes françaises furent repoussées, l'une près de Mons, l'autre près de Tournay. Il accusa de nos revers l'indiscipline de quelques bataillons. Dans ses proclamations, il s'efforça de prouver à nos guerriers que la valeur, sans la discipline, ne pourrait jamais leur faire prendre et conserver l'ascendant qui appartenait aux soldats de la liberté.

Comme à l'armée du Rhin, il voulut mettre à exécution son système de guerre offensif : quelques officiers applaudissaient à ses plans; mais plusieurs militaires expérimentés paraissaient persuadés que la guerre qui convenait le mieux à nos troupes, et peut-être au genre de talent du maréchal, était celle de postes retranchés.

Dans le mois de mai 1792, il fut de retour d'un voyage qu'il avait fait à Paris pour prendre

les ordres du ministre. Le 17 mai, les Autrichiens ont attaqué Bavay, se sont emparés de ce poste ; et nos troupes, n'ayant pu recevoir des secours, se sont repliées derrière la Sarre. Luckner fait ses dispositions, ramène les troupes au combat, et Bavay est au pouvoir des Français.

Les sollicitations de Luckner auprès de Rochambeau ont été inutiles ; ce dernier veut profiter du congé qu'il a obtenu, et le vieux général doit commander en chef l'armée du Nord, tandis que Lamarlière commande celle du Rhin.

« Soldats, disait Luckner dans une proclamation, j'exige de vous une surveillance continuelle, infatigable : fermeté, bonne contenance, confiance et subordination. De mon côté, activité, vigilance. Soldats, vous trouverez toujours en moi un bon ami, un père et un chef, qui fera tous ses efforts pour faire triompher la liberté, les lois et la constitution. »

Le 13 juin, l'armée du Nord vint s'établir près d'Orchies, au camp de la Magdeleine. Le 17, Luckner commença le cours de ses opérations. Son avant-garde s'empara de Menin, que les Autrichiens abandonnèrent à l'approche de nos troupes légères. Le gros de l'armée était à Warwick, où elle fut renforcée par cinq mille hommes venus de Dunkerque. Le 18, à quatre heures du soir, on marcha sur Courtray. Les généraux Valence et Jarry conduisaient les colonnes. A dix heures, l'avant-garde, à la tête de laquelle était M. Luckner, s'empara de cette ville, défendue par mille Autrichiens. On leur tua quelques hommes, et on leur

prit un canon. Ils se retirèrent sur Tournay.

A ce combat, le général en chef s'exposa comme un simple grenadier. Plusieurs officiers l'ayant prié de se ménager davantage, et leurs paroles étant appuyées par les acclamations de plusieurs milliers de soldats : Bon, mes amis, leur dit-il, les balles respectent les braves.

On voulut, après ce combat, le faire rétrograder sur Lille; il s'opposa à ce projet, et s'expliqua avec franchise, sur ce refus, dans une lettre qu'il adressa au roi.

Après les événemens du 20 juin, il se joignit aux guerriers qui blâmèrent la violence faite au monarque. L'intérêt de mon armée, disait-il, doit ressentir une funeste influence, là où le chef suprême, que la constitution nous a donné, ne serait pas respecté par-tout comme il le mérite.....

Peu de jours après, son armée éprouva des revers, que l'on doit attribuer à une diversité d'opinions parmi les chefs, et à une retraite, que rendirent nécessaire la mésintelligence et le défaut d'ensemble dans les opérations.

Mais ce qui dut bien plus affliger le cœur du maréchal, c'est un événement malheureux, dont se servirent les ennemis de nos généraux pour les accuser. L'arrière-garde, commandée par M. Jarry, traversait les faubourgs de Courtray; on tira des coups de fusil sur les soldats qui se retiraient. On craignit que, si ce crime était impuni, l'arrière-garde ne fût exposée. Jarry fit mettre le feu au faubourg.

Luckner n'avait point ordonné cette opération. On lui reproche en même temps d'avoir secondé Lafayette, entretenu des intelligences

avec lui, et opéré sans nécessité la retraite de Courtray.

Ces accusations prirent un caractère plus grave après les événemens du 10 août, lorsqu'il venait de s'opérer en France un grand changement dans le système militaire et administratif. Luckner était encore respecté; ses anciens services parlaient encore pour lui; mais ses ennemis se servaient même de sa gloire pour le peindre sous des traits peu favorables. Ils parlaient avec mépris de l'ancienne tactique; ils faisaient remarquer que le général de l'armée du centre était affaibli par l'âge; que ses moyens n'étaient plus les mêmes; qu'il se laissait guider par de perfides conseillers, et par des hommes adroits, ennemis de la République. On lui supposa à lui-même les intentions les plus perfides: on rappela que son fils servait chez l'étranger, et que tout le bien qu'il possédait était en Allemagne. Ses ennemis profitèrent, pour le perdre, des soupçons qui planaient sur tous les généraux.

Un instant il fut défendu par quelques députés qui, ayant été en mission près de son armée, avaient été témoins de son attachement à la nation et à la liberté, après les événemens du 10 août, et de la manière dont il avait secondé Dumourier, lors de l'invasion et de la retraite des Prussiens, quoiqu'il ne fût employé qu'en seconde ligne.

Dans le mois de septembre, Luckner se rendit à Paris, par ordre des ministres du gouvernement provisoire. Il entreprit alors de se justifier. La lettre qu'il écrivit à l'assemblée, mérite d'être citée: « Je ne veux pas, dit-il, vous

faire des complimens sur vos lois : vous avez érigé le royaume en république ; fort bien ! j'obéirai à la nation. S'il est du devoir de veiller à son poste, ce poste ne doit-il pas être honorable et honoré, et celui qui l'occupe ne doit-il pas être investi de la confiance publique ? Honoré de cette confiance dans plusieurs états, j'ai voulu terminer mes jours dans celui où j'avais été le plus estimé. J'ai obtenu tous les grades qu'un militaire peut desirer, et je prétends terminer ma vie avec honneur.... »

Luckner n'ajouta rien à sa justification : seulement il improuva la conduite que Jarry avait tenue à Courtray, et prétendit qu'il aurait fait punir cet officier, s'il avait eu près de lui un conseil militaire.

Cette lettre, et les discours favorables des représentans du peuple, firent taire un moment les calomniateurs. Mais lorsque les événemens du 31 mai eurent multiplié sur toute la France les bastilles et les échafauds, et que la vengeance et la haine choisissaient leurs victimes, Luckner se vit livré au tribunal révolutionnaire, et le 15 nivose an 2 il fut condamné à mort, pour avoir, disait l'accusateur public, entretenu des intelligences avec les ennemis de la patrie, et facilité leur entrée en France. Ce vieillard respectable fut conduit à l'échafaud, et abreuvé d'ignominie. Il eut pour se consoler, dans ces momens affreux, les secours de la religion. Sa famille éplorée ne put faire entendre la justification de ce guerrier, dont la mémoire est aujourd'hui réhabilitée, et dont le nom doit trouver place dans cet ouvrage, consacré à la gloire des grands hommes qui ont servi la France au champ d'honneur.....

MACDONALD.

MACDONALD.

La retraite des dix mille, l'expédition d'Alexandre, l'irruption des Carthaginois en Italie, sous la conduite d'Annibal, la conquête des Gaules par César, n'ont rien de plus étonnant que les campagnes glorieuses des guerriers français dans les champs italiques, aux rives parthénopéennes, et sur les montagnes escarpées de l'Helvétie. Les généraux qui conduisaient alors nos phalanges intrépides, ont obtenu leur part de cette ample moisson de gloire; et le Français, reconnaissant et fier de leurs succès, se plaît à entendre aujourd'hui le récit de leurs belles actions, sourit aux écrivains patriotes qui se sont chargés du soin d'en rappeler le souvenir, et lit avec avidité les pages nombreuses de l'histoire la plus intéressante, la plus digne de l'occuper, celle de la guerre de la révolution française. Les plaines de la Belgique et de la Flandre, les fleuves de la Hollande, les échos des monts helvétiques et des Apennins, ont appris à répéter le nom de Macdonald, qui sut cueillir un double laurier, celui du talent au jour de la victoire, et celui du courage au sein des revers. Souvent la fortune se plut à le placer au poste le plus périlleux; mais la gloire était là qui le couvrait de ses ailes, et le vengeait ainsi de l'injustice de l'aveugle déesse.

Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre MACDONALD, né à Sédan, département

des Ardennes, le 17 novembre 1765, est originaire d'Ecosse. Le jeune Macdonald avait à peine achevé ses études, qu'il se montrait déja tel qu'il est aujourd'hui, doué d'un caractère heureux, d'une ame belle, ayant toutes les qualités qui font l'homme aimable et instruit. Il sortait du collége, lorsqu'il entra au service du roi. Le 1er avril 1784, il avait obtenu le brevet de lieutenant de la compagnie des chasseurs d'Acconnel, en Hollande, légion de Maillebois; le 11 juillet 1786, il était cadet au régiment ci-devant Dillon; en 1792, il était capitaine au même régiment, et fut nommé, la même année, lieutenant-colonel au quatre-vingt-quatorzième régiment d'infanterie; le 1er mars 1793, il obtint le brevet de colonel du deuxième régiment d'infanterie. Il avait déja fait la première campagne de la liberté, et s'était distingué dans plusieurs actions d'éclat.

Il avait servi avec gloire en 1793, lorsque, le 1er fructidor de l'an 1er de la République, il contribua, avec les commandans Hédouville et Béru, aux combats glorieux de Warwick, Menin et Comines, où les Autrichiens furent complètement battus. Cette journée acquit à la brave armée du Nord quarante-huit pièces de canon et deux mille prisonniers.

Les talens et le courage de Macdonald furent alors récompensés. Cet officier obtint, à cette époque, le grade de général de brigade, et commandait en cette qualité, le 3 brumaire an 2, à l'attaque de la ville de Menin, qui fut obligée de céder à la valeur française.

Il fit la célèbre campagne de l'armée du Nord, en 1794, où elle conquit la Flandre, la

Belgique, la Hollande, reprit Valenciennes, Condé, Landrecies et le Quesnoy. Le gain des batailles de Moucron, Turcoing, Tournay, Hooglède, etc., fut dû en grande partie au général Macdonald; il servait dans la division Souham, et contribua, par ses talens, son sang-froid, son courage et l'habileté de sa manœuvre, à la défaite d'une partie des troupes commandées par le duc d'Yorck.

Le 22 nivose, il commandait la division qui passa le Waal sur la glace, protégée par le feu des batteries, à Nimègue et à Kokerdum; elle s'empara de la rive droite du fleuve, chassa l'ennemi des forts et des places qui l'avoisinent, pénétra dans la Hollande, et poursuivit en Westphalie les débris de l'armée du duc d'Yorck jusqu'à l'Ems.

Après avoir fait toutes les campagnes qui précédèrent le traité de Léoben, Macdonald fut choisi avec le général Duhesme (*voyez* DUHESME) pour présenter au Directoire les drapeaux qui avaient été décernés aux armées du Nord, du Rhin et Moselle.

A l'époque où Macdonald arriva à Paris, une juste indignation maîtrisait l'ame des Français : alors, comme aujourd'hui, toute la nation demandait vengeance des crimes de la coupable Albion.

« Le cri de guerre contre l'Angleterre, disait Macdonald au Directoire, s'est fait entendre. La vieille armée du Nord, toujours jeune par ses exploits, s'est rappelée les champs d'Hondscoote, les plaines de la Flandre, les glaces de la Hollande, où elle a exterminé les cohortes anglaises, prêtes à se précipiter du Texel.

L'armée du Nord, citoyens directeurs, demande la faveur de partager la gloire d'une expédition que votre sagesse prépare..... Elle vous offre les moyens d'accélérer la vengeance nationale ; elle a ouvert une souscription qui a produit 31,483 livres.... »

Ainsi l'Angleterre était alors l'objet de la haine de la grande nation, jalouse de sa liberté. Alors, comme aujourd'hui, tous les citoyens contribuaient pour humilier l'Anglais : les vainqueurs de Fleurus et de Kehl, les héros de Lodi et d'Arcole, s'avançaient menaçans sur les bords de l'Océan. Leurs cœurs et leurs bras s'unissaient pour donner encore une fois au monde un grand exemple de bravoure nationale, et l'Anglais n'était plus en sûreté derrière les rochers escarpés de son île.

Lorsque le Directoire donna aux Romains le gouvernement consulaire, Macdonald fut investi du commandement des troupes françaises dans la nouvelle république. Quelques séditieux osèrent prendre les armes ; mais le général français, chargé de punir les rebelles, sut allier le sang-froid et les calculs militaires, au courage et à l'activité. Macdonald guida nos bataillons, et le 20 thermidor an 6, un choc terrible eut lieu à Faventino. Les révoltés battus allèrent se former derrière le Cose. Le 5, Frosinova fut emporté : les Français, malgré un feu très-vif de mitraille et de mousqueterie, parvinrent jusqu'à la porte de la ville ; il fallut une pièce de canon pour la jeter en bas. Les rebelles osèrent tenir dans les maisons ; on y mit le feu ; une partie de la ville fut brûlée, et tous ceux que l'on trouva les armes à la main, furent passés au fil de l'épée.

A Terracine, le brave Leduc, officier français, avait été indignement assassiné; son ombre plaintive demandait vengeance; elle l'obtint: Macdonald fit ses dispositions, la ville fut attaquée et emportée d'assaut à la baïonnette. Le capitaine Lacroix, aide-de-camp du général Macdonald, fut blessé à cette attaque, et un autre de ses aides-de-camp, le capitaine Lebrun, pénétra le premier dans Terracine, que les habitans avaient abandonnée, et qui fut livrée au pillage.

Macdonald, après avoir rempli les devoirs de capitaine, remplit ceux d'administrateur : il prit toutes les mesures que commandaient l'intérêt public, la situation des troupes françaises, et les besoins du gouvernement romain.

Cependant le roi de Naples, à qui l'or des Anglais, les talens du général Mack, et les fanfaronnades de quelques fanatiques insensés, ont inspiré une aveugle confiance et une audace téméraire, a rassemblé de nombreux bataillons. Il s'avance avec rapidité sur Rome, dont il prétend faire la conquête. Les mécontens qui se sont multipliés en Italie, les succès des Austro-Russes, le petit nombre des Français qui obéissent aux ordres de Macdonald, ont rendu faciles les premières tentatives des Napolitains. Le général Mack ose parler en maître, menacer de faire périr les prisonniers de guerre, et les malades dans les hôpitaux, si les soldats français opposent quelque résistance.

« Je vous déclare, monsieur le général, lui écrivit Macdonald, que je mets nos malades, le commissaire des guerres, Valville, et autres Français restés à Rome, sous la responsabilité

de tous les militaires que vous commandez. Si on leur ôte un cheveu de la tête, ce sera l'arrêt de mort de l'armée napolitaine.... Les républicains français ne sont pas des assassins ; mais le général napolitain, les officiers et soldats faits prisonniers sur les hauteurs de Terni, répondront sur leur tête de leur salut. »

Le triomphe des Napolitains fut de courte durée. A Porto-Fermo, le général Rusca les battit, et leur enleva trente pièces de canon, quarante caissons, des vivres et des munitions de guerre.

Mack veut prendre sa revanche, il ose attaquer Macdonald à Civita-Castellana ; il a des forces supérieures, et prétend environner de toute part la petite armée française ; mais nos bataillons, accoutumés à vaincre, ont uni tous leurs efforts : Macdonald et Kellermann les commandent, la victoire leur sera fidèle. Les Napolitains sont battus, et vingt-trois pièces de canon, quarante-cinq caissons, neuf cents chevaux, deux mille prisonniers, sont le prix du courage, du talent et d'une noble persévérance. Le désordre est dans l'armée ennemie ; Mack est obligé de battre en retraite ; bientôt il abandonne son armée, qui déja est en pleine révolte et menace ses jours, et il se constitue lui-même prisonnier des Français. A Calvi, une colonne de cinq mille Napolitains est cernée ; les officiers qui la commandent veulent faire des propositions ; Macdonald leur fait signifier son *ultimatum* : « La colonne prisonnière, ou passée au fil de l'épée. » Sur-le-champ l'ennemi met bas les armes, et se rend prisonnier de guerre.

Le 24 vendémiaire an 7, Macdonald fait son entrée dans Rome : deux mille Napolitains, qui formaient le beau régiment de Macédonia, se rendent à discrétion ; et bientôt le pavillon tricolor flotte avec honneur sur les murs de Rome et sur les tours du château Saint-Ange.

Par un arrêté du 7 ventose, Macdonald fut nommé commandant en chef de l'armée de Naples. Il pénétra bientôt dans les états napolitains, attaqua Capoue, Bénévent, appaisa la révolte d'Andria, réclama avec force la liberté du citoyen Ribaud, vice-consul de la République Française, que le ministre Acton avait fait jeter dans un cachot, et battit les révoltés à Castelmare, à Voltri et à Salerne.

Cependant, sur les rives du Tésin, de l'Adda et du Pô, se livrent des combats sanglans. Les Russes, unis aux Autrichiens, ont déja remporté plusieurs victoires. Le Directoire a donné des ordres, et Macdonald doit opérer sa jonction avec l'armée d'Italie. Il réunit les bataillons qui sont dans les états de Rome et de Naples, place des garnisons aux lieux qui doivent assurer sa marche, et dispose les troupes légères en avant et sur les ailes. Ses bagages précèdent sa grosse artillerie ; tous les patriotes italiens qui pourraient être exposés à la proscription, suivent l'armée française ; l'arrière-garde a une marche imposante, et des forces capables de résister. Cependant le tocsin d'alarme retentit de toute part ; l'esprit de révolte se propage ; la discorde a secoué ses torches funèbres ; cent mille rebelles ont pris les armes ; toute l'Italie est insurgée.

L'armée de Naples repasse le Volturno, fait

face à tous les ennemis, attaque et met en fuite les rebelles, emporte de vive force tous les postes, force les passages étroits et difficiles des Apennins, parvient en Toscane, attaque les Autrichiens à Sarzane et Pontremoli, rouvre les communications avec Gênes et l'armée d'Italie, et concerte un plan d'opérations pour la jonction des deux armées.

Macdonald se précipite de l'Apennin sur l'aile gauche des Autrichiens postée à Modène, la renverse et la met en fuite : il est lui-même blessé dans une mêlée de cavalerie. Quoique hors d'état de combattre, son armée et les généraux, dont il a l'amitié et la confiance, le conjurent de ne point les abandonner : Macdonald cède à leurs instances, poursuit sa marche entre l'Apennin et la rive droite du Pô, et arrive à Plaisance (lieu marqué pour la réunion des deux armées). Le château est investi, une partie de l'armée se porte sur la Tidone, pour favoriser la marche de celle d'Italie ; les Austro-Russes, commandés par les généraux Suwarow et Mélas, s'y rassemblent : l'engagement commence ; les Français, trop faibles sur ce point, se replient sur la Trébia : l'armée de Naples s'y réunit ; là se livre une des batailles les plus célèbres et les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention ; l'acharnement est au comble durant quatre jours : on combat avec une égale fureur.

L'armée d'Italie ne paraissant point, et celle de Naples ayant usé ses munitions, perdu la moitié de ses troupes, presque tous ses généraux et officiers supérieurs ; dans cette position, et ayant perdu l'espoir de voir arriver l'armée

d'Italie, Macdonald, craignant d'être accablé par des forces qui se renouvelaient toujours, prend la résolution de gagner Gênes; mais il est déja enveloppé de toutes parts : c'est dans cette horrible situation que les grands talens, le vrai génie et le courage se déploient. Macdonald, en général habile et consommé, fait un de ces mouvemens hardis, une de ces savantes manœuvres qui excitent l'admiration, même des ennemis qui lui sont opposés : sûr de la bravoure de ses troupes, il fait tête de tout côté à l'ennemi, s'ouvre de nouveau les passages, et arrive à Gênes, où les deux armées opèrent enfin leur jonction, après une marche de trois cents lieues, ayant vaincu toutes les difficultés, surmonté tous les obstacles, éprouvé tous les genres de souffrances et de privations, fait six mille prisonniers, détruit quinze mille hommes, pris quinze drapeaux, et vingt-six canons avec leurs attelages et caissons, aux batailles de Modène et de la Trébia.

Quel plus bel éloge pour le général français, que ces paroles remarquables de Suwarow : « Encore une bataille comme celle-là, et les « Français sont à Vienne. »

Tel fut le résultat de cette sanglante expédition, qui, si elle n'eut pas tout le succès qu'on s'en promettait, concourut puissamment à retarder les progrès de Suwarow, qui eût été chassé plus tôt d'Italie, sans les malheureuses circonstances de la bataille de Novi, qui suivit celle de la Trébia.

En l'an 8, l'armée de réserve avait été formée : elle avait franchi les Alpes, vaincu à Marengo, et la France était maîtresse de toute

l'Italie. La maison d'Autriche aurait dû accepter la paix ; mais elle refusa de souscrire aux conditions qu'on lui offrait, et voulut tenter encore le sort des batailles.

En France une seconde armée de réserve est formée, et prend le nom d'*Armée des Grisons* : opposée à l'ennemi dans le Tyrol, commandée par Macdonald, elle devait favoriser les opérations des deux grandes armées d'Allemagne et d'Italie, garantir l'aile droite de l'une, l'aile gauche de l'autre, opérer enfin une diversion puissante en leur faveur, et agir offensivement par sa droite, en tournant des positions qu'il paraissait impossible d'attaquer de front.

Déja, dans le mois de brumaire an 9, la division Baragnay-d'Hilliers est entrée en Valteline : elle occupe toute la vallée du Rhin, la haute et basse Engadine.

Le 1er frimaire, le Splugen est franchi, malgré la rigueur de la saison, toutes les privations, et les difficultés nombreuses que le terrain opposait au courage ; toutes les dispositions sont faites, toutes les forces disponibles rassemblées, tous les moyens d'attaque préparés, et la retraite assurée. Les troupes françaises, conduites par Macdonald lui-même, ont défilé dans la vallée des Grisons, et s'approchent des éternels et immenses glaciers qui la terminent, et qu'elles doivent franchir. Le général Verrière commande l'artillerie d'avant-garde, qui déja est parvenue à Tusis. Le 5 frimaire, elle était au pied du Splugen ; le 6, elle a gravi la montagne ; mais à peine est-elle passée, qu'un vent furieux comble de neige tous les sentiers, et la sépare du reste de l'armée. Macdonald s'avançait alors dans la vallée du Haut-Rhin.

Ici tous les détails deviennent intéressans ; pour ne rien omettre, nous empruntons la plume éloquente de Philippe Ségur, officier de l'armée des Grisons, et qui nous a transmis l'historique de ce passage merveilleux.

« . . . . . On est parvenu à Tusis : on s'était à peine élevé jusqu'à ce bourg, et le général se trouvait au pied d'une seconde montagne qu'il a gravie après deux heures de marche ; à ses pieds est un précipice dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. On voyait à peine la tête des énormes sapins qui, sans doute, prenaient racine au fond de cet abîme. Un mugissement sourd et continuel en sortait : c'était le Rhin qui précipitait ses flots pressés par les rochers qui resserraient son lit. Une descente rapide rapproche du fleuve le général, et bientôt, s'élevant de nouveau, le précipice se referme sous ses pas.

« On est entré dans la Via-Mala, chemin étroit, taillé dans le roc, comblé par la neige, détruit par les torrens. Sur ce chemin de glace, nos soldats sont encore arrêtés par les pierres et les rochers qui se détachent, et roulent sur le sentier.

« L'armée est descendue à Anders, elle est au niveau du Rhin : une nouvelle montagne plus horrible se présente encore ; elle est franchie, l'armée atteint le village de Splugen.

« Le général lève les yeux : une masse énorme de neige est devant lui ; ses regards cherchent en vain à en mesurer l'étendue, il faut que le lendemain il en ait atteint et surpassé la cime. Il s'étonne ; mais ce chemin est le seul qui le conduit droit au but qu'il s'est proposé, et dès-lors l'impossibilité disparaît.

« Tous les élémens sont déchaînés, le jour luit, et une tourmente affreuse ébranle les neiges attachées aux sommités des rochers, comble les précipices dont la surface égale désormais le sentier; la neige tombe du ciel à gros flocons; un vent impétueux arrache les arbres, et les précipite.

« Les guides sont effrayés : point de vivres; de quelque côté que le général tourne ses regards, la tempête ou la faim lui présentent la mort..... Sa résolution est prise, les soldats portent eux-mêmes les munitions, le signal est donné; on avance.

« Chaque soldat, chargé d'une centaine de cartouches, monte à l'assaut; les guides ont fui, et les sapeurs précèdent la colonne. Les généraux Pully, Sorbier, Duperreux, suivent Macdonald, qui, le premier, marche sans guide à travers un tourbillon de neige, sondant la glace à chaque pas, et ne sachant s'il pose le pied sur le sentier ou sur le gouffre.

« Il avançait péniblement, quand des sons plaintifs frappent son oreille. La femme d'un soldat, engourdie par le froid, mourante, abandonnée, dépérissait peu à peu, et allait se perdre dans l'abîme. Chacun occupé de ses propres dangers, était loin de songer à la secourir. Le général s'arrêta, la fit emporter par deux grenadiers, et les soins qu'il lui donna la rendirent à la vie..... Cependant plus l'on avançait, plus la tempête redoublait de force, et sur le sommet, l'un des plus élevés de la terre, le vent n'étant plus arrêté par aucun obstacle, le froid devenait plus vif à chaque moment. Le soldat tombait gelé, et son compagnon, qui

voulait le secourir, avait lui-même perdu l'usage de ses mains.

« Souvent une planche étroite, peut-être trop faible, mise en travers sur ce gouffre, était la seule ressource à laquelle un reste d'espérance s'attachait, et sur cette planche devait passer toute l'armée.

« Le vent fouettait dans le visage la neige qui tombait du ciel..... Le soldat ne pouvait voir celui qui le précédait, ni suivre les traces que la tourmente recouvrait à l'instant; il était encore plus dangereux de reculer que d'avancer; mais un seul homme découragé pouvait arrêter la colonne, et dans cet instant critique les travailleurs épuisés refusèrent d'aller plus loin. Le général en chef saisit leurs outils; il s'ouvre et fraye lui-même un passage: les généraux, les officiers qui l'entourent, suivent son exemple; déja, après avoir atteint l'hospice, il a traversé la plaine où il est situé; déja même l'on gagne le revers et l'on descend la rampe étroite et rapide du Cardines, qui tourne treize fois sur elle-même. Le courage et la persévérance l'emporteront sur la nature irritée. La colonne atteint enfin Campo-Dolcino; elle a vaincu tous les élémens, et le souvenir de cette journée sera désormais immortel. »

La division de cavalerie a descendu le lac Come; l'artillerie remonte à Chiavenne; le général Vandamme a triomphé de tous les obstacles; le général Morlot est à Coire, et l'armée des Grisons, qui a fait le siége des montagnes, emporté Splugen, poste avancé des rochers helvétiques, est dans la Via-Mala, qui ne doit se terminer pour elle qu'à soixante lieues du Splugen.

Dans le mois de frimaire, l'armée essuya un échec à Zutz, mais qui fut bientôt réparé le 22 du même mois; le manque de vivres et de munitions ayant suspendu la marche des troupes, les divisions se cantonnèrent dans la position où elles se trouvaient.

Le 1er nivose, des renforts étant arrivés, on s'avance dans le val Commine; le général en chef porte toutes ses forces sur une même ligne, et ordonne d'attirer l'ennemi sur les trois passages par des attaques vives et multipliées, et de l'effrayer dans les Engadines, en lui montrant nos armes du sommet des Alpes Rhétiennes.

Moreau avait vaincu à Hohenlinden; Brune était sur les bords du Mincio, et l'armée des Grisons, dans les premiers jours de nivose, a livré des combats sur l'Inn, dans la basse Engadine, à Casa-Nova. Baraguay-d'Hilliers triomphe de tous les obstacles que lui opposent l'art et la nature; les retranchemens de Martin-Bruck sont enlevés. L'état-major de l'armée franchit la montagne d'Aprige, marche sur Pirogue, et se trouve réunie à plusieurs divisions. Les têtes de nos colonnes arrivent à Storo; alors le général ennemi Davidovich, surpris, voit devant lui toute l'armée des Grisons, et n'a qu'un faible corps à lui opposer. A l'instant Macdonald divise ses forces, et fait de nouvelles dispositions; les trois colonnes de l'armée débouchent en même temps, se trouvent en ligne sur l'Adige, celle droite à Trente, celle de gauche à Botzen. L'ennemi est attaqué; le 17 nivose, son arrière-garde est surprise et forcée à Trente par l'avant-garde de l'armée des Grisons: Macdonald est maître de la Brenta; il est

réuni à l'armée du général Brune. Le 25 nivose, un armistice ayant été conclu, le général Macdonald, après avoir fourni la plus belle carrière, fait la campagne la plus glorieuse, assiégé le Tyrol, escaladé des murs de glace, et vaincu tous les élémens, répandit son armée dans le Tyrol italien, où il prit toutes les précautions pour assurer la solde de ses soldats, et leur procurer quelque soulagement. Des insurrections eurent lieu dans le Tyrol; mais le désarmement des habitans, les proclamations de Macdonald, et sa vigilance, maintinrent la tranquillité dans le pays, jusqu'au moment où la paix fut signée à Lunéville. Une mission importante dans le Nord lui est confiée; il part en qualité d'ambassadeur. Macdonald est maintenant en France, où il jouit de son traitement d'activité, et s'occupe, dans la retraite, au sein de l'amitié, des arts, des lettres, et de la théorie de cet art militaire, pour lequel il est passionné, et qui lui a fait un nom célèbre. . . . . .

MARCEAU.

« Comme homme et comme militaire, il
« s'était rendu digne de l'immortalité
« à l'âge de vingt-sept ans. »

(Extr. d'un ouvrage sur la dernière guerre, imprimé à Vienne.)

Il n'est plus, ce jeune héros, l'honneur du département de la Sarthe, que la ville du Mans a vu naître, que de belles actions immortalisent. Il n'est plus, ce vaillant guerrier que la patrie, avec orgueil, opposait à de fiers ennemis; que le dieu des combats guidait à la victoire: l'idole du soldat français, l'élève de Kléber dans la Vendée, et son ami sur les bords du Rhin. Sa bouillante audace, son courage indompté, sa tendre jeunesse n'ont pu détourner le coup mortel qui lui fut destiné. Il a succombé au champ d'honneur comme meurent les braves, en face de l'ennemi.... Mais son nom est buriné dans nos fastes, sa mémoire est dans tous les cœurs, et sa cendre honorée repose en paix aux lieux témoins de ses premiers triomphes, dans le camp retranché de Coblentz.

MARCEAU fut, comme tous les héros, amant passionné de son pays, enthousiaste de la gloire; jeune encore, il se montra citoyen et soldat.

Le 14 juillet 1789, les Français ont brisé

les fers du despotisme ; la Bastille est renversée, le pavillon tricolor flotte dans les airs, une grande révolution se prépare. Marceau s'est déja placé parmi les soldats fidèles à la nation.

Le 10 août, il servait à l'armée des Ardennes : il y eut un moment pénible pour les chefs et pour les soldats. Marceau ne voit que la liberté dont il est l'amant chéri ; la république est dans son cœur : vivre libre ou mourir, tel fut son serment ; il saura le respecter. Les chasseurs de la Sarthe, dont il fut nommé capitaine par le choix des habitans de Chartres, imitent son exemple, et font retentir les airs du cri de *vive la république*.

Les soldats du roi de Prusse inondaient la Champagne, et Marceau, avec son bataillon, formait une partie de la garnison de Verdun. Des lâches et des traîtres parlent de se rendre. Beaurepaire, Marceau et Lemoine s'opposent à ce coupable projet. Verdun pouvait résister aux Prussiens ; une majorité coupable dicte des lois, et l'on consent à capituler. Beaurepaire se brûle la cervelle dans la salle du conseil. Marceau, le plus jeune des commandans, est forcé de porter la capitulation au roi ; son ame est navrée de douleur, et en la présentant, il ne peut arrêter les pleurs qui s'échappent de ses yeux.

Le bataillon dont Marceau a obtenu le commandement, est envoyé dans la Vendée. Le Mans, sa patrie, est attaqué par les rebelles ; Marceau n'a pour défendre des lieux chers à son cœur, qu'une poignée de soldats ; mais son audace et son courage suppléent au nombre : il se soutient dans la ville ; des se-

cours lui sont envoyés, et sa persévérance a conservé le Mans à la république.

Ce service signalé lui mérite le grade de général de brigade; il avait alors vingt-trois ans.

Deux belles actions serviront à faire connaître l'ame de Marceau. Une jeune Vendéenne avait été entraînée par sa mère à la suite des rebelles; après le combat, elle est surprise par les soldats vainqueurs, qui prétendent l'outrager. Elle fuit; on la poursuit: elle aperçoit Marceau, s'élance et tombe à ses pieds. Ce jeune guerrier lui tend les bras, lui sauve la vie et l'honneur. La jeune fille est libre, à l'abri de toute insulte; elle est reçue dans un de ces asyles respectables, consacrés à l'humanité souffrante.

Des hommes inhumains et féroces n'ont vu, dans cet acte bienfaisant, qu'un délit national; ils dénoncent Marceau.... ils l'accusent. Ce jeune héros allait succomber; mais celui qui l'avait fait arrêter a rougi de servir des lâches, et d'être l'instrument de la vengeance; il prend la défense de l'accusé. Marceau est mis en liberté, et quelques jours après il a le bonheur d'arracher son dénonciateur des mains de quatre Vendéens furieux.

En l'an 2, il était général de division, et marqua, par des succès éclatans, ses premiers pas dans la carrière de la gloire. Des villes prises ou secourues, des corps d'ennemis partout repoussés avec des forces inégales, des attaques vigoureuses soutenues avec un courage héroïque, des entreprises hardies, un dévouement sans bornes pour la chose pu-

blique, acquirent à Marceau la réputation de brave guerrier et de soldat intrépide. A Fleurus, où il commandait la droite de l'armée, il eut deux chevaux tués sous lui, enfonça l'ennemi, le força à la retraite, et prit dignement sa part de la commune victoire. Il fut chargé du siége de Coblentz, et, malgré la plus vive résistance, il fit capituler une garnison de quinze mille ennemis.

Dans le Hundsruck, sur les deux rives du Rhin, à l'attaque de Manheim, il avait fait des prodiges de valeur. Dans la dernière expédition de l'armée de Sambre-et-Meuse, outre-Rhin, il fut chargé de bloquer Mayence; il remplit cette tâche avec succès, et la nombreuse garnison de cette place fut constamment contenue par un corps qui ne lui était pas supérieur.

Lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse se fut repliée sur la Lahn, Marceau effectua sa retraite sur Limbourg. Dans cette position, il soutint deux combats, et la victoire fut toujours fidèle au corps qu'il commandait.

L'armée de Sambre-et-Meuse, trop inférieure en nombre, manœuvrait sa retraite; elle est sur la Sieg, et Marceau est chargé d'arrêter l'ennemi, tandis que les colonnes républicaines franchiront le défilé d'Altenkirchen. Quelques chasseurs tiraillaient avec des hussards autrichiens; Marceau veut reconnaître le terrain, et visite la tête du bois, accompagné d'un officier et de quelques ordonnances. Un chasseur tyrolien, caché derrière un arbre, le reconnaît aux marques distinctives de son grade, l'ajuste, et lui tire un

coup de carabine au travers du corps. Marceau chancèle, et se fait descendre de cheval, où il ne peut plus se soutenir. On le porte à Altenkirchen; il traverse les colonnes, porté par des grenadiers. La douleur la plus vive se répand dans tous les rangs. Le général Jourdan, et une foule d'officiers, viennent au-devant de lui; tous les soldats répandent des larmes. Marceau seul conserve sa tranquillité; il brave la mort, prête à le dévorer. On voulait le transporter sur la rive gauche du Rhin, mais on a décidé qu'il est hors d'état de soutenir le voyage. Il demande lui-même à rester à Altenkirchen. On se rend à ses vœux; le lendemain l'avant-garde ennemie occupa Altenkirchen. Dès que le général autrichien fut informé de cet événement, il envoya une sauvegarde à Marceau.

Le général Kray se rendit lui-même auprès de lui; des larmes coulèrent des yeux de ce vieux guerrier. On concevait encore quelque espoir de sauver Marceau; le chirurgien du prince Charles lui prodiguait ses soins; le cinquième jour complémentaire les accidens devinrent plus graves, sa tête s'embarrassait; en ce moment cruel, ses amis s'approchèrent de lui; il leur fit ses derniers adieux. « Je suis « trop heureux, disait-il, de mourir pour la « patrie. » Il expira à six heures du soir; il avait reçu le coup mortel le premier jour complémentaire; il était âgé de vingt-sept ans.

Les régimens autrichiens de Barco et de Blankestein, qui l'avaient connu sur le champ de bataille, et avaient admiré sa valeur à la

tête de nos escadrons, se disputèrent l'honneur de lui rendre les derniers devoirs; mais les officiers français, qui, pendant sa longue agonie, étaient restés avec lui, s'étaient rendus auprès du prince Charles, et avaient demandé que son corps fût rendu à ses frères d'armes.

L'ennemi rendit à sa dépouille des honneurs signalés, et rapporta fidèlement cette propriété sacrée, que réclamait la brave armée de Sambre-et-Meuse. Cette armée, après lui avoir rendu les derniers honneurs, a fait élever, à ses frais, un monument au héros dont le souvenir est si cher aux guerriers français.

La république, à la mort de Marceau, perdit un de ses plus ardens défenseurs, un de ses généraux les plus intrépides. Chéri du soldat, il s'était concilié, de la part des ennemis eux-mêmes, cette haute estime qui ne peut se refuser aux talens et aux qualités du cœur et de l'esprit. Brave dans le combat, et généreux après la victoire, tel fut Marceau.

Deux savantes campagnes sur le Rhin lui avaient assigné un rang éminent parmi ceux des généraux français qui se sont distingués dans cette guerre. Il avait fait des fautes; mais elles tenaient au défaut d'expérience, à son courage, à sa bouillante ardeur, à ce desir immodéré de la gloire, à cette haine profonde pour les ennemis de la patrie. Comme nos plus grands capitaines, ce fut à l'école des revers qu'il apprit l'art de vaincre.

Son éloge funèbre fut prononcé dans le sein du corps législatif, au conseil des cinq-

cents, et Mortier-Duprès, son compatriote et son ami, prononça son oraison funèbre. Le général Jourdan fut aussi son panégyriste; sur sa proposition, des secours furent accordés à sa mère, et le portrait de Marceau fut placé dans la salle des séances.

Par un décret du sénat français, ses ossemens ont été réunis à ceux de Hoche et de Chérin, dans un mausolée élevé sur les bords du Rhin.

MARESCOT.

L'arme du Génie s'honore aujourd'hui d'obéir au général Marescot, que ses talens et ses services placent au premier rang parmi les généraux français.

Armand-Samuel MARESCOT est né à Tours, le 1er mars 1758, d'une famille estimable et domiciliée depuis long-temps dans les environs de Vendôme, où il a ses propriétés. Élevé au collége de la Flèche, il passa à l'École militaire et en sortit au commencement de 1776. Ses parens lui ayant laissé le choix de son état, il embrassa la carrière des armes, et se dévoua de préférence au corps du Génie, parce que ce genre de service favorisait son goût pour les sciences.

A l'époque de la révolution, Marescot était capitaine du Génie. Dès le commencement de la guerre, il se trouva aux armées qu'il n'a jamais quittées. Il vit tirer les premiers coups de fusil à l'affaire de Baizieux, entre Lille et Tournay, en avril 1792 : affaire malheureuse, où nos soldats s'oublièrent jusqu'à égorger leurs propres chefs, le général Dillon et le colonel du génie Berthois. Poursuivi long-temps par ces soldats furieux, Marescot n'échappa que par miracle à un genre de mort aussi triste.

Il mit en défense cette partie de la frontière, et particulièrement la place de Lille, qui, menacée bientôt après, attaquée et bom-

bardée par les Autrichiens, fut sauvée par le courage de sa petite garnison et par le dévouement héroïque de ses habitans. Marescot contribua à cette belle défense, et y fut blessé.

Peu de temps après, l'armée du Nord se porta en avant; mais n'ayant pu obtenir d'y être employé, et emporté par son desir de faire la guerre, il suivit le général de Génie Champmorin, son ami, en qualité de son aide-de-camp; et sous ce titre apparent, il ne cessa pas de faire les fonctions d'officier du Génie.

A la fin de cette première campagne, Marescot fit le siége de la citadelle d'Anvers. Vers cette époque, il eut à regretter la perte de son frère, Charles-Honoré-Victor Marescot, capitaine du Génie, tué le 15 mars 1793, au siége de Williamstadt, en Hollande.

Revenu avec l'armée sur la frontière du Nord, il s'appliqua, en 1793, à la mettre en état de défense, et participa à la plupart des nombreuses affaires qui eurent lieu dans les environs de Lille, à Menin, Turcoing, Roucq, Armentières, etc. Vers la fin de cette campagne, il fut fait chef de bataillon, et on l'envoya diriger le siége de Toulon, livré aux Anglais. Il reçut à ce siége une légère blessure.

Toulon repris et remis en état de défense, Marescot fut chargé, au commencement de 1794 (an 2) d'aller défendre Maubeuge. Cette place, quoique débloquée par la bataille de Wattignies, était néanmoins serrée

de très-près par les Autrichiens, qui la cernaient encore sur la moitié de sa circonférence. (Elle ne fut entièrement dégagée que par la bataille de Fleurus). Les soins que Marescot donnait à la défense de Maubeuge, ne l'empêchèrent pas de se porter sur tous les autres points de la frontière où il pouvait être utile, et de prendre part aux différens combats qui se livraient journellement.

Il eut ensuite la direction du siége de Charleroy, qui, secouru deux fois, ne fut pris qu'à la troisième attaque. Les opérations de ce siége furent conduites avec beaucoup d'activité; et quoique le nombre des troupes assiégeantes ne se montât qu'à sept mille cinq cents hommes, les attaques, terminées en dix jours, se succédèrent avec beaucoup plus de rapidité que celles que les Français avaient faites sur cette même place en 1748, et avec de bien plus grands moyens.

Marescot avait indisposé contre lui le représentant du peuple Saint-Just, pour s'être opposé, dans un conseil de guerre, à l'opinion de cet homme inexpérimenté, qui voulait prendre Charleroy par escalade. Il lui avait représenté que, d'après la reconnaissance qu'il venait de faire de la place, il regardait un assaut comme impossible, et que si on le tentait, on verserait du sang inutilement. Saint-Just piqué, donna, le lendemain, ordre par écrit au général Jourdan, de faire arrêter et fusiller Marescot, ainsi que le brave général Hatry, qui commandait l'armée de siége, et le général Bollemont, commandant l'artillerie, sous prétexte que le siége marchait trop len-

lement. Ce farouche représentant avait déja donné, l'avant-veille, un exemple affreux de despotisme, en faisant fusiller dans la tranchée, sans autre formalité, un malheureux capitaine d'artillerie, homme de mérite, mais qui avait apporté quelque négligence dans son service. Le général Jourdan eut le courage de refuser d'exécuter cet ordre atroce, et par une fermeté digne d'éloges, il sauva la vie à Hatry, à Bollemont et à Marescot.

Les militaires instruits s'accordèrent à reconnaître que, si Charleroy s'était rendu deux heures plus tard, le sort de la fameuse bataille de Fleurus, qui se donna le lendemain, eût été plus incertain. Le gouverneur eût vu arriver la puissante armée qui venait à son secours; il eût résisté plus long-temps, et la division du général Hatry, retenue devant la place, n'eût pu remplir à cette bataille le rôle efficace qu'elle y joua.

Les siéges de Toulon et de Charleroy valurent à Marescot le brevet de chef de brigade (colonel). Peu de temps après, il fut chargé de la reprise des quatre places dont les alliés venaient de s'emparer sur la frontière du Nord; c'est-à-dire de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé.

Au siége de Landrecies, dans la nuit fixée pour l'ouverture de la tranchée, un clair de lune et un calme parfait parurent devoir contrarier les opérations; néanmoins le général, les représentans étaient impatiens et ne voulaient pas différer. Marescot sentant qu'avec des circonstances aussi défavorables, il ne peut dérober à l'assiégé l'ouverture de la tran-

chée, prend son parti; il porte hardiment sa première parallèle à cent cinquante toises de la place, au lieu de trois cents que prescrivent les règles et l'usage. L'assiégé qui entend d'abord le travail, fait un feu terrible d'artillerie; mais ses coups, calculés pour la distance de trois cents toises, passent par-dessus la tête des soldats travailleurs, qui, sur douze à quinze cents hommes, n'en ont que trente environ de tués ou blessés. La place se rend le septième jour.

Marescot ne montra pas moins de talens et d'intelligence au siége du Quesnoy. Il s'aperçoit que les assiégés s'attendent à être attaqués du côté de la porte de Valenciennes, qui est le point le plus faible, et par lequel ils ont eux-mêmes pris cette place; qu'ils y portent tous leurs moyens et s'y tiennent sur leurs gardes : alors il feint d'attaquer la place du côté opposé qui est le plus fort, et y fait effectivement ouvrir une fausse tranchée. L'ennemi trompé y transporte ses troupes, ses patrouilles, etc., et néglige le côté de Valenciennes sur lequel la véritable tranchée s'ouvre trois jours après sans la moindre difficulté.

Le siége du Quesnoy fut long et pénible. Il dura vingt jours. Les causes de cette durée furent la faiblesse de l'armée de siége, la pénurie des moyens de tout genre, des pluies tellement continuelles et abondantes qu'elles faisaient quelquefois cesser le feu des tranchées et celui de la place; enfin, la force de sa garnison et sa vigoureuse résistance. A ce siége, Marescot fit pratiquer de petites plateformes pour donner à des pièces de campa-

gne la faculté de tirer à barbette sur les sorties des assiégés. Ces pièces, habituellement cachées dans la tranchée, ne se mouvaient sur les plate-formes qu'au moment du besoin et à l'aide de rampes douces scellées contre le parapet de la tranchée.

Les siéges de Landrecies et du Quesnoy méritèrent à Marescot le grade de général de brigade.

A peine les préparatifs du siége de Valenciennes furent-ils faits, et quelques mouvemens d'attaque exécutés, que cette place se rendit. A peu près dans le même temps, Condé ouvrit ses portes sur une simple sommation. Les gouverneurs de ces places se laissèrent effrayer par le fameux décret de la Convention nationale, qui portait que : *Si les garnisons de ces quatre places ne se rendaient pas à discrétion, vingt-quatre heures après la sommation, elles seraient passées au fil de l'épée.* Ce décret politique et en même temps téméraire et dangereux, avait en grande partie produit son effet; il avait accéléré la prise de Landrecies, et décidé celle de Valenciennes et de Condé; mais il n'avait pu ébranler le gouverneur du Quesnoy. Ce brave Autrichien répondit fièrement à la sommation : *Une nation n'a pas le droit de décréter le déshonneur d'une autre nation;* et il poussa sa défense à peu près jusqu'où elle pouvait atteindre.

Le général Jourdan ayant, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, rejeté les alliés au-delà du Rhin, résolut de faire le siége de Maëstricht; et Marescot fut encore chargé de le

diriger. L'entreprise était difficile, moins par la force de cette place, qui peut-être ne mérite pas toute sa réputation, qu'à cause de l'avancement de la saison. Des pluies abondantes et continuelles convertissaient les tranchées en marécages fangeux et impraticables. Marescot fit passer toutes les parties principales nécessaires au transport et au service de l'artillerie, au moyen de corps d'arbres placés en travers, et que l'on amena des forêts voisines. Afin de partager l'attention et les forces de la garnison, il profita des ressources qu'il avait pour diriger sur la place trois attaques différentes ; la première et la principale sur la porte de Bois-le-Duc, la seconde sur les fronts de Wick, à la rive droite de la Meuse, et la troisième sur le fort Saint-Pierre. L'ouverture de la tranchée fut dérobée complètement à l'ennemi. Le siége fut conduit par les officiers du génie, instruits par les siéges précédens, avec la même vîtesse, la même précision, la même méthode que si c'eût été un simulacre de siége uniquement destiné à leur instruction. Le général Marescot était accompagné à ce siége par un autre frère (Bernard-François), chef de bataillon, qui était passé de l'artillerie dans le génie. Cet officier s'y montra d'une manière distinguée ; depuis cette époque, il s'est retiré du service.

L'armée commandée par Kléber déploya un zèle et un courage extraordinaires. L'artillerie, sous les ordres de Bollemont, servit de la manière la plus brillante. La place se rendit après onze jours de tranchée ouverte : elle aurait pu tenir encore six ou sept jours.

La prise importante de Maestricht détermina

le gouvernement à conférer au général Marescot, le 18 brumaire de l'an 3, le grade le plus élevé, celui de général de division.

La campagne suivante (an 3, 1795), le comité de salut public craignant pour la place de Landau, en confia la défense au général Marescot. Les ennemis la cernèrent un instant, mais ils ne l'attaquèrent pas en règle, quoiqu'elle n'eût que douze cents hommes de garnison, ce qui n'était que le tiers des forces nécessaires à sa défense. Avec ces faibles moyens, ce général ne craignit pas de faire des sorties, et réussit à tenir éloigné l'ennemi, qui était fort de huit mille hommes, à maintenir sa communication avec Strasbourg, à favoriser l'arrivée des convois, et à envoyer de petits partis jusqu'à Spire.

Sur la fin de cette même campagne, il offrit inutilement ses services pour la défense de Kehl, assiégé par l'archiduc Charles. Vers les derniers jours de ce siége, il y fut cependant appelé par ordre du gouvernement; mais la défense tirait à sa fin, et il n'y put rendre aucun service.

En l'an 4, Marescot alla prendre le commandement du génie à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Déja il avait fait les préparatifs du siége de Pampelune, et il allait le commencer, lorsque l'Espagne fit sa paix avec la France. Le général en chef Moncey le chargea de l'exécution du traité de paix : commission délicate, et qui annonçait la confiance du général en chef.

Il fut employé, en l'an 5, comme commandant du génie à toutes les armées qui étaient sur le Rhin, successivement sous le nom d'armée

d'Allemagne, du Rhin, et du Danube; tantôt occupé à mettre en état de défense cette frontière intéressante, et tantôt prenant part aux affaires dont elle était le théâtre.

En l'an 6, Bonaparte, qui avait connu Marescot au siége de Toulon, le nomma membre d'une commission, composée d'un vice-amiral (Lacrosse), d'un ingénieur en chef, constructeur de vaisseau (le citoyen Forfait), d'un général (le général Marescot), et chargée de tous les préparatifs de l'expédition contre l'Angleterre.

L'année suivante, les suffrages des deux conseils le portèrent sur la liste des candidats pour une des places vacantes au Directoire-Exécutif. Il servit encore cette année sur le Rhin et en Suisse, comme commandant du Génie à l'armée sous les ordres du général Masséna. Il fut ensuite nommé membre du comité militaire établi près du Directoire-Exécutif. Il n'exerça que peu de temps cette dernière fonction, ayant couru défendre la place de Mayence, pour laquelle on avait des craintes, mais qui ne tardèrent pas à s'évanouir par l'effet de la célèbre bataille de Zurich.

Enfin, le général Bonaparte ayant été porté par le vœu public, dans la journée du 18 brumaire, au gouvernement de l'état, il appela auprès de lui le général Marescot, et lui confia, le 16 nivose an 8, le commandement du corps du Génie et l'administration des fortifications, sous le titre de premier inspecteur-général du Génie, place équivalente à celle qu'exercèrent autrefois, sous la dénomination de directeurs-généraux des fortifications, les maréchaux de Vauban et d'Asfeld.

Le général Marescot accompagna le premier Consul dans sa dernière campagne en Italie. En l'an 12, il a été nommé commandant-général du Génie à tous les camps assemblés pour l'expédition d'Angleterre.

Telle a été la vie militaire du général de division Marescot, pendant la guerre de la révolution. Si la reconnaissance nationale est la récompense des services rendus à la patrie, l'estime publique est aussi le prix des vertus privées. Le général Marescot s'est acquis des droits égaux à l'une et à l'autre. Ce général est d'une bravoure extrêmement froide : on l'a vu, au milieu d'une action très-vive, pendant que les balles sifflaient à ses oreilles, et que les boulets passaient au-dessus de sa tête, conservant la même attitude, ne donnant aucun de ces signes de saisissement qui échappent quelquefois involontairement aux plus courageux, et faisant, dans ces momens critiques, des observations au profit de l'art militaire.

Modeste à l'excès, il joint aux talens éminens qui l'ont fait distinguer du héros qui sait le mieux les apprécier, un doute sur son propre mérite, qui en est toujours l'indice le plus certain. Il a des connaissances très-étendues dans les sciences physiques et mathématiques, et il est associé de l'Institut depuis l'origine de cet établissement.

D'une simplicité de mœurs vraiment touchante, il est bon père, bon époux, ami généreux et obligeant. De la probité la plus scrupuleuse, il a recueilli l'héritage des Vauban et des Catinat, les talens, l'honnêteté, la modestie.

. . . . . .

MARMONT.

Fils d'un militaire estimable, Auguste-Frédéric-Louis-Viesse MARMONT reçut, dans sa jeunesse, cette sorte d'éducation qui élève l'ame et ennoblit les sentimens. La carrière des armes s'offrit à ses regards avec tout ce qu'elle a de séduisant pour un jeune cœur avide de gloire; et le desir de marcher sur les pas de ces guerriers qui furent l'honneur de leur patrie, l'enflamma d'une noble émulation. Il étudia avec soin les principes de l'art de la guerre, et ses connaissances étaient déja assez étendues, lorsque la révolution qui se déclara en France lui permit de joindre la pratique aux leçons de la théorie.

Le jeune Marmont saisit avec empressement l'occasion de se distinguer. Après avoir fait avec honneur les premières campagnes à l'armée du Nord, et contribué à la conquête de la Hollande, la fortune favorisa ses desirs, en le plaçant sur le théâtre destiné aux plus brillans exploits. C'est en Italie, et sous les yeux de Bonaparte, qu'il mit le comble à cette réputation de talens et de bravoure dont il jouit aujourd'hui parmi les militaires. A l'ouverture de la campagne de l'an 4, il était chef de bataillon, aide de-camp de Bonaparte; et on le vit, dans les premières affaires de cette campagne, se conduire avec autant d'intelligence que de courage, notamment à la bataille de Lodi, où il enleva, à la

tête d'un détachement de cavalerie, la première pièce à l'ennemi. Il eut, dans cette occasion, son cheval blessé sous lui.

La bataille de Saint-Georges, devant Mantoue, ne peut également être citée sans rappeler le courage qu'il montra dans cette journée; placé à l'avant-garde, à la tête du huitième bataillon de grenadiers, et secondé par l'adjudant-général Leclerc, il fit des prodiges de valeur, et contribua puissamment au succès de la bataille, qui valut deux mille prisonniers, parmi lesquels un régiment entier de cuirassiers, et vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons tout attelés.

Bonaparte avait su distinguer le chef de bataillon Marmont parmi les braves dont il était environné, et lui donna une marque de sa satisfaction pour les services qu'il avait rendus dans le cours de la campagne, en le chargeant d'offrir au Directoire-Exécutif les drapeaux qui attestaient les triomphes de l'armée d'Italie.

Marmont fut présenté, le 10 vendémiaire an 5, au Directoire, par le ministre de la guerre, dans une audience solennelle, et prononça le discours suivant :

« Citoyens Directeurs,

« L'armée d'Italie, après avoir conquis la plus belle contrée de l'Europe, n'avait pas assez fait pour la patrie et pour sa gloire; ses phalanges guerrières devaient, avant de se livrer au repos, anéantir l'ennemi qui leur restait à combattre.

« Une expédition est projetée; la sagesse des dispositions, l'infatigable constance des troupes,

la confiance entière de chaque soldat dans le général qui la commande, tout promet un heureux succès. L'armée part, elle renverse tout ce qui s'oppose à sa marche, et pour la première fois depuis l'existence de la nation, les Français voient les sources de la Brenta, et pénètrent dans l'antique ville de Trente. Alors, changeant subitement sa direction, l'armée arrive, avec la rapidité de l'éclair, sur les derrières de l'armée autrichienne, et le général Bonaparte force le général Wurmser à recevoir bataille dans son quartier-général même.

« L'armée de la liberté devait être celle de la victoire; les Autrichiens sont défaits, et le peu qui échappe au fer des Français n'a d'autre espoir que de se jeter dans Mantoue. Des circonstances le favorisent, il pénètre jusqu'à cette place; c'est alors que Wurmser, fort de quelques troupes fraîches qu'il y trouve, veut encore tenter la fortune; mais un combat est une nouvelle occasion de gloire pour les Français; nos troupes marchent dans le plus bel ordre, et, graces à l'excellente combinaison de nos forces, la victoire ne chancèle pas un moment. Les Autrichiens rentrent en foule par le seul passage qu'ils possèdent; nous nous en rendons maîtres, et ce qui reste, ne pouvant ni fuir ni se défendre, se confie à notre générosité.

« Ainsi Wurmser, qui a cherché, avec les débris de son armée, un asile dans Mantoue, et qui avait conçu l'espérance de prolonger la défense de cette place, assure au contraire sa reddition, et en rapproche même l'époque.

« Les vingt-deux drapeaux que j'ai l'honneur de vous présenter, sont les témoignages

éclatans de ces succès. Ils ont été pris, en quatorze jours, aux combats de Serravalle, de Lavis, des gorges de la Brenta, et aux batailles de Roveredo, de Bassano et de Saint-Georges.

« L'armée d'Italie, pendant cette brillante campagne, a détruit deux armées, pris quarante-sept mille hommes, deux cent quatre-vingts pièces de canon, et quarante-neuf drapeaux. Ces victoires vous sont un sûr garant, citoyens directeurs, de son amour constant pour la République ; elle sait défendre les lois, et leur obéir, comme elle a su battre les ennemis extérieurs. Veuillez la considérer comme une des plus fermes colonnes de la liberté, et croyez que tant que les soldats qui la composent existeront, le gouvernement aura d'intrépides défenseurs.

« J'ai l'honneur de vous présenter aussi deux drapeaux pris sur les troupes du pape ; nous y ajoutons peu de prix, parce que nous avons eu peu de peine à les obtenir ; mais ils sont au moins un monument qui atteste l'activité de l'armée d'Italie, et l'étendue du pays qu'elle a parcouru pendant cette campagne. »

Le président du Directoire lui répondit en ces termes :

« Plus rapide que la renommée, l'armée d'Italie vole de triomphes en triomphes ; par elle, chaque jour est marqué d'un succès éclatant.

« Tant de faits héroïques, tant d'heureux résultats, l'ont rendue également chère aux amans de la gloire et aux amis de l'humanité ; car si ses victoires ont honoré à jamais les armes françaises, elles doivent aussi forcer nos ennemis à la paix.

« Graces soient donc rendues à la brave armée d'Italie, et au génie supérieur qui la dirige ! Le Directoire-Exécutif, au nom de la République Française, reçoit avec la plus vive satisfaction les trophées qui attestent tant d'actions éclatantes ; il vous charge de porter à vos braves frères d'armes les témoignages de la reconnaissance nationale.

« Et vous, jeune guerrier, dont le général atteste la bonne conduite et le courage, recevez ces armes comme une marque d'estime du Directoire, et n'oubliez jamais qu'il est tout aussi glorieux de les faire servir au-dedans pour le maintien de notre constitution républicaine, que de les employer à anéantir ses ennemis extérieurs ; car le règne des lois n'est pas moins nécessaire au maintien des Républiques, que l'éclat de la victoire. »

Le président remit ensuite à l'aide-de-camp Marmont une magnifique paire de pistolets, et lui donna l'accolade fraternelle.

De retour en Italie, Marmont reçut de Bonaparte un nouveau témoignage de confiance ; un congrès cispadan s'était formé à Reggio, dans les premiers mois de l'an 5, et les républiques cispadanes se réunissaient en une seule par une confédération arrêtée à Modène, sous les auspices de Bonaparte ; Marmont fut envoyé à Reggio par le général en chef, pour veiller à la sûreté et à la liberté de cette union : il assista au congrès, suivit avec intérêt les premiers pas d'un peuple rendu à la liberté, et put voir combien le nom de son libérateur donnait d'énergie à ses résolutions, et fortifiait ses espérances.

Après avoir rempli le but de sa mission,

Marmont reparut à l'armée avec le grade de chef de brigade. Il commandait le corps de cavalerie qui, dans la nuit du 21 au 22 pluviose an 5, se porta sur Lorette, d'où M. le baron Colli, commandant l'armée papale, se retira à son approche, emportant tout ce qu'il put du trésor qu'on avait déja commencé à évacuer depuis deux jours. Les soldats français donnèrent, dans cette circonstance, un exemple de leur respect pour la liberté des cultes, les personnes et les propriétés.

Attaché désormais à la fortune de Bonaparte, Marmont se disposa à le suivre dans l'expédition d'Egypte. Avant son départ, il épousa mademoiselle Perrégaux, fille du banquier de ce nom; et quelques jours étaient à peine écoulés depuis cette union, lorsque la voix de l'honneur le rappela sous les drapeaux, et lui ouvrit de nouveau le chemin des dangers et de la gloire.

Lorsque l'armée expéditionnaire se présenta devant Malte, il débarqua avec le général Lannes, à portée de canon de la place. Pendant toute la journée du 22 prairial (an 6), la ville canonna avec la plus grande activité; les assiégés voulurent faire une sortie, mais le chef de brigade Marmont, à la tête de la dix-neuvième, leur enleva le drapeau de l'Ordre.

Cette circonstance lui valut, du Directoire-Exécutif, le grade de général de brigade d'artillerie.

Il commandait au siége d'Alexandrie la quatrième demi-brigade, qui enfonça à coups de hache la porte de Rosette, et ouvrit au reste de la division du général Bon l'entrée de l'enceinte des Arabes.

A l'attaque des retranchemens d'Embabé, défendus par environ quarante pièces d'artillerie, soutenus par la cavalerie des Mamelucks, le général Marmont et le général Rampon furent détachés des divisions Bon et Menou, pour se porter rapidement aux retranchemens. Les Français, conduits par ces deux généraux, déployèrent, dans cette attaque, cette valeur inconnue en Afrique; les corps détachés furent chargés, et repoussèrent la cavalerie ennemie; les retranchemens furent emportés, et environ quinze cents Mamelucks, tournés et ne pouvant s'échapper, furent massacrés ou jetés dans le Nil, où ils se noyèrent.

Lorsque Bonaparte partit pour l'expédition de Syrie, il s'occupa de tous les moyens de conserver ses conquêtes en Egypte. Le commandement d'Alexandrie était très-important; cette place, par l'éloignement où elle allait se trouver du général en chef, devenait presque indépendante sous les rapports militaires; de plus, les Anglais étaient en présence, et des symptômes de peste commençaient à s'y manifester. Le général en chef crut devoir confier ce commandement à un officier actif qui réunît les connaissances de l'artillerie à celles du génie et des autres parties militaires. Le général Marmont fixa son choix. Il employa le temps que dura le siége de Saint-Jean-d'Acre, à fortifier Alexandrie; les travaux de défense furent aussi bien entendus que multipliés : la place fut rendue imprenable pour les Turcs : tous les services furent parfaitement organisés. Enfin, le général Marmont justifia pleinement la confiance de Bonaparte, qui lui en témoigna sa satisfaction à son retour en Egypte.

Les talens de ce général ne se bornaient pas aux seules opérations militaires. Doué d'un esprit juste et éclairé, il eut souvent occasion de prouver qu'il savait aussi bien négocier que combattre. Ce fut lui qui, le 18 thermidor an 7, arrêta à Alexandrie, avec Patrona-Bey, commandant l'escadre turque, un cartel pour l'échange des prisonniers.

Marmont fut du nombre des généraux désignés pour accompagner Bonaparte lors de son retour en France, et il eut la gloire de contribuer au succès du 18 brumaire; il commandait, dans cette journée, l'artillerie à l'École militaire.

Lorsque Bonaparte, appelé à la tête du gouvernement, forma le conseil d'état, le général Marmont, distingué par ses talens et les services qu'il avait rendus à la République, fut nommé à la section de la guerre; un arrêté du 25 germinal an 8 l'appela ensuite au commandement de l'artillerie de l'armée de réserve.

On sait quelles difficultés semblaient rendre impraticable le transport de l'artillerie à travers les rochers du mont Saint-Bernard; on sait aussi avec quel courage héroïque les Français surmontèrent tous ces obstacles; le général Marmont fut des premiers à leur en montrer l'exemple.

Après la prise de la ville de Bard, l'avant-garde de l'armée était déjà à la vue de l'ennemi; elle avait besoin de canons, mais les délais qu'eût entraînés leur passage sur la montagne d'Albardo, présentaient de graves inconvéniens: d'un autre côté, le chemin situé au-dessous du fort de Bard était exposé à un feu

continuel de mousqueterie et d'artillerie, qui interceptait toute espèce de communication : des braves sont aussitôt commandés pour traîner de nuit les pièces d'artillerie à travers la ville, sous le feu du château. Tant de dévouement est couronné du succès ; toutes les pièces passent successivement, et, malgré la grêle de balles que l'ennemi faisait pleuvoir, le général Marmont était par-tout, et son zèle ne contribua pas peu au succès de cette opération aussi difficile qu'importante.

L'artillerie qu'il commandait rendit de grands services à la bataille de Marengo ; il flanquait, avec douze pièces de canon, la droite de la réserve aux ordres du général Desaix. Lorsque la première et la deuxième ligne de l'ennemi eurent été culbutées, il restait encore une troisième ligne, contre laquelle marchèrent le général Lannes avec la division Watrin, les grenadiers à pied de la garde des consuls, et la division Boudet : Marmont, à la tête de l'artillerie, soutint cette charge vigoureuse, à la suite de laquelle les Autrichiens furent enfoncés, et obligés de se retirer en désordre jusque sur le pont de la Bormida.

Marmont fut successivement promu au grade de commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Italie, et à celui de général de division dans cette arme. En peu de temps l'armée d'Italie eut, par ses soins, la plus brillante artillerie de la République.

Le matériel était de cent soixante pièces de canon, dont cent attachées aux divisions, et soixante à la réserve, sous les ordres du général Laclos. Il était de calibres semblables, bien

approvisionné, et de manière à procurer un service prompt et facile.

Les services importans qu'elle rendit dans la campagne suivante, attestent l'activité prodigieuse et les talens du général qui l'avait organisée. C'est elle qui facilita à l'armée d'Italie les passages du Mincio, de l'Adige, de la Brenta; elle y soutint, sous les ordres du général Marmont, qui développa les plus grands talens durant la campagne, son ancienne réputation de justesse et de célérité.

Après tant de victoires, le général Marmont fut nommé, par le général en chef Brune, pour traiter, avec M. le comte de Hohenzollern, d'un armistice qui fut signé à Trévise, le 26 nivose an 9, moyennant, entr'autres conditions, la remise de Peschiera et Sermione, des châteaux de Véronne et de Legnano, de la ville et citadelle de Ferrare, de la ville et des forts d'Ancône.

A la paix, le général Marmont, environné de l'estime de ses concitoyens et de la confiance du gouvernement, a été nommé, par un arrêté du 29 fructidor an 10, premier inspecteur-général d'artillerie, puis commandant en chef de l'armée française en Batavie. . . . . .
. . . . . .

MASSENA.

MASSÉNA.

Les faits glorieux dont se compose la vie militaire de Masséna, sont destinés à orner les plus belles pages de notre histoire. Les rassembler dans une notice, c'est peut-être en affaiblir l'éclat ; c'est ne présenter que l'esquisse d'un tableau dont tous les traits méritent d'être vus au grand jour ; mais notre héros est vivant, et la postérité seule a le privilége de la louange. Aux lauriers dont il est couvert, les destins lui réservent peut-être d'en ajouter de nouveaux, et il ne nous appartient pas de lui fermer nous-mêmes une carrière dans laquelle il peut encore s'illustrer. Sans doute la vie publique d'un homme qui a joué un si grand rôle dans la révolution, mérite que l'on en recueille jusqu'aux moindres détails ; mais, dans le plan de notre ouvrage, les faits militaires seuls feront l'objet de cette notice. Les amis de la liberté, ceux qu'anime un sentiment d'orgueil national, y trouveront encore assez de motifs pour justifier leur admiration.

La ville de Nice a vu naître le général Masséna ; elle a été aussi le témoin de ses premiers succès. Dans la campagne de 1793, l'armée d'Italie le compta parmi ses plus braves officiers, et l'expulsion des Autrichiens du comté de Nice fut due, en grande partie, à ses talens et à son courage. Il se distingua dans les diverses affaires où l'ennemi fut repoussé au-delà du village de Tende, à l'attaque du poste

Saint-Jacques, et des retranchemens de Cairo et de Dégo.

En peu de temps Masséna s'était fait remarquer par les généraux qui avaient successivement commandé l'armée d'Italie. En l'an 3, la conduite de l'aile droite lui fut confiée ; il eut dès-lors une plus grande part à ses succès, et prouva, dans les combats de Vado, de Saint-Jacques et du Petit-Gibraltar, qu'il était digne de cet honneur. Cette campagne de l'an 3 fut une suite de batailles journalières et continuelles. Obligés de combattre au milieu des rochers et des précipices des Apennins, les soldats français, dès leurs premiers pas dans la carrière des armes, se signalaient par leur constance et leur courage, et se préparaient aux plus beaux triomphes.

Bonaparte, environné des talens des chefs, et de la confiance des troupes, ouvrit la campagne de l'an 4 par une victoire signalée. Le 20 germinal, les Autrichiens, commandés par Beaulieu, furent complètement battus à Montenotte : le général Masséna décida le succès de cette journée, en semant, à la tête de sa division, l'épouvante et la mort sur le flanc et le derrière de l'ennemi, pendant que le général Laharpe et le général ennemi Beaulieu se choquaient avec vigueur et une égale opiniâtreté. L'ennemi fut mis en pleine déroute, et perdit environ quatre mille hommes, parmi lesquels deux mille cinq cents prisonniers.

Deux jours après se donna la fameuse bataille de Millésimo, où les Français firent des prodiges de valeur. Masséna contribua, par ses talens, au gain de la victoire ; un de ses aides-de-camp eut un cheval tué sous lui.

Ainsi commença cette brillante campagne, qui fixait alors tous les regards sur l'armée d'Italie. Les noms des guerriers que la victoire avait couronnés à Montenotte et à Millésimo, volaient de bouche en bouche; le Directoire-Exécutif s'empressa d'être envers eux l'interprète de la reconnaissance publique. Il écrivit aux généraux une lettre de satisfaction. Celle qu'il adressa au général Masséna, était ainsi conçue :

« Le Directoire-Exécutif a vu, par le rapport « du général en chef, que vous n'aviez pas peu « contribué aux succès des glorieuses journées « du 20 et du 21 germinal. Il n'attendait pas « moins de votre courage et de vos talens; ils « lui sont un sûr garant des nouveaux succès « que va avoir l'armée d'Italie. »

Les journées de Montenotte et de Millésimo étaient glorieuses sans doute; mais on n'avait encore rien fait, puisqu'il restait quelque chose à faire. Ni Turin ni Milan n'étaient en notre pouvoir, et les cendres des vainqueurs de Tarquin étaient encore foulées par les assassins de Basseville. L'armée d'Italie eut donc ordre de marcher à de nouveaux combats.

Le 2 floréal, Masséna franchit le Tanaro, près de Céva, vient occuper le village de Lezegno, se rend presque aussitôt maître d'Alexandrie, et des magasins qu'elle renferme; et, dans moins de quinze jours, Tortone, Coni, Céva, tombent au pouvoir des Français.

La célèbre journée de Lodi mit le comble à leurs triomphes; Masséna fut un des généraux qui se dévouèrent dans cette occasion, et montrèrent aux troupes le chemin de l'honneur et

de la gloire. Un de ses aides-de-camp, nommé Latour, y fut blessé de plusieurs coups de sabre. Le général l'éleva, sur le champ de bataille, au grade de chef de bataillon.

La division du général Masséna fit ensuite son entrée dans Milan; une députation des autorités vint à sa rencontre jusqu'à Lodi, et lui présenta les clefs de la ville. Cette entrée triomphale fut sur-tout remarquable par l'ordre et la discipline qu'il fit régner parmi les troupes.

Cependant Bonaparte avait résolu de passer le Mincio, afin de chasser les Autrichiens de l'Italie. Les différentes divisions de l'armée s'ébranlèrent pour exécuter ce projet. Le 10 prairial, Masséna arrive à Borghetto: le fleuve est franchi: Valeggio est enlevé à la baïonnette; l'on marche sur Peschiera, Rivoli; et Véronne reçoit les Français dans ses murs.

Après le combat de Borghetto, l'ennemi se retira sur les hautes montagnes pour défendre l'entrée du Tyrol. Il tira des lignes, qu'il fortifia avec beaucoup de soin, entre la tête du lac de Garda et l'Adige. Masséna, avec son activité accoutumée, le fait attaquer par la Bochetta-di-Campion. Les soldats, sans tirer un seul coup de fusil, gravissent les rochers escarpés, tombent sur les Autrichiens, et les forcent d'abandonner des retranchemens qu'on n'aurait pu construire en six mois.

Ainsi cette superbe armée autrichienne, qui, deux mois auparavant, menaçait d'envahir le midi de la France, n'offrait plus alors que des débris errans dans les montagnes qui séparent le Trentin du Véronnais; et rien ne paraissait pouvoir désormais arrêter les progrès des Fran-

çais, lorsque le cabinet de Vienne, sentant le danger qui le menaçait, se hâta d'envoyer en Italie Wurmser, à la tête d'une seconde armée.

Les Français, que leurs conquêtes avaient forcés à disséminer leurs forces dans une circonférence de plus de cinquante lieues dans un pays coupé de lacs, de rivières et de canaux, ne pouvaient plus garder une ligne de défense aussi étendue. Le 11 thermidor, Masséna, attaqué par des forces nombreuses, fut obligé de céder le poste de la Corona, pendant qu'une division de quinze mille Autrichiens s'emparait de Sola, sur la droite du lac de Garda, et prenait possession de Véronne et de Brescia.

Ces succès ne furent pas de longue durée. Le 19 thermidor, Massena, vainqueur à Lonado, se porte sur Peschiera, attaque l'ennemi dans son camp retranché devant cette place, le met en déroute, prend douze pièces de canon, sept cents prisonniers, et force les Autrichiens à lever le siége de Peschiera, et à abandonner la ligne du Mincio.

Le général Masséna ne voulut plus dès-lors souffrir l'ennemi devant lui; il s'attacha vivement à sa poursuite, le battit à Montebaldo, à la Corona et à Roveredo.

Wurmser, forcé à Bassano, n'eut bientôt plus d'autre ressource que de chercher à se jeter dans Mantoue. Plusieurs corps de troupes furent envoyés pour lui couper le passage; l'avant-garde de la division Masséna se trompa de chemin, rencontra l'ennemi, et eut à essuyer, à Cerea, un combat inégal, dont elle ne parvint à se dégager que par des prodiges de valeur et de sang-froid.

Après l'entrée de Wurmser dans Mantoue, l'armée autrichienne présentait encore des forces considérables ; elle avait même passé la Brenta, lorsque, le 15 brumaire an 5, Bonaparte, Masséna et Augereau lui présentèrent la bataille. Il fallait, dit Bonaparte dans son rapport, étonner comme la foudre, et balayer tout du premier pas. La journée fut vive, chaude et sanglante. L'avantage fut pour les Français: les Autrichiens furent contraints de repasser la Brenta, abandonnant cinq cents prisonniers.

Malgré tant de défaites, l'Autriche, avec des efforts prodigieux, était encore parvenue à reformer une troisième armée; elle était commandée par le général marquis d'Alvinzy, et s'approchait de l'Adige. Les deux armées se trouvèrent en présence le 24 brumaire. Ce jour-là commença la première attaque d'Arcole, qui ne réussit pas : pendant cette attaque, Masséna, commandant la droite des Français, se porta contre une division que l'ennemi faisait filer de son quartier-général sur la gauche de notre armée, la culbuta et la mit dans une déroute complète.

Le lendemain, le combat s'engagea sur tous les points avec la plus grande vivacité; on fit, des deux côtés, des prodiges de bravoure; mais la nuit vint sans que la victoire se fût encore décidée pour l'une ou l'autre armée.

Une nouvelle attaque fut combinée pour le 27; il fallait dans cette journée vaincre ou périr avec gloire : le général Masséna, après avoir obtenu quelques succès à la gauche, s'était reporté au centre, et pendant que

toutes les divisions étaient aux mains, il marcha droit au village d'Arcole, s'en empara et poursuivit l'ennemi jusqu'auprès du village de San-Bonifacio.

Ainsi ce général eut une part brillante dans la journée d'Arcole, journée fameuse par l'acharnement avec lequel on se battit, et dont l'histoire n'offre presque pas d'exemple. Plusieurs généraux y furent blessés, et il n'y en avait pas un qui n'eût eu ses habits criblés de balles.

Les triomphes de l'armée d'Italie occupaient alors toutes les bouches de la renommée. Après tant de glorieux combats, le général Masséna ne fut plus connu que sous le nom de l'*Enfant chéri de la Victoire*, nom qui lui avait été donné au milieu de l'enthousiasme de ses braves frères d'armes, et qu'il justifia si bien dans les campagnes suivantes. Bonaparte ne s'occupa plus qu'à recueillir les fruits de sa brillante victoire. Il ordonna au général Masséna de repasser l'Adige et de repousser le général Davidowich, qui avait obtenu à Rivoli quelques succès sur l'aile gauche de l'armée française. La division Masséna soutint sa brillante réputation dans les combats de Saint-Michel, de Rivoli et de Roverbella; la fameuse trente-deuxième demi-brigade et la dix-huitième de ligne qui marchaient sous ses ordres, s'y couvrirent de gloire.

L'ennemi fut ensuite poursuivi avec la plus grande vigueur. Les légions romaines faisaient, dit-on, jusqu'à vingt quatre milles par jour : les demi-brigades françaises en faisaient alors trente, et se battaient encore dans l'intervalle.

La république que les soldats français défendaient avec tant de dévouement, n'avait pas assez de récompenses à donner à leur courage; un décret portant qu'ils avaient *bien mérité de la patrie*, suffisait à leur ambition. Le directoire, en expédiant au général Masséna un de ces décrets, l'accompagna de la lettre suivante :

« Le Directoire vous félicite, citoyen général, des nouveaux succès que vous avez « obtenus sur les ennemis de la république. « La brave division que vous commandez « s'est couverte de gloire dans les trois jour- « nées consécutives qui viennent de forcer « Mantoue à capituler; et le directoire se fait « un devoir de vous placer dans son estime, « parmi les généraux de la république les plus « habiles et les plus utiles. »

La victoire avait entièrement abandonné les Autrichiens pour se fixer sous les drapeaux des Français. Le 23 ventose an 5, la division Masséna enveloppa l'arrière-garde ennemie à Bellurn, et fit sept cents prisonniers, parmi lesquels étaient un colonel et le général Lusignan.

Elle obtint de nouveaux succès le 29 ventose, au pont de la Casa-Sola, qui offrit, en raccourci, l'image de la bataille de Lodi. Les trente-deuxième et cinquante-septième demi-brigades s'y montrèrent dignes de leur réputation.

Trois armées autrichiennes venaient d'être détruites dans le cours d'une campagne; l'empereur en rassemblait une quatrième : le commandement en fut confié à l'archiduc Charles;

mais les talens de ce jeune prince ne purent arracher la victoire à une armée accoutumée aux succès, conduite par un chef qui avait sa confiance, et qui joignait l'expérience à la bravoure.

En moins de vingt jours, l'archiduc perdit la moitié de son armée qui fuyait devant les Français. Masséna, qui la poursuivait vivement, rencontra, le 9 germinal, son arrière-garde à une lieue de Clagenfurth, lui livra combat, fit plusieurs prisonniers et entra le soir même dans la capitale de la Haute et Basse-Carinthie.

Le 12 du même mois, il l'atteint dans les gorges qui se trouvent entre Freisach et Neumarck, la culbute dans toutes ses positions, et la poursuit avec tant de vitesse, que le prince Charles est obligé de faire venir, de son corps de bataille, ses huit bataillons de grenadiers, les mêmes qui avaient pris Kelh, et qui étaient en ce moment l'espoir de l'armée autrichienne. Le combat s'engage alors avec plus de fureur; la dix-huitième et la trente-deuxième font des prodiges. L'ennemi avait une excellente position qu'il avait hérissée de canons; mais elle ne fit que retarder de peu de momens la défaite de son arrière-garde; les grenadiers d'élite furent mis en déroute, laissant le champ de bataille couvert de morts. Le lendemain à la pointe du jour, on entra dans Neumarck.

Masséna, sans prendre de repos, poursuivait l'arrière-garde des Autrichiens sur la route de Vienne, et la harcelait vivement, lorsque l'armistice vint arrêter sa marche victorieuse.

Le guerrier qui avait si puissamment contribué à la gloire de l'armée d'Italie, méritait d'être choisi par Bonaparte, pour porter à Paris la ratification donnée par l'empereur aux préliminaires du traité de Léoben; le 20 floréal, il fut admis à l'audience solennelle du Directoire. A son aspect, un sentiment d'admiration transporte tous les spectateurs; on se presse pour contempler un guerrier si fameux dans les fastes de la République. Il parle, et des applaudissemens unanimes accueillent son discours; le président du Directoire lui adresse ces paroles remarquables :

« Citoyen général,

« Le burin de l'histoire, en transmettant « à la postérité les prodiges de valeur qui ont « illustré les armées françaises pendant les « glorieuses campagnes de la révolution, « n'oubliera pas sans doute ce général répu- « blicain, si justement surnommé l'*Enfant « chéri de la Victoire*, le brave Masséna.

« Le Directoire se plaît dans ce jour à « devancer les siècles futurs, en vous offrant, « citoyen général, le tribut de la reconnais- « sance nationale, comme la plus douce ré- « compense de vos travaux.

« Après avoir si vaillamment défendu la « cause de la liberté, un nouveau genre de « gloire vous était réservé; c'est à vous qu'il « appartenait de réunir, dans cette enceinte, « l'olivier de la paix aux palmes nombreuses « de la victoire.

« Graces vous soient rendues, citoyen gé- « néral, pour un bienfait si précieux! Hon-

« neur aux braves armées de la République, « à leurs intrépides généraux qui ont organisé « la victoire! Honneur à tous les bons citoyens « qui ont secondé les efforts du gouvernement « pour atteindre ce but désirable!

« Puisse bientôt la République triomphante « ne plus compter dans son sein que des « amis fidèles, et parvenir rapidement au « degré de prospérité que lui promettent ses « hautes destinées! »

Masséna reçut un présent du Directoire, et repartit en Italie pour succéder à Bonaparte dans le commandement de l'armée. Les Français, à cette époque, étaient maîtres de Rome, et lorsque le général Berthier fut rappelé à Paris par Bonaparte pour l'accompagner dans son expédition d'Égypte, Masséna se rendit à Rome, et prit le commandement des troupes.

L'Italie à peine échappée aux malheurs de la guerre, était alors envahie par une nuée de concussionnaires; semblables à ces oiseaux de proie qui couvrent la campagne le lendemain d'une bataille, une foule d'individus sans courage comme sans honneur, qui, par leurs intrigues, s'étaient soustraits à la gloire et aux dangers des combats, commettaient impunément les plus horribles exactions. A la discipline qui, jusqu'alors, avait fait respecter le nom français, avait succédé l'esprit de rapine et de pillage, et ces désordres étaient poussés à un tel excès, qu'ils menaçaient de soulever tous les peuples de l'Italie contre les Français, et de leur faire perdre en un instant le fruit de leurs glorieuses conquêtes.

Au milieu de ces brigandages, l'armée sans vêtement, sans solde, éprouvait le plus grand dénuement. Quelques brouillons habiles à fomenter des troubles, excitaient les soldats à la révolte contre leurs chefs, tandis que, d'un autre côté, le peuple de Rome n'attendait que le moment favorable pour se lever en masse contre ses oppresseurs.

Le désordre allait croissant; la calomnie désigna Masséna aux troupes, comme l'auteur de leurs maux, quoiqu'il n'y eût qu'un moment qu'il avait pris le commandement de l'armée. Quelques officiers, oubliant leurs devoirs, ne craignirent pas de ternir la gloire de cette brave armée d'Italie, en donnant aux soldats l'exemple de l'insubordination, et prenant hautement la résolution de ne pas reconnaître Masséna pour leur chef.

Mais ce général ne savait pas transiger avec ses devoirs. Il adressa aux troupes une proclamation pour les engager à rester fidèles à la liberté, à l'honneur, à leur gloire. Il ne s'abaissa pas jusqu'à la justification; elle eût été indigne de lui. Celui qui avait conduit plus de cent quatre-vingt fois à la victoire une partie de ses frères d'armes; qui ne pouvait faire un pas sur le théâtre de ses exploits, sans fouler le cadavre d'un ennemi vaincu, n'en avait pas besoin. Dans les mêmes lieux où il se trouvait, et dans des circonstances à peu près semblables, Scipion se contenta de répondre à ses accusateurs : *Allons au Capitole rendre grâces aux Dieux, des victoires que j'ai remportées.*

Cette violation des lois de la discipline exi-

geait que Masséna se montrât sévère envers les auteurs de la révolte ; il voulut n'être que généreux, et il les excusa lui-même auprès du Directoire Exécutif.

Pendant que la discorde exerçait à Rome son funeste empire, des événemens plus importans occupaient l'Europe, et appelèrent Masséna sur un autre théâtre. Depuis quelque temps les négociations de Rastadt traînaient en longueur ; l'Angleterre agitait tous les cabinets ; l'Autriche recrutait ses armées ; la Russie annonçait hautement le dessein de prendre part à la guerre : enfin tout présageait une coalition nouvelle, plus terrible encore que la première, puisqu'elle menaçait la République, dans un moment où l'élite de ses guerriers, transportée sur une terre étrangère, toutes les ressources épuisées, l'esprit public presque anéanti, l'amour de la liberté remplacé par l'égoïsme, présentaient aux ennemis ces chances extrêmement favorables à leurs projets.

A l'aspect de ces dangers, dont on ne pouvait se dissimuler l'étendue, le Directoire concerta les opérations militaires à entreprendre en cas de guerre. Il créa trois armées sur le Rhin, auxquelles il donna le nom d'armée de Mayence, d'Helvétie et d'Observation. Ces armées, qui devaient agir de concert, n'en faisaient réellement qu'une, sous le rapport de la force numérique ; mais le Directoire crut en déguiser la faiblesse, en leur donnant des chefs connus par leurs talens, leur expérience et leur réputation.

Masséna fut nommé commandant en chef

de l'armée d'Helvétie. Le 11 ventose an 7, elle quitta ses positions, et, dans les journées du 16 et du 17, elle pénétra dans les Grisons, passa le Rhin en deux endroits, enleva le passage de Lucisteig, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels le général Auffemberg, commandant en chef les Autrichiens dans le pays des Grisons.

Deux jours auparavant, Masséna avait sommé ce général d'évacuer le pays; lorsqu'on le lui amena prisonnier, il lui dit: *Monsieur, je vous ai écrit avant-hier au soir; hier matin j'ai reçu votre réponse, et aujourd'hui j'ai le plaisir de vous donner à dîner.*

L'heureux début de l'armée d'Helvétie, prouve l'ascendant d'un chef qui possède la confiance du soldat. Les Français, guidés par un général dont le nom valait une armée, oublient leurs besoins; marches forcées, dangers des routes, âpreté du froid, retranchemens, redoutes, ils surmontent tout; en cinq jours ils font dix mille prisonniers, prennent quarante pièces de canon, cinq drapeaux, et occupent tout le pays des Grisons.

La retraite de Jourdan changea tout-à-coup les choses en Helvétie; l'archiduc Charles y porta la plus grande partie de ses forces, et l'armée ennemie, fortifiée par celle de Korsakow, se trouva subitement quatre fois plus nombreuse que celle des Français. Ceux-ci, accablés par des forces aussi supérieures, balancèrent long temps la fortune par des prodiges de courage; le général Masséna lui-même leur donnait l'exemple et payait tou-

jours de sa personne. Il avait aussi sa colonne infernale, composée de quatre bataillons des plus beaux grenadiers de l'armée. Dans les circonstances difficiles, le général se mettait à leur tête, et il ne manquait jamais de culbuter l'ennemi.

Dans les journées des 15 et 16 prairial surtout, on combattit avec acharnement; la nuit même put à peine séparer les deux armées; le champ de bataille était couvert de morts, et les deux partis pouvaient également s'attribuer la victoire.

Cependant tous ces combats affaiblissaient considérablement l'armée française; elle se trouva bientôt dans l'impuissance de défendre Zurich, qui fut évacuée à la suite d'une mêlée qui dura cinq jours consécutifs. Les soldats outrés, écumans de rage, et fatigués à la longue par le poids de leurs armes, les jetaient à terre, les uns pour se prendre aux cheveux avec les Autrichiens, les autres pour faire une partie carrée à l'arme blanche. A plusieurs reprises, on se tint corps à corps pendant une heure entière.

Sans doute Masséna pouvait défendre Zurich plus long-temps, mais il voulut ménager les intérêts d'un peuple allié; il se rendit aux instances des magistrats qui le sollicitaient en faveur d'une population nombreuse, et lui faisaient observer qu'une seule bombe lancée des hauteurs qui dominent la ville, suffirait pour commencer un incendie général : il ne put résister aux larmes d'une foule d'habitans qui venaient lui présenter leurs enfans, leurs épouses, et le supplier de leur épargner les horreurs d'un bombardement.

Après l'évacuation de Zurich, les deux armées restèrent quelque temps tranquilles; les Français attendaient de l'intérieur, des vivres et des renforts, lorsque le général Masséna, habile à saisir un moment d'enthousiasme du soldat, profita d'une faute de l'ennemi pour l'attaquer devant Zurich.

Le prince Charles abandonnant tout-à-coup la Suisse, courut précipitamment avec vingt-cinq mille hommes sur les bords du Rhin, où tous les succès des Français devaient être nécessairement bornés au bombardement et à la prise de quelques places, où lui-même ne pouvait en obtenir aucun important, et il laissait l'armée des coalisés prodigieusement affaiblie devant Masséna, qui n'attendait que l'occasion de l'attaquer.

La bataille eut lieu le 4 vendémiaire. Ni les fleuves impétueux, ni les montagnes escarpées n'arrêtèrent la marche de nos défenseurs. Le mouvement fut sur toute la ligne également difficile et également heureux. Là, il y avait aussi des Thermopyles à forcer. Là, comme à Lodi, pour emporter des passages couverts d'artillerie, vomissant la mort et le carnage, il fallut une bravoure surnaturelle. Zurich fut emporté de vive force, les Français y rentrèrent sur les cadavres de leurs ennemis. Le camp, les bagages, l'artillerie, tombèrent en leur pouvoir; par-tout les Autrichiens furent atteints, enfoncés, poursuivis; le général Hotze lui-même resta parmi les morts (1).

(1) Les Français lui rendirent les honneurs dus à

Le général Masséna ajouta un nouveau lustre à la gloire qu'il s'était acquise dans ces combats mémorables, par les soins qu'il mit à empêcher le pillage dans Zurich. Il envoya des sauve-gardes à toutes les maisons isolées dans les faubourgs; lui-même parcourait les rues pour maintenir la discipline, et, par sa conduite généreuse, il s'acquit l'estime et la reconnaissance des habitans.

La bataille de Zurich, donnée à propos, décida entièrement du succès de cette campagne. Suwarow n'arriva en Suisse que pour se faire battre par Masséna, et être le témoin de la destruction presque entière de son armée : les Français victorieux furent, en quinze jours, maîtres de toute l'Helvétie.

Ainsi, trois armées battues et dispersées, vingt mille prisonniers, plus de dix mille morts ou blessés, cent pièces de canon, quinze drapeaux, tous les bagages des ennemis, neuf de leurs généraux tués ou pris, le Bas-Rhin dégagé, l'Helvétie libre, le prestige de l'invincibilité des Russes dissipé; tels furent les résultats de cette fameuse campagne, qui place le nom de Masséna parmi les généraux auxquels la République doit une plus grande partie de sa gloire.

Les Français triomphans en Helvétie, étaient loin d'avoir les mêmes succès en

---

sa bravoure ; son corps fut remis aux avant-postes ennemis avec tout l'appareil militaire. Il emportait l'estime de l'armée française et les regrets des Autrichiens, qui le regardaient comme un de leurs meilleurs généraux.

Italie. La victoire semblait les avoir abandonnés sur ce théâtre de tant de glorieux exploits, et le 18 brumaire seul était capable d'y rendre, aux armes de la République, tout leur ancien éclat. L'armée d'Italie venait de perdre son chef, le général Championnet; Bonaparte ne crut pas pouvoir mieux le remplacer qu'en appelant à la tête de cette armée un de ses plus dignes compagnons d'armes, le vainqueur de Suwarow, l'*Enfant chéri de la Victoire*. Masséna, toujours dévoué à sa patrie, se rendit où le danger et la gloire l'appelaient.

Nous avons vu ce général vainqueur d'une armée formidable qui menaçait la France; nous allons lui voir maintenant parcourir une carrière non moins glorieuse, mais plus difficile, et quitter, par le dévouement le plus généreux, une armée victorieuse et dans l'abondance, pour accepter le commandement d'une armée réduite à la misère la plus profonde, et qui n'entrevoyait dans l'avenir que d'inévitables désastres.

Au moment où le général Masséna vint en Italie, cette armée, jadis l'orgueil de la République, n'était plus alors composée que d'un petit nombre de soldats pâles, affamés, semblables à des spectres, et qui achevaient l'hiver le plus rigoureux sur les âpres montagnes de la Ligurie.

Toutes les parties du service présentaient d'aussi déplorables résultats; par-tout la misère la plus cruelle faisait d'affreux ravages. Tout était vide, les magasins et les caisses; et l'armée se consumait avec une rapidité

effrayante, par l'épidémie et la désertion. Déja les corps partaient sans chefs et sans ordres; des officiers sans congé ni permission. C'était un touchant spectacle de voir des corps d'officiers abandonnés de leurs soldats, restés seuls aux postes confiés à leurs troupes. Telle était cependant la situation de l'armée d'Italie, lorsque Masséna céda à la voix d'un héros, dont l'amitié et la confiance l'honoraient.

Masséna ne partit de Paris qu'avec des pouvoirs étendus, et après avoir assuré les premiers approvisionnemens de l'armée. Sur sa route, il ne rencontra que des déserteurs, qui, rebutés par la misère qu'ils éprouvaient, rentraient en France, demandant des vivres, des vêtemens, et leur solde. Le général parvint à leur faire entendre la voix de la patrie et de l'honneur; et cette victoire, qu'il remporta sur le moral de son armée, fut autant le fruit de la fermeté qu'il déploya dans cette circonstance critique, que de la force de son nom et de sa réputation.

En passant à Nice, lieu de sa naissance, il arrêta l'épidémie, par la sagesse d'un réglement de police, et les mesures qu'il prit pour en assurer l'exécution. Il arriva à Gênes le 21 pluviose; c'est là que l'attendaient les travaux les plus pénibles. Les habitans, témoins des maux auxquels l'armée était en proie, perdaient peu à peu de leur attachement à la République. Il était urgent d'arrêter ces funestes effets. Masséna n'épargna ni les soins ni les veilles; mais sa sollicitude ne rencontra que des obstacles dans un pays qui ne produit rien, où

l'on ne recevait rien pour les besoins de l'armée.

On peut juger, par la lettre suivante, que Masséna écrivit au ministre de la guerre, combien cette impuissance de faire le bien devait être douloureuse pour un homme aussi jaloux de l'honneur national, que de sa propre réputation :

« . . . . . J'ai beaucoup de cadres, écrivait-« il, et peu de troupes ; peu de troupes, et « presque point d'hommes en état de faire la « guerre ; presque point d'hommes, et encore « moins de moyens. Les désertions et les rava-« ges des maladies et des hôpitaux diminuent « encore l'armée tous les jours. Elle est nue, « déchaussée, affamée et découragée. Tous les « services sont abandonnés (l'agent de la viande, « le citoyen Valette, est le seul qui ait paru) ; « la misère et le désespoir augmentent les maux « de cette armée dans une effrayante propor-« tion. Vous savez à quelles conditions je m'en « suis chargé » ; et il finissait par lui dire : « La « situation de l'armée est telle, que si vous « n'envoyez promptement des vivres, des hom-« mes, des chevaux et de l'argent, attendez-« vous à la perte totale de l'armée et de la « Ligurie. »

Selon les états, l'armée d'Italie devait être de soixante mille hommes ; mais le fait est que, depuis le Mont-Cenis jusqu'à Gênes, Masséna n'en avait pas vingt-cinq mille sur lesquels il pût compter. En vain on avait destiné vingt-deux bataillons auxiliaires à recruter cette armée ; ces vingt-deux bataillons n'avaient pas produit mille hommes. Le bataillon de la Lozère arriva à Nice, fort d'un seul soldat.

Dans cette cruelle position, l'arrivée d'une partie des grains que Masséna avait achetés à Marseille, procura à l'armée un mieux momentané; mais ces grains furent bientôt consommés, et le soldat, vivant à la journée, ne recevant qu'une partie des rations ordonnées par la loi, se trouvait toujours à la veille de manquer totalement de pain. Le peuple de Gênes n'en recevait que deux onces par jour.

L'hiver s'était écoulé en vaines espérances. Les vents contraires empêchèrent l'arrivée des convois de France, et l'on touchait au moment où les débouchés des Alpes, devenus praticables, permettaient à l'ennemi de rentrer en campagne. Déja il serrait les avant-postes français, et menaçait d'accabler une armée hors d'état de faire la guerre, et qui voyait son découragement augmenter avec le prolongement de ses maux.

Pour surcroît de douleur, les maladies continuaient leurs ravages; la faim, la désertion, enlevaient tous les jours trois à quatre cents hommes à l'armée; et il était à craindre que ces causes réunies ne parvinssent à la dissoudre entièrement. Des courriers et des officiers de tout grade, portaient sans cesse ces affligeans détails au Premier Consul; mais la position de l'armée était telle qu'elle ne pouvait être secourue où elle était. C'est une vérité constante que le gouvernement n'avait pas pu avouer, mais qu'il est facile d'établir. En effet, il aurait fallu à cette armée des sommes énormes pour changer sa situation, et de moindres dépenses pouvaient créer une nouvelle armée toute entière. Il lui aurait fallu, en infanterie, d'immenses ren-

forts. Or, les troupes ne pouvaient y arriver qu'après une marche aussi longue que fatigante, et il n'y avait pas même, dans la Ligurie, de quoi nourrir et solder le peu de troupes qui s'y trouvaient. Il lui aurait fallu de la cavalerie, et l'on n'avait pas même le fourrage nécessaire pour faire vivre le petit nombre de chevaux des officiers-généraux. Il lui aurait fallu de l'artillerie, et il n'y avait pas de route pour l'amener, pas de chevaux pour la conduire, pas de fourrage pour nourrir les chevaux. La mer, le seul moyen de procurer de grands transports à Gênes, était entièrement couverte de vaisseaux ennemis.

Dans ces circonstances, l'armée venant à être forcée dans ses positions, n'avait en grande partie que Gênes pour retraite, et Gênes n'était pas approvisionné; Savone même n'avait pu l'être. Mais Bonaparte qui avait embrassé toutes ces vérités, trouva dans son génie le seul moyen de reconquérir l'Italie : une armée de Reserve eut ordre de s'assembler à Dijon.

Masséna, qui ne pouvait penser pour quelle opération cette armée était destinée, eut la douleur de se voir bloquer dans le moment où la pénurie était au plus haut degré, où l'armée n'avait pas dans ses magasins pour vingt-quatre heures de pain. Le plan de l'ennemi était bien concerté : ses premiers efforts furent dirigés sur Vado et Savone; il s'empara de la première de ces deux places dès le second jour de l'attaque, et isola, par ce mouvement, l'aile droite de l'armée sous les ordres de Masséna. C'est cette aile seule qui défendit Gênes contre tous les efforts des coalisés.

Avant de s'enfermer dans cette place, Masséna, trop militaire pour ne pas chercher à tenir la campagne le plus long-temps possible, et trop politique pour ne pas tenter de battre les Autrichiens sous les yeux de ces mêmes Génois qui avaient été témoins de leurs avantages, fit toutes ses dispositions pour les attaquer. Le 17 germinal, la victoire couronna son audace dans les combats de Monte-Facio, de Panesi, de St.-Alberto, de Scoffera et de Monte-Cornua.

Cette victoire produisit les plus heureux effets sur l'esprit des Génois. La rentrée du général en chef dans cette ville, se fit au milieu des applaudissemens et des témoignages de la plus vive admiration.

Le lendemain, Masséna divisa l'aile droite en deux corps d'armée; le premier, chargé de la défense de Gênes, fut mis sous les ordres du général Miollis; le second devait tenir la campagne sous la conduite du général Soult et de Masséna en personne. Le plan du général en chef était de débloquer Savone, de rétablir les communications avec le général Suchet, et de reprendre la première ligne qu'on avait été forcé d'abandonner.

Ce ne fut qu'un combat continuel depuis le le 18 jusqu'au 30 germinal; à Macarollo, au torrent d'Albissola, à l'attaque de Sassello, on eut la mesure de ce que peuvent des soldats français, sans repos, sans pain et presque sans cartouches; ils marchaient à l'ennemi avec un courage héroïque.

Mais si l'impétuosité du soldat, cette valeur qui fait quelquefois disparaître l'avantage du nombre, avaient pu quelque temps faire servir

cette manœuvre à nos succès ; obligés d'employer toujours les mêmes corps, il était inévitable que des efforts si souvent répétés finissent par les épuiser. L'ennemi perdait, il est vrai, quatre ou cinq fois plus de monde que nous, mais il y avait cette différence qu'il était en mesure de réparer ses pertes, et que les nôtres étaient d'autant plus irréparables que nos avantages étaient le prix du dévouement le plus entier : les journées de gloire se payaient du sang des plus braves ; de sorte que tout en battant l'ennemi, les Français s'affaiblissaient par leurs victoires, tandis qu'il se fortifiait par ses défaites.

Le général Masséna ne vit bientôt plus de possibilité de s'arrêter plus long-temps dans d'affreuses montagnes, où les troupes étaient en proie aux privations de toute espèce, et où il n'y avait plus que des dangers pour elles. Il prit donc la résolution de rentrer à Gênes.

L'expédition brillante qu'il venait de terminer, l'avait tellement entouré de l'estime et de l'admiration des Génois, qu'il y trouva, par l'effet de l'opinion, une force morale qui le mettait à même d'exécuter, pour le salut de Gênes et de l'armée, tout ce qui était humainement possible. Aussi son influence, pendant les soixante jours que dura le blocus, fut telle, qu'elle suppléa à tout. Elle valut à l'armée une force double de celle qui résultait du nombre de ses soldats ; elle fit découvrir ou livrer tout ce qui existait en comestibles ; elle donna à une grande population une patience qui n'a jamais eu d'exemple ; elle fit supporter aux troupes les fatigues, la mauvaise nourriture et la misère.

Dans le nombre des problêmes que ce blocus laisse à résoudre, on remarquera sur-tout celui de savoir comment, dans un pays où, la veille encore du blocus, il n'y avait pas de vivres pour trois jours, il en trouva ensuite, et pendant le blocus le plus rigoureux, pour soixante; de même qu'il retrouva des guerriers et des héros dans des soldats qui semblaient ne plus pouvoir supporter une marche.

L'homme ordinaire admirera ces résultats sans les comprendre; l'homme borné voudra douter de ce qu'il ne pourra concevoir; et l'homme pensant et judicieux reconnaîtra, dans ces prodiges, les effets sublimes des grandes conceptions et des grands exemples.

Les premiers jours du siége furent employés à visiter les ouvrages de la place et à arrêter le système général de défense. Le 3 floréal, l'ennemi commença ses opérations par l'attaque du fort de Saint-Pierre-d'Aréna; mais la valeur française, et sur-tout la présence d'esprit d'un seul homme (1), firent tourner ses projets à la gloire de nos armes. Peu de jours après, il réussit à se rendre maître des *Deux-Frères :* position terrible, et d'où l'on pouvait facilement bombarder la ville et les forts.

Masséna, sentant l'importance de cette position, résolut de tout faire pour la reprendre; un combat des plus acharnés s'engagea à cette occasion. Les Autrichiens se défendirent en désespérés; attaqués trois fois par une faible colonne, trois fois ils parvinrent à la repousser.

(1) Le citoyen Chodron, capitaine de la vingt-cinquième légère.

La mêlée devint sanglante ; trop rapprochés pour pouvoir faire usage des armes à feu, les soldats combattaient à coups de crosse et de pierre ; mais bientôt l'ennemi, profitant de la supériorité du nombre, enveloppa cette poignée de braves.

Masséna n'avait plus alors pour toute réserve que quatre compagnies ; il se met lui-même à leur tête, et, suivi de quelques officiers, il s'élance à travers une grêle de pierres et de mitraille, et, par ce mouvement, décide la victoire.

Sur la droite, le général Hector enlève à l'ennemi ses deux dernières redoutes à Monte-Ratti, et fait mettre bas les armes à un bataillon de quatre cent cinquante hommes, qui fut pris avec son drapeau. Il s'empare également de sept à huit cents échelles, destinées à l'escalade de Gênes, et faites de manière à pouvoir contenir jusqu'à trois hommes de front. Ces échelles furent brûlées pendant la nuit. La position des Deux-Frères fut de nouveau occupée par les Français : les Autrichiens perdirent près de quatre mille hommes dans cette journée, la plus importante du blocus, et le colonel Collorédo fut trouvé parmi les morts.

Le grand nombre de prisonniers faits dans ce combat (ils étaient environ seize cents) et dans les affaires précédentes, ne tarda pas à devenir à Gênes l'objet d'un grand embarras. D'un côté, la nécessité de pourvoir à leur subsistance épuisait les ressources des Français; et de l'autre, tant d'Autrichiens pouvaient devenir dangereux à Gênes, sur-tout dans les momens où nos troupes en sortaient pour combattre. Ces considérations avaient déterminé le général

en chef à rendre successivement les premiers qu'il avait faits, et à renvoyer les officiers sur parole ; mais plusieurs circonstances firent cesser ces mesures généreuses. La première fut l'opinion que l'ennemi les faisait servir de nouveau ; la seconde, le refus de M. de Mélas de rendre ceux qu'il avait faits ; la troisième, le renvoi qu'il fit de trente employés pris du côté de Final. Ce dernier trait sur-tout n'était rien moins que généreux ; et, dès ce moment, le général Masséna résolut de ne plus renvoyer de prisonniers.

Afin de ne pas avoir à les craindre dans la ville, il les fit embarquer sur des bâtimens, et chargea le gouvernement de Gênes de les comprendre dans les distributions qu'il faisait au peuple. Ces distributions consistaient en quelques cuillerées d'une mauvaise soupe d'herbes ; et qu'était cette nourriture pour des hommes forts et robustes ?

On aura une idée de la faim dévorante à laquelle ils furent bientôt en proie, lorsqu'on saura que ces malheureux mangèrent leurs souliers, leurs havresacs et leurs gibernes, et que l'on n'osait envoyer personne à leur bord, de peur qu'il ne fût dévoré. On entendait leurs cris dans le port. Pour terminer leurs souffrances, le général en chef avait vainement fait proposer à M. Otto, général autrichien, de leur envoyer chaque jour, par mer, les vivres qu'il n'était plus en état de leur faire donner. Ce moyen n'ayant pas été agréé, leurs maux empiraient tous les jours ; aussi beaucoup se jetèrent à la mer et se noyèrent, faute de forces sur lesquelles ils comptaient pour se sauver.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des divers combats qui eurent lieu pendant le mois de floréal, et dans lesquels se signala la valeur française, lors même qu'elle ne fut pas couronnée par le succès (1); nous dirons seulement qu'après la journée du 21, où le général Masséna battit complètement les Autrichiens, Gênes fut bombardée par les Napolitains et les Anglais. L'horizon prit alors une teinte plus rembrunie; le zèle des habitans était refroidi; le peuple murmurait, et demandait du pain et la fin de ses maux (2).

Il voyait l'abondance prête à entrer dans Gênes par toutes les portes, si le général consentait à une capitulation. L'aspect des bâti-

---

(1) On peut consulter à cet égard le *Journal des opérations du blocus et du siége de Gênes*, par un des officiers-généraux de l'armée d'Italie, ouvrage qui a paru en l'an 9.

(2) La misère était à son comble. Qu'on se représente une population de cent soixante mille ames livrée aux horreurs de la famine; des femmes et des enfans remplissant, jour et nuit, l'air des cris du désespoir; les rues jonchées de morts et de mourans; une foule de malheureuses victimes qui, faute de nourriture, terminaient dans des réduits obscurs leur affreuse existence; qu'on se figure la rage des uns, le morne et profond abattement des autres; tout un peuple, en un mot, pâle et livide, se disputant les chevaux qui, morts de maladies, étaient transportés à la voirie; s'arrachant les chiens, les chats et les autres animaux domestiques; mangeant jusqu'à des rats, des souris et de l'herbe, la pâture des bestiaux qui avaient été dévorés; qu'on se représente toute l'horreur de cette situation, et l'on aura une idée des souffrances auxquelles la ville de Gênes fut en proie pendant ce cruel blocus.

mens anglais, chargés de provisions, leurs partisans dans la ville, la faiblesse de la garnison, tout fomentait un esprit d'insurrection que Masséna sut étouffer plus d'une fois, et sans le secours des supplices, ce qui vaut la plus belle victoire. Ce fut sa fermeté, son intrépide activité, son calme; ce fut sa tête martiale qui en imposa aux mutins :

..... Si fortè virum quem
Conspexere, silent.

Cependant des avis secrets annonçant l'arrivée de Bonaparte en Italie, et ses premiers succès dans le Piémont, vinrent relever un moment les courages abattus; mais l'espoir d'une délivrance prochaine ne tarda pas encore à s'évanouir. Dans ces circonstances, une proposition d'entrevue fut faite au général Masséna, de la part des généraux Keith, Otto et Saint-Julien. Elle avait pour but de lui remettre une lettre de M. de Mélas, par laquelle celui-ci offrait une capitulation honorable.

Accoutumé à ne traiter avec l'ennemi que les armes à la main, son premier mouvement fut de rejeter toute ouverture semblable; mais on était arrivé au terme où Bonaparte savait que la place ne pouvait plus tenir. L'utile diversion que la défense de Gênes avait fait faire aux Autrichiens, et qui avait facilité à l'armée de Réserve le débouché des Alpes, pouvait être tout ce que Bonaparte attendait d'elle pour l'exécution de ses projets.

D'un autre côté, il n'existait plus par homme

une ration complète de cette composition (1) d'avoine, d'amandes, d'amidon, de lin, de son et de cacao, que l'on donnait aux troupes. Presque tous les chevaux étaient mangés. Il était temps d'ailleurs de faire quelque chose pour une armée qui avait tout fait, et qu'il était intéressant de conserver. Gênes renfermait près de six mille malades ou blessés; enfin, c'eût été faiblesse que de ne pas savoir supporter un revers, dont rien ne pouvait plus garantir, et que tous les efforts possibles avaient vainement concouru à éviter.

Toutes ces considérations déterminèrent le général en chef à répondre, « que bien que « cette ouverture fût prématurée, il se réser- « vait cependant de traiter de son objet, lors- « qu'il s'en serait suffisamment occupé. »

Cependant Masséna, instruit, dans la journée du 11 prairial, que des murmures éclataient parmi les troupes, rassembla les chefs, et concerta avec eux les moyens de resserrer la discipline, que l'excès des souffrances avait relâchée; il fit plusieurs promotions, et leur demanda sur quoi il pourrait compter, s'il se déterminait à tenter une trouée. Tous, à l'unanimité, lui déclarèrent qu'il ne pourrait espérer être suivi que par les officiers, les soldats n'étant plus en état de soutenir un combat. C'était cependant une des dernières espérances du gé-

(1) Il est impossible de rien imaginer de plus dégoûtant que cette nourriture; les chiens vomissaient après l'avoir avalée; chez les hommes, elle ajoutait la fièvre à cette marque d'indigestion.

néral en chef, et ce qu'il avait secrètement résolu, s'il s'y trouvait réduit.

Masséna ne dut plus alors s'occuper que de conclure un traité qui fût digne de sa belle défense. L'adjudant-général Andrieux (1), faisant les fonctions de chef de l'état-major, fut chargé d'aller à Rivarolo recevoir les propositions des généraux ennemis. Leur premier mot fut que, par la capitulation qu'ils offraient, l'armée retournât en France, mais que son général restât prisonnier de guerre. « Vous va-« lez à vous seul vingt mille hommes, » écrivait M. Keith au général Masséna.

Mais ce dernier, déterminé à mourir les armes à la main, plutôt que de consentir à rien qui ne fût digne de lui, fit réponse qu'aucune négociation ne serait jamais ouverte, si le mot de *capitulation* devait y être employé. L'ennemi s'étant départi de ses premières prétentions, les négociations furent continuées; la publicité qu'on leur donna fit que la ville resta calme, et que les habitans offrirent jusqu'au dernier moment l'exemple le plus admirable de la résignation.

Qui pourra jamais croire en effet que cent soixante mille habitans, si long-temps en proie aux horreurs de la famine (2), voyant mourir

(1) Officier estimé pour sa bravoure et ses talens. Il fit, en l'an 9, partie de l'expédition de Saint-Domingue, et mourut des suites de l'épidémie.

(2) A la fin du blocus, on vendait le pain 30 fr. la livre; une poule, 32 fr.; un œuf, 2 francs; la viande, 6 fr. la livre; un ognon, 1 fr.; le beurre, 10 fr. la livre, etc.

un nombre prodigieux de vieillards et d'enfans, réduits à vivre d'herbes, de racines et d'animaux immondes, aient préféré de prolonger tant de calamités, plutôt que de tenter une révolte contre une troupe faible par son nombre, et bien plus faible encore par son état physique ? Qui pourra croire que ce peuple, sans argent, faute de travail, sans alimens, réduit à la misère la plus hideuse, livré à tous les maux auxquels une épidémie désastreuse mettait le comble, n'a jamais enlevé un pain, ni dans les boutiques, ni dans les rues de Gênes, et que plus de quinze mille ames ont ainsi expiré de besoin, à côté du pain, qui aurait pu, pour un moment du moins, les arracher à la mort la plus cruelle ?

Le 14 prairial, les principaux articles du traité d'évacuation furent signés, et le lendemain on se réunit pour la signature définitive des articles. La conférence eut lieu dans une petite chapelle, située au milieu du pont de Cornegliano, et qui se trouvait, par la position respective des armées, entre les postes français et autrichiens. C'est là que se réunirent le général Masséna, mylord Keith, commandant, dans la Méditerranée, les forces navales combinées, le général Olt, commandant le blocus de Gênes, et le général Saint-Julien, chargé de la partie politique.

Pendant cette entrevue, qui allait décider du sort de tant de braves, le général Masséna conserva une fraîcheur d'idées si parfaite, et une gaîté si bien soutenue (1), qu'il fut toujours

(1) Le général Masséna voulait emmener les cinq

également fécond et heureux en saillies. On eût dit, en voyant sa présence d'esprit et la fermeté avec laquelle il parlait, que c'était l'ennemi qui capitulait.

Une seule clause cependant faillit rompre tout-à-coup la négociation. Il s'agissait de faire partir huit mille hommes de nos troupes par terre. Le général Olt refusait d'y consentir; mais le général Masséna, reprenant la fierté qui convenait à son rôle, termina la contestation, en rompant une conférence qui était sa dernière ressource; ses adieux aux généraux ennemis furent: *Vous ne le voulez pas; eh bien, messieurs, à demain.* Cette fermeté en imposa. Il fut rappelé, et l'article passa. L'amiral Keith fut celui des généraux ennemis dont il reçut le plus de marques d'estime et de déférence; à chaque article qui excitait quelque contestation, il répétait: *Monsieur le général, votre défense est trop héroïque, pour que l'on puisse rien vous refuser.*

Enfin, le 15 prairial, à sept heures du soir, le général Masséna signa le traité, et l'on se donna réciproquement des ôtages.

Ainsi se termina ce blocus mémorable,

---

corsaires français qui se trouvaient à Gênes, et l'amiral Keith alléguait, contre cette demande, les ordres de son gouvernement. *Monsieur l'amiral*, répliqua le général Masséna, *quelle satisfaction la prise de quelques chétifs corsaires peut-elle ajouter pour vous à la prise de Gênes, qui est votre ouvrage? ... Allons, mylord, après nous avoir enlevé tous les gros, c'est bien le moins que vous me laissiez les petits. — Eh bien, monsieur le général*, reprit l'amiral Keith, *n'en parlons plus.*

qu'aucun Français ne pourra jamais citer sans éprouver un sentiment d'orgueil national. Après tant de prodiges de constance et de valeur, il ne manquait au général Masséna que d'avoir un succès digne de sa gloire.

S'il avait seul sauvé la République dans la campagne précédente, sa résistance dans Gênes, en contribuant si puissamment à la victoire de Marengo, ne devenait pas un de ses moindres titres à la reconnaissance nationale.

Après cette célèbre victoire, les soldats de l'armée d'Italie revirent encore une fois à leur tête ce guerrier, sous lequel ils avaient cueilli tant de lauriers. La renommée avait pris soin de publier ses exploits, et son retour parmi ses anciens compagnons d'armes fut un véritable triomphe.

Masséna ne resta que peu de temps à l'armée, et revint bientôt dans sa patrie, jouir, au sein du repos, de la satisfaction que devait lui faire éprouver une carrière glorieuse, consacrée toute entière à assurer le repos et la liberté de son pays; mais sa modestie ne put le dérober aux regards de ses concitoyens, qui l'appelèrent plusieurs fois aux plus honorables fonctions de l'Etat. Le Sénat-Conservateur l'a nommé, en l'an 12, membre du Corps-Législatif.

Ainsi s'est terminée la carrière militaire de Masséna pendant la révolution. Dix années de gloire ont suffi pour immortaliser ce guerrier, qui, jeune encore, a déja éclipsé des noms illustres, célébrés par la Muse de l'histoire. Brave Masséna, la patrie se rappellera toujours les services que tu lui as rendus, et ton

nom est à jamais inséparable de ses plus beaux triomphes. Poursuis tes brillantes destinées ; ajoute, par tes vertus modestes, à l'éclat de ta vie militaire, et prouve que tu es digne de ta renommée.....

.....

MATTIEU.

MAURICE MATHIEU, né à Saint-Afrique, département de l'Aveyron, appartient à une des anciennes familles calvinistes, qui se font encore remarquer de nos jours par la pureté de leurs mœurs, leur zèle pour le culte de leurs aïeux, et leur amour pour la patrie. Il avait à peine achevé ses études, qu'il obtint une place de cadet dans le régiment suisse de Meuron; ensuite, le 23 décembre 1786, une sous-lieutenance dans la légion de Luxembourg, qui fut envoyée dans l'Inde. Dès qu'il fut de retour en France, il passa dans le régiment royal-dragons, alors commandé par Muratel, son oncle. Le colonel de ce régiment ayant été élevé au grade de maréchal-de-camp, prit pour son aide le jeune Mathieu, son neveu, qui joignait la bravoure à l'instruction. Le 5 août 1792, il se trouva au combat d'Anhem, près Landau. Il quitta le Rhin avec le corps d'armée, que le général Muratel conduisit à l'armée du Centre, lors de l'invasion des Prussiens en Lorraine et en Champagne; il se trouva à la bataille du 20 septembre 1792, près Sainte-Menehould, à la rentrée des Français à Verdun et à Longwi, et à la campagne de Trèves, en décembre 1792, sous les ordres du général Beurnonville.

Au commencement de 1793, étant au camp d'Horneback, près Bitche, le général Muratel, dont il était aide-de-camp, ayant été suspendu

comme officier de l'ancien régime, Maurice Mathieu resta à l'armée comme adjoint à l'état-major ; il se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu à l'armée de la Moselle, notamment à celle de Pirmasens, le 14 septembre 1793, et à celle de Kaiserslautern, qui eut lieu quelques mois après, sous le commandement du général Hoche.

Il fut ensuite attaché au général Chapsal, comme aide-de-camp, et passa les Ardennes avec l'armée de la Moselle, qui, dans les Pays-Bas, prit le nom d'armée de Sambre-et-Meuse. Il se trouva aux nombreuses victoires que remporta cette armée, et au siége de Maestricht.

Il fut nommé adjudant-général le 25 prairial an 3, et employé à l'armée de l'intérieur, jusqu'au mois de brumaire an 4, époque à laquelle il passa à l'armée du Nord ; il servit toujours dans les divisions de cette armée, qui marchèrent sur le Rhin, et il commandait l'avant-garde du corps d'armée qui investissait Mayence, lorsque les préliminaires de Léoben suspendirent les hostilités.

Après le traité de Campo-Formio, il se rendit à Paris, où il se trouvait lors de l'événement qui arriva, à Vienne, au général Bernadotte ; il reçut alors l'ordre de se rendre en Italie, et fut employé dans le corps d'armée de Rome. La ville de Terracine (frontière du royaume de Naples), ayant égorgé le commandant français, et arboré l'étendard de la rebellion, il fut envoyé, à la tête de deux cents hommes de la douzième demi-brigade de ligne, de deux cents Polonais et cinquante chasseurs

du dix-neuvième régiment, et deux pièces d'artillerie, pour réduire cette ville, qui se trouvait défendue par des Napolitains, trois mille insurgés de toute la contrée, et dix-neuf pièces de canon. Après un combat sanglant, qui dura huit heures, les insurgés furent exterminés, leur artillerie prise, et la ville enlevée à la pointe de l'épée. Le général Maurice Mathieu eut dans cette action un cheval tué sous lui; toutes ses ordonnances périrent, et l'aide-de-camp Lacroix (aujourd'hui général de brigade) eut la cuisse traversée d'une balle. A la suite de cette affaire, le gouvernement nomma l'adjudant-général Mathieu, général de brigade, par un arrêté du 23 fructidor an 6.

Peu de temps après, les Napolitains tombèrent sur les Français sans aucune déclaration de guerre, et les forcèrent d'évacuer Rome.

Le général Macdonald et le général de brigade Kellermann avaient battu l'armée napolitaine le 13 frimaire an 7 : celle-ci passa alors le Tibre, et se porta, par Cantaluppo, sur Calvi dans la Sabine. Le corps du général napolitain Metche, fort d'environ dix mille hommes, s'empara, le 16 frimaire, d'Otricoli, où il égorgea la garnison, et même les malades. Le général Macdonald et le général Mathieu arrivèrent en ce moment au pont de Borghetto, et furent instruits de cet événement, qui coupait toute communication avec le reste de l'armée et le général en chef établi à Terni.

Le général Macdonald ordonna au général Mathieu d'attaquer l'ennemi à Otricoli, avec ce qui restait de forces disponibles, qui con-

sistaient en trois cents hommes de la trentième demi-brigade, un bataillon de la douzième, un demi-bataillon de Polonais, et un escadron du seizième régiment de dragons. Avec ce faible corps, le général Mathieu parvint à repousser l'armée napolitaine, à lui faire évacuer Otricoli et les positions qu'elle occupait dans les environs; il lui prit ou tua environ trois mille hommes, s'empara de huit pièces de canon et de six drapeaux, et l'obligea de se retirer en désordre à Calvi. Cette ville est fortifiée par une très-forte muraille, et bien plus encore par sa position naturelle. Le 18, à onze heures du soir, le général Macdonald ordonna au général Mathieu de se rendre devant cette place avec la onzième demi-brigade, et un escadron du seizième régiment de dragons. Il força, dans cette position, l'ennemi, fort d'environ sept mille hommes, qui se retirèrent en désordre dans la ville. Dans les différentes attaques qui eurent lieu dans la matinée du 19, la onzième demi-brigade se conduisit avec la plus grande valeur. A deux heures après-midi, le général polonais Kniaziovich, à la tête d'un de ses bataillons, se porta aussi sur Calvi, en passant par Magliano, et occupa le vallon au-dessous de la ville. L'arrivée de ce renfort, et les attaques vivement réitérées du général Mathieu, décidèrent la capitulation, d'après laquelle les généraux napolitains, avec environ sept mille hommes, se rendirent à discrétion, et livrèrent aux Français douze pièces de canon et dix-sept drapeaux.

Après cette affaire, dont le succès complet changea le genre de la guerre, que jusqu'à ce

moment l'armée française avait faite défensivement, l'armée napolitaine commandée par le général Mack, se décida à une prompte retraite, qui devint bientôt une déroute.

Le 25, le général Mathieu rentra dans Rome, après avoir battu, près de la Storta, la colonne du général Damas, qui se retira du côté de Toscanella, où il fut, peu de jours après, entièrement défait par le général Kellerman.

Le même jour 25 frimaire, à onze heures du soir, la brigade du général Mathieu, placée en avant de Saint-Jean-de-Latran, fut attaquée par un corps de six mille Napolitains qui venaient faire un dernier effort pour protéger la retraite du général Damas. Cette colonne fut mise par les Français en déroute complète, et elle perdit environ deux mille hommes et six pièces de canon.

L'armée s'étant ensuite arrêtée quelques jours à Rome pour se réparer, en repartit le 30 frimaire.

La brigade du général Mathieu qui fut alors composée de la trentième et de la quatre-vingt-dix-septième demi-brigades, du seizième régiment de dragons et d'une compagnie d'artillerie à cheval, prit la route de Velletry, Piperno, Prossedi, Frosinove et Caprano. Le 8 nivose, elle passa le Garigliano, et entra sur le territoire napolitain. Toujours à la poursuite de l'armée ennemie, elle faisait journellement un grand nombre de prisonniers. Elle arriva le 13 nivose à Calvi, à deux lieues de Capoue, où le général Mack s'était retiré avec les débris de son armée.

Le 14, le général Macdonald arriva à Calvi, fit prendre les armes à la brigade du général Maurice Mathieu, avec lequel il fut reconnaître la place de Capoue. Cette reconnaissance devint un combat très-meurtrier, pendant lequel les Français repoussèrent dans l'intérieur de la place toutes les troupes napolitaines, après s'être emparés du camp retranché que l'ennemi avait sur la droite du Volturno. Le général Mathieu fut grièvement blessé par un coup de canon à mitraille qui lui fracassa le bras droit, et tua en même temps le cheval de l'aide-de-camp Treuqualye, aujourd'hui adjudant-commandant. Peu de temps après, l'armée française entra dans Capoue, d'après une convention faite par le général en chef Championnet et le vice-roi de Naples.

Après les blessures graves qu'il avait reçues à l'attaque de Capoue, le général Mathieu fut aux eaux de Barrèges. Au mois de ventose an 8, il reçut l'ordre de se rendre à Brest pour commander sur les côtes du Finistère; il repoussa plusieurs tentatives faites par les Anglais, et par son activité et ses dispositions il mit à l'abri de toute insulte le port de Brest, alors menacé par des forces imposantes. Lors de la saison des eaux, les douleurs qu'il ressentait de ses blessures l'obligèrent de retourner à Barrèges, où il resta jusqu'au premier vendémiaire an 9, époque à laquelle on lui donna le commandement de la vingtième division militaire; il vint s'établir à Périgueux, où il commanda seulement l'espace de deux mois. Au mois de frimaire suivant, il reçut l'ordre de se rendre à Dijon, pour y commander une

division de l'armée d'observation sous les ordres du général Murat.

Cette armée passa le petit Saint-Bernard, et déboucha dans le Piémont au mois de nivose; elle fut dirigée vers Ancône pour faire le siége de cette place; mais l'armistice qui eut lieu alors en Italie, changea sa destination; elle alla combattre les Napolitains qui avaient fait une irruption en Toscane : la paix avec le roi de Naples arrêta sa marche triomphante.

Le général Mathieu fut alors envoyé avec sa division dans le royaume de Naples, où il resta jusqu'au mois de floréal an 10, époque de l'évacuation de ce royaume.

A l'époque où la paix fut signée à Lunéville, le général de division Mathieu fut nommé au commandement de la onzième division militaire (Bordeaux) : il commanda ensuite la première division du camp sous Bayonne.

Ce général a reçu deux blessures graves, et fait toutes les campagnes de la liberté.

Il a épousé, en fructidor an 11, mademoiselle Lejean, fille du sénateur de ce nom, et nièce de madame Joseph. Cette réunion est celle des graces, des vertus, à la probité, à la valeur, au mérite militaire.....

.....

MÉNARD.

PERSONNE n'a mieux payé sa dette à la patrie que le général Ménard. On l'a vu dans le cours de la guerre de la révolution, marquer tous ses pas par des succès ou par des actions qui n'eurent jamais d'autre base que l'honneur. La notice qu'on va lire en offrira des preuves fréquentes, et celui-là fut vraiment digne de commander des Français, qui sut allier à un degré éminent, le courage, la fermeté, l'amour de la discipline, et sur-tout le désintéressement, cette première vertu d'un chef.

PHILIPPE-ROMAIN MÉNARD est né le 24 octobre 1750, à Liancourt, département de l'Oise. Il entra comme soldat au régiment de Champagne, le 12 juin 1775; fut reçu grenadier le 10 mars 1777; caporal de grenadiers le 19 novembre 1780; fourrier le 24 novembre même année; sergent-major le 1er janvier 1791; sous-lieutenant le 12 janvier 1792; lieutenant le 26 avril même année; capitaine le 24 août suivant. Il fit en cette qualité la campagne de 1792 en Savoie. Parti de la Savoie pour l'armée des Pyrénées-Orientales, il y fit la guerre jusqu'à la paix avec l'Espagne, et y fut fait adjudant-commandant. Le 5 nivose an 2, à la reprise de Villelongue, il fut blessé d'une balle à la jambe. Général de brigade le 4 frimaire an 3 (1), il assista

(1) Il n'a point passé par le grade de chef de bataillon.

à la prise de Figuières, et fit le siége de Rose. Il partit ensuite de l'armée des Pyrénées pour celle d'Italie, où il fut toujours de la division Masséna.

En l'an 4, le général Ménard fit partie de cette fameuse division qui cueillit tant de lauriers sous les yeux de Bonaparte. Il se trouva à la bataille de Millésimo, où il concourut avec Joubert à envelopper, par une manœuvre prompte et hardie, un corps de quinze cents grenadiers autrichiens à la tête desquels était le lieutenant-général Provéra.

Quatre jours après, les deux armées se trouvèrent en présence; plusieurs régimens ennemis, au nombre desquels était le régiment de Belglioso, essayèrent de percer le centre des Français. Le général Ménard eut ordre de marcher contre eux, les repoussa vivement, et réuni avec le reste de la division Masséna, prit part au mouvement ordonné par ce général, pour déborder la gauche de l'ennemi qui occupait avec de forts retranchemens et de vigoureuses batteries le village de Dégo.

Après la retraite de l'armée autrichienne, qui repassa le Pô à Valence, elle s'était fortifiée le long de Loggogna, du Terdopio et du Tésin, afin de défendre l'entrée du Milanais. Le général en chef Bonaparte fit faire plusieurs mouvemens militaires pour donner à penser à l'ennemi qu'il voulait passer le Pô à Valence, et il se transporta par une marche forcée à Castel-San-Gioamei, avec trois mille grenadiers et quinze cents chevaux; mais le général Beaulieu, instruit de ce mouvement, amena en toute hâte un corps de six mille

hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie ; le combat s'engagea : les Autrichiens étaient défendus par vingt pièces de canon, et occupaient le village de Fombio ; après une vive canonnade, ils furent contraints à la retraite et poursuivis jusque sur l'Acide.

Pendant la nuit un nouveau corps autrichien voulut tenter de reprendre Fombio ; arrivé près de Cordogna, il culbuta nos premières vedettes ; mais le général Ménard, à la tête de la soixante-dixième, se porte sur le champ de bataille, fond sur l'ennemi et le force à une fuite précipitée. Bonaparte fit, à cette occasion, un éloge flatteur du chef et des soldats.

Le général Ménard se distingua de nouveau au combat de Carpenedolo, en pluviose an 5. La division Masséna poursuivait alors l'ennemi qui s'était retiré au-delà des gorges de la Brenta ; Ménard, qui avait reçu l'ordre de le presser vivement, l'atteignit à Carpenedolo, et lui fit huit cents prisonniers. Les grenadiers, ayant à leur tête le chef de bataillon Morangié et le citoyen Autier, aide-de-camp du général Ménard, déployèrent la plus grande valeur ; ils passèrent à la baïonnette le pont de la Brenta, défendu par deux pièces de canon et trois mille hommes, et enfoncèrent l'ennemi, malgré son opiniâtre résistance.

Après les glorieuses campagnes d'Italie, dont le traité de Léoben fut le fruit, le général Ménard alla servir la République sur un autre théâtre.

Depuis long-temps le peuple du pays de

Vaud, détaché de la Savoie en 1530, gémissait sous le despotisme des gouvernemens de Fribourg et de Berne. Ce pays précédemment démembré de la France, formait, sous le gouvernement savoisien, une province séparée, régie par des états, de concert avec un bailli ducal dont les attributions étaient circonscrites par des lois constitutionnelles. En 1564, le duc de Savoie renonça à toutes ses prétentions sur ce pays; mais il stipula formellement la réserve de sa constitution, et le 26 avril 1565, le gouvernement français s'établit garant de ce traité, et par conséquent des droits politiques du pays de Vaud.

Ces traités furent souvent violés, et les Vaudois réclamèrent plusieurs fois la protection des gouvernemens qui en avaient stipulé la garantie. En l'an 6, ils s'adressèrent de nouveau au gouvernement de la République, qui, comme subrogée au duc de Savoie, et remplaçant l'ancien gouvernement de France, crut devoir accueillir un vœu qui s'accordait d'ailleurs avec ses intérêts.

Le 8 nivose, le directoire prit un arrêté qui chargea le ministre français près les cantons helvétiques, de déclarer au gouvernement de Berne et de Fribourg, que les membres de ce gouvernement répondraient personnellement de la sûreté individuelle et des propriétés des habitans du pays de Vaud, qui se seraient adressés ou qui pourraient encore s'adresser à la République française, pour obtenir par sa médiation, en exécution des anciens traités, d'être maintenus ou réintégrés dans leurs droits. Cette détermination était d'autant plus

instante, que déja le gouvernement de Berne avait ordonné quelques levées de milice pour marcher contre les troupes françaises rassemblées dans le département du Mont-Terrible, et qu'il se disposait à comprimer par la force les réclamations des Vaudois.

Ces dispositions hostiles exigeaient que le gouvernement se mît en mesure. Des ordres furent donnés pour que la division de l'armée d'Italie qui s'était tant illustrée sous le commandement de Masséna, prît sa route, en rentrant en France, par Carrouge, pour se porter de là dans les départemens de l'Ain, du Jura et du Doubs, afin d'observer les mouvemens des troupes bernoises et fribourgeoises, et d'être toujours à portée de repousser l'agression.

L'événement ne justifia que trop cette précaution; le 28 nivose, le général commandant à Carrouge, fut prévenu qu'il devait être parti de Berne quatorze bataillons et l'artillerie nécessaire, dont la marche était dirigée sur le pays de Vaud; que de plus, on commandait sourdement des levées de troupes dans les villages environnans les frontières de ce pays. L'arrivée de la division Masséna suivit de près cet avertissement; le directoire adressa au général de brigade Ménard, commandant la division en l'absence de Masséna, des instructions d'après lesquelles il somma le général de Weis, commandant les troupes bernoises et fribourgeoises, de retirer ses troupes et de laisser aux Vaudois le libre exercice de leurs droits, réclamations et recours, en lui déclarant que, dans le cas contraire, il serait obligé

de repousser la force par la force, de faire cesser toute résistance et d'en poursuivre les auteurs.

Le général Ménard chargea son aide-de-camp Autier (1) de porter cette sommation au général de Weiss, à Yverdun; et il le fit accompagner par deux hussards que les habitans de Moudon crurent devoir, à son passage par cette ville, renforcer par une escorte de deux dragons vaudois.

A deux lieues d'Yverdun, à l'entrée du village de Thiéran, cet officier en voiture, et par conséquent hors d'état d'agression, et même de défense, fut tout-à-coup attaqué par un corps de troupes bernoises. Les deux hussards qui l'accompagnaient tombèrent à l'instant criblés de balles; l'un des dragons vaudois fut blessé, son cheval fut tué sous lui, et le citoyen Autier ne se sauva lui-même que par une espèce de prodige.

De retour à Moudon, l'aide-de camp trouva toute la milice sur pied et en armes; instruite de cet assassinat, elle volait à son secours, et le flambeau à la main, se diposait à incendier le village qui en avait été le théâtre. Ce brave militaire employa tous ses efforts pour arrêter cette vengeance qui pouvait frapper l'innocent en même temps que le coupable. La milice de Moudon se borna à chasser la troupe assassine du village de Thiéran.

Le général Ménard, informé de cet attentat, ne put s'en dissimuler la véritable cause. Il

(1) Le même qui s'était distingué en Italie, au passage de la Brenta.

dut faire marcher sa division, et le lendemain elle entra dans le pays de Vaud, précédée d'une proclamation aux troupes, dans laquelle le général leur recommandait cette discipline qui les avait honorés à l'armée d'Italie, et d'une autre aux habitans du pays de Vaud, où il leur garantissait, au nom de l'honneur, la sûreté de leurs propriétés, le respect de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages.

De leur côté, les troupes bernoises et fribourgeoises évacuèrent entièrement le pays de Vaud; la milice vaudoise, déja très-nombreuse, et commandée par d'habiles officiers, se mit en devoir de les poursuivre, et les Français restèrent dans le pays de Vaud.

Le général Brune vint, à cette époque, remplacer en Suisse le général Ménard, à qui le Directoire destinait une autre mission. Un arrêté en date du 19 pluviose, venait de l'élever au grade de général de division; il partit en cette qualité pour aller prendre le commandement des troupes françaises en Piémont.

Là, comme par-tout où la patrie l'appelait, le général Ménard lui donna des preuves de dévouement. Chargé par son gouvernement de stipuler auprès de la cour de Turin, les intérêts de la république et de ses frères d'armes, il s'en acquitta avec autant de zèle et d'intelligence que de franchise.

Il eut sur-tout occasion de signaler dans ses fonctions, cet amour de l'ordre et cette fermeté qui l'ont toujours caractérisé. Le 30 fructidor an 6, des troubles s'élevèrent à Turin, par suite d'une mascarade honteuse

que se permirent des officiers français en garnison à la citadelle; les troupes sardes coururent aux armes et marchèrent contre les Français : le combat s'engagea, et déja le sang commençait à couler, lorsque le général Ménard, bravant le danger, se jeta au milieu des deux partis, et, par ses généreux efforts, réussit à arrêter dans son origine des actes d'hostilité, dont les suites funestes auraient infailliblement entraîné la République dans une guerre nuisible à ses intérêts.

La conduite sage de ce général ne fut pas vue du même œil à Milan et à Paris. D'un côté, elle lui valut une disgrace complète, et la perte du commandement du Piémont; mais le Directoire, mieux instruit des événemens, se hâta d'approuver solennellement ce qu'avait fait le général Ménard; et, par un arrêté du 2 vendémiaire an 7, il lui confia le commandement de la citadelle de Turin. A cet arrêté était jointe la lettre suivante :

Le Directoire Exécutif au général de division Ménard.

Paris, 2 vendémiaire an 7.

« Le Directoire Exécutif, citoyen général, a vu avec satisfaction la conduite que vous avez tenue le 30 fructidor dernier; et c'est pour vous en donner une preuve, qu'il vient, par un arrêté de ce jour, de vous nommer provisoirement commandant de cette place. »

Signé TREILHARD, *Président.*

Le général Ménard ne savait pas transiger

avec ses devoirs; il avait fait arrêter et conduire à Briançon, pour y être jugés, les officiers auteurs des excès du 30 fructidor. Cette sévérité lui attira de nombreux ennemis; ils voulurent tramer sa perte pour sauver les coupables; mais, jaloux de son honneur et de sa réputation, ses seules richesses; sûr de son innocence et de l'équité du Directoire, il envoya ses deux aides-de-camp à Paris, pour obtenir du gouvernement justice et l'examen de sa conduite. La lettre qu'on a lue ci-dessus prouva que le Directoire, loin d'ajouter foi à des rapports calomnieux, lui conservait toujours son estime et sa confiance.

Le général Ménard commanda quelque temps encore la citadelle de Turin; mais ses talens militaires et sa bravoure étaient destinés à se montrer de nouveau au grand jour. Lorsque Masséna fut appelé à la tête de l'armée d'Helvétie, Ménard eut le commandement de la division qui occupa le Lucisteig, afin de protéger les Grisons, et d'observer les mouvemens des Autrichiens dans le Voralberg.

Le 12 floréal, à la pointe du jour, il fut attaqué avec des forces supérieures dans la gorge de la Lanquart, et sur tous les points de Lucisteig et de Flaich. Une colonne forte de deux mille hommes, qui devait tourner le Lucisteig, déboucha par Flaich, et descendit par la montagne, espérant faire sa jonction avec les troupes qui auraient forcé le passage de la Lanquart. Les premiers postes se replient devant cette colonne, et la laissent engager jusqu'à la hauteur de Mayenfeld; la cent-neuvième demi-brigade la charge alors avec

impétuosité, la force de mettre bas les armes, et la fait prisonnière de guerre en entier. Sur la Lanquart, quelques-uns de nos postes, obligés de céder au nombre, rétrogradent, mais ce n'est que pour tomber avec plus d'avantage sur l'ennemi, qui est culbuté sur tous les points.

Les 14, 15 et 16 floréal furent marqués par de nouveaux combats et de nouveaux succès. Les insurgés de Dissentis, réunis au nombre d'environ six mille, ayant tenté de couper les communications entre le général Ménard et le général Lecourbe, s'étaient retranchés à Rechenau; le 14, à six heures du soir, le pont est attaqué avec vigueur, et emporté à la baionnette; les rebelles sont poursuivis; mais la nuit survient, et force de remettre au lendemain une nouvelle attaque.

Le 15, à trois heures du matin, les troupes se portent en avant, s'emparent d'Ilantz, et arrivent à Trons, chassant toujours devant elles les insurgés. Le 16, elles parviennent à Dissentis, où elles trouvent l'ennemi et lui livrent combat; sa perte s'élève à plus de deux mille hommes.

Le général Ménard vint ensuite occuper le Vieux-Brisach avec ses troupes; l'ennemi se tenait en force dans la plaine et le village d'Hochstett : Ménard, ne consultant que son intrépidité et sa confiance dans la valeur du soldat, ose sommer le général ennemi de les évacuer; sur son refus, il sort du Vieux-Brisach, à la tête de six cents grenadiers et de deux régimens de cavalerie : les Autrichiens, attaqués avec impétuosité, sont aussitôt forcés

dans Hochstett; la cavalerie les poursuit et les charge; ceux-ci soutiennent le choc; le combat se change en une mêlée terrible, mais le champ de bataille reste aux Français, et la récolte toute coupée demeure en leur pouvoir.

Les premiers jours de vendémiaire an 8, furent pour l'armée du Danube l'occasion de triomphes plus grands encore; Masséna avait devant lui l'armée de Korsakow; elle occupait la ligne de Zurich, au confluent de l'Aar dans le Rhin; l'armée autrichiene commandée par Hotz, qui tenait la rive droite de la Linth, et enfin le corps du général autrichien Jellakich, qui occupait les débouchés des Grisons.

A la faveur d'une fausse attaque dirigée sur Bruck, par le général Ménard, pour attirer sur ce point une partie des forces ennemies, Masséna passe la Limmath de vive force à Diétikon, et la Linth entre les lacs de Zurich et de Walenstadt.

Suwarow, continuellement harcelé, s'était jeté dans les Grisons. Korsakow, instruit de son danger, veut se porter sur Zurich; Masséna marche encore à lui, le rencontre entre la Thur et le Rhin, le bat et le rejette au-delà de ce fleuve. La division Ménard contribue au succès de cette bataille, l'une des plus acharnées et des plus sanglantes de la campagne.

Le 14 vendémiaire, elle soutient, près d'Andelfingen, au-delà de la Thur, un combat très-inégal contre quinze mille Russes et Bavarois. L'avant-garde des Français cède d'abord; mais, soutenue par le reste de la division, elle engage un combat de cinq heures, à la suite duquel l'ennemi ne trouve son salut

que derrière le Rhin. Quatre cents prisonniers, cinq drapeaux et trois pièces de canon sont les fruits de cette victoire.

Le général Ménard eut ensuite le commandement des cinquième et sixième divisions et de toute la cavalerie; il fut chargé de continuer jusqu'au Rhin la poursuite de l'ennemi, et de garder tout le pays depuis le lac de Constance jusqu'au Frickthal.

Quelque temps après, il partit pour rejoindre Masséna en Italie, et il fit partie de l'armée du centre, sous les ordres du lieutenant-général Suchet. Après la bataille de Marengo, le général Ménard fut envoyé à Gênes par le premier Consul, pour prendre le commandement de la Ligurie où il resta cinq mois, après lequel temps il demanda un congé au général Brune, pour venir à Paris rétablir sa santé qui était totalement délabrée par suite des fatigues de la guerre. Le premier Consul lui donna alors le commandement de la sixième division militaire, où il est depuis le premier pluviose an 9.

Telle est la notice abrégée des services rendus par le général Ménard dans le cours de cette guerre. Les combats nombreux qu'il a soutenus à la tête des bataillons français, attesteront sa bravoure et ses talens militaires; mais il est une gloire encore plus solide, c'est celle qu'il s'est acquise par sa probité, par ses principes sévères dans tous les lieux où il a eu à défendre l'honneur national. Une telle réputation vaut les plus brillans succès remportés par les armes, et établit d'une manière durable les titres du général Ménard à l'estime de ses concitoyens. . . . . .

MENOU.

MENOU.

Jacques-François MENOU est né à Boncey, près Prenilly, département d'Indre et Loire, en 1751. Ses parens, qui appartenaient à la classe de la noblesse, lui donnèrent une éducation soignée, et ne négligèrent rien pour cultiver les heureuses dispositions d'un fils qui faisait tout leur espoir.

Destiné à parcourir la carrière des héros, on vit le jeune Menou fréquenter ces écoles où les officiers français apprenaient le grand art de la guerre, où ils cherchaient à se perfectionner dans les sciences exactes, et s'efforçaient de joindre à une savante théorie, les leçons de l'expérience. Il y fit de rapides progrès, et un prompt avancement devint la récompense de ses nobles efforts. Le 5 décembre 1781, il fut nommé maréchal-de-camp des armées du roi.

En 1789, les états généraux ayant été convoqués, Menou fut choisi député de l'ordre de la noblesse, par un des bailliages de Touraine. Guidé par l'amour de la liberté, et le desir de voir son pays heureux, il fut un des premiers qui se réunirent à l'assemblée constituée, et firent avec enthousiasme le sacrifice de leurs priviléges.

Toujours occupé dans les comités de législation militaire et diplomatique, Menou fut chargé de plusieurs rapports importans, qui donnèrent de lui une idée avantageuse, et prouvèrent qu'il savait écrire et penser; qu'il

était digne d'élever la voix dans le sein des comités et à la tribune de l'assemblée nationale.

Attaché au parti des constitutionnels, il eut sa manière de voir et ses opinions personnelles, parmi lesquelles on remarqua celle tendante à déléguer aux représentans de la nation le droit de paix et de guerre. On sait que ce fut principalement à ses soins et à ses discours qu'Avignon et le Comtat Vénaissin durent leur réunion à la France.

L'assemblée constituante a terminé ses travaux, et, par un décret que l'expérience a depuis fait juger impolitique, les députés ne peuvent plus, dans le sein de la première assemblée législative, défendre leur ouvrage. Menou était resté ignoré dans Paris, qu'il avait choisi pour sa retraite, lorsque, après le 10 août, il fut porté sur la liste des candidats pour le ministère de la guerre. Chabot le fit rayer, en rappelant qu'il avait commandé au château, dans la nuit du 9 au 10 août. Menou crut qu'il était de son devoir de se justifier de cette inculpation. Il écrivit une lettre à l'assemblée, dont voici quelques fragmens. « Je n'ai jamais ambitionné d'être ministre..... J'ai vu de près la cour; elle m'a fait horreur..... Plusieurs années avant la révolution, j'ai témoigné hautement mes opinions pour la liberté.... Dans l'assemblée constituante, j'ai soutenu le dogme de l'insurrection. La suppression de la noblesse m'a fait des ennemis sans nombre. Après une année de combats, j'ai obtenu la réunion d'Avignon et du Comtat. Voici ma conduite dans la journée du 10 août : J'ignorais les projets de la cour, et j'y étais mal vu. Mon poste mili-

taire, comme commandant la division, était aux Tuileries, et non ailleurs; mais je n'ai participé à rien. Les régimens de ligne étaient partis; les gardes nationales et les Suisses ne dépendaient pas de moi. Le matin du 10 août, je me suis rendu à l'assemblée nationale, en même temps que le ci-devant roi. Je n'ai appris ce qui se passait aux Tuileries que par le bruit du canon. Je crus devoir faire un mouvement, qu'on a peut-être mal interprété. Je me présentai à une des portes de la salle; je m'adressai au citoyen Chabot, et je l'atteste ici de rendre hommage à la vérité : je lui déclarai que je venais supplier l'assemblée de prendre une mesure pour épargner l'effusion du sang. Mandé au comité de surveillance, je n'eus qu'à me louer de la manière dont j'y fus traité. Bien convaincu des perfidies de la cour, j'ai sollicité de prêter à la barre mon serment. Je l'ai prêté le 17, et, sans ma conviction intime, je ne l'aurais pas fait. »

L'assemblée, sur cette lettre, passa à l'ordre du jour.

Quelque temps après, Robespierre dénonça Menou; mais comme ce représentant ne jouissait pas alors d'une grande influence, il ne put empêcher que cet officier-général fût, comme il l'avait demandé, employé dans son grade à l'armée de l'Ouest. Cependant la dénonciation faite contre lui par Robespierre pesait sur sa tête; elle donna lieu à de nouvelles accusations. Le député Châles lui reprocha de paraître à l'armée avec trop de faste; Goupilleau prétendit que dans la division Berruyer, où il se trouvait, il avait dit souvent qu'il n'y aurait

jamais de discipline dans l'armée, tant que les officiers ne seraient pas nommés par les chefs supérieurs. Menou ne répondit à ses accusateurs qu'en s'exposant dans les combats, qu'en opposant aux Vendéens son courage et des talens. Dans une attaque qui eut lieu près de Saumur, il repoussa l'ennemi, et aurait eu plus de succès, si la cavalerie, excitée par quelques désorganisateurs, n'eût crié à la trahison.

A la prise de Saumur, il combattit avec intrépidité; il voulait sauver les représentans du peuple en mission auprès de l'armée. Il eut son cheval tué sous lui, et revint du combat couvert de blessures.

Dans la séance de la convention, du 18 juin 1793, Marat demanda la destitution du général Menou. Hébert, aux Jacobins, appuya le vœu de ce député; mais une femme a frappé du poignard le dénonciateur Marat; Hébert a porté sa tête sur l'échafaud; et le 10 thermidor Robespierre et sa faction ont succombé. Menou est à Paris, et jouit de quelque tranquillité. Après la journée du 3 prairial, la convention porta un décret qui mentionnait honorablement la conduite et le zèle que le général Menou avait manifestés, le jour où des factieux essayèrent un mouvement pour s'emparer du pouvoir. Bientôt après, ce général parut à la barre de l'assemblée, et vint protester, au nom de la dix-septième division militaire, qu'il n'était guidé, ainsi que les soldats qu'il commandait, que par l'amour de la patrie. Deux décrets honorables furent alors rendus en sa faveur. L'assemblée lui fit donner

une armure complète, le confirma dans le commandement de la dix-septième division militaire, et, le 24 messidor suivant, elle le nomma général en chef de l'armée de l'intérieur.

De nouveaux troubles ont bientôt éclaté dans Paris : l'or des Anglais a séduit quelques factieux, et la convention est menacée. Elle oppose à ses ennemis nos braves guerriers, et quelques-uns de nos grands capitaines. Une mission fut confiée au général Menou ; chargé, dans la nuit du 12 au 13 vendémiaire, de désarmer une section rebelle, celle Lepelletier, il marcha à la tête de quelques bataillons ; mais, soit que le mouvement qu'il opéra fût mal combiné, soit qu'il craignît de donner le signal de la guerre civile, Menou entra en pourparler avec quelques membres de la section regardée comme rebelle ; il rétrograda, et, par la non-exécution des ordres qu'il avait reçus, laissa sa conduite livrée au soupçon. On le dénonça à la tribune de la convention : on lui supposa des intelligences avec les sectionnaires ; et l'on demanda son arrestation. Il fut destitué, arrêté, livré au tribunal chargé de juger les auteurs de la révolte qui s'était manifestée contre la convention, les 12 et 13 vendémiaire. On instruisit son procès ; les témoins furent entendus, et le tribunal déclara que les faits qui lui étaient reprochés, ne pouvaient lui être imputés à crime ; qu'il n'avait point influé sur la lenteur des opérations qui avaient eu lieu relativement aux sections du Théâtre-Français et Lepelletier ; qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre lui, et qu'en conséquence il serait mis sur-le-champ en liberté.

Le général Menou jouissait des douceurs du repos, lorsque Bonaparte résolut de conquérir l'Égypte. Cette belle entreprise fait naître dans son ame la noble idée de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande et obtient de servir dans son grade à l'armée d'Orient. Il arrive à Toulon, dix jours après le départ de l'escadre pour l'Egypte. Le 28 floréal, il monte le vaisseau l'*Hercule*, commandé par le capitaine Thevenard (fils), et arrive devant la rade d'Aboukir, au moment où les troupes se préparaient au débarquement. Le 14 messidor an 6, toutes les dispositions ayant été faites par le général en chef, Menou débarque le premier près du Marabouk, à une lieue et demie d'Alexandrie, commande la gauche de l'armée qui investit cette place, bloque le château triangulaire avec une partie de sa division, se porte avec le reste sur une partie de l'enceinte, et s'en empare. Il entre alors dans la place, et y reçoit sept blessures, dont aucune n'est dangereuse, et qui ont été occasionnées par la chute des pierres détachées de la muraille du fort.

Le 12 thermidor, il était parfaitement guéri, et se trouvait à Rosette, dont le commandement lui avait été confié, tandis que sa division, avec le reste de l'armée victorieuse, s'avançait vers le Caire, et battait les Mamelucks.

Pour utiliser son séjour à Rosette, le général Menou parcourut la province, étudiant les mœurs, les usages et les habitudes des naturels du pays.

Quelque temps après, il épousa la fille du maître des bains de Rosette, et crut, en cette circonstance, devoir se conformer aux usages

du pays pour les cérémonies du mariage. Il prit le nom d'Abdallah Menou.

Dans le mois de messidor an 7, le commandant de Rosette, avec une colonne mobile, était allé au lac Natron. Il reçut l'ordre du général en chef de mettre 200 Grecs, avec une pièce de canon, dans des couvens qui ressemblent à des forts. Il devait, par ce moyen, empêcher l'occupation de cet Oasis à Murat-Bey, ainsi qu'aux Arabes. Il rejoignit ensuite l'armée à Rhamanié. Bientôt après, Bonaparte lui enjoignit de revenir à Rosette avec un renfort de troupes, pour observer l'ennemi, et défendre le Bogaze à l'embouchure du Nil.

Le 7 thermidor, d'après les ordres qu'il avait reçus, il se porta, à la pointe du jour, à l'extrémité de la barre de Rosette, à Aboukir, au passage du lac Madié, pour canonner tout ce que l'ennemi aurait dans ce lac, et lui donner des inquiétudes sur sa gauche. C'est ainsi que le général Menou eut sa part de gloire dans le célèbre combat d'Aboukir, où les Ottomans furent complètement battus par les Français.

On travaillait à Rosette, dans le mois de fructidor, aux fortifications : dans des fouilles qui eurent lieu à l'ancien fort de Rachid, on trouva une pierre d'un très-beau granit noir. Le général Menou fit traduire l'inscription grecque ; elle portait en substance, que Ptolomée Philopator avait fait rouvrir tous les canaux de l'Égypte, et que ce prince employa à ces immenses travaux un nombre très-considérable d'ouvriers, des sommes immenses, et huit années de son règne. Cette pierre fut transportée au Caire.

Bonaparte, en quittant l'Egypte, avait laissé le commandement à Kléber, qui, quelques mois après, fut assassiné par un fanatique osmanlis. Comme le plus ancien des généraux de division, Menou prit le commandement de l'armée. Il fut confirmé dans ce commandement par un arrêté du premier Consul, en date du 17 fructidor an 8.

Le premier soin du nouveau chef de l'armée d'Orient est de conserver à la France l'importante conquête de Bonaparte. Il juge que cette défense est possible, si les Français, dont le nombre est considérablement diminué, n'ont à combattre que les Turcs, les Arabes, et le petit nombre de Mamelucks qui restent encore. Il a vengé les mânes de Kléber, et des honneurs funèbres leur ont été rendus. Il a rétabli au Caire toutes les institutions telles qu'elles étaient avant le traité d'El-Arisch : il s'est fait instruire de la situation de l'armée, de l'état des contributions, et des ressources que présente le pays. Il a renouvelé avec Murat-Bey le traité de paix qui avait été conclu pendant le siége du Caire; il fait toutes les dispositions pour s'opposer au grand-visir, qui s'est placé à Jaffa avec sept à huit mille hommes, au capitan pacha et aux Anglais, dont les vaisseaux se promènent sur la Méditerranée.

Dans le mois de frimaire an 9, les lettres qu'il adressait au premier Consul étaient très-satisfaisantes ; elles prouvaient que le successeur de Bonaparte et de Kléber en Egypte, se montrait excellent administrateur : grenadier à Alexandrie, législateur au Caire, toutes ses actions, tous ses vœux, ne tendaient qu'à con-

server ce beau pays à la France, et à lui rendre son antique splendeur. « Sous Menou et par son impulsion, disaient les Consuls de la République, au Corps-Législatif (séance du 19 nivose), se développent en Egypte de nouveaux moyens de défense et de prospérité; de nouvelles fortifications s'élèvent sur tous les points que l'ennemi pourrait menacer; les revenus publics s'accroissent..... Estève dirige avec intelligence et fidélité une administration de finances que l'Europe ne désavouerait pas: le trésor public se remplit, et le peuple est soulagé. Conté propage les arts utiles: Champy fabrique la poudre et le salpêtre: Lepère retrouve le système des canaux qui fécondaient l'Egypte, et le canal de Suez, qui unira le commerce de l'Europe au commerce de l'Asie...» On ne pouvait faire un plus bel éloge de l'administration du général Menou: le Corps-Législatif décréta que l'armée d'Orient méritait bien de la patrie.

Dans le mois de pluviose, Menou adressa au ministre des relations extérieures une lettre qu'il terminait ainsi: « Je suis on ne peut plus sensible, citoyen ministre, aux bontés que me témoigne le premier Consul..... mais le témoignage de satisfaction auquel j'attache le plus grand prix, c'est de ne point oublier l'armée d'Orient, qui mérite tout son intérêt. Cette armée est la fille aînée de la République; elle est entièrement composée de vieilles bandes: tous les soldats sont des vétérans; presque tous sont couverts de cicatrices honorables. Quand on les mène au combat, il faut plutôt les suivre que les commander. J'invoque pour eux toute

la reconnaissance nationale ; ils en sont d'autant plus dignes, que leur dévouement est sans bornes.

Cependant l'Anglais, par ses intrigues, ses promesses, ses menaces, et l'or qu'il verse à pleines mains, soulève contre les Français, l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Le grand-visir a reçu des renforts considérables, quatre-vingt mille Turcs entourent l'étendard du prophète ; les Arabes des déserts se sont ralliés, et l'armée des Osmanlis s'avance sur le territoire égyptien. Une flotte anglaise, qui porte plus de vingt mille hommes de débarquement, et des vaisseaux de guerre sans nombre, couvrent la Méditerranée, croisent devant les ports de l'Egypte, et menacent d'une invasion. Tout-à-coup cette invasion a lieu, et de toutes parts s'élancent les innombrables ennemis soulevés contre la brave armée d'Orient. Menou voit le danger, et malgré le peu de moyens qui lui restent pour opposer de toutes parts des forces suffisantes, il fait ses préparatifs, divise son armée, laisse au général Béliard le soin de contenir l'immense population du Caire, et se porte au secours de nos généraux, qui, malgré les vingt mille Anglais débarqués, résistent avec quelques bataillons, et se couvrent de gloire.

Menou a joint, avec l'armée, les divisions des généraux Friant et Lanusse, qui avaient pris une position plus rapprochée d'Alexandrie, et s'étaient en conséquence retirés sur les hauteurs en avant de l'ancienne enceinte de la ville, et près du camp des Romains. Sir Abercrombie s'était fortifié dans la position que les

Français lui avaient cédée, et venait de s'emparer de vive force du château d'Aboukir, défendu par le chef de bataillon du génie, Vinache, qui n'avait consenti à se rendre que lorsque tous ses canons eurent été démontés, et que la tour, sous laquelle était le magasin à poudre, eut été sur le point de s'écrouler.

Le 30 floréal, avant le jour, l'armée française s'avança en ordre de bataille, et le soleil paraissait à peine sur l'horizon, que les Anglais furent attaqués de toutes parts. Les troupes françaises étaient, il est vrai, fatiguées par une marche longue et pénible; mais elles avaient pour soutenir leur courage, le souvenir de leurs belles actions et l'idée qu'elles étaient invincibles. Le combat s'engagea sur toute la ligne, et l'artillerie anglaise fut enlevée. Déja la victoire paraissait se déclarer en faveur des Français; mais l'ennemi ayant profité du débarquement des troupes fraîches qui venaient de lui arriver pour tenter un nouvel effort, les attaques recommencèrent; elles furent poussées avec chaleur, et soutenues avec le plus grand courage. Le quarante-deuxième régiment écossais, et le quatre-vingt-dixième, voulurent s'y surpasser; ils furent écrasés. Le général Roize fit exécuter sur eux et sur les chasseurs corses une charge de cavalerie si bien dirigée, qu'elle semblait nous assurer la victoire, lorsque ce général ayant été tué, notre cavalerie fut obligée de rétrogader, après avoir fait un grand carnage des ennemis. On ne vit jamais un pareil acharnement : on ne se tuait qu'à la baïonnette; on se prenait au collet. Dix fois les Anglais crurent la bataille perdue, et le général Albercrombie

avait, dit-on, déja fait ses dispositions pour la retraite, lorsqu'il voulut tenter un dernier effort.

Le général Menou fit en même temps les fonctions de soldat et de capitaine : il se trouva partout où le péril fut plus grand : il animait les troupes, et chargea à la tête de la cavalerie. Cependant il fallut céder au nombre. L'ennemi avait deux mille cinq cents morts sur le champ de bataille, et leur général en chef, sir Abercrombie, avait reçu un coup de feu à la cuisse : la perte des Français était aussi très-considérable. Menou resta quelque temps dans sa position, sa droite au canal de Rhamanié.

Le général Béliard qui commandait au Caire, ayant été obligé de capituler, et le général en chef de l'armée d'Orient n'ayant pu se soutenir dans la position qu'il avait prise, l'armée française se retira à Alexandrie, où Menou résolut de faire la plus belle défense. Enfin, après trois mois d'un blocus continuel, après des combats multipliés, l'armée française ayant été réduite à deux ou trois mille hommes disponibles ; les soldats étant accablés par les fatigues d'un service qui ne leur laissait aucun repos, par la mauvaise nourriture et par les atteintes de la maladie scorbutique, il fallut songer à capituler. Le 13 fructidor, cette capitulation fut signée, d'une part, par le général français Menou, et par le général anglais Hutchinson. Elle n'avait rien que d'honorable ; l'armée française fut embarquée dans le port d'Alexandrie.

Le général Menou transporte en France les différentes collections que les membres de l'Institut et de la Commission des arts avaient ras-

semblées en Egypte : précieuses richesses, bien dignes de la sollicitude d'un guerrier toujours occupé de la gloire de sa patrie.

A son arrivée à Paris, le premier Consul l'accueillit avec distinction, le consola des revers que la fortune inconstante et aveugle lui avait fait éprouver, et applaudit à ses opérations (1).

Le 27 floréal an 10, le général Menou, par un décret du Sénat-Conservateur, fut nommé membre du Tribunat. Quelques jours après, par un arrêté du gouvernement consulaire, il fut nommé administrateur-général de la vingt-septième division militaire (Piémont).....

.....

(1) Le général Menou, présenté au premier Consul le 17 floréal an 10, prit la parole et dit : « Consul, en me présentant devant vous, la douleur d'avoir vu perdre votre plus belle conquête se renouvelle vivement. »

« Le sort des batailles, répondit Bonaparte, est incertain. Vous avez fait tout ce qu'on pouvait attendre, après la malheureuse journée du 30, d'un homme de cœur et d'expérience. Votre longue résistance à Alexandrie a contribué à la bonne issue des préliminaires de Londres. Votre bonne et sage administration vous a mérité l'estime de tous les hommes qui en apprécient l'influence sur la prospérité publique.

« Je connais bien tout ce qui s'est passé à votre armée : vos malheurs ont été grands sans doute, mais ils ne vous ont rien fait perdre de mon estime, et je m'empresserai de le témoigner hautement, afin qu'aucune clameur ne puisse entacher votre conduite. »

MEUSNIER.

PARMI les chefs de nos braves légions, si jeunes d'ans et si vieux de courage, et qui périrent avec tant de gloire au champ d'honneur, on se rappelle avec quelque intérêt le général Meusnier, qui ne vécut que quelques instans, tous consacrés à l'étude, à la gloire, à la patrie. Il appartenait à l'arme illustre qui forme ces grands capitaines, conseillers-nés des chefs de l'armée, dont les talens égalent la courage, qui disposent tout pour la victoire, et sont, pour ainsi dire, l'ame de ces masses formidables qui se développent, agissent et combattent pour l'exécution des plans militaires conçus par le génie.

JEAN-BAPTISTE-MARIE-CHARLES MEUSNIER était né à Paris, le 19 juin 1754. De bonnes études avaient préparé ses succès; avec beaucoup de facilité, une mémoire heureuse, une application toujours soutenue, il avait surmonté toutes les difficultés, et semblait né pour la science du calcul et des connaissances abstraites : habile dans l'art d'Euclide et d'Archimède, toutes les parties de la géométrie lui étaient familières.

Il avait à peine terminé le cours de ses études publiques, qu'il fut trouvé digne d'être placé à la tête d'une école académique. Dans ce poste honorable, persuadé qu'il se devait à la fois à ses élèves et à la science, il guida les premiers dans la carrière, et chercha les moyens de

faire faire à l'art un pas de plus. Bientôt la mécanique lui dut la perfection de quelques machines, et nos écoles, quelques officiers habiles.

Employé, quelque temps après, par le gouvernement, aux travaux du port de Cherbourg, il seconda les ingénieurs en chef, et fit particulièrement preuve de talent dans la partie des travaux qui lui avait été confiée. Les services qu'il rendit alors, lui méritèrent un prompt avancement.

Toujours appliqué, il avait soif de la science. Avide de tout connaître, de tout approfondir, son génie inventif ne trouvait rien d'impossible : concevoir, exécuter, tel fut toujours le but de ses efforts et de son zèle.

De retour à l'école qu'il avait quittée, et dont il était professeur, il s'occupa de l'invention d'une machine, à l'aide de laquelle on pouvait dessaler l'eau de la mer. Si, depuis, cette machine a été perfectionnée, c'est au général Meusnier que la première idée en est due.

Il était lieutenant-colonel du Génie, à l'époque où les Français s'armèrent pour la liberté. On vit alors avec plaisir un jeune guerrier, recommandable par ses connaissances, sa bonne conduite et ses vues philantropiques, combattre dans les rangs des premiers soldats. Il fut mis à la tête du quatorzième régiment d'infanterie.

En 1790, il fut chargé par le ministre de la guerre, Servan, du soin d'établir ces signaux qui transmettent avec la rapidité de l'éclair toutes les nouvelles qui peuvent intéresser l'état, les armées et le bien public. Meusnier surveilla

les premiers essais de cette invention utile, laissant à ses successeurs la gloire de la perfectionner, telle qu'elle existe aujourd'hui.

En 1793, il publia la description d'une lampe économique de son invention, et quelques idées nouvelles sur la décomposition de l'eau. Collaborateur du savant Lavoisier, c'est avec lui qu'il avait cultivé d'une manière toute particulière l'étude de la chimie.

Meusnier, dans la solitude du cabinet, dans les sociétés des savans, au milieu de ses élèves, avait fait beaucoup pour la patrie : il lui restait encore à cueillir des lauriers dans les champs de Bellone.

Employé à l'armée du Rhin en 1792, il y rendit des services importans; et bientôt le soin de défendre le fort de Kœnigstein, entouré par l'armée des coalisés, lui fut confié.

Les Prussiens ayant envoyé un adjudant pour sommer le fort de se rendre, cet officier fut introduit. Meusnier fit assembler les quatre cents hommes qui composaient la garnison, et leur dit, en présence de l'envoyé prussien : « Soldats de la liberté, si vous restez inébranlables, comme je n'en doute point, nous défendrons Kœnigstein, tant qu'un seul de nous restera en vie; mais si, contre toute attente, je vous trouvais faibles, ce moment serait le dernier de ma vie. » En même temps il leur montre le pistolet dont il se proposait de se brûler la cervelle; aussitôt toute la garnison s'écrie : *Vaincre ou mourir !* Meusnier se tournant vers l'adjudant, ajouta : « Dites à votre prince ce que vous venez de voir et d'entendre; voilà ma seule réponse. »

Après avoir, dans un blocus de trois mois, supporté toutes les privations, et les horreurs de la famine; après avoir fait la plus belle défense, la garnison de Kœnisgtein fut obligée de se rendre. N'ayant aucun moyen de résister, et n'espérant plus aucun secours, le 18 mars 1793, Meusnier signa la capitulation : la garnison fut faite prisonnière de guerre, et son commandant fut mis en liberté sur sa parole d'honneur.

Les Français s'étant renfermés dans Mayence, la défense du fort de Cassel fut confiée à Meusnier qui venait d'être nommé général de brigade, après s'être couvert de gloire aux deux combats de Lostheim. Dans une attaque qui eut lieu au commencement de juin 1793, pour s'emparer des îles du Mein, il fut blessé d'une manière si grave au genou, qu'on fut obligé de lui faire l'amputation de la jambe. Il mourut le 13, des suites de cette douloureuse opération. Le lendemain il fut enterré au bruit du canon de Cassel, et de la batterie du Rhin. Les Prussiens joignirent leurs regrets à ceux de l'armée française; ils lui avaient envoyé des secours et des rafraîchissemens, et par une salve d'artillerie, ils firent connaître l'estime qu'ils avaient conçue pour la bravoure et les talens de cet officier français. Les représentans du peuple qui étaient à Mayence, donnèrent le nom de l'île *Meusnier*, à une des îles du Mein, où il avait reçu le coup mortel, et où l'on voit aujourd'hui son tombeau. . . . . .

. . . . . .

MEYER.

PARMI les hommes généreux qui, dans le cours de dix années, ont prodigué leur sang et leurs veilles pour la cause de la liberté, la France a compté avec reconnaissance des défenseurs dont elle n'était que la mère adoptive, et qui l'ont servie comme ses véritables enfans. L'Helvétie était digne de lui en offrir qu'elle pût adopter, et le général Meyer doit être mis au nombre de ces défenseurs qui ont le mieux mérité de la patrie qu'ils s'étaient choisie, et qui, après avoir contribué à sa gloire pendant leur vie, ont droit à ses regrets après leur mort.

Les services militaires du général MEYER commencèrent en France. Né à Lucerne, en 1765, il entra en 1784 dans les gardes-suisses, en qualité de sous-lieutenant, et en 1792 il quitta son corps pour passer à l'armée du Nord, en qualité d'aide-de-camp du général Lafayette. Nommé, quelque temps après, adjoint d'état-major aux armées des Pyrénées, il mérita, par ses talens et le courage dont il donna des preuves, le grade d'adjudant-général, et l'estime du général Dugommier.

En l'an 3, il fut promu au grade de général de brigade, et continua de prendre part aux succès qui illustraient alors les armes françaises sur cette frontière. La paix de Bâle vint bientôt en arrêter le cours, et le général Meyer fut alors appelé à servir dans l'inté-

rieur; plusieurs des généraux qui l'avaient connu, se disputèrent l'avantage de l'avoir avec eux. Il fut envoyé à l'armée des Côtes de l'Océan, et il y justifia l'estime du général qui la commandait, et la confiance du gouvernement.

En l'an 6, il fut envoyé à l'armée d'Italie, où les événemens les plus favorables comme les plus contraires, dont cette contrée fut bientôt le théâtre, le trouvèrent toujours fidèle aux principes de l'honneur et du devoir, et supérieur à l'une et à l'autre fortune. Traîné dans les prisons de Hongrie, il mit à profit le malheur même de son voyage et les loisirs de sa captivité, en s'occupant de recueillir les matériaux de l'ouvrage qu'il a publié depuis, sous le titre de *Lettres sur la Carinthie.*

Revenu en France, il reçut de la confiance du gouvernement, la mission de conduire des secours en Egypte. Après s'être vu sur le point de la remplir, il fut forcé de ramener en France la légion expéditionnaire qu'il commandait; mais il ne revint que pour demander à partager la gloire et les dangers de l'armée de Saint-Domingue; et c'est dans cette colonie que la mort a mis un terme à sa carrière et à ses services.

Le général Meyer réunissait à ses connaissances militaires, des lumières étendues dans divers genres, et des vertus privées qui le rendaient recommandable. Il joignait à un cœur bon et sensible, un esprit grave et austère; son ame était forte, son esprit cultivé, son caractère ferme et loyal.

MICHAUD.

Les services que le général Michaud a rendus à la République, l'ont depuis long-temps rendu recommandable; considéré parmi les militaires pour ses talens et ses connaissances, il est encore placé, par l'opinion publique, au nombre des guerriers qui ont su mériter l'estime de leurs concitoyens, par leur modestie, leurs principes sévères, et leur éloignement pour les partis qui ont successivement régi la France à des époques malheureuses. Nous pourrions en puiser un grand nombre d'exemples dans l'histoire de sa vie militaire; mais, obligés de nous resserrer dans les bornes d'une simple notice, nous nous contenterons de rappeler les principaux traits qui lui ont valu l'estime du soldat, et lui donnent des droits à la reconnaissance nationale.

Louis-Gabriel MICHAUD est né le 19 janvier 1773, à Villette, département de l'Ain. Son père, qui exerçait la profession de notaire, donna tous ses soins à son éducation. Le jeune Michaud éprouva de bonne heure du goût pour les armes, et lorsque la révolution éclata, il embrassa avec ardeur une carrière où il espérait de se distinguer. Il fit avec honneur les premières campagnes de cette guerre; fixa, par son application et ses heureuses dispositions, les regards de ses chefs, et s'avança rapidement jusqu'au grade de général de division, qui lui fut accordé par brevet du 4 vendémiaire an 2.

A cette époque, la guerre, poussée avec plus de vigueur, offrait à nos guerriers plus d'occasions de signaler leurs talens et leur courage. Michaud commandait alors une division de l'aile droite de l'armée du Rhin, et combattit à l'affaire du 12 septembre 1793. L'armée du Rhin fit ce jour-là une attaque générale sur le Haut, Moyen et Bas-Rhin. L'aile droite, aux ordres des généraux Dubois, Desaix et Michaud, attaqua les Autrichiens et les émigrés sur trois colonnes. Dans la forêt de Bevales, du côté de Lauterbourg, on leur tua deux mille hommes et cent chevaux; le reste fut mis en déroute. On leur prit plusieurs pièces de canon; et une de leurs compagnies d'artillerie toute entière, fut faite prisonnière avec le commandant.

Après le départ de Pichegru, le général de division Michaud fut nommé provisoirement général en chef de l'armée du Rhin. Ce commandement lui parut d'abord au-dessus de ses forces; mais le desir de servir utilement la République lui fit vaincre sa modestie, et dans plusieurs occasions il justifia la confiance du gouvernement et de l'armée. C'est à ses efforts et à son activité que fut due l'évacuation du fort Vauban, par les Autrichiens, dans la nuit du 28 au 29 nivose. L'ennemi, avant de l'abandonner, avait pratiqué plusieurs mines, dont quelques-unes firent explosion au moment où les Français y entrèrent; mais rien n'égala le généreux dévouement de quelques braves, qui, dans ce moment de danger, se précipitèrent de tous côtés pour arracher les mèches qui pouvaient n'avoir

pas encore produit leur effet. Leur zèle, augmenté encore par la présence du général Michaud, mérita les plus grands éloges. Le citoyen Bernard, maréchal-des-logis au septième régiment de chasseurs à cheval, fut le premier qui entra dans le fort, après l'explosion de plusieurs mines, et qui arracha les mèches qui devaient faire sauter le magasin à poudre. Le général Michaud s'empressa de récompenser cet acte de dévouement, par une gratification de cent francs, que ce brave soldat offrit aussitôt en don patriotique.

L'armée du Rhin, après l'évacuation du fort Vauban, ne voyait plus d'ennemis sur le territoire confié à sa défense : elle se prépara à remporter bientôt de nouvelles victoires. Le 4 prairial suivant, à trois heures du matin, elle fut attaquée sur tous les points par les forces combinées des Autrichiens. L'ennemi, secondé par une artillerie de gros calibre, et beaucoup plus nombreuse que celle des Français, chercha d'abord à forcer leur gauche; mais elle lui riposta vigoureusement, et elle se vit bientôt obligée de déployer toutes les ressources de la tactique, pour chercher à donner le change sur ses véritables attaques. Enfin, après divers essais inutiles, il se décida pour se porter avec opiniâtreté sur la division de droite; c'est sur ce point qu'il fit les plus grands efforts; c'est sur ce point aussi qu'il fut le plus complètement battu.

Cette division, aux ordres de Desaix, opposa la résistance la plus courageuse. Vainement elle fut chargée avec impétuosité à plusieurs reprises; le feu soutenu de son artillerie

et de la mousqueterie, les charges de l'infanterie et de la cavalerie repoussèrent les Autrichiens avec un avantage extraordinaire. La perte fut de sept ou huit cents hommes, et de beaucoup de chevaux. Le champ de bataille et un grand nombre de prisonniers restèrent au pouvoir des Français. Généraux, officiers et soldats, tous remplirent le serment qu'ils avaient fait de vaincre, et soutinrent dignement la cause de la liberté. Le général en chef Michaud resta continuellement sur le champ de bataille; et ses sages dispositions, habilement exécutées, décidèrent le succès de cette journée.

Malheureusement la droite de l'armée de la Moselle éprouvait, dans le même temps, quelques revers, qui rendirent la position du général Michaud des plus critiques. Kaiserlautern avait été emporté avec Hochspire, ainsi que Francastein et Weldonthal; ces deux derniers postes de l'armée du Rhin s'étaient trouvés par-là entre deux feux. Le général Aubert, qui commandait à Kaiserlautern, informa le général en chef Michaud qu'il se retirait sur Permasens; dès-lors la retraite de l'armée sur les lignes, dut être ordonnée. Elle s'effectua la nuit suivante, et le général Michaud prit toutes les mesures nécessaires pour qu'elle eût lieu dans le plus grand ordre.

Le 14 messidor suivant fut un jour de succès pour l'armée du Rhin, dont le quartier-général était alors à Offenbach. Le nemi attaqué sur tous les points, fut surpris par-tout, grace aux bonnes dispositions et à la combinaison des mouvemens arrêtés par le général

en chef. Plusieurs villages furent emportés avec la plus grande valeur. Les Prussiens, retranchés dans des montagnes, en furent débusqués par l'infanterie, qui mit à les poursuivre une ardeur incroyable. Le lendemain, l'ennemi fut de nouveau harcelé, et perdit un grand nombre des siens. On fit peu de prisonniers dans cette journée.

Dix jours après, le général Michaud écrivit d'Answeiller à la Convention nationale, pour annoncer de nouveaux succès. « Les armées du Rhin et de la Moselle, disait-il, proclament aussi la victoire. Le 24 messidor, elles se sont mises en mouvement, et ont commencé par occuper les positions, d'où elles devaient, le lendemain, se précipiter sur les ennemis. Les avant-postes furent forcés rapidement. Vainement la cavalerie voulut charger notre brave infanterie de l'armée de la Moselle, trois fois celle-ci présenta le front imposant d'armes croisées, et la repoussa courageusement.

« Le 25, nous attaquâmes sur tous les points. La division de droite, commandée par Desaix, et chargée d'une fausse attaque, fit un feu terrible d'artillerie, et s'empara vivement de Freebach et de Freismersheim. Elle chercha, par tous ses mouvemens, à tenir l'ennemi en échec, à fixer son attention, et à lui inspirer des craintes. La seconde division suivait peu ce mouvement par sa droite, et cherchait à pousser sa gauche, en réglant ses mouvemens sur ceux de la division des gorges; c'était là que se portaient les plus grands coups et les plus difficiles. Les Prussiens, baraques sur le Platzberg (montagne des plus élevées du pays

des Deux-Ponts), s'y étaient recouverts d'abattis et de retranchemens. Les généraux Sisce et Desgranges étaient chargés de l'attaque de cette position importante; ils s'y portèrent avec autant d'accord que de célérité. Nos braves frères d'armes y montèrent à l'assaut, et au milieu d'un feu terrible; ils prirent neuf pièces de canon, des caissons et des chevaux.

« Ce grand succès, résultat d'un courage intrépide, détermina celui de la prise de la montagne de Saukopf, poste également important, et du plus difficile accès. Pendant ces avantages, une autre division attaquait Tripstadt, defendu par trente pièces d'artillerie. On lui enlève au pas de charge huit bouches à feu; le lendemain Tripstadt est emporté; l'ennemi est en pleine retraite. Nous sommes à Kerweiller, et nous entrerons demain à Neustadt. »

Cette ville fut en effet au pouvoir des Français. Dès ce moment, la déroute de l'ennemi fut des plus complètes. Kaiserlautern fut encore une fois à la République : on y trouva un vaste magasin d'avoine. Après ces succès, le général Michaud ne s'occupa plus que des moyens de fixer la victoire sur le Rhin, comme elle l'était au Nord.

Nous aimons à rappeler ici les titres du général Michaud à la gloire militaire; il ne sera pas moins honorable pour lui de rappeler ces sentimens nobles et généreux qu'il manifesta dans plusieurs circonstances remarquables de la révolution. C'est ainsi qu'il s'exprimait avec autant de franchise que d'énergie, à l'occasion des heureux événemens du 9 thermidor :

« Citoyens représentans, disait-il, l'armée du Rhin reçoit avec l'ordre du jour, votre proclamation sur la découverte de la plus affreuse des conspirations. Plus la réputation des scélérats qui la tramaient était grande, et plus le service que vous avez rendu à la liberté, à la patrie, est inappréciable. Continuez à veiller sur l'intérieur, à désorganiser les trahisons, à déjouer les intrigues, à renverser les factions, à punir les conspirateurs, à faire respecter la vertu et la probité. De notre côté, nous sapperons les trônes, nous abattrons les tyrans et nous dissiperons leurs satellites. L'armée n'aura jamais qu'un cri de guerre, la République et la victoire. »

L'armée du Rhin obtint encore quelques succès dans la campagne d'hiver de l'an 3; le fort du Rhin devant Manheim, se rendit à elle après quatorze heures de bombardement. Lorsque Pichegru revint commander l'armée, le général Michaud, dont la modestie égalait les talens, voulut rester dans le grade de général de division, et donna dans cette occasion une preuve de franchise qui lui concilia de plus en plus l'estime et la confiance de ses compagnons d'armes. Ce fut dans ce grade que, le 10 pluviose an 3, il somma les commandans des forces de terre et de mer de la Zélande, de recevoir les troupes françaises; et, quelques jours après, il marcha pour occuper Flessingue et Middelbourg.

Dans le mois de floréal suivant, ce général, obligé de quitter l'armée par la fracture d'une jambe, fut remplacé par le général Kléber, et annonça sa retraite aux soldats par la lettre suivante :

Le général Michaud à ses frères d'armes de l'armée du Rhin.

« Mes camarades, je croyais, conformément au décret de la Convention nationale, déposer entre les mains du général Pichegru le commandement qu'il m'a remis il y a quinze mois, lorsqu'après vous avoir conduits à la victoire, il partit pour exécuter la campagne mémorable qu'il vient de faire au Nord. Des circonstances imprévues l'ayant empêché d'arriver ici aussi promptement que nous pouvions l'espérer, j'ai cru devoir, à cause de la fracture d'une jambe qui m'empêchait toute activité, demander aux représentans de nommer un général pour commander provisoirement en l'absence du général Pichegru. Le général Kléber vient en conséquence d'en être chargé.

« L'arrivée d'un successeur me cause une joie d'autant plus vive, qu'elle sera pour vous le signal de nouvelles victoires, et qu'aux jours de fatigues et de privations que vous avez supportées avec une patience héroïque, vont succéder des jours de triomphe et de gloire. Si en quittant le commandement j'ai un souhait à former, c'est celui d'être guéri promptement, afin d'être à même de combattre avec vous les ennemis de notre patrie. S'il me reste un regret, c'est celui de ne pouvoir exprimer avec assez de force à tous les soldats et les chefs de l'armée, les sentimens d'estime et de reconnaissance qu'ils m'ont inspirés. Leur bravoure, leur patience, et leurs talens, ainsi que la confiance et l'amitié dont

ils m'ont honoré, ont considérablement allégé le pesant fardeau qui m'accablait, et le souvenir de ces témoignages affectueux ne cessera de faire la joie et le bonheur de ma vie. »

Le général Michaud fut appelé à des fonctions moins pénibles, qui lui permirent de goûter le repos dont il avait besoin; le commandement de la Flandre orientale et de la Flandre hollandaise lui fut confié. Si dans ce nouveau poste il n'eut pas occasion de donner des preuves de talens militaires, il put du moins signaler son zèle et son dévouement pour la prospérité de la République. Après les événemens de prairial an 3, il écrivit à la Convention une adresse énergique dans laquelle il s'élevait, avec les officiers de l'état-major, contre cette *queue* de Robespierre (1), qui avait encore voulu asservir la Convention et la France; il réclamait la Constitution et les lois organiques, que les factieux voulaient détruire. « Réfléchissez, disait-il, que tout est à organiser dans cet acte que l'un des faiseurs appelait si ingénuement un *impromptu*. Rappelez-vous les circonstances malheureuses où l'on vous soumit cette constitution, et les projets de ceux qui vous la présentèrent; réfléchissez que cet acte, le plus important de la société, ne peut être trop médité; qu'il y aurait une extrême imprudence d'en précipiter le travail; rappelez-vous ce que Rousseau, qui aimait plus qu'un autre peut-être la li-

(1) Cette expression désigne les apôtres de la terreur, qui avaient survécu à la journée du 9 thermidor.

berté, a écrit sur les dangers d'une démocratie absolue; assurez au gouvernement que vous allez donner à la République, toute la force nécessaire pour faire exécuter les lois, pour réprimer les désordres, et comprimer les ambitions individuelles. Tels sont les vœux des défenseurs de la patrie.... »

C'est par des principes aussi sages et aussi judicieux, que le général Michaud se fit une réputation non moins estimable que celle qu'il s'était acquise par les armes était brillante et glorieuse. Ces principes furent toujours la règle de sa conduite dans les divers commandemens qui lui furent confiés, jusqu'au moment où le 18 brumaire vint remplir ses vœux comme il remplissait ceux de tous les vrais amis de la patrie et d'une sage liberté.

A cette époque, le général Michaud reparut dans les rangs de nos défenseurs, et prit part aux victoires qui devaient amener la paix, comme il avait contribué aux premiers succès de nos armées.

On le vit dans la campagne de l'an 9, lieutenant-général de l'armée d'Italie, alors sous les ordres du général Brune. Il commandait l'arrière-garde de cette armée au passage du Mincio et à celui de l'Adige. A ce dernier passage, si la rapidité du fleuve, et le défaut de matériaux nécessaires, empêchèrent le lieutenant-général Michaud d'établir son pont de radeaux, le corps de réserve, sous ses ordres n'en remplit pas moins le but du général en chef, en arrêtant par le feu de son artillerie et de sa mousqueterie, et en forçant à la retraite une colonne ennemie d'environ

quatre mille hommes qui tentait de remonter la rivière pour soutenir les corps qui se trouvaient sur l'Adige supérieure, et qui furent eux-mêmes bientôt contraints de se retirer.

Le lieutenant-général Michaud prit ensuite le commandement de l'avant-garde, en remplacement de Delmas, malade alors, et soutint à sa tête un combat opiniâtre entre Citadella et Castel-Franco. Ce dernier point fut vivement disputé; il fut néanmoins emporté vers quatre heures, et l'ennemi poursuivi jusqu'à Salva-Rosa. La nuit seule arrêta sa marche et ses attaques; huit cents prisonniers restèrent en son pouvoir.

Michaud rendit de nouveaux services à l'armée d'Italie, et particulièrement en lui ouvrant le passage de la Brenta. Il ne cessa de combattre que lorsque la paix fut assurée et permit à nos guerriers de se reposer au sein de la gloire.

Le général Michaud a depuis été appelé, par la confiance du premier Consul, à remplir les fonctions d'inspecteur-général d'infanterie. . . . . .
. . . . . .

MIOLLIS.

Si l'on aime à retracer dans ces notices les traits de courage et les victoires de nos guerriers, l'admiration pour leur valeur devient encore plus grande, lorsqu'on les voit au milieu des combats, protéger les sciences et les lettres, et rassurer les Muses effrayées par le bruit des armes. Tel s'est montré le général de division Miollis, depuis long-temps recommandable dans la carrière militaire, par ses talens, sa bravoure et la sévérité de ses principes.

Sextius MIOLLIS est né à Aix, département des Bouches-du-Rhône. En 1778, il entra comme volontaire au régiment ci-devant Soissonnais; fut fait sous-lieutenant l'année suivante; fit, sous les ordres du général Rochambeau, père, toutes les campagnes d'Amérique, et fut grièvement blessé au siége d'Yorck-Town, par un éclat de bombe qui lui emporta la plus grande partie de la mâchoire. Il eut ainsi l'avantage de commencer sa carrière militaire sous les auspices du triomphe de la liberté des États-Unis, et des brillantes campagnes du général Washington.

Après avoir passé par le grade de capitaine, en 1792, il fut nommé premier lieutenant-colonel du troisième bataillon des Bouches-du-Rhône, où il s'était enrôlé des premiers.

En 1793, il passa au commandement d'Antibes et de la Côte, et il eut occasion d'y faire

un noble usage de son autorité. Des scélérats voulaient, à cette époque, y organiser l'assassinat et le désordre; mais Miollis sut réprimer leurs coupables efforts, et déroba même plusieurs victimes à leur fureur. Un jour entre autres, tandis qu'il était occupé de faire des retranchemens sur le Var, une bande d'assassins se porta aux prisons et massacra deux prêtres qu'il avait sauvés; Miollis averti, accourt au lieu du rassemblement, lorsque les furieux se disposaient à sacrifier d'autres prisonniers, ainsi que la municipalité qui les avait recueillis et mis sous sa sauvegarde; à la tête d'une compagnie de grenadiers, il les délivre, mais les scélérats réunis s'avancent alors sur lui avec des cris de mort; le danger qu'il court ne l'ébranle point lorsqu'il s'agit de sauver ses semblables : il fait avancer une pièce de canon, et, saisissant la mèche, parvient, par sa contenance, à épouvanter et à disperser les séditieux.

C'est ainsi que, quelques jours auparavant, une hache à la main, il avait fait rentrer dans l'ordre ces mêmes hommes, et avait abattu, en leur présence, la potence qu'ils avaient dressée pour leurs criminels projets. Antibes vit, par cette seule fermeté, arrêter les plus affreux excès, et renaître la tranquillité que Miollis, alors chef de bataillon, continua d'y maintenir par la suite. Cette conduite sage et humaine donna lieu à quelques dénonciations qui furent faites contre lui; mais sa conscience et le bien qu'il avait fait, parlaient plus haut que ses accusateurs.

Le 30 septembre 1793, il entra, à la tête

d'une de nos colonnes, dans Nice, lorsque l'armée du Var y pénétra, sous les ordres du général d'Anselme, marcha le lendemain sur Villefranche, et suivit les Piémontais dans leur retraite. De retour de cette expédition, il fit un exemple éclatant sur des pillards de son corps, qui avaient déshonoré nos armes, la nuit qu'ils passèrent à Nice.

Miollis participa ensuite aux divers événemens du corps commandé par le général Dumerbion. Au mois de mai 1793, marchant sous les ordres du général Serrurier, sur Isola de Lantosca, il eut le bonheur, après une journée des plus fatigantes; de pouvoir traverser la Tissea, extrêmement enflée, avec quelques grenadiers (dont sept malheureusement furent emportés), les généraux Joubert, Cervoni, Morangié et Brun, et de s'emparer avec eux du poste où les Piémontais avaient un corps d'élite infiniment supérieur.

Le 10 juin suivant, lorsqu'il conduisait, d'après les ordres du même général, la colonne chargée d'attaquer, par le centre, le camp de Raous, il fut blessé, au milieu des retranchemens ennemis, d'un coup de feu qui lui traversa l'épaule. Dans sa convalescence, il passa vers la partie d'Ozmea, au commandement, et ensuite aux avant-postes de cette division, pendant les années 3 et 4; et, sous les ordres du général Serrurier, il attaqua les derrières de l'armée austro sarde, dans la journée du 2 frimaire, qui nous valut toute l'artillerie ennemie et douze mille prisonniers.

Dans le mois de germinal suivant, il se dirigea, par les montagnes, sur Mondon, lors de la

bataille qui y fut donnée; il eut, dans cette occasion, son aide-de-camp Bernard blessé; il venait de s'attacher cet officier, qui depuis se distingua constamment et de toutes les manières.

Miollis fit les campagnes d'Italie sous Bonaparte, en qualité de général de brigade, et s'en fit remarquer dans plusieurs occasions. Il défendait avec son corps le faubourg de Saint-Georges, pendant le blocus de Mantoue; le général Provéra arriva avec sa division et vingt-huit bouches à feu, à sept heures du matin, devant Saint-Georges, et fit sommer le général Miollis de se rendre dans cinq minutes : ce général lui fit cette belle réponse, qu'*il se battait, mais qu'il ne se rendait pas.* En effet, le poste fut conservé, malgré les feux croisés de cette artillerie, de celle de la place et de la citadelle, et les efforts réitérés de l'ennemi, jusqu'au lendemain neuf heures, que le général Provéra, enveloppé par l'armée, capitula avec le général Miollis, se rendant prisonnier avec les honneurs de la guerre. Plusieurs événemens honorèrent, dans cette occasion, les chefs et les subalternes qui contribuèrent à cette glorieuse défense.

Le courage et les talens que le général Miollis avait déployés pendant le siége de Mantoue, lui valurent l'honneur d'être choisi par Bonaparte pour commander cette place et tout le Mantouan, lorsque les Français s'en furent rendus maîtres. Son zèle et son activité répondirent à cette marque de confiance; par ses soins, la place fut approvisionnée, son plan de défense assuré, et Mantoue devint, pour l'armée, un dépôt d'où elle tirait la plus grande

partie de ses munitions de guerre. D'un autre côté, sa sagesse et son désintéressement firent oublier aux habitans qu'ils étaient conquis, et lui méritèrent l'estime générale. Protecteur des sciences et des lettres, on les vit se réunir à sa voix pour honorer la mémoire du grand poète, qui, depuis dix-huit siècles, est en possession de charmer toutes les ames sensibles à la description des mœurs champêtres, et à la peinture la plus animée et la plus vraie du cœur humain. Une fête en l'honneur de Virgile fut célébrée à Mantoue le 24 vendémiaire an 6; et ce fut le général Miollis qui en conçut l'idée et prépara les moyens d'exécution.

Après le traité de Campo-Formio et le départ de Bonaparte pour l'Egypte, le général Miollis continua de faire partie de l'armée d'Italie. Au commencement de l'an 7, il fut chargé de faire fortifier le golfe de la Spezzia; il fut ensuite nommé au commandement de la ville de Lucques, puis destiné à faire partie de l'expédition de Toscane. Le corps de troupes qui marchait sous ses ordres, était fort de quatre mille hommes d'infanterie et de quinze cents de cavalerie. Le général Miollis entra d'abord à Pise, le 4 germinal, à la pointe du jour; la garnison fut désarmée, les scellés furent mis sur toutes les caisses publiques, et plusieurs ôtages pris dans les premières familles de la ville. Les habitans eurent ordre de déposer leurs armes, et les émigrés celui de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures.

Le même jour, le général Miollis arriva à Livourne avec son corps; il prit possession de la ville, après avoir désarmé toute la troupe

toscane ; un embargo général fut mis sur tous les bâtimens qui se trouvaient dans le port ; l'arbre de la liberté fut planté le lendemain sur la place d'armes ; le soir, il y eut une illumination brillante ; des ordres furent donnés pour faire enlever les armes du grand-duc et tous les signes de la noblesse qui se trouvaient à l'extérieur des bâtimens publics et des maisons particulières, et les scellés mis sur tous les magasins appartenant à l'Angleterre et aux sujets des puissances en guerre avec la République.

Ces dispositions faites, le général se rendit à Porto-Ferrajo, d'où il revint après avoir déterminé les mesures du siége de Longone.

Il s'occupa ensuite de la nouvelle organisation des autorités ; il s'attacha sur-tout à distinguer le mérite et la probité, se défiant de l'exagération, qui n'est jamais le véritable patriotisme, recommandant la modération, et invitant les ecclésiastiques à remplir les devoirs attachés à leur ministère. C'est par une conduite aussi sage qu'il sut maintenir l'ordre et faire respecter le nom français dans le pays qu'il commandait, jusqu'au moment où la grande supériorité que les Autrichiens avaient obtenue en Italie, excita quelques insurrections qui forcèrent le général Miollis à déployer contre les rebelles l'appareil militaire.

Les Autrichiens s'étaient avancés de Pontremoli vers Sarzane ; il y envoya un détachement de trouppes, qui rassura les habitans et força l'ennemi à se retirer. Une insurrection assez violente éclata à Viareggio, poste appartenant à l'état de Lucques, et situé sur la route de

Livourne à Gênes. Il était extrêmement important de maintenir cette communication parfaitement libre ; une partie de la garde nationale de Livourne, et un corps de troupes françaises, ont ordre de marcher contre les révoltés, les battent complètement, et reviennent le 25 floréal à Livourne, après avoir laissé garnison à Viareggio, et fait rentrer dans le devoir les habitans égarés.

Après la prise de Porto-Ferrajo, les troupes françaises s'étaient portées sur Longone, pour en former l'attaque. Quelques troupes napolitaines avaient réussi à débarquer dans l'île d'Elbe, et, secondées par les rebelles, forcé le chef de bataillon Montferrat à se retirer à Porto-Ferrajo. D'assiégeant il devint bientôt assiégé, et il touchait à la dernière extrémité, lorsqu'il prit la résolution aussi brave que hardie, de sortir la nuit sur l'ennemi. Des attaques fréquentes lui avaient fait perdre beaucoup de monde, et il était réduit à cinq ou six cents hommes. C'est avec cette poignée de soldats qu'il ose attaquer l'ennemi, le met en fuite, lui prend son camp, ses munitions, douze pièces de canon, et trois ou quatre mortiers. Le général Miollis s'empressa de faire connaître au gouvernement la belle conduite du chef de bataillon Montferrat, et obtint pour lui le grade de chef de brigade. Il cita la réponse que cet officier avait faite au commandant de Porto-Longone, qui le sommait de capituler : *Monsieur le gouverneur, nous sommes Français et républicains. Les hommes de notre trempe combattent et meurent, mais ne capitulent jamais.*

Après l'évacuation de la Toscane, le général Miollis, qui venait d'être élevé au grade de général de division, par arrêté du 18 messidor an 7, se réunit à l'armée d'Italie, qui défendait alors la Liguric, et prit part aux combats qui se livrèrent sur les hauteurs de Gênes.

Le 8 fructidor an 7, l'ennemi, fort de quatre à cinq mille hommes, fit un mouvement par la rivière du Levant; son dessein était d'attaquer à Recco le front de la division Miollis : Moreau, qui commandait en chef, avait prévu les intentions des Autrichiens; il se rendit lui-même sur les lieux, et prévint toutes leurs tentatives.

Le lendemain, l'ennemi fut à son tour vigoureusement attaqué par le général Miollis, tandis qu'un autre corps de troupes françaises le tournait par les montagnes. Ce mouvement combiné força l'ennemi à une retraite tellement précipitée, qu'on ne put atteindre que son arrière-garde.

Quelque temps après, le général Miollis eut une nouvelle occasion de se faire connaître par ces sentimens d'élévation et d'humanité qui doivent caractériser le véritable esprit militaire. Il avait appris, étant à Gênes, que les Toscans et les Cisalpins, qui s'étaient honorés par leur amour pour la liberté, gémissaient au sein des cachots depuis la prise de possession du pays par les Autrichiens; il écrivit à ce sujet au général Klenau, en l'invitant à faire cesser cette odieuse oppression, et lui faisant observer que l'inconstance des armes pouvait exposer les oppresseurs à de justes représailles. C'était

donner à la fois une preuve d'estime au général ennemi, et aux républicains toscans et cisalpins un témoignage de l'intérêt que les Français prenaient à leur sort.

Cependant l'armée d'Italie, faible et découragée, luttait avec peine contre un ennemi nombreux. Obligée d'abandonner successivement ses plus belles conquêtes, elle avait perdu son attitude menaçante, et se voyait réduite à une défensive à laquelle elle n'était point accoutumée. Les soldats, rebutés par l'excès des privations, désertaient en foule et rentraient en France, demandant des vivres, des vêtemens et leur solde. Telle était la situation de l'armée d'Italie, lorsque le Directoire crut enfin devoir s'occuper de ses besoins, et appela, pour réparer ses revers, le vainqueur de Suwarow, le libérateur de l'Helvétie.

Masséna, en arrivant à Gênes, ne trouva à l'armée que quatre généraux de division, dont le général Miollis, qui se faisait tirer une balle reçue en l'an 2, au camp de Raous. Les premiers soins du nouveau général en chef furent de réorganiser l'armée, et de ramener le soldat sous le joug de la discipline. D'après les dispositions qui furent faites, le général Miollis eut le commandement de la première division de l'aile droite : elle était forte de quatre mille deux cents hommes.

Les Autrichiens engagèrent un combat le 16 germinal an 8. L'attaque eut lieu contre les troupes du général Miollis, par un corps de 10,000 Autrichiens rassemblés en avant de Bobbio, auquel s'étaient joints tous les révoltés de Fontana-Buona, et qui, sous les ordres du

lieutenant-général Otto, était destiné à se porter sur Gênes.

A Monte-Cornua, qui fut de ce côté le point de la principale attaque, l'ennemi déboucha sur trois fortes colonnes, et, par un mouvement rapide, contraignit la soixante-quatorzième, qui défendait cette position, à l'abandonner. Celle de Monte-Faccio, où la cent-sixième s'était portée, fut aussi enlevée; malgré ces avantages, l'ennemi eut cent prisonniers faits dans cette affaire, et les troupes prirent position de manière à couvrir Gênes.

A Torriglia, Scoffera et Saint-Alberto, l'attaque ne fut pas moins vive : le général de brigade Petitot s'y défendit avec intelligence; mais le Monte-Cornua ayant été emporté, il opéra sa retraite sur Prato, dans le Bisagno.

Cependant le général en chef ayant résolu de reprendre le Monte-Faccio, et de battre l'ennemi sous les yeux des Génois, afin de s'en faire craindre pendant qu'il tiendrait campagne loin de Gênes, fit toutes ses dispositions dans la nuit, et le soleil en se levant éclaira la marche des deux colonnes destinées à cette attaque. Le général Miollis commandait celle de gauche, composée de deux bataillons de la vingt-cinquième légère, et se mit en marche par Parisonne. Le feu des deux colonnes, quoique parties de points très-éloignés, commença à quatre minutes d'intervalle. Cet ensemble si heureux et si remarquable dans un pays de montagnes; la valeur des troupes et l'exemple des chefs, tout concourut, malgré la supériorité des forces de l'ennemi et l'avantage de ses positions, à fixer la victoire sous nos drapeaux. Le général Miollis occupa le Monte-Cornua

avec un corps de réserve, et bientôt après il revint à Albaro, son quartier-général.

L'aile droite fut ensuite divisée en deux corps d'armée; le premier, chargé de la défense de Gênes, sous les ordres de Miollis, forma deux divisions, dont l'une, commandée par le général de brigade Darnaud, occupait l'est et le nord-est; et l'autre, par le général de brigade Spital, occupait l'ouest et le nord-ouest. Ces corps de troupes laissés au général Miollis, étaient les cinquième et huitième légères, les deuxième, vingt-quatrième, quarante-unième, soixante-treizième, soixante-quatorzième et cent-sixième de ligne, avec lesquels il prit la ligne de la Sturla, garda la position des Deux-Frères, occupa Ponte-Decimo et Sestri du Ponent, et avec lesquels il fit en même temps le service de la place.

Masséna, en se mettant en campagne, se reposa avec confiance sur le général Miollis, du soin de défendre Gênes. Les instructions qu'il lui laissa indiquaient les moyens de défense; mais ces moyens devaient varier comme la nature des positions respectives occupées par les armées opposées, et comme les probabilités sur la plus ou moins grande proximité des secours. Il devait ne laisser couper par l'ennemi aucun corps ou partie de corps de troupes qui en défendaient les positions avancées; empêcher l'isolement des forts détachés, et rétablir les communications entre eux et la place, toutes les fois qu'elles pourraient être interrompues; se tenir en garde contre les surprises qu'un grand développement de fortifications pouvait favoriser, soit par terre, soit par mer;

et enfin empêcher, ou au moins retarder le plus qu'il serait possible, tout débarquement d'artillerie de la part des Anglais.

Sur ces entrefaites, le général Otto somma le général Miollis de rendre Gênes, en lui annonçant la destruction de l'armée française; celui-ci lui répondit qu'il donnerait ordre de ne plus recevoir de parlementaires, s'il lui faisait encore de semblables propositions.

Pendant que Masséna tenait la campagne et tentait de débloquer Savonne et de rétablir ses communications avec le corps du général Suchet, le général Miollis eut à soutenir presque journellement des combats, qui, par leurs résultats, lui furent presque tous favorables. Nous citerons particulièrement ceux des 19, 24 et 27 germinal. Le premier sur les hauteurs de Torriglia, où l'adjudant-général Hector, attaqué par une forte colonne ennemie, parvint, en l'enveloppant, à la battre et à lui faire près de trois cents prisonniers. Le second, qui eut lieu en avant de Saint-Martin-d'Albaro, dans lequel le général Darnaud fit aussi plusieurs prisonniers; et le troisième, qui se livra sur la ligne entre les forts du Diamant et de Richelieu, que l'ennemi attaqua trois fois, où trois fois il fut repoussé malgré sa supériorité, et perdit dans la poursuite, la position de Monte-Croce; on lui prit plus de cinquante hommes.

Au milieu de ces combats, le général Miollis, occupé à donner de l'activité à tout par sa présence et par l'effet de ses mesures, donnait encore ses soins à approvisionner les forts nécessaires à la défense de Gênes, et à les faire mettre dans le meilleur état.

De retour à Gênes, Masséna fit de nouvelles dispositions: le général Miollis eut le commandement de la première division de l'armée, et occupa tout le levant, depuis la mer jusqu'à la position des Deux-Frères. Le 5 floréal, Miollis porta de fortes reconnaissances dans le Bisagno et en avant de la Stura; elles avaient pour but de suivre les différens mouvemens faits de ce côté par l'ennemi, et donnèrent lieu à des combats très-vifs, où quelques braves trouvèrent une mort glorieuse.

Le 10, Masséna voulut reprendre la position des Deux-Frères; l'ennemi opposa une résistance opiniâtre; mais le général Miollis s'étant mis lui-même à la tête d'un des deux bataillons qui lui restaient, se dirigea sur le flanc droit de l'ennemi, pendant que l'autre attaquait son flanc gauche, et culbuta tout ce qui se trouvait sur son passage. Cette journée fut la plus importante de tout le siége; elle coûta plus de quatre mille hommes aux Autrichiens.

La division du général Miollis fit au moins quinze cents prisonniers; savoir: le général Darnaud six cents, de Saint-Martin-d'Albaro à la Marine; et au moins de neuf cents à mille à la reprise des hauteurs qui environnent le fort Richelieu, où l'on prit une infinité d'échelles destinées pour l'escalade. Le général Masséna se porta sur tous les points, et anima tout par sa présence.

Le 12, pendant que le général Gazan débouchait de la Polcévera pour inquiéter l'ennemi, le général Miollis fit différens mouvemens dans le levant, afin d'attirer son atten-

tion et d'occuper les troupes qu'il avait sur ce point. Ce mouvement rendit à peu près nul l'effet de l'artillerie dont l'ennemi avait hérissé tout le coteau de la Coronata.

Le 21 floréal, le général autrichien Otto prévint Masséna que, le lendemain, son canon tirerait en réjouissance d'une victoire remportée sur le général Suchet; cet avis, loin de le décourager, lui fait concevoir le dessein d'attaquer, le lendemain, l'ennemi. Il divise en trois corps les troupes qui doivent concourir à l'exécution de son projet. Le général Miollis est chargé d'attaquer le Monte-Faccio: il s'empare des premières positions de l'ennemi; mais ce dernier en se repliant, ayant formé ses masses, profite d'un moment de fluctuation parmi les troupes françaises, reprend l'offensive, les charge avec beaucoup de vigueur, et les rejette sur la Sturla, sans qu'il soit possible de les rallier, ou seulement de les arrêter. Vers le soir, après avoir reçu une distribution extraordinaire de vin, elles se portent en avant, et le général Miollis réussit à rétablir les communications avec les troupes que le général Soult avait laissées dans le Bisagno.

Le 7 prairial au soir, Masséna ordonne pour le lendemain une reconnaissance sur Nervi, le Monte-Faccio, le Monte Rati et dans le Bisagno. Cette reconnaissance amène des combats très-vifs, dans lesquels le général Miolis se couvre de gloire par la manière dont les troupes manœuvrent sous le feu le plus meurtrier, mais qui coûtent à l'armée un nombre considérable de braves, parmi lesquels on

compte avec douleur le général de brigade Darnaud, grièvement blessé au-dessous du genou gauche (on fut obligé de lui couper la cuisse). Parmi les guerriers qui se signalèrent sous les ordres de Miollis, on doit citer aussi le brave général Vouillemont, qui avait fait avec lui les campagnes ds la Ligurie et de la Toscane.

Après avoir concouru à défendre Gênes, avec un courage digne de la plus belle victoire, le général Miollis se disposait à s'embarquer; mais le desir de sauver quelques victimes, lui fit différer son départ de dix ou douze jours. Après la convention du général Masséna, l'infâme Azzeretto, génois, déserteur des troupes françaises, qui avait encouru la peine réservée aux espions, était entré dans Gênes à la tête de quelques paysans qu'il avait égarés; tous ceux qui avaient servi les Français étaient notés par lui pour être sacrifiés; déja l'un d'eux avait été fusillé, et une trentaine traînés, liés, à Saint-Pierre-d'Aréna, où ce monstre avait son quartier-général, allaient subir le même sort, si le général Miollis, attentif à tout, n'eût volé chez le général autrichien commandant, de qui il obtint, non sans déployer la plus grande énergie, la liberté des individus arrêtés. Lorsque le général Miollis s'embarqua à Gênes, le 29 ou 30 prairial, il emmena avec lui plus de quatre cents Liguriens ou Italiens, qu'il avait retirés plusieurs jours dans son logement, pour les soustraire aux périls dont ils étaient menacés (1).

(1) Lors de l'évacuation de la Toscane, en l'an 7,

Le terme de sa glorieuse carrière n'était cependant pas encore arrivé; la République avait encore des ennemis à combattre, et le général Miollis eut occasion de lui rendre de nouveaux services. Il commandait, au commencement de l'an 9, dans la Toscane, lorsqu'après avoir lutté long-temps contre les entreprises d'un grand nombre d'insurgés soutenus par les Autrichiens, obtenu contre eux des succès constans, et s'être maintenu dans le pays avec une poignée de braves, il se vit, dans le courant de nivose, menacé d'une nouvelle attaque.

L'armée ennemie, qui se disposait à envahir la Toscane, était forte de plus de seize mille hommes, dont huit mille Napolitains. Le général Miollis n'avait en tout à leur opposer que trois mille hommes; mais il les fit manœuvrer avec autant de talent que de bonheur. Après avoir dissipé et épouvanté par une marche rapide les Austro-Toscans qui s'étaient emparés d'Arezzo et de Cortona, il s'était concentré de nouveau. Les Napolitains s'avancèrent, et déja ils avaient des postes à cinq milles en-deçà de Sienne dont ils étaient maîtres. Miollis les attaque le 24 nivose, enlève leurs avant-postes, enfonce les portes de

---

il avait également emmené avec lui plusieurs centaines de citoyens estimables, qui, ayant montré de l'attachement pour les Français, avaient cru devoir suivre leur fortune. Miollis en soutint la plupart, non-seulement par ses recommandations, mais par les secours pécuniaires qu'il leur distribuait sans ostentation.

Sienne à coups de canon, et poursuit l'ennemi avec une ardeur infatigable. Cette journée fut remarquable par seize heures de marche et de combats. Une seule colonne ennemie essuya le choc des Français; les autres, placées en arrière, prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'on ne put les atteindre; et la Toscane fut entièrement évacuée.

Le général Miollis fut encore une fois choisi pour commander dans Mantoue; il y retrouva son nom chéri et respecté par tous les habitans qui n'avaient pas oublié les bienfaits de son administration. Les arts revirent en lui leur protecteur (1); la lettre suivante, qu'il écrivit

(1) Par-tout où l'appelait le sort des armes, le général Miollis laissait des témoignages du vif intérêt qu'il prenait aux arts et aux lettres. C'est ainsi que, placé, après la victoire de Marengo, avec une division à ses ordres à Reggio, lieu de naissance de l'Arioste, il projeta de lui élever un monument; et la pose de la première pierre fut l'occasion d'une fête brillante. Il lui était réservé d'honorer une seconde fois la mémoire de ce poète immortel. Après l'armistice qui remit entre nos mains les places de Mantoue et de Ferrare, le général Miollis profita d'un court séjour qu'il fit à Ferrare, pour faire transférer, avec la plus grande pompe, les cendres de ce poète à l'université de cette ville, où elles reçurent les honneurs qui leur étaient dus. A Florence, au milieu des mouvemens de la guerre, il fit rendre avec magnificence les honneurs funèbres à la célèbre improvisatrice Corilla. A Mantoue, il érigea de nouveau un monument à Virgile; les Autrichiens ayant détruit celui que, trois ans auparavant, il avait fait élever à Pietole. A Véronne, il obtint qu'on réparât les dégradations du cirque, l'un des monumens les plus intéressans et les mieux conservés des Romains. Il fit déterminer une somme annuelle pour son entretien.

à l'administration départementale du Mincio, atteste combien il eut toujours à cœur de les voir fleurir et de les encourager :

« Les magnifiques plaines arrosées par le « Mincio, disait-il, verront bientôt disparaître « les traces les plus profondes de la guerre. Les « anciens édifices qui décorent Mantoue offri- « ront encore de grands monumens que la paix « peut rétablir dans leur splendeur. Une « nouvelle place digne de porter le nom de « Virgile, décorera bientôt cette cité. Mon « ame s'arrête néanmoins de douleur, en por- « tant son souvenir sur ces trésors des arts, « abandonnés, délaissés et devenus la proie « d'une négligence qui les engloutirait bien- « tôt tous. Le couvent de Saint-François « offrait tous les documens d'histoire dont ce « pays pouvait se vanter. Chaque pas dans « l'église de ce nom était fixé par autant « de monumens pleins d'intérêt pour ceux « qui doivent lire dans le grand livre du « monde. Cette église, ces monumens devenus « la proie d'une rapacité que rien ne peut « exprimer, ne sont plus qu'un objet de pitié, « de peine et de douleur pour ceux qui aiment « à s'instruire. Je vous propose de nommer « une commission animée de l'amour des arts, « qui recueille tout ce qu'ils pourront offrir « d'intéressant dans tous les lieux et maisons « où ils seraient en danger d'être détruits, « pour les mettre en dépôt. Je vous engage « à le faire avec d'autant plus d'empresse- « ment, que le bruit public m'a déja annoncé « que les tableaux précieux de Rubens, qui « étaient à l'église de la Trinité, allaient

« peut-être disparaître de Mantoue; je vous « prie, au nom des sentimens que doivent « vous inspirer les arts, d'ordonner à ce sujet « les plus grandes recherches pour conserver « ce précieux dépôt, etc. »

Après avoir ainsi contribué à toutes les campagnes de cette guerre, et donné dans toutes les circonstances de sa carrière des preuves de talens, de probité sévère, de dévouement à la patrie, le général Miollis, estimé du gouvernement, de ses concitoyens, et chéri du soldat, a été nommé au commandement de Belle-Isle-en-mer, treizième division militaire. Il est un des commandans de la Légion d'honneur. . . . . .
. . . . . .

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES NOTICES
Contenues dans ce cinquième volume.

LES GÉNÉRAUX

DELABORDE. Page 1
LACROSSE. 11
LAFAYETTE. 14
LAGRANGE. 26
LAHARPE. 30
LAMARCHE. 35
LAMARLIÈRE. 44
LAMARTILLIÈRE. 51
LANDREMONT. 54
LANNES. 57
LANUSSE. 67
LAPOYPE. 73
LAROCHE. 75
LATOUCHE-TRÉVILLE. 99
LECLAIRE. 105
LECLERC. 110
LECOURBE. 121
LEFEBVRE. 135
LEGRAND. 151

LEMOINE. 161
LESPINASSE. 178
LEVAL. 208
LINOIS. 219
LOISON. 217
LORGE. 223
LUCKNER. 236
MACDONALD. 245
MARCEAU. 260
MARESCOT. 267
MARMONT. 277
MASSÉNA. 287
MATHIEU. 322
MÉNARD. 329
MENOU. 341
MEUSNIER. 354
MEYER. 358
MICHAUD. 369
MIOLLIS. 371

Fin de la Table.

Biblioteka AP W

74451/1